

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



Vol 1.

Montréal, 1er Juillet 1872.

No. 6 & 7

POESIE.

UN CHAT ET DEUX RATS.

FABLE.

Deux rats, nés en un trou commun,
Mouraient de peur et d'abstinence,
Depuis qu'un chat, souvent à jeun
Et sanguinaire en conséquence,
Les surveillait, sans trêve, et la nuit et le jour.
De temp en temps, les pauvres bêtes
Venaient chacune, et tour à tour,
Au bord du trou, montrer leur tête.
Mais c'était pour le chat une raison de plus,
Affriandé par leur présence,
De redoubler de vigilance,
Et de resserrer son blocus :
Ce qu'il fit. Or, les rats y perdaient patience.
Après avoir tourné, puis retourné le cas,
L'un des assiégés dit : Nous avons la fringale ;
Ce chat, d'ici huit jours, ne s'éloignera pas ;
Nous sommes deux contre un, la partie est égale.
Allons, mon frère, il nous faut voir,
A repousser ce voisinage.
Quand la faim donne le courage,
Le courage est du désespoir ;
Et, mourir pour mourir, appliquons cet adage.
Tombons en même temps sur ce triste animal ;
C'est lui qui, par ma foi, sera notre pâture.

Bien qu'on le dise assez brutal,
Nous en serons au plus pour une égratignure,
Ou deux. Courez d'ici tout droit
Mordre sa queue, il est douillet à cet endroit :
Moi, je lui saute à la figure,
Je lui crève les yeux et je l'étrangle après !
Le rat mal avisé s'avance à la sourdine ;
Mon minet se retourne et l'envoie *ad patres*
Le bon conseiller, lui, se sauve à la cuisine.
L'expédient trouvé ne venait point d'un fou ;
Mais il sentait aussi son traître d'une lieue.
Méfiez-vous d'un rat qui, pour sortir d'un trou,
Vous fait mordre un chat à la queue.

CHARLES

CE QUE DISENT LES FLEURS.

SONNETS.

I

Quand les jours d'hiver sont finis,
Que le printemps, en robe blanche,
Met des feuilles sur chaque branche,
Met des oiseaux dans tous les nids ;
Quand au sein des prés rajeunis
L'onde plus limpide s'épanche,
Et que sur les grands bois se penche

Le soleil aux rayons bénis ;
 Quand le ciel est plein de lumière,
 Que du palais à la chaumière
 Tout chante et tout rit à la fois,
 J'ouvre mes fleurs,—douce merveilles !—
 Blondes comme l'or des abeilles,
 Blanches comme le lis des bois.

II

Que de ravissants babillages ;
 Que de doux mots j'entends, le soir,
 Sous mes branches aux verts feuillages,
 Où les enfants viennent s'asseoir.

A travers les frêles treillages,
 Que parfume mon encensoir,
 Je leur vois faire des voyages
 Aux beaux pays d'où vient l'espoir.

Dans un azur que rien ne voile,
 Je les vois de leur blanche étoile
 Suivre les lumineux sillons,

Verser des pleurs, prier, sourire,
 Et j'ai bien soin de n'en rien dire
 A mes amis les papillons !

LA PETITE TUNIQUE DE MORT.

J'ai connu, dans une famille,
 Un petit garçon de sept ans,
 Doux comme une petite fille,
 C'était la perle des enfants.

Il fut malade, en moins d'une heure
 Le bon Dieu le reprit à lui :
 Et depuis lors sa mère pleure
 Et se désole jour et nuit.

La voyant donc pleurer sans trêve,
 Le petit ange obtint de Dieu
 De la revoir la nuit, en rêve,
 Et de la consoler un peu.

Quittant la céleste patrie,
 Son doux fantôme errait le soir
 Autour de sa mère chérie,
 Qui croyait encore le voir.

Puis, le matin, dès que l'aurore
 Venait éclairer son berceau,
 Vers son petit nid tiède encore
 Il s'envolait comme un oiseau.

Enfin, la troisième semaine
 Après qu'on l'eût enseveli,
 Sa pauvre petite âme en peine
 Vint s'asseoir au pied du grand lit.

A son front brillait une étoile,
 Et sa main tenait un flambeau ;
 Drapé dans son linceul de toile,
 On eût dit l'Ange du tombeau.

« Bonne mère, dit-il, écoute,
 Cesse de répandre des pleurs :
 Ils coulent sur moi goutte à goutte
 Et je souffre de tes douleurs,

« La larme de tes yeux qui tombe
 Réveille ton enfant qui dort,
 Et rend humide dans la tombe
 Ma blanche tunique de mort. »
 Depuis ce jour, la pauvre femme,
 A Dieu confiant ses douleurs,
 Quoique bien triste au fond de l'âme,
 Cessa de répandre des pleurs.

Et l'enfant bercé dans ses langes,
 Ne revint plus le lendemain :
 Il dormait du sommeil des anges
 Dans son petit lit souterrain.

UN COLLEGIEN.

LE SONGE.

Au dessus du parterre humide.
 Où j'aime à rêver chaque soir,
 Une forme svelte, splendide,
 Sur un beau trône vient s'asseoir.
 Un blanc nuage l'environne
 Comme un long voile transparent ;
 Sa tête porte une couronne
 Où brille l'or, le diamant.
 Sa main tient un sceptre superbe
 D'où tombent des traits lumineux,
 Qui se forme en une gerbe
 Lançant sous mes pas, mille feux.
 A ce grand spectacle, troublée,
 Je sens tout mon être frémir....
 Pleurant, criant, échevelée,
 Vers le Temple je veux m'enfuir :
 Car c'est là l'asile suprême
 Ici-bas offert au malheur :
 En proie à quelque peine extrême,
 L'âme y retrouve le bonheur.
 Soudain, dans ma course rapide
 Une voix me fait tressaillir :
 « Enfant, ne sois pas si timide :
 Dit-elle, » je viens te bénir !
 « Car je suis ton ami, ton père,
 « Hier moissonné par la mort !

« J'ai langui longtemps sur la terre,
 « Mais je viens d'atteindre le Port !
 « Un jour des Célestes portiques
 « Si tu pouvais voir la splendeur ;
 « Entendre les divins cantiques
 « Auprès du trône du Seigneur ;
 « Alors en extase ravie
 « Oh ! tu prierais le Dieu d'Amour,
 « De vouloir terminer ta vie
 « Pour t'envoler en ce séjour ! ».....

Voilà que du sein de la rue
 La foudre éclate avec fracas.....
 Et je m'éveillai toute émue,
 Croyant voir la mort sous mes pas !

ISABELLE DE LA COMPORTÉE,

Malbaie, Août 1872.

ABANDON.

I

J'étais au matin de la vie,
 Et mon âme toute ravie
 Ne comptait que des heureux jours,
 Je voyais poindre l'espérance,
 Fleur précieuse de l'enfance
 Écluse au souffle des amours.

.

On me disait que j'étais belle,
 Et puis ma taille était frêle
 Qu'on m'appelait sylphe au hameau.
 J'allais, cœur joyeux, âme pure,

J'admirais tout dans la nature,
 Je la chantais avec l'oiseau.

.

Un jour, j'eus deviné jeune fille,
 Ce fut fête dans la famille
 Et l'on me fit mille souhaits ;
 On me prédit mille conquêtes,
 Adorateurs, bals et toilettes,.....
 J'étais fière et je souriais !

II

Dix ans plus tard, triste et rêveuse,
 Je songeais à l'enfant joyeux
 Qui jadis courait dans les champs.
 Je pleurais ce passé superbe,
 Tombé comme tombe la gerbe,
 Sous le bras lourd des paysans.

.

Tout s'est enfui ! plaisir, richesse,
 Jusqu'à mon ardente jeunesse
 Que j'offre en holocauste à Dieu
 J'ai mis en lui ma confiance,
 Mon avenir, mon espérance,
 Et vais le prier au saint lieu.

.

Sur les longues dalles du temple
 A genoux parfois je contemple,
 Le chemin que j'ai parcouru,
 Et je n'y vois, ô rêve étrange !
 Pour lutter près de moi, que l'ange
 Par qui mon cœur fut secouru !

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville.



LITTÉRATURE CANADIENNE.

SABRE ET SCALPEL.

PAR NAPOLEON LEGENDRE.—*Suite.*

CHAPITRE VII.



Il y avait près de trois semaines que nos deux amis étaient installés chez Maximus. Le père Chagru faisait tranquillement sa petite besogne et passait inaperçu.

Gilles continuait à faire des progrès rapides dans l'estime de son patron et de sa sœur. La saison était avancée; il faisait beaucoup de courses au dehors.

—Mon ami, lui disait Maximus, vous vous donnez trop de peine, ménagez donc un peu votre santé; vous vous rendrez malade.

Comme pour donner raison aux craintes de Maximus, le soir, Gilles se plaignit d'un peu de fièvre et demanda à se retirer de bonne heure.

Le lendemain, il ne parut pas au déjeuner. Maximus inquiet, monta à sa chambre, pour prendre de ses nouvelles.

—Ah! mon ami, combien vous nous rendez inquiets! Comment vous trouvez-vous.

—J'espère que ce ne sera rien, dit Gilles d'une petite voix faible, ce n'est qu'un peu de fièvre qui va se passer. Je me suis peut-être trop écouté, et je vais me lever.

—Non, non; n'en faites rien; ne vous exposez pas.

—Il n'y a toujours pas de danger à essayer.

Gilles se glissa péniblement hors du lit, fit quelques pas mal assurés dans la chambre et finit par tomber dans les bras de Maximus, qui le replaça

sur son lit en disant tout essoufflé :

—Vous voyez bien que vous êtes trop faible. Allons! je vous défends de vous lever et j'envoie chercher mon médecin. Les fièvres ne badinent pas à cette saison-ci.

—Je crois bien que cela ne sera rien, dit Gilles, dont la voix allait toujours s'affaiblissant; cependant puisque vous avez la bonté de vouloir faire venir un médecin, je préférerais avoir le mien. Il connaît ma constitution et je suis habitué à ses soins. C'est un tout jeune homme, mais il est déjà sur le chemin de la célébrité; le père Chagru le connaît bien; si vous voulez l'envoyer chercher avec votre voiture, vous me rendrez service. Mon Dieu! que d'embarras je vous cause! Et mes livres qui vont être en arrière!

—Ta, ta; ne vous occupez pas de cela; je ne vous ai pas acheté comme un esclave. Tenez votre esprit en repos et rappelez-vous que je vous défends de faire des extravagances. Je vais maintenant donner des ordres pour qu'on aille chercher votre médecin.

Maximus descendit d'un air important.

Une heure après, le père Chagru était de retour et Giacomo Pétrini faisait son entrée chez Maximus.

Giacomo était mis simplement, mais avec un goût parfait. Ses cheveux et sa barbe étaient peignés avec un soin tout particulier. Il était vraiment magnifique.

—Quel bel homme, se dit Céleste, en le voyant descendre de voiture.

Ernestine jeta un simple regard de curiosité sur le jeune médecin; mais elle ne put s'empêcher d'être frappée à l'aspect de sa mâle beauté.

Cependant, Pétrini se fit conduire à la chambre du malade, où on le laissa seul avec Gilles.

—Allons mon cher lui dit ce dernier, tout bas en le voyant entrer, nous voici dans la bergerie ; vous voyez que nos agneaux ne sont pas mal logés.

—Diable ! vous êtes un heureux coquin, fit Pétrini en jetant un coup d'œil autour de la chambre ; vous êtes logé comme un prince du sang. Saperlotte, l'affaire commence à m'intéresser. Mais voyons, êtes-vous vraiment malade, et qu'est-ce que vous avez ? Votre langue ?

Gilles montra sa langue qui était aussi peu chargée que possible.

Hum ! fit Pétrini, voyons le pouls ?

Gilles présenta son poignet gauche sur lequel Pétrini appliqua son index pendant quelque temps.

—Ah ! ça, dit-il, pourquoi diable m'avez-vous donc envoyé chercher ? Chagru m'a dit que vous aviez la fièvre ; mais, mon compère vous êtes aussi bien portant que moi.

—Vous connaissez votre métier ; mais vous n'êtes pas diplomate, monsieur le médecin. Ne voyez-vous pas qu'il est temps que votre rôle commence ? En dépit de votre savoir, je suis très-malade et je sais que mon état va empirer pendant huit jours ; vous viendrez me voir chaque jour une fois, deux fois s'il le faut, et vous serez très-inquiet sur mon état. C'est aujourd'hui, mardi ; eh ! bien, mardi prochain la maladie aura atteint son paroxysme, vous passerez la journée ici ; le soir vous ne pourrez pas me laisser. Dans la nuit, il se déclarera une crise qui, j'ai tout lieu de le croire, me fera doucement entrer en convalescence. Vous m'apportez beaucoup de fioles, d'eau rouge, ou de toutes les nuances qu'il vous plaira. Je ne vous défends pas même de m'affaiblir un peu. Mais prenez garde, ne commettez pas de ces petites erreurs innocentes, et Gilles souligna ce mot, qui envoient sournoisement un patient dans l'autre monde. Vous n'aimez pas l'éclat et vous savez qu'il y aurait une enquête. Je dis seulement cela parce que tout le monde est sujet à se tromper, et vous n'êtes pas plus infallible que les autres. Vous avez huit jours pour travailler. Si, pendant ce temps vous ne trouvez pas moyen de vous rendre aimable, nécessaire même, autant vaut de suite renoncer à votre projet. Vous m'avez compris. Allez maintenant rendre compte de mon état à ce brave Maximus et ne manquez pas d'attribuer ma fièvre à un excès de travail. Je ne vous retiens plus, et prenez garde aux potions dangereuses.

—Vous êtes un grand coquin ; mais vous êtes un maître homme, dit Giacomo ; je vous comprends ; à demain.

Il prit sa canne et son chapeau et sortit de la chambre.

Au pied de l'escalier, il rencontra Maximus qui le fit entrer dans un petit boudoir où Céleste était assise avec une figure toute inquiète.

—Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, Monsieur, dit Maximus, et je vous parais peut être indiscret ; je suis Monsieur Maximus Crépin, propriétaire de cette maison, et voici ma sœur. Vous comprenez de suite quel intérêt nous avons à connaître l'état de notre cher malade.

Giacomo salua Maximus et s'inclina profondément devant Céleste qui continuait à se répéter : " quel bel homme ! Son père a dû être au moins duc ou marquis ! "

—Vous êtes bien bon, Monsieur, dit Pétrini, et je vous assure que l'intérêt que vous montrez pour mon ami me touche profondément. Il n'est pas en danger mais sa maladie pourrait être plus sérieuse qu'il ne le pense. Dans tous les cas, je crois pouvoir en répondre.

—Ah ! vous me rassurez, dit Maximus avec un soupir de soulagement qui n'était pas feint. Et quelle est donc sa maladie ? Vous comprenez que cela pourra nous guider dans les soins que nous lui donnerons.

—Oh ! ce n'est qu'une fièvre causée par des imprudences, et un peu d'épuisement. Je n'ai pas pu lui faire avouer la vérité toute entière, mais je soupçonne fort que sa maladie a pour cause, un excès de travail et une trop forte tension d'esprit.

—Et moi j'en suis sûr, s'écria Maximus. Quand je vous le disais ma sœur, continua-t-il en se tournant vers Céleste.

—Oui, monsieur, dit celle-ci, nous l'avons averti, nous l'avons même grondé ; il s'est jeté sur son ouvrage comme si sa vie eût été au bout de la tâche. Rien n'a pu l'arrêter, et maintenant vous en voyez les suites. Le malheureux enfant ! Et Céleste essuya une larme.

—Mon cher monsieur dit Maximus, n'épargnez rien pour le guérir. Je vous promets que, lorsqu'il sera mieux, ce sera moi qui le ferai travailler à ma guise, et il ne prendra plus de fièvre.

Maintenant ma voiture est à votre disposition ; dites moi à quelle heure il faudra vous envoyer chercher demain. Et n'oubliez pas de ne rien épargner. Morbleu ! il ne sera pas dit que les gens meurent de travail dans la maison de Maximus Crépin.

—Je vais envoyer une potion calmante, par votre domestique, dit Pétrini. Il suffira de lui en donner

la moitié vers neuf heures ce soir, et le reste demain matin, à la même heure. Surtout ne lui permettez pas de se lever, je reviendrai demain dans le cours de l'après-midi. Je ne partirai pas, cependant, sans vous remercier encore de l'amitié que vous montrez à monsieur Perron, et sans vous assurer qu'il en est tout-à-fait digne.

Permettez maintenant que je me retire, j'ai d'autres malades qui m'attendent, et vous savez que la douleur n'est pas patiente.

Giacomo prit congé, et sauta dans la voiture qui l'entraîna rapidement vers la ville.

—Excellent jeune homme ! murmura Maximus, quand le docteur fut parti. Il faudra que nous cultivions cette nouvelle connaissance. Décidément, ma sœur, je crois que nous allons passer un hiver très-agréable.

Et le bonhomme monta lestement vers la chambre de Gilles en se frottant les mains.

Arrivé près de la porte, il se composa une figure grave et entra avec un maintien empesé, qu'il croyait rendre imposant.

—Eh ! bien, comment ça va-t-il ? et comment vous sentez-vous ?

—Pas trop mal, reprit Gilles d'une petite voix éteinte ; j'espère que cela ne sera rien.

—Hum ! Rien, rien ; le médecin pense le contraire, et il ne m'a pas caché que votre fièvre provient d'imprudences. Il m'a recommandé d'être sévère et je suis décidé à l'être. D'abord vous ne vous levez pas sans ma permission.

—Et mon travail qui est là.

—Votre travail ! il est bien question de cela ! Sacrebleu ! je veux qu'on m'obéisse. Vous allez vous laisser soigner, et si vous ne prenez pas les moyens de guérir, je me fâche.

Gilles poussa un soupir à fendre une âme plus dure que celle de Maximus.

—Voyons, reprit le bonhomme d'une voix plus douce, vous ne savez pas toute l'inquiétude que vous nous causez à ma sœur et à moi...

—Je sais que vos bontés n'ont pas de bornes, et ce qui me désole, c'est de ne pouvoir pas y correspondre dignement.

—Il ne faut pas vous inquiéter de cela ; le plus grand plaisir que vous puissiez nous faire est de vous guérir et de plus commettre d'imprudences. Je vais maintenant vous laisser reposer ; si vous avez besoin de quelque chose, ne vous gênez pas. Le docteur doit envoyer des remèdes ce soir, je vous engage à bien suivre ses prescriptions. Allons, du courage, et ne vous troublez pas l'esprit.

Maximus sortit tout content de l'acte d'autorité qu'il croyait avoir fait.

Quant à Gilles, il prit une position moins gênante et se mit à rire dans sa barbe du succès de sa petite comédie.

Le lendemain Giacomo revint ainsi que les jours suivants. Chaque jour il s'attardait un peu et causait avec Maximus et Céleste. Il n'avait fait qu'entrevoir Ernestine ; mais sa beauté l'avait frappé.

—Après tout, se disait-il, ça ne sera pas un sacrifice par trop désagréable que d'épouser cette fillette ; et si je réussis, je suis franchement un heureux coquin.

Le huitième jour qui était le mercredi, Giacomo arriva de bonne heure dans l'après-midi.

L'état du malade était considérablement empiré. Toute la maison était bouleversée. Maximus errait de chambre en chambre et Céleste s'attristait dans un coin.

Giacomo fut reçu comme un envoyé du Ciel.

—Montez vite, dit Maximus. je le crois en danger.

Giacomo s'élança dans l'escalier ; quand il arriva auprès de Gilles ce dernier semblait à peine respirer, il ne bougeait plus et ne parlait plus.

Giacomo lui prit le pouls et se tourna vers Maximus qui l'avait suivi :

—Descendons, lui dit-il, en mettant un doigt sur sa bouche et prenant un air mystérieux.

Ils revinrent en silence vers la bibliothèque.

—Les choses se compliquent, poursuivit Giacomo, à voix basse. Ce sommeil léthargique ne m'annonce rien de bon. Vous pouvez lui faire frotter les tempes avec du vinaigre et lui donner un peu d'air.

Maximus se hâta de transmettre ces ordres à Céleste qui partit en toute hâte pour les exécuter.

—Je crains bien, reprit Giacomo, qu'une crise ne se déclare cette nuit même ; elle pourra être fatale, si une personne entendue, n'en guide pas les accidents ; je ne voudrais pas abandonner mon ami dans une circonstance aussi critique, et il va peut-être me falloir vous demander la permission de m'établir ici pour la nuit. C'est peut-être trop.....

—Mais, comment donc ! mon cher docteur, la maison est à vous ; disposez-en comme vous l'entendrez. Je vais faire dresser un lit dans la chambre du malade.

—Pas du tout, un fauteuil me suffira. Je suis habitué à dormir ainsi, et je serai d'ailleurs plus prêt en cas de besoin.

—Comme vous voudrez, mais ne vous gênez pas.

—Oh ! quant à cela, ne craignez rien, je vais voir un peu ce qui se passe là-haut.

Sous les robustes frictions de Céleste, le malade était peu à peu revenu à lui-même.

Giacomo lui administra une potion calmante et au bout d'une dizaine de minutes, il parut s'endormir d'un profond sommeil.

Tout le monde se retira discrètement. Maximus et Giacomo retournèrent à la bibliothèque, où ils se mirent à causer en fumant jusqu'à l'heure du dîner.

Maximus fut tout étourdi des connaissances du jeune médecin et de la facilité avec laquelle il exprimait ses idées.

—Vous êtes donc né au pays, dit-il, ou vous y êtes venu bien jeune que vous parlez si bien notre langue ?

—J'y suis venu bien jeune en effet ; mais cependant je n'ai pas oublié ma langue maternelle. Je me suis fait au contraire un point d'honneur de l'étudier et de la connaître mieux que toutes les autres.

—Décidément, pensa Maximus, c'est un génie que ce jeune homme.

—Au reste, ajouta Pétrini, je ne me glorifie pas du peu que je sais : l'étude a toujours été un besoin pour moi, et je me suis livré à un plaisir, là où les autres n'accomplissent ordinairement qu'un devoir.

—Et modeste, par dessus le marché, se dit Maximus.

—Monsieur, reprit-il, tout haut, je ne suis pas un homme brillant, mais je suis franc et je dis toujours ce que je pense. Je suis très-heureux de vous avoir rencontré, et j'espère que la guérison de votre ami ne sera pas pour nous le signal d'une séparation.

—Je suis infiniment honoré, monsieur, et je compte bien profiter de votre offre obligeante.

—Voici bientôt, l'heure du dîner, poursuivit Maximus en regardant à sa montre ; Allons trouver ces dames au salon. Je vous présenterai à ma pupille que vous ne connaissez pas encore.

Ils entrèrent tous deux au salon. Maximus présenta le Docteur, et commençait son éloge, lorsque Giacomo l'interrompit.

—De grâce, monsieur, dit-il, n'induisez pas ces dames en erreur ; elles seraient trop désappointées par la suite, si j'ai le plaisir de les rencontrer plus souvent.

Il accompagna ces paroles d'une inclination et d'un sourire vraiment gracieux à l'adresse d'Ernestine, qui ne put s'empêcher de remarquer sa beauté et l'élégance de sa personne.

Après quelques phrases courtoises de part et d'autre, le dîner fut annoncé, et on se mit à table.

Pendant tout le repas, Giacomo fut étincelant de verve et pétillant d'esprit. Il eut des mots heu-

reux à l'adresse de Céleste et d'Ernestine et ravit Maximus en discutant ses opinions pour se laisser convaincre ensuite et lui donner le plaisir d'une victoire en apparence chaudement disputée.

Maximus étouffait de bonheur à la pensée qu'il triomphait d'un adversaire de cette force.

Vers la fin du repas, quelques gémissements se firent entendre de la chambre du malade.

Giacomo se leva tout d'un trait.

—Pardon, mesdames, dit-il ; mais le devoir avant les convenances ; le médecin a une consigne comme le soldat ; je suis à vous dans un instant.

Il se dirigea rapidement vers la chambre de Gilles.

Quel dévouement dit Maximus. Ce jeune homme à toutes les qualités.

Au bout d'un instant, Pétrini revint.

—Je vous demande encore pardon mesdames, dit-il, mais j'ai mon excuse dans la gravité des circonstances.

—Vous n'avez pas d'excuses à faire, dit Céleste, et c'est plutôt à nous de vous remercier de votre dévouement, et de vos sacrifices.

—C'est en effet un dur sacrifice mesdames, que d'être obligé de vous quitter, même pour un moment ; mais le devoir devient chez nous un habitude qui triomphe de tout.

Le dîner se termina gaiement et Maximus causa longuement avec Pétrini en faisant sa sieste.

Le soir toute la société se retrouva au salon où Giacomo fit de rapides progrès dans l'estime de Céleste et d'Ernestine.

—Vous qui savez tant de choses, dit Maximus, seriez-vous par hasard musicien ?

—Pas beaucoup, dit Pétrini, j'ai si peu de temps à sacrifier aux plaisirs.

—Tiens, je vois que vous allez encore nous surprendre ; voyons, essayez un peu.

—De grâce, monsieur, dit Ernestine en rougisant.

—Oh ! je ne me fais pas prier, dit Pétrini, et d'ailleurs, je n'ai pas d'amour propre.

Il se dirigea vers le piano et chanta d'une voix pleine et douce en même temps, cette belle romance de Niedermeyer intitulée "Le Lac."

Maximus et Céleste pleuraient, et, quand il vint à chanter ces paroles :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que tout ce qu'on entend, qu'on voit et qui
[respire,

Tout dise, ils ont aimé !

Ernestine sentit une émotion subite envahir son âme.

C'était un pas de plus que Giacomo venait de faire.

Aussitôt qu'il eût fini sa romance, il se leva, et sans vouloir écouter les paroles d'admiration que lui prodiguait Maximus :

—Je me suis oublié, dit-il, pendant que mon pauvre ami peut avoir besoin de moi là haut ; pardon, si je m'y rend de suite.

Ernestine et Céleste s'étant retirées, il alla s'établir dans la chambre de Gilles, pendant que Maximus s'étendait dans l'un des fauteuils de sa bibliothèque, devant le feu de grille, prêt à offrir ses services, en cas de besoin.

Vers onze heures la crise prédite se déclara.

Maximus, averti par Céleste qui était restée aux écoutes, se précipita vers la chambre du malade.

Gilles paraissait être en proie à un violent délire.

Giacomo mélangeait des remèdes et multipliait les applications ; Maximus se mit à le seconder de son mieux. Le jeune médecin parlait bas avec cette intonation brève et solennelle qui indique une circonstance grave.

Enfin au bout d'une heure la crise parut diminuer ; Giacomo parvint à faire avaler une potion au malade qui se calma tout-à-coup ; et sembla tomber dans un profond sommeil.

Giacomo mit un doigt sur sa bouche, fit signe à Maximus de le suivre et sortit de la chambre.

Grâce à Dieu, dit-il, quand il se retrouvèrent dans la bibliothèque, tout danger est passé, et maintenant, je répons de mon malade. Dans trois jours il sera sur pieds.

Maximus prit les mains du Docteur.

—Je ne puis pas dit-il, vous remercier comme je le voudrais ; mais croyez moi, jeune homme,—à mon âge on n'est plus enthousiaste—cette guérison restera là comme un service de votre part que je n'oublierai jamais.

Et Maximus appuya la main sur son cœur avec un geste si vigoureusement pathétique, que Giacomo eut toutes les peines du monde à s'empêcher de sourire.

—Je vous crois, monsieur, fit-il, après s'être un peu recueilli ; je vous connais maintenant assez pour savoir ce que valent vos paroles, jusqu'où peuvent aller vos bons sentiments.

Mais il est un peu tard, ajouta-t-il, et vous avez besoin de repos. Il faut d'ailleurs que je parte moi-même de grand matin. Bonsoir, et soyez sans inquiétude.

Maximus se retira enchanté, et Giacomo alla se reposer sur un lit qui fut dressé dans la chambre de Gilles.

Le lendemain, quand Maximus se leva, le Docteur était parti depuis longtemps et Gilles avait une apparence qui promettait une prompte convalescence.

Maximus bénit Giacomo pour la dixième fois, et, dans la journée, se fit dieter par sa nièce, une lettre bien tournée, qu'il adressa au jeune médecin accompagnée d'un rouleau de vingt cinq louis.

Il ne faut pas, pensait-il, qu'il me prenne pour un croquant.

(A continuer.)

LA RAGE DE L'OR.

(Suite et Fin)

Ils étaient à peine partis depuis une demi-heure, lorsqu'ils entendirent résonner les sabots d'un cheval sur les cailloux d'un sentier latéral ; le péon arrêta court le sien et attendit au bout d'une clairière, d'où il devait voir déboucher le nouveau venu, ami ou ennemi.

Lorsque le cavalier apparut, Terral et Elizabeth laissèrent échapper à la fois une exclamation de surprise.

C'était le nègre Acacia, qui, lui aussi, revenait

vers la source des Jaguars pour s'assurer de sa vengeance. Il tressaillit d'étonnement à la vue du groupe immobile, et faillit tourner bride, comme devant des fantômes vengeurs ; mais, voyant que le péon était seul avec madame de Favières, une joie brutale dilata aussitôt sa face d'ébène.

—Ah ! c'est toi camarade, lui cria-t-il ; tu as profité de ma ruse, tu as confié ton maître aux jaguars et tu as gardé pour toi la maîtresse. Je ne me trompais donc pas en t'accusant de l'aimer. Tu

ne me méprisais donc pas ; tu étais jaloux de moi !

Terral, interdit de ce grossier sarcasme lancé devant Elizabeth, ne répondit pas.

— Maintenant, les chances sont égales entre nous, poursuivit Acacia.

Et, saisissant la bride de sa monture avec ses dents, car sa main mutilée était enveloppée de linges sanglants, il prit un long pistolet à l'arçon de la selle, où ballottait aussi une énorme gourde d'eau, et l'arma avec son autre main en criant :

— Voyons, frère Terral, si tu es aussi bon tireur qu'habile vaquéro !

Le péon sentit sa raison vaciller dans son cerveau. Il avait bien un fusil, mais c'était une arme inutile, la poudre lui manquait ! Que faire ? Il résolut de forcer son cheval à un bond prodigieux, à l'instant où Acacia viserait.

Le meurtrier s'avança la figure crispée par une expression de haine implacable.

— J'aurais voulu payer au maître la dette de ma main brisée, dit-il ; mais, puisque Terral le remplace auprès de dona Elizabeth, il voudra bien aussi le remplacer près du pauvre esclave Acacia.

Terral n'avait plus la force de proférer une parole. Avoir sauvé Elizabeth pour la voir tomber sous la vengeance de ce misérable ! Cette pensée le rendait fou.

La jeune femme sourit alors de son effroi, et, penchant son front pâle à l'oreille du péon :

— Jacques, dit-elle d'une voix presque imperceptible, n'ayez pas peur, j'ai dans ma main le *navaja* que m'a donnée Gontran.

Et sa main délicate étreignit le manche du couteau au moment où le nègre visait Terral à la poitrine avec une implacable haine.

Mais aussitôt un lazzo siffla dans l'air du haut de l'arbre sous lequel était arrêté l'esclave, et vint s'enrouler à son poignet et autour de sa taille épaisse. Le coq de pistolet dévia et la balle alla se perdre dans les branches d'un chêne.

En même temps un homme se précipita vers le misérable, sauta sur la croupe de son cheval et saisit à bras-le-corps Acacia dans une étreinte furieuse. Puis, avant que le nègre stupéfait eût pu se dégager, le nouveau venu dans lequel il reconnut son maître, lui arracha son pistolet et lui en asséna sur la tête un coup si terrible, qu'il roula, masse inerte et sanglante, au fond du ravin qui bordait la clairière.

Cette scène avait été rapide comme la foudre. Le gentilhomme s'avança vers sa femme.

— Sauvé ! vous êtes sauvé ! lui dit-elle avec effusion et les yeux humides de larmes de joie.

— Ma chère, répliqua Gontran, il faut avouer que les jaguars sont distracts comme des académiciens en séance. Ils se sont si consciencieusement occupés à dévorer les chevaux, qu'ils ont, je crois, fait semblant de ne pas me voir. Je n'étais pas un morceau assez friand pour les détourner de leur festin, car aucun d'eux n'a daigné me tenir compagnie. Malgré ce manque de procédés, je les ai quittés sans la moindre rancune et me soucie peu de renouveler plus intime connaissance avec eux. Après avoir passé le reste de la nuit à souper comme des marquis de la régence, ils ont regagné leur domicile au point du jour. J'ai profité de leur absence pour descendre de mon palétuvier et m'éloigner avec l'agilité de l'orang-outang de ce séjour enchanteur dans la direction que je vous avais vu suivre. Il y a un dieu pour les audacieux. J'ai rencontré une de nos mules que la peur avait fait s'enfuir et qui m'a rapporté sans accident jusqu'au détour de ce rocher ; j'y suis arrivé fort à propos. J'y gagne même un cheval de plus et un nègre de moins.

Une voix lamentable qui sortait du ravin interrompit cette légèreté de propos, incompréhensible pour le Mexicain Terral, et qu'Elizabeth admirait.

— Achevez-moi par pitié, criait Acacia.

— Faisons-lui cette grâce, dit Terral touché de compassion.

— Non, répliqua sèchement M. de Favières, il a encore deux ou trois heures de sa vie à espérer. Il faut lui laisser le loisir d'entendre les jaguars s'inviter mutuellement au festin dont il était l'amphytrion, mais dont il ne croyait pas faire les frais.

— Sois donc maudit ! s'écria en râlant l'esclave. Le grand Esprit me vengera de cette dernière cruauté. Tu ne sortiras pas de ce désert, tes os blanchiront sur les sables d'Arispe.

XI

Cette prophétie menaçante frappa d'un triste pressentiment l'esprit de Terral :

— Il ne faut donc pas donner raison à ces dernières paroles d'un mourant, dit-il en étudiant avec inquiétude la direction du vent. Hâtons-nous de regagner le sentier que nous avons si follement quitté hier au soir. Autrement, nous pourrions tomber dans un péril plus terrible encore que celui auquel nous échappons. Nous sommes forcés de traverser la plaine ; en suivant les collines, nous nous écarterions de notre but.

M. de Favières monta le cheval d'Acacia, à l'arçon duquel pendait une gourde pleine d'eau, et ils s'enfoncèrent dans la plaine couverte de cendres.

Leur course était rapide et haletante. Une pous-

sière grise tourbillonnait autour d'eux. Les cendres avaient recouvert les traces des chevaux et des bêtes du désert, ainsi que les sentiers naturels et les lits desséchés des ruisseaux. Impossible de s'orienter. L'inquiétude du péon devenait visible.

Bientôt les cendres des hautes herbes firent place à d'immenses étendues de sables arides et ardents. Les rayons du soleil, reflétés par ce sable doré, brûlaient les yeux de nos voyageurs et leur causaient des éblouissements.

Ils aspiraient du feu et non de l'air ; leurs langues se gonflaient, et ils sentaient leur gorge suffoquée par une âcre et impalpable poussière. Des bruissements singuliers sifflaient à leurs oreilles. Le sable mouvant se trouvait sous les pieds des chevaux emportés.

Le vent s'était tû. Pas un cri d'oiseau ne coupait le silence.

De loin en loin, Terral voyait fuir à l'horizon quelque bisons sur ce sol de fer rougi, dont les effluves embrasaient l'atmosphère.

Il regardait le visage d'Elisabeth que la souffrance altérait, ses yeux dont l'éclat brillant faisait ressortir l'encavement des orbites, et il pressait l'ardeur de son cheval qui s'alourdissait et que le sable, de plus en plus friable, faisait trébucher.

Les heures s'écoulaient ; le chemin se dévorait sans résultat ; mais ni le gentilhomme dont le teint devenait plombé et terreux, ni Elisabeth qui sentait sa poitrine brûlée comme par des grains de feu, ni Terral dont les tempes battaient violemment, nul n'osait encore se plaindre de peur de décourager ses compagnons.

Enfin, le visage du péon s'éclaircit en voyant s'élever hors du sable un buisson d'aloès près d'une citerne tarie. Il arrêta son cheval.

— Nous avons dévié de notre route, dit-il à l'é migré, et nous nous sommes perdus dans un *arenal*, un désert de sable ; mais je reconnais ce buisson où j'ai souvent fait halte avec mon père, autrefois, dans nos expéditions de chercheurs d'or.

— Que le nom de votre père soit béni ! murmura Elisabeth, car je n'espérais plus sortir de ces fournaises.

— Avant la fin du jour nous aurons franchi l'arenal, madame, répondit le péon.

— Et pour ajouter à tant de bonheur, dit Gontran en essayant de sourire, le ciel va nous combler d'un ouragan qui rafraîchira la terre et nos fronts brûlants !

— Un ouragan ! s'écria Terral en regardant vivement le ciel.

En effet, une sombre nuée venait d'envahir l'ho-

rizon et grossissait graduellement. Sa teinte grise se transforma bientôt en jaune brillant et couvrit la moitié du firmament. Puis un vent terrible en sortit comme d'une outre qui crève, arrachant de leur base les collines de sable.

— A terre ! cria le péon d'une voix épouvantée.

Une trombe immense s'avavançait rapidement vers nos voyageurs, sa spirale se perdant au ciel et tournoyant avec le sonore retentissement de l'airain.

— A terre ! couchons-nous à terre ! répéta le péon, ou nous sommes morts !

Il enleva de sa monture Elisabeth, qui restait muette et les yeux fixes d'horreur ; il attachait les deux chevaux et la mule aux tiges des aloès, — et les trois fugitifs se couchèrent sur le sable, attendant l'ouragan. Les chevaux enfonçaient leurs naseaux dans le buisson. Le soleil, obscurci par les tourbillons qui sifflaient et labouraient le désert, n'éclairait plus cette scène de désolation.

Le Possédé, furieux d'effroi, rompit ses liens par de violents efforts, et s'enfuit d'une course éperdue dans l'arenal.

— Ton cheval s'échappe, Jacques ! cria M. de Favières.

— Malheur ! répliqua le péon. Mais celui de nous qui se lèverait pour le reprendre serait perdu.

L'ouragan éclata dans toute sa rage. Les malheureux sentirent le sable s'entasser et pénétrer dans leur chair comme des milliers d'aiguilles rougies. Leurs lèvres closes empêchaient difficilement l'air enflammé de les anéantir. Pendant deux minutes ce fut l'horreur du chaos, puis l'air devint peu à peu plus libre. Terral put se lever ; mais dès qu'il eut jeté un regard autour de lui, il poussa un cri de détresse.

Tout vestige avait disparu ; le buisson d'aloès avait été déraciné. La mule gisait morte à deux cents pas. Lorsque M. de Favières regarda à son tour, il ne distingua pendant quelques instants qu'une lueur jaunâtre, et crut être devenu aveugle. Le péon, foudroyé, se disait amèrement que le ciel, dans sa colère, ne pourrait pas inventer pour eux un nouveau malheur, et que ce devait être là leur épreuve, lorsqu'il entendit Elisabeth, toujours étendue sur le sable, s'écrier avec une expression de joie naïve :

— Enfin, après tant de fatigues et de souffrances, nous sommes donc arrivés !

— Hélas ! vous vous trompez, madame, dit Terral douloureusement surpris en se rapprochant d'elle, nous avons encore un long et rude chemin à faire. Il nous faut redoubler de courage.

La jeune femme le regarda avec un sourire d'étonnement étrange, et puis en riant d'un sourire convulsif :

— Aveugle ! insensé ! s'écria-t-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre. Jacques, ne voyez-vous donc pas, là-bas, là-bas, au-dessus de ces beaux tilleuls, cette légère fumée bleuâtre qui s'échappe d'un toit de chaume ? Eh bien ! c'est là que repose mon enfant, Jacques ; nous allons la surprendre dans son sommeil. Viens, Gontran ! viens, mais à petits pas. Ne fais pas crier le sable sous tes pieds. Point de bruit. Il ne faut réveiller Alice que par un baiser sur ses lèvres vermeilles. Vois ses joues roses ; admire donc la blancheur de son teint. Ne te sens-tu pas bienheureux ! Son pied, je le cache tout entier dans ma main. Oh ! petite Alice, qu'as-tu fait de ton pied ? Un baiser à ta mère pour qu'elle te le rende. Vois comme elle te sourit, Gontran. Oh ! elle t'aime bien ; elle t'aimera comme moi ! Berçes sur mon cœur, elle lira dans mes yeux combien elle doit t'aimer. Pourrait-elle ne pas être heureuse ici, au milieu de ces beaux arbres, de ces belles fleurs, de ces fruits dorés par le soleil ! Comme elle doit mordre ces grosses grappes de raisin !

Puis, étendant sa main vers un petit monticule qui oscillait comme du cuivre rouge en fusion :

— Tiens, vois, Gontran, cette source d'eau vive qui jaillit. Ne te donne-t-elle pas envie de boire, mais de boire sans cesse, sans cesse, comme si nous devions la tarir tout entière ! Oh ! comme j'ai soif ! Le gosier me brûle ! Tu dois être altéré comme moi, Gontran. Attends, je vais remplir la gourde et l'apporter.

Frappé de stupeur, Terral jeta un regard désespéré à M. de Favières, qui sourit d'un air de pitié et de compassion.

— Pauvre femme ! faible cerveau ! la douleur y a provoqué le délire ! Elle se croit en France, près de son Alice ; en France, lorsque le soleil du Mexique lance perpendiculairement ses rayons mortels sur notre tête, dessèche notre langue et gonfle nos pieds à ne pouvoir plus nous soutenir.

— Eh bien ! reprit Elisabeth, vous ne vous réjouissez donc pas comme moi ! vous ne m'aidez pas à me traîner jusqu'à cet humble toit où dort Alice ! Avez-vous des yeux pour ne pas voir ? Voulez-vous donc, Gontran, me séparer une seconde fois de mon enfant ? Pourquoi cette figure sombre. Terral ? Pourquoi ne pas vous montrer joyeux de mon bonheur ? Puisque vous nous aimez, vous aimerez cette enfant. Vous êtes notre sauveur, Gontran vous a

rendu votre liberté, mais vous resterez près de nous comme un ami.

Une larme tomba de la paupière du péon.

— Pourquoi donc pleurez-vous, dit-elle avec impatience, lorsqu'est venue l'heure d'être tous heureux ?

M. de Favières restait immobile, les yeux fixés à contempler le désert qui se déployait devant lui comme une mer tourmentée.

— Comment détromper la maîtresse ? que lui répondre ? demanda Terral.

— Respectons sa folie, dit Gontran l'œil toujours fixe et la tête haute malgré l'ardeur calcinante du soleil. Elle fera le reste du chemin en croyant rejoindre sa petite Alice. D'ailleurs, elle ne se trompe pas en supposant que nous serons bientôt arrivés. Et prenant un ton bas et confidentiel :

— Nous approchons de la mine, Jacques, continua-t-il. Tu m'as assuré qu'elle était située au flanc d'un des monts Bacuaches, n'est-ce pas ?

— Oui, don Gontran, répondit le péon stupéfait.

— Eh bien ! les voilà qui s'élèvent à l'horizon tels que tu me les as décrits !

Terral regarda M. de Favières avec accablement.

— Pourquoi fais-tu l'étonné ? reprit l'émigré avec humeur. Voudrais-tu me tromper, toi aussi ? Mais mon coup d'œil ne me trompe jamais. Ces pics escarpés, ne les reconnais-tu pas ? Quels blocs d'or ! comme ils étincellent au soleil ! Ce pays enchanté, c'est mon domaine, ma fortune inconnue. Mais je ne suis pas avare, Jacques. Je te récompenserai loyalement, car tu m'as dit la vérité. — Et Elisabeth, qui croyait voir fumer la cheminée d'un toit de chaume, là où s'ouvre le placer avec lequel nous bâtirons des palais ! La plaisante vision ! Puis, au bas, regarde couler cette rivière aux flots écumeux comme ceux d'un torrent : c'est là que travailleront nos laveurs d'or. Mais d'abord cette eau va nous rendre la vie, en désaltérant nos gosiers en feu, car cette soif est horrible.

Terral, pâle et tremblant, se sentait enfin tout à fait découragé ; il comprenait que madame et M. de Favières subissaient ces terribles effets du mirage, qui produit dans le désert une sorte d'aliénation impossible à combattre. Pour eux, suivant le cours de leurs sentiments et de leurs idées, le sable se tapissait réellement de verdure, ou s'amoncélait en montagnes, ou ruisselait en fleuves.

Il connaissait les divers symptômes de cette terrible maladie de l'areal ; à la folie succéderait l'engourdissement du sommeil, et au sommeil la mort. Il fallait à tout prix, les tirer de cette torpeur, avoir

le courage de les détromper de leur fausse joie et les ramener cruellement à la réalité.

Il courut à Elisabeth, qui semblait toujours plongée dans une muette extase :

— Madame, lui dit-il, assez d'illusions. Sachez la vérité. Nous sommes égarés dans l'arene. Ne croyez pas aux prestiges trompeurs dont vos regards sont dupes. Il nous faut marcher longtemps encore pour sortir de ce désert ; levez-vous, madame, levez-vous.

— Pauvre péon, répondit-elle doucement, avec un sourire ému, le soleil a fatigué vos yeux. Que parlez-vous de désert et de sable, lorsqu'en étendant la main je la baignerais dans cette source qui jaillit !

Cependant la journée s'avancait au milieu de ces tortures, et, à mesure que le soleil diminuait d'éclat et d'ardeur, les effets étranges du mirage perdaient de leur influence funeste. Terral parvint à décider madame de Favières à se remettre en marche par un dernier effort, et traînant par la bride le seul cheval qui leur restait et qui portait Elisabeth, il se mit à épier du regard avec une attention pleine d'angoisses les moindres indices qui lui faisaient secrètement espérer de trouver l'oasis désiré, c'est-à-dire quelques arbres abritant une source. Ils allaient lentement et en silence, et le désert s'étendait toujours devant eux, lorsque le péon tressaillit en voyant s'amonceler à une petite distance des couches de sable superficielles, qui se continuaient sur un long espace. Il ne s'arrêta pas, mais les montrant du doigt à son maître, il lui dit avec une expression de froide ironie :

— Réjouissez-vous, don Gontran, ces monticules sont le commencement de te placer merveilleux qui se prolonge jusqu'aux monts Bacuaches, et que vous étiez si avide d'atteindre au risque de votre vie !

— Le placer ! répéta M. de Favières avec une surprise mêlée de doute, et vous m'annoncez cette nouvelle avec tant d'insouciance, et vous ne vous arrêtez pas, Jacques !

Le péon haussa les épaules : — Que m'importent ces dépôts de sables parsemés de grains d'or ! répondit-il en regardant Elisabeth, qui pouvait à peine se soutenir sur le cheval ; à cette heure ne donnerais-je pas la plus riche mine pour quelques gouttes de pluie, pour le fruit le plus commun que je pourrais offrir à la senora !

— Bah ! dit le gentilhomme, j'oublie toutes nos souffrances, du moment que nous avons atteint le placer ; mais êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper, Jacques ?

Et s'il s'avance d'un pas précipité et chancelant vers les monticules ; serrant sa baretta dans sa

main défaillante, il s'agenouilla devant les couches de sable aurifère, et ses yeux ternis s'illuminèrent de joie en voyant briller des grains d'or innombrables.

— Oh ! tu avais raison, Terral, s'écria-t-il avec un accent de triomphe. C'est de l'or à l'état natif, en libre métal, sans alliage de minerai ! Il n'y a vraiment qu'à se baisser pour en prendre ! Je suis donc enfin riche et heureux ! Il me semble à cette heure que je suis maître du monde ! Maintenant que j'ai vu cet inépuisable trésor, je reviendrai avec des esclaves pour l'arracher de cette terre bienheureuse.

— C'est un gîte d'alluvion, répliqua Jacques, et si cette découverte me réjouit, moi, c'est qu'elle me prouve que nous nous approchons des montagnes, d'où les neiges descendent en torrents. Encore deux heures de courage, encore deux heures de force et de marche, et nous serons sauvés. Hâtons-nous donc maître.

M. de Favières ne bougeait pas ; ses yeux restaient obstinément fixés sur le placer ; — L'exploitation par lavage ne demande que les plus simples appareils, reprit-il ; nous userons de fourneaux en terre glaise, comme les Indiens. Notre entreprise ne nécessitera donc pas de capital. Nous n'attirerons donc pas sur nous, par un grand attirail, les yeux des curieux et des voleurs.

Et il promena autour de lui un regard défiant et sombre, comme s'il craignait d'être déjà surpris par des bandits avides de partager avec lui.

— Mais il ne s'agit pas maintenant d'exploiter le placer ; dit le péon, sentant lui-même avec effroi la torpeur qui engourdissait ses membres. Avant tout, il s'agit d'atteindre les montagnes. Chaque instant perdu, épuise le peu de forces qui nous restent.

— Laissez-moi contempler ma fortune, répondit le gentilhomme en prenant à poignée le sable aurifère et le faisant glisser comme un enfant entre ses doigts. Cela me repose, vois-tu. Cet or, n'est-ce pas le but que les hommes poursuivent toute leur vie, au prix de mille privations, de toutes sortes de dangers et de crimes ? N'est-ce pas avec ce métal étincelant qu'on éblouit, qu'on corrompt les vertus les plus austères, qu'on achète les consciences, qu'on fait taire les lois, qu'on paye le sang versé et qu'on est maître de tous les produits de la terre !

— Si l'or est si puissant, maître, dit le péon, que ne vous en servez-vous pour faire jaillir une source d'eau vive du fond de ses sables brûlants ?

— Oh ! rien ne nous manquera maintenant, Elisabeth, continua M. de Favières, absorbé dans sa contemplation. Nous vivrons désormais en plein

conte de fées. Cette poignée de sable brillant représente les esclaves qui vous porteront en litière, cette autre le palais splendide que je vous ferai bâtir.

XII.

En ce moment, le cheval qui portait Elisabeth poussa un gémissement plaintif, chancela sur ses jambes et s'affaissa sur le sable au moment où Terral prenait la jeune femme dans ses bras et la déposait doucement à terre. Alors, saisissant la main de son maître, il lui dit :

— Réveillez-vous de vos rêves, don Gontran, cette halte nous perd ; la vue de l'or du placer ne guérira pas nos pieds gonflés et meurtris ; elle ne vous fera pas oublier longtemps la faim et la soif, cette horrible torture du désert.

M. de Favières essaya de se relever ; mais, comme l'avait craint le péon, la halte avait augmenté sa faiblesse, et il retomba en disant :

— Je ne puis marcher, c'est impossible !

— Impossible ! répéta Terral, lorsque vous avez vu et touché de vos mains ce gîte d'or dont l'attrait irrésistible vous a poussé à braver tant de dangers pour le conquérir. Oh ! quelle puissance illusoire et stérile que celle de ce métal pour lequel les hommes ne reculent pas devant un crime, et qui ne peut cependant ni effacer les rides de leur front, ni les défendre contre la mort, ni les faire aimer de la femme qu'ils aiment ! Vous voulez donc mourir d'épuisement sur cette couche de sable d'or qui devait vous faire riche et heureux !... Ah ! le lepero déguenillé qui boit à cette heure sa tasse d'eau de grenade sous le porche de l'église d'Arispe est plus riche et plus heureux que vous !

Il entendit alors madame de Favières l'appeler doucement, et il s'avança vers elle :

— Jacques, dit-elle, n'y a-t-il donc pas une goutte d'eau dans ce désert ?

— Non, madame, répondit le péon accablé, pas une goutte d'eau, pas un arbre qui nous verse un peu d'ombre et de fraîcheur ; mais en revanche, il y a de l'or, beaucoup d'or !

— Oh ! pourquoi avons-nous quitté notre humble habitation, Gontran ? dit la pauvre femme. Quel bonheur eût été d'y vivre toujours d'une vie pauvre, mais calme, avec mon enfant jouant sur mes genoux ! Quand je pense à nos cascades si fraîches, à nos haies de cotonniers et de saules à l'ombre desquelles j'attendais votre retour, Gontran, oh ! comme je maudis la découverte de ce placer, pour lequel nous avons déserté ce paradis ignoré ! Jacques, pourquoi nous avez-vous fait cette révéla-

tion funeste ! C'est vous qui avez poussé mon mari à sa perte.

— Vous m'accusez, madame ? murmura Terral avec un profond découragement.

— Oui ! puisque vous ne sauvez pas Gontran, vous qui êtes un enfant du désert et qui devez connaître ses secrets, vous qui avez flatté son amour de l'or, vous qui, après l'avoir amené en face de ces trésors semés à la surface de la terre, allez l'y laisser périr misérablement.

— Oh ! oui, je suis un misérable, car j'ai osé compromettre votre vie au milieu de ces solitudes, madame, s'écria-t-il d'une voix brisée.

— Je n'ai pas parlé de moi, répondit sèchement madame de Favières.

Terral se tordait les mains de désespoir.

— Mais je suis épuisée, ajouta-t-elle : je ne puis faire un pas. Donnez-moi un peu d'eau, Jacques, car je souffre trop ; j'ai du feu dans la gorge, des charbons ardents, et il me semble que je vais mourir. Jacques, donnez-moi un peu d'eau !

Tout à coup Terral, qui promenait autour de lui des yeux hagards, poussa un cri de joie. Il venait d'apercevoir pendante à l'arçon du cheval la gourde d'eau d'Acacia. Il tomba à genouillé, et remercia Dieu dans une prière fervente, où il mit toute son âme.

Il courut détacher la gourde dans laquelle se trouvaient encore quelques gorgées d'eau, et la montra avec un geste de joie à M. de Favières, qui jeta dessus un regard avide et féroce de désir.

— Oh ! que j'ai soif ! murmura la jeune femme en comprimant de ses deux mains sa poitrine incandescente.

— Quel supplice elle a enduré et avec quel courage ! s'écria le péon. Mais Dieu soit loué, il reste du moins de l'eau pour elle ; et cette horrible torture de la soif lui sera épargnée.

Il fit un pas vers Elizabeth. Gontran l'arrêta d'un geste impérieux.

— Es-tu fou, Jacques ? Elizabeth est épuisée. Elle ne pourrait plus nous suivre, et nous avons peut-être encore quelques heures de marche avant d'atteindre le placer. Moi aussi, j'ai les lèvres écaillées, la gorge ardente, un brasier dans la poitrine ! Moi aussi, je ne pourrais continuer la route, si je ne trouve pas mon salut dans cette gourde !

Terral frisonna d'indignation.

— Mais vous êtes un homme, don Gontran, répliqua-t-il, vous êtes plus fort que cette frêle créature. Vous pouvez résister plus longtemps à la souffrance. Avant la nuit, nous pouvons trouver une citerne, une source, une rivière, que sais-je ? Mais elle, elle

ne peut attendre, car ce qui pour nous est seulement une douleur, pour elle c'est l'agonie et la mort.

Il voulut se dégager de l'étreinte de M. de Favières; mais celui-ci, le retenant comme dans un étau de fer, répliqua :

— Non, Elizabeth nous retarde. Nous ne devons pas, pour la soulager, perdre cette eau précieuse qui peut nous conserver la force nécessaire pour aller en avant et sortir de l'arenal.

Le péon regarda le gentilhomme avec une profonde horreur.

— Ainsi, vous abandonneriez votre femme, si jeune, si dévouée, qui vous aime à la folie, sur ce lit de sable brûlant!

— Nous reviendrons la chercher, dit Gontran d'une voix sombre; — et alors nous serons sauvés tous trois.

— Non! s'écria Terral, mille fois non! je ne l'abandonnerai pas, moi. Non, je n'écouterai pas d'un cœur inexorable ses plaintes et ses gémissements déchirants, lorsque je puis apaiser ses souffrances. Je ne tuerais pas comme un lâche et un assassin honteux la femme qui s'est confiée à nous et que nous avons promis et juré de protéger.

— Mais je te dis, misérable fou, que, robustes comme nous sommes et ranimés par l'eau de cette gourde nous pouvons sortir de l'arenal et la sauver, tandis qu'en sacrifiant notre salut à sa douleur du moment, nous sommes tous trois condamnés à mourir ici.

Terral allait se demander si peut-être M. de Favières n'aurait pas raison, lorsqu'il vit Elizabeth essayer de se lever et puis retomber faible, exténuée, haletante, le front penché sur la poitrine en répétant :

— Oh! la soif! la soif! Quel bourdonnement à mes oreilles! quelles dents d'acier rougi me déchirent la poitrine!

Puis, joignant ses mains, elle s'écria le visage baigné de pleurs :

— Oh! une goutte d'eau, mon Dieu! une goutte d'eau qui tombe de votre ciel sur mes lèvres! Oh! avoir soif ainsi et voir là-bas, là-bas, cette onde claire et qui clapote avec un bruit argentin!

— Entendez-vous? entendez-vous? dit le péon à M. de Favières.

— Est-ce que je ne souffre pas, moi? répliqua Gontran.

— Un tigre aurait pitié de tant de tortures, s'écria Terral. Maîtresse, calmez-vous et reprenez courage, je vous apporte une gourde d'eau.

Elizabeth tendit les mains vers lui en disant avec un sourire craintif, comme celui d'une femme frappée de folie :

— La gourde! la gourde! donnez-la vite, Jacques, car Alice m'appelle, et je vais là rejoindre dès que j'aurai repris un peu de force. Attends-moi, Alice, attends-moi, et, si tu as soif, viens ici : ta mère a de l'eau pour toi!

Le péon s'avancait en frissonnant de tout son corps vers la jeune femme qu'il n'osait regarder, tant son cœur était brisé devant cette affreuse agonie, lorsque M. de Favières lui cria :

— Je t'ordonne de me rapporter cette gourde, Jacques!

Terral haussa les épaules.

— Misérable péon, m'obéiras-tu? dit Gontran en s'élançant vers lui et se plaçant devant Elizabeth.

— Non! répliqua le jeune homme. Comment oses-tu commander ici, don Gontran, dans ce désert où il n'y a que deux hommes, égaux par le péril et le courage, et une femme qui se meurt? Oh! en la voyant souffrir par la faute de ta cupidité, en te voyant sans pitié et sans générosité pour elle, je sens que je l'aime comme une sœur et que je te hais comme un ennemi.

M. de Favières, sans bouger, se prit à rire d'un rire sarcastique :

— Seigneur péon, reprit-il, il n'entre pas dans ma manière de voir d'être tutoyé par mes domestiques. Je vous trouve un peu familier.

— Crois-tu donc jouer ici le gentilhomme à tourelles et à créneaux? dit Jacques avec dédain. Sois noble par le cœur, si tu veux que je respecte en toi le descendant d'une antique et glorieuse famille.

— Mes moyens ne me le permettent pas en ce moment, ô le plus intime des péons! dit Gontran, qui ricanait à froid, mais sentait monter sa colère.

— Illustre gentilhomme, que n'appelais-tu tes nombreux vassaux pour te défendre contre les jaguars et l'ouragan? reprit Terral avec exaltation. Mais, puisque tu es si fier, apprends à souffrir. Ici, devant la mort, nous sommes égaux; que dis-je? et je vaudrais mieux que toi, puisque j'ai pitié de cette pauvre créature de Dieu, et que toi, chargé de la protéger, tu l'abandonnes comme un traître et la condamnes comme un bourreau.

— Insulte, mais donne la gourde, dit Favières froidement.

Les yeux d'Elizabeth s'étaient fermés. Epuisée, elle n'entendait cette querelle qu'avec la vague perception des songes.

— Place, don Gontran! laissez-moi passer, s'écria le péon.

— Non, dit l'émigré. Tu veux m'arracher la possession de la mine. Cette gourde est mon unique espoir, c'est ma vie. Je te la disputerai.

— Insensé ! tu menaces quand tu devrais supplier, dit le péon exaspéré.

— Supplier mon serviteur ! répliqua M. de Favières ; mais j'oubliais que nous sommes deux hommes égaux devant le péril, comme tu l'as dit. Tu dois savoir que je ne suis qu'un lâche. Eh bien donc ! au plus fort et au plus hardi !

En même temps, il saisit le péon et l'étreignit corps à corps. Quoique surpris à l'improviste, Terral lutta vaillamment ; mais le gentilhomme avait eu soin d'armer sa main de la navaja, et dans sa fureur, il frappa son adversaire d'un coup que ce dernier para heureusement avec le bras. La gourde roula à terre, et des gouttes de sang coulèrent du bras du péon ; alors, les deux ennemis, s'enlaçant comme deux serpents, luttèrent et se tordirent sur le sable sans proférer un cri ni un gémissement.

Elisabeth rouvrit ses yeux vitreux et fiévreux sur cette horrible scène ; elle entendit leur respiration sifflante et saccadée. Elle essaya de se traîner jusqu'à eux ; ses membres étaient paralysés par la fatigue ; elle voulait crier, sa voix râlait dans sa gorge.

— Jacques, dit le gentilhomme dans un moment où la faiblesse les força à s'accorder une trêve tacite, cette femme doit mourir. Que t'importe de prolonger de quelques heures son agonie ? Vidons cette gourde, et nous atteindrons le placer.

— Oh ! s'écria avec horreur le péon, vous pensez encore à cette mine, que je donnerais pour une goutte de cette eau, plus précieuse à mes yeux qu'un royaume !

Les yeux sanglants, le visage livide et gonflé, M. de Favières se tourna vers la malheureuse femme, et lui dit :

— Madame, ordonnez à cet homme, qui vous aime et qui vous obéit, de me laisser apaiser ma soif, ou vous me verrez mourir.

— Oh ! la soif ! la soif ! Oh ! j'ai bien soif ! répéta-t-elle avec égarement et d'une voix râlante et étouffée, car le soleil dardait toujours des rayons à enflammer le cerveau flegmatique d'un Hollandais.

A ces paroles d'angoisse, Jacques avait senti une force nouvelle renaître en lui ; il renversa violemment son adversaire, se releva, et, après s'être précipité sur la gourde et l'avoir débouchée il la porta aux lèvres desséchées d'Elisabeth.

Mais, à cette instant, l'émigré, poussé par la rage aveugle et insensée du désir élevé à son paroxysme, arrivait derrière le péon pour lui enfoncer sa navaja dans l'épaule.

Elisabeth jeta un cri de terreur, et Jacques se retourna à temps pour que son épaule fût seulement effleurée ; il voulut arracher le couteau à Gontran,

une de ses mains fut hachée de blessures ; mais venait enfin de s'emparer de l'arme fatale, lorsque M. de Favières, se précipitant pour la reprendre avec une rage incroyable, s'enfonça la lame dans la poitrine et tomba.

Le péon laissa tomber la gourde à terre et resta pétrifié devant cet homme gisant à ses pieds.

— Vous avez tué mon mari ! s'écria une voix creuse à son oreille,

Surexitée par cet horrible spectacle, Elisabeth avait trouvé la force de se lever.

— Mais c'est lui-même qui s'est enfermé comme un fou, répliqua Terral stupéfié. Il voulait m'arracher cette gourde que je gardais pour vous.

— Malheureux ! il fallait lui obéir, dit-elle avec un accent déchirant. Il était votre maître. Oh ! mais, Gontran, tu n'as pu mourir ainsi, sans un regard, sans une parole pour moi. Je suis donc cause de ton assassinat ; Gontran ! c'est pour me sauver qu'on t'a tué. Me sauver ! ô folie ! me sauver quand tu meurs ! Ah ! vous avez tué du même coup deux créatures de Dieu, misérable péon. Mais qui sait ! il n'est peut-être pas mort : secourez-le !

Terral osa fixer les yeux sur le corps de M. de Favières, mais quel espoir de secourir ce dernier, quand il lui fut resté une étincelle de vie, au milieu de désert horrible ! Comment se transporter et lui prodiguer les soins nécessaires ? Il banda sa plaie sanglante et répondit à Elisabeth :

— Don Gontran respire encore, madame, mais je doute qu'il puisse reprendre connaissance et passer la journée.

Puis ramenant la gourde :

— Tu as couté bien cher, ajouta-t-il, tu as couté la vie d'un homme, mais tu peux sauver celle de cette pauvre femme ! merci, mon Dieu !

— Je ne veux plus vivre ! je n'ai plus soif maintenant ! dit la jeune femme.

— Vous oubliez que vous êtes mère, madame, répliqua le péon.

— Oh ! pourquoi m'avez-vous rappelé ma fille ! s'écria Elisabeth chancelante et s'affaisant, brisée, sur le sable. Oui, si je meurs, je ne verrai plus jamais mon enfant, plus jamais ! elle n'a plus guère que sa mère au monde. Si je vis, je pourrai l'embrasser, la serrer sur mon cœur ; nous sommes séparés par les déserts et les océans, mais on peut les franchir, tandis que la mort... Oh ! c'est la séparation sans espoir. Mais la nuit vient déjà, ce me semble, le soleil est noir ; Terral une goutte d'eau, la vie ! oh ! il faut que je vive !

Le péon lui tendit la gourde, elle ne put la saisir ; il la porta à la bouche de la malheureuse femme,

lorsqu'il poussa un de ces cris qui font dresser les cheveux de ceux qui les entendent.

La gourde avait été débouchée, elle s'était vidée; l'eau avait filtré dans le sable qui l'avait bue comme une larme.

Terral prit sa tête à deux mains et crut devenir fou; déjà il riait de ce rire idiot et terrible des infortunés qui ne peuvent plus ni pleurer ni sangloter.

Madame de Favières le regarda fixement et lui dit avec douceur :—Vous voyez-bien, malheureux homme, que Dieu ne voulait pas me sauver et qu'il nous punit de votre désobéissance aux ordres de Gontran. Partez! partez donc! tandis que vous avez encore un peu de force, ou la fatale prédiction d'Acacia s'accomplira tout entière. Les yeux de Jacques se dilatèrent :

—Je ne vous abandonnerai pas, madame.

—Si, je le veux, il le faut, reprit-elle avec une sorte d'autorité. Je sens bien que je n'ai que quelque instant à vivre, et l'eau de cette gourde ne m'aurait pas rendu la vie. Portez-moi près de Gontran, Jacques, je souffrirai moins à mourir près de lui.

Le péon obéit, Elisabeth continua :

—Ecoutez mes dernières paroles, Jacques. Vous savez quelle douleur j'emporte en mourant loin de ma fille, en pensant qu'elle ne saura jamais combien je l'ai aimée, en m'accusant peut-être de l'avoir délaissée, elle pour qui seule je regrette la vie et j'ai eu peur de la mort. Eh bien! jurez-moi, si vous sortez vivant de ce désert qui aura gardé deux victimes, si vous pouvez exploiter cette mine, cause de notre perte, si elle vous fait riche, jurez moi d'aller en France.

—Oh! ne me parlez pas de richesses lorsque je vous vois mourir, madame! interrompit Terral.

—Jacques! c'est pour moi que vous cherchez à conquérir cette fortune rêvée par Gontran. Alors vous irez en France, mon ami, vous verrez mon Alice, vous serez son protecteur, son ange gardien dans ce monde envieux et méchant, et vous lui di-

rez, n'est-ce pas, que je suis morte avec son image devant les yeux, son nom aux lèvres, sa pensée dans dans le cœur, Oh! Jacques, jurez-le-moi, et je ne vous maudirai pas, vous qui avez tué Gontran. Vous savez pourtant de quel amour je l'aimais.

—Je jure d'accomplir votre volonté, madame, répondit le péon d'une voix altérée.

—Bien, Jacques, reprit-elle avec effort. Maintenant approchez-vous de ce corps qui sera bientôt un cadavre.

Et elle désigna M. de Favières.

—Je n'ose, madame.

—Vous avez bien osé le tuer, Jacques!—Terral obéit.

—Maintenant, ajouta Elisabeth d'une voix déjà brève et sifflante, prenez son portefeuille dans la poche de sa veste: Vous y trouverez tous les renseignements relatifs à ce Max Birman auquel j'ai confié mon enfant.

Le péon obéit encore en tremblant.

Lorsqu'il eut pris et ouvert le portefeuille, il regarda madame de Favières, mais il vit ses yeux se voiler; elle murmura encore: Adieu Gontran! Alice! Alice! où es-tu?

Jacques tomba à genoux; il lui sembla que son cœur se brisait, et il cria d'une voix éperdue :

—Elisabeth! Elisabeth!

Mais la jeune femme ne répondit pas. Ses lèvres étaient glacées, ses yeux étaient fermés, et pourtant un doux sourire s'épanouissait encore sur son charmant visage, car elle était morte en pensant à sa fille.

En proie à une sorte de vestige passionné, le péon crut que ce sourire s'adressait à lui, et il pressa de ses lèvres ardentes la bouche froide de la morte.

Alors il poussa un cri désespéré en comprenant qu'il était à jamais séparé d'elle; il eut honte de sa profanation; puis, s'arrachant à cette dangereuse extase, il s'empressa de couvrir de sable le corps de madame Favières, et s'enfuit comme un coupable dans la direction des monts Bacuaches.

FIN.

LA DAME DES ARMOISES.

PROLOGUE.—LE 30 MAI DE L'AN DE GRACE 1431.

(Suite.)

I.—ÉLIZABETH DE GORLITZ.

Le duché de Luxembourg est un admirable pays, accidenté, boisé, aussi riche que la Prusse rhénane, couvert d'abbayes, protégé par une madone miraculeuse, présentant à la fois ce qui satisfait le regard et séduit l'imagination. Parmi les villes espacées autour de la capitale du duché se trouve Arlon, dont la légende fait remonter la fondation au patriarche Abraham, mais que les archéologues sérieux prouvent être d'origine celtique.

Dans le courant du dixième siècle, Arlon fut la résidence des comtes de ce nom, souche de la famille de Limbourg. En 1103, il devint le chef-lieu d'un marquisat, et un siècle plus tard Waleran de Limbourg l'apporta en dot à Ermenide, comtesse de Luxembourg; le marquisat d'Arlon se trouva dès lors réuni au comté de Luxembourg, dont il partagea les destinées.

À l'époque où se passent les faits que nous allons raconter, le château d'Arlon groupait autour de lui des chaumières et des chapelles: le village naissait de la châtellenie et en vivait. Les gens de métiers, les laboureurs rapprochaient leurs pauvres ménages, cherchant dans leur union une consolation et un secours contre les déprédations des Anglais, les exactions de la soldatesque, enfin les pillages et les massacres des bandes d'écôrcheurs.

En 1436, le manoir d'Arlon appartenait à la haute et puissante dame Elizabeth de Gorlitz, comtesse de Luxembourg, alliée à ce Jean de Luxembourg qui fut l'ami des Bourguignons, l'allié des Anglais, et porta dans la suite le titre de comte de Ligny. Le mépris dans lequel Elizabeth de Gorlitz tenait son oncle la fit rompre avec lui toute relation d'amitié; elle rougissait de cette parenté comme d'une honte. Elizabeth était belle, intelligente, généreuse; regrettant de n'avoir jamais trouvé l'occasion d'accomplir une grande œuvre, elle passait sa vie à rêver des dévouements héroïques, à combiner des drames au

milieu desquels le hasard la jetait. Ses vassaux la chérissaient comme une mère; ils savaient le chemin de sa demeure aussi bien que celui de l'église. Elle leur donnait audience au printemps sous l'aubépine fleurie, en été sous le sorbier rouge de fruits, en hiver dans la salle aux grandes voûtes, à la cheminée monumentale soutenue par des hommes de pierre.

Le père Anselme, aumônier du château, la regardait comme une sainte et s'étonnait presque qu'elle n'accomplît pas de miracles. Cependant ces qualités de bonté, de piété tendre ne l'empêchaient point de recevoir d'une façon brillante, et ceux que n'auraient pas conquis son âme généreuse cédaient aux charmes de sa grâce et de sa beauté.

Un soir du mois de juin, le château d'Arlon retentissait du son des violes et de la voix des troubadours. Un banquet réunissait la noblesse des environs; la dame de Gorlitz, faisant accueil à des chanteurs en voyage, à des poètes en quête d'aventures, avait invité pour les entendre les châtelains des environs environnants.

On voyait dans l'embrasure des fenêtres des hommes de haute mine, des pages timides, de jeunes chevaliers, des suzerains dont la vieillesse portait encore l'armure de fer. Sur de hauts sièges se tenaient des femmes pâles et belles drapant d'une façon royale leur robe d'état d'or de frise, et portant le hennin garni de perles comme une princesse sa couronne.

Elizabeth se tenait entre la belle comtesse de Mirville et une enfant de seize ans, Ségolaine de Metz mignonne créature aux yeux bleus.

De temps en temps Elizabeth consultait l'horloge du regard et paraissait à la fois s'étonner et s'attrister; puis, craignant que sa préoccupation ne devînt l'objet d'une remarque, elle se mêlait à la conversation générale.

—Madame, lui demanda tout bas Ségolaine, n'entendrons-nous plus de chansons ?

Elisabeth fit signe à un musicien, les cordes de sa viole résonnèrent, et d'une voix pure il chanta cette jolie chanson d'Adam Hulle :

Fines amourettes ai.
Dieux ! si ne sai quand les verrai !
On maudirai mamiette,
Qui est coïnte et joliette
Et s'est si savourette
D'asténir ne m'en pourrai
Fines amourettes ai.

Un bruit de pas dans la cour fit lever toute droite Mme de Gorlitz, puis elle retomba sur son siège. L'heure de servir le souper sonnait au beffroi.

—Vous semblez inquiète, madame, dit le père Anselme à la comtesse.

—En effet, répondit-elle, je le suis grandement... Le comte Robert des Armoises m'a promis d'être des nôtres... Son absence prolongée me cause une terreur dont je ne suis pas maîtresse... Il doit lui être arrivé quelque malheur.

—Malheur ? répétèrent plusieurs voix.

—Eh ! messeigneurs les routes sont-elles donc sûres ? Sans parler des Anglais qui les coupent, notre ami ne peut-il être pris par une de ces bandes dont le nom varie comme les titres de Satan ? Les routiers, les écorcheurs, les rotondeurs infestent les campagnes d'un bout de la France à l'autre, et les *Compagnies d'Ordonnance* restent impuissantes à les réprimer... Or, Robert des Armoises est brave jusqu'à la témérité.

—Je le crois bien ! s'écria un chevalier à moustache grisonnante. Un jour nous chevauchions proche de la ville de Metz, lorsque de chaque côté de la route fondent sur nous des Anglais dissimulés par l'ombre des arbres. Ils étaient dix : « — Cinq pour chacun ! » me crie Robert. Il avait une épée, moi une dague courte. Les damnés Anglais nous attaquent à la façon des limiers s'archarnant sur un sanglier. Robert tourne rapidement son cheval, son épée flamboie, deux ennemis sont blessés, le bouclier du troisième émousse la pointe du glaive, le pommeau sert de la masse d'armes... Robert, atteint à l'épaule, chancelle ; mais s'apercevant que mon cheval, le poitrail ouvert, se dérobe sous moi, des Armoises se jettant à bas de sa monture, me couvre de son corps et soutient la lutte contre ses assaillants et les miens. Deux autres tombent, les derniers demandent grâce, Robert la leur accorde sans daigner les mettre à rangon il me place en travers de son coursier, car je souffrais cruellement de mes blessures, me conduit à la fontaine la plus proche, lave, panses mes plaies avec

la science d'une mère et la tendresse d'un frère, et me sauve certainement la vie.

—C'est bien ! murmura Ségolaine.

—Vous souvenez-vous, demanda Mme de Mireville, comment il arracha des flammes une vieille femme et un enfant ?

—Ah ! dit le chevalier à moustache grise, je crois assister encore à cette scène terrible... La maison ressemblait à une gerbe de feu..., l'aïeule et son petit-fils étaient dans la fournaise... l'une couchée sur son grabat, l'autre dans son berceau... Les cris de la vieille mère appelant au secours avaient pour écho le vagissement de la petite créature... les habitants, de vingt cabanes, étaient là regardant l'incendie, terrifiés et tremblants. Robert, qui rentrait de la chasse, prit d'abord cette grande lueur pour un feu de berger ; il allait passer outre, quand un ori d'angoisse traversa l'air. En un instant il fut sur le lieu du sinistre.

« — Mais on agonise ici ! » s'écria-t-il.

« — Monseigneur, répondit un paysan, la pauvre Mahaut est perdue... »

« — Et pas un homme n'a tenté de la sauver »

« — Monseigneur, la maison est de paille et de vieux bois.

« — C'est ainsi qu'on la sacrifie ! » s'écria Robert.

D'un bond il atteint la cabane, d'un élan il s'y jette, un cri de stupeur sort de toutes les poitrines, les femmes tombent à genoux, les hommes honteux reculent comme des coupables. Il y eut une minute d'indicible angoisse... Enfin Robert paraît tenant la paralytique ployée en deux sur son épaule et serrant l'enfant sur sa poitrine. Il remet le pauvre ange à une voisine, puis, s'adressant aux hommes :

« — Abattez assez de chênes dans mes bois et prenez assez de granit dans mes carrières pour bâtir à cette malheureuse une demeure solide ; s'il est ici une mère chrétienne, qu'elle reçoive dans sa maison les deux victimes... »

Depuis ce jour, Mahaut vit dans l'aisance, et le comte prend soin de l'enfant.

—Tout cela est beau, dit Mme de Gorlitz, mais vous oubliez de parler de l'amour de Robert pour la justice, de vanter son rapide coup d'œil de capitaine et de chef d'armée, son enthousiasme éloquent, contagieux pour les nobles causes... Vous souvenez-vous de ses succès contre les Anglais ? Vous rappelez-vous qu'après l'affaire de Compiègne, Robert voulut lever une troupe d'hommes dévoués pour aller délivrer la prisonnière de l'évêque de Beauvais ?

Le son monotone de l'horloge annonça une heure de plus. Madame de Luxembourg sentait doubler son inquiétude, les chanteurs se taisaient, les violes restaient muettes. Un homme de cœur parla d'aller

au-devant du sire des Armoises. En quelques minutes, des chevaux furent prêts et des valets munis de torches se rangèrent dans la cour. Au même instant le galop d'un cheval retentit, le pont-levis s'abaissa, un cavalier mit pied à terre, sa monture poussa un douloureux hennissement, tomba sur le sol, tourna son œil humide vers son maître et mourut... Le cavalier se pencha sur la noble bête.

—Adieu ! brave compagnon, dit-il, adieu !

Le cavalier était Robert des Armoises.

Quand il parut, il fut accueilli par des cris de joie.

—Vite ! dit le comte, du secours... Sur la route, à quelque distance, une femme agonise près de sa fille affolée.

Quelques amis et des serviteurs suivirent Robert ; il fallut une demi-heure au moins pour gagner le massif d'arbres près duquel gisait une forme vague repliée sur elle-même, tandis qu'une fille de seize ans, la tête ensevelie sous ses longs cheveux, pleurait à sanglots. Un brancard fut disposé à la hâte, on le couvrit d'une cape de drap, et la misérable créature blessée y fut placée avec des précautions infinies. Elle poussait des gémissements sourds... A la lueur des torches, on voyait de larges plaques de sang sur ses jambes nues et ses vêtements en lambeaux ; sa fille suivait chancelante, ivre de terreur et de honte ; le cortège avançait lentement. Quand on rentra dans le manoir, la dame de Gorlitz fit préparer une chambre pour les deux femmes.

—Madame, dit Robert des Armoises à la châtelaine, le père Anselme possède des connaissances en chirurgie, elles sont grandement nécessaires.. J'ai trouvé, agonisant dans les ceps, cette créature que l'on descend du brancard... Les écorcheurs venaient d'assommer le mari, d'incendier la cabane et d'enlever la fille... Le cadavre d'un moine se roidissait sur une croix de Saint-André... Cette femme seule respirait encore. En me voyant, comprenant que j'étais un libérateur, un ami, elle m'a crié : "—Ma fille !" Son bras s'est étendu du côté des ravisseurs... Je m'élançai sur la trace des Ecorcheurs. Du sang, toujours du sang... Un amas de roches se dresse devant moi, un cri part de leurs profondeurs ; je cours, je frappe, je blesse, je tue... Une fille éplorée appelait à son secours Dieu et ses anges ; je l'ai prise comme une proie, ramenée à sa mère, et je vous les confie toutes deux...

— Brave, brave cœur ! dit Elizabeth en prenant les mains de Robert.

Grâce au père Anselme, la blessée ressentit un grand soulagement ; sa fille remise de sa terreur se

tenait près de son lit bénissant Notre-Lame Auxilia-trice de Luxembourg. Elizabeth les quitta quand toutes deux n'eurent plus besoin de ses soins. Elle dit alors à Robert :

—Offrez-moi votre bras, je suis fière de m'y appuyer.

Alors seulement elle s'aperçut de la pâleur croissante du chevalier.

—Blessé ! dit-elle, vous êtes blessé !

—Ce n'est rien, répondit Robert en souriant, je vous demande seulement une grâce : vos invités ne sont pas doués de la même indulgence que vous ; le désordre de mon costume ferait tache au milieu de leur luxe, accordez-moi quelques minutes pour tout réparer.

—Nous vous attendrons, dit Elizabeth.

Quand la châtelaine eut disparu, Robert arracha son pourpoint.

—Veillez panser cette blessure, mon père, dit-il au moine en découvrant son bras, ces misérables m'ont tailladé l'épaule.

—Comment avez-vous pu faire ce trajet ? vous devez cruellement souffrir, monseigneur !

—La volonté est toute-puissante, mon père... Me voici mieux... votre baume est souverain... Grâce aux soins d'Alibert, qui m'a porté un costume de cérémonie, me voici présentable.

Robert jeta en arrière sa noire chevelure et entra dans la salle d'un pas ferme. Toutes les mains se tendirent vers lui ; la dame de Gorlitz le fit assoir près d'elle ; le souper fut court, l'entretien languit, chacun restait péniblement ému de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Pour dissiper cette impression, Elisabeth pria l'un des trouvères de réciter quelques phrases ; mais lui aussi se trouvait à l'unisson de la noble assemblée ; ce ne fut pas un refrain de « fines amourettes » qu'il trouva dans sa mémoire : les massacres des Ecorcheurs, la misère des pauvres gens s'étaient vivement emparés de son esprit, et d'une voix émue il récita la ballade d'Eustache Deschamps :

En une grant fourest et lée (large)
Naguères que je cheminoye,
Où j'ai mainte beste trouvée,
Mais en un grand parc regardoye,
Ours, lyons et liëpars voye,
Loups et renards qui vont disant
Au povre bestail qui s'effroye :
—Sà de l'argent ! sà de l'argent !

La brebis s'est agenouillée
Qui a répondu comme coye
—J'ai été quatre fois plumée
C'est au cy ; point moye de monnoye.

Le boeuf et la vache la ploye
La ce complaignoit la jument,
Mais on leur respond toutevoye :
—Sà de l'argent ! sà de l'argent !

Au lieu des applaudissements que le trouvère espérait peut-être, un murmure de pitié courut dans la noble assemblée.

—Il faut s'écria Robert, que la misère du pauvre peuple soit allégée ! Le serf doit être protégé, défendu par son seigneur.. Réveillons-nous de l'engourdissement qui nous paralyse depuis quatre mortelles années, réorganisons nos « Compagnies d'ordonnances. »—Vivat rex ! soit ! Mais armons-nous non pas seulement pour la cause de Charles VII, mais pour celle des femmes, des enfants des laboureurs décimés, appauvris, assassinés !

Tandis que dans le manoir d'Elisabeth de Gorlitz on jurait l'extermination des Ecorcheurs, et la reprise des hostilités avec les Anglais, voici ce qui se passait sur la route qui mène de Metz au château d'Arlon.

II.

Deux cavaliers montés sur de solides chevaux lorrains pressaient le pas de leur monture. L'un d'eux était un homme de guerre aux traits heurtés et brunis, à la taille d'athlète ; l'autre un adolescent au teint pâle, aux yeux bleus, aux cheveux noirs bouclant sur un cou frêle. Le vieillard parlait à son compagnon avec le respect d'un écuyer pour son prince ; plus d'une fois, le jeune homme défendait, par un mot, un signe, toute marque extérieure de déférence, mais un instant après le vieux soldat retombait dans la même faute.

—Je regrette, dit enfin le vieillard, que vous n'ayez pas accepté l'hospitalité du maître échevin de la ville de Metz ; votre fatigue doit être grande, Arlon est encore à quelques lieues...

—J'oublie la lassitude en me souvenant du but.

—C'est parce que j'en comprends l'importance que je vous supplie de ménager vos forces.....

—Quand nous nous sommes rencontrés aux fêtes de Notre-Dame de Liance, Geoffroy, quand je vous appris le secret de ma vie, vous avez cru spontanément à ma parole et ne m'avez demandé pour preuve que les battements de votre cœur s'exaltant au nom de la France opprimée. Cette noble confiance vous valut mon amitié. Souvenez-vous donc de ceci, Geoffroy ; les autres créatures pensent, agissent selon leurs impressions ; moi, j'obéis à des influences surnaturelles ; des «voix» parlent, me crient : «Va !» et je vais... Aussi ne mérité-je ni vénération, ni louange.

—Ah ! Jeh...

Un regard du jeune cavalier empêcha le vieillard de prononcer le nom qu'il avait sur les lèvres.

—Claude, dit-il, vous le savez bien, j'approuve sans questionner.

—Nos amis de Metz nous aurons avant quinze jours rejoints au château d'Arlon.

—Vous vous décidez à reprendre campagne ?

—Je ne m'y décide point, je m'y résigne. Après m'être révoltée comme Moïse, je cède comme lui. Si vous saviez combien me coûte une soumission aveugle, de quels présentiments sinistres mon cœur est oppressé, avec quelles terreurs je songe à livrer de nouvelles batailles ! J'aurai passé ma vie à rêver le calme des champs et des bois. J'ai trouvé le tumulte des guerres... Un jour cependant j'espérais être libre. Après avoir traversé la fournaise ardente, comme les enfants d'Israel, je me crus dégagée de toute obligation étrangère à mes goûts ; je songai à bâtir mon nid, à remplacer la tente par la maison. Mais la trêve ne fut pas longue. Et voilà que de nouveau des voix impérieuses me crient : « Marche ! marche ! » et me voila surprise, haletante, épouvantée, courant où elles me disent d'aller. J'allais vers l'inconnu. Je passai les fêtes de la Pentecôte à Mareville chez Jean Quesnot, un de mes fidèles. Je voulus ensuite aller en pèlerinage à Notre-Dame de Liance. Là nous nous rencontrâmes, vous eûtes foi en moi et m'offrîtes de me servir de guide jusqu'au château d'Arlon. Et cela était d'autant plus méritoire, que vous désapprouviez ma démarche.

—Cette témérité...

—Est ma seule sagesse ; je joue ma vie, je le sais. Eh bien, après ? Ne sais-je pas ce que sont les affaires de la mort ?

—J'ai peur d'Elisabeth de Gorlitz, comtesse de Luxembourg. Encore si vous eussiez accepté une escorte, si vous vous étiez fait accompagner de Marcoulz, de Groignat, de Quesnot, de vingt autres !

—Eh ! Geoffroy, n'aurais-je point eu l'air d'aller mettre le siège devant le château d'Arlon, au lieu d'en demander humblement l'entrée ?

—Et quand les portes de ce manoir se seront refermées sur vous, Claude... ?

—Le péril ne viendra pas de ce côté. Qu'y puis-je d'ailleurs ? Dieu veut, que sa volonté s'accomplisse. Comme la première fois, qui sait si les flammes d'un bucher... ?

Le jeune voyageur n'acheva pas, ses pensées prirent une teinte sombre ; il laissa son compagnon passer devant lui, son front s'inclina sa poitrine,

quelque chose de poignant et d'amer contracta ses lèvres.

Cependant, quand il aperçut dans la nuit briller les lumières du château d'Arlon, le courage lui revint, il piqua des deux et rejoignit Geoffroy Dex ; les chevaux prirent la même allure, et quelque minutes après les voyageurs se trouvèrent en face du manoir.

La sentinelle sonna de la trompe, le pont-levis s'abaissa. Claude et Geoffroy sautèrent à bas de leurs montures. La grande porte s'ouvrit devant eux, un varlet s'occupa des chevaux, puis l'adolescent pénétra le premier dans une immense salle ornée plutôt qu'éclairée par des torches de cire. Comme il y avait ce soir-là souper et fête au château, les voyageurs furent pris pour des invités. Aussi, lorsque Claude demanda la comtesse de Luxembourg, lui fut-il répondu qu'elle se tenait dans le grand salon de réception.

Geoffroy jeta un regard sur son équipement de voyageur, Claude regarda fièrement le page et lui dit :

—Je souhaite voir immédiatement et sans témoins la dame de Luxembourg.

Une minute après, Elisabeth de Gornitz donna ordre d'introduire le jeune étranger dans son oratoire.

Claude, en entrant, l'enveloppa d'un regard profond, magnétique, puis, s'inclinant avec grâce :

—Je vous ai fait demander, madame, un moment d'entretien ; j'ajoute que je me présente en suppliant.

—Que souhaitez-vous, messire Claude ? demanda la comtesse avec douceur.

L'adolescent joignit les mains d'une façon suppliante, et plongeant ses yeux fiers dans les yeux de la comtesse, il lui dit :

—J'ai menti, madame ; le nom sous lequel je me suis fait annoncer n'est pas le mien. Ce qui est vrai, c'est qu'à cette heure ma vie est entre vos mains presque autant qu'entre celles de Dieu. Regardez-moi donc comme une créature condamnée à mort, implorant de vous une grâce suprême.

—Parlez vite si vous souffrez, et parlez avec confiance, répondit Elisabeth.

—Ce que je dois vous révéler, madame, est à la fois terrible et providentiel ; je vais vous rappeler une histoire si poignante pour la France entière, si fatale pour votre maison, que, sur le point de révéler ce qui m'amène, je me sens trembler et défaillir.

—Remettez-vous, dit avec douceur la comtesse, gagnée par la beauté de cet enfant, captivé par le son de sa voix.

—Par où commencerais-je pour vous émouvoir en ma faveur ? J'ai mis dans votre générosité toute mon espérance et je tremble cependant d'y faire appel. Vous êtes une Luxembourgeoise, vous êtes parente de ce duc de Bourgogne qui trahissait les femmes et les vendait.

—Ah ! s'écria la comtesse, que ne puis-je rejeter le nom comme je repousse la félonie ! Que ne puis-je verser mon sang pour l'expiation du crime de mon oncle, et laver enfin cette tache qui souillera jusqu'à la postérité la plus reculée le blazon des Gornitz ! Pourquoi, au fatal moment où cette lacheté fut consommée, n'étais-je pas à Compiègne ? J'aurais fondu ma vaisselle et vendu mes pierreries pour payer la rançon de l'héroïque fille de Vancoeurs !

—Je vous remercie au nom de Jeanne, madame, répondit l'adolescent.

—En son nom ? l'avez-vous donc connue ? appartenez-vous à sa famille ? Cherchez-vous des défenseurs pour sa mémoire ou des vengeurs de son martyr ? Ah ! quoi qu'il faille faire, Elisabeth de Gornitz le fera, j'en jure par le salut de mon âme.

—Ce qu'il faut ? reprit le jeune voyageur, il faut prier, attendre et croire. Il faut implorer un miracle du ciel et le miracle s'accomplira. Il faut la foi aveugle, la foi divine dans l'impossible si facile à réaliser pour le ciel. Il faut vous trouver assez forte pour entendre la voix des trépassés et pour voir surgir de leur tombe ceux que vous croyez morts. Il faut sentir palpiter en vous l'âme de la France blessée, avilie, agonisante encore, et crier à Dieu dans l'excès de votre angoisse : " Ne rendez vous pas à Jeanne de Lorraine son étendard et son glaive ? Ne suscitez-vous plus parmi nous de virginale guerrière, et l'Anglais ne fuira-t-il plus devant une femme ? " Et quand vous aurez crié cela vers le ciel, ce prodige s'accomplira, car les élus de Dieu ne peuvent pas mourir.

—Que signifient ces mystérieuses et prophétiques paroles ? Elles troublent mon âme et me font battre le cœur. Comme chrétienne, je crois à tous les miracles.

—Voyez donc et croyez ! s'écria l'adolescent.

D'un geste rapide il ôta son chaperon d'azur et dégraffa son justaucorps.

Mme de Gornitz poussa un cri :

—Une femme ! vous êtes une femme.

—Voici la cicatrice d'une blessure reçue aux Tournelles. Cette autre date de Compiègne. Faites comme Thomas, dame de Gornitz, et si vous doutez, touchez-les du doigt.

Les Tournelles ! Compiègne ! ce que vous disiez de la trahison de Jean de Luxembourg, les morts

sortent de leur tombe, est-ce une hallucination, une folie ?...

—Madame Elisabeth de Gorlitz, dit la jeune femme en ployant le genou, trahie par un Luxembourg, Jeanne Darc se confie à l'honneur d'une Luxembourg. Les femmes ne se vendent pas, elles ! et ceux qui dressèrent le bûcher de Rouen ruineraient, je le sais, le château d'Arlon jusqu'à la dernière pierre avant de vous décider à une action infâme. Je suis venue à vous pleine de sainte confiance pour vous dire : " Mes voix m'ordonnent de nouveau de guerroyer contre l'Anglais et d'affranchir le pays. Je n'ai autour de moi qu'une poignée de braves gens, il me faut de riches et vaillants capitaines ; j'ai besoin d'appui comme proscrite, d'amitié comme femme, et je viens vous demander tout cela."

Elisabeth releva la supplante d'un geste à la fois tendre et puissant.

—Ah ! béni soit Dieu qui pardonne à ma race en me permettant de me dévouer à votre cause ! Jeanne, ma grande, mon héroïque Jeanne, je crois en votre mission, je crois au miracle de votre résurrection providentielle.

Et brusquement Elisabeth de Gorlitz, entraînant sa protégée, poussa devant elle les deux portes de l'oratoire et parut sur le seuil de la grande salle, en s'écriant d'une voix vibrante d'enthousiasme :

—Messires, Jeanne la Pucelle !

III.

En entendant ces paroles, en voyant paraître la comtesse tenant par la main cette voyageuse qui portait avec aisance un costume de cavalier, les hôtes de Mme de Gorlitz se précipitèrent vers la jeune fille. Elle soutint cette ardente curiosité avec une dignité calme. Ses regards se portaient tour à tour sur sa protectrice et les gentilshommes qui l'entouraient. Aucun d'eux n'avait connu Jeanne au temps de ses batailles, mais presque tous avaient vu son portrait.

Parmi les seigneurs qui se sentirent subitement envahis par la foi, Robert des Armoises fut le plus ardent. Il avait connu le mérechal de Retz et tenait de lui mille détails relatifs à Jeanne Darc. A mesure qu'il considérait la jeune femme, surgissaient de nouveaux souvenirs. Le cœur battait à ce vaillant, en voyant si près de lui cette envoyée du ciel, et cédant au sentiment d'admiration passionnée qui remplissait son âme, il plia le genou devant Jeanne.

—Je suis votre féal, dit-il.

La jeune femme toucha Robert à l'épaule comme si elle l'armait de nouveau chevalier.

—Merçi à vous, ma noble Jeanne ! fit la comtesse ; désormais un Luxembourg rachete le crime de Luxembourg.

—A Dieu soit toute louange ! répliqua la guerrière d'une voix suave ; j'ai fait ses volontés ; s'il lui plut de me sauver de la mort, il sait bien que derechef j'accepterais le calice. Il vous tard de connaître par quel miracle Jeanne la Pucelle, que l'on affirme avoir été brûlée le 30 mai sur la place du Rouen, se trouve à cette heure au milieu de vous. Il me faut reprendre d'un peu loin et retourner à Compiègne assiégé par le duc de Bourgogne et le sir d'Arundel. Désespérant de pouvoir faire une plus longue résistance, Guillaume de Flavy m'appelle à son secours. J'hésite, oui, j'hésite. Depuis ma semaine victorieuse, depuis ce sacre de Reims, mes voix me conseillaient d'abandonner le métier des armes. Charles me pressait de lui garder mon épée. Je restai faible devant le vouloir de mon gentil roi. Du jour où je cessai d'écouter mes saintes, la protection divine me fut retirée. Cependant malgré l'antipathie que m'inspirait le sire de Flavy, prenant compassion des bonnes gens de Compiègne, le 23 mai 1430 je quittai Crespy avec trois cents hommes, et j'entrai dans la ville assiégée. A l'aube j'entendis la messe. Pendant le saint sacrifice, je compris si bien la grandeur de ma faute, qu'en sortant de l'église je dis aux habitants pressés autour de moi :

—Bonnes gens, l'on m'a vendue et trahie, je serai prise et mise à mort. Mes voix m'avertissent de cette trahison."

Cependant je résolus d'opérer une sortie, je montai à cheval à la tête de ma compagnie, j'enlevai le village de Marigny. Trois fois les Anglais revinrent à la charge, trois fois je les forçai de reculer. J'étais dans la prairie. Le duc de Bourgogne débouche de la vallée d'Aronde et gagne la jetée ; prévoyant ce mouvement, j'avais donné ordre à Guillaume de Flavy de tenir les Bourguignons en échec. Mais Flavy complotait son œuvre comme Judas. Privée d'une partie de mes hommes, je lutte avec une poignée de braves contre une horde d'ennemis. Une témérité folle allait triompher du nombre, déjà deux soldats entraînaient mon cheval par le mors, tandis que mes compagnons se faisaient tuer pour mon salut... Je gagnais la ville, quand le pont-levis se leva devant moi... La retraite m'était coupée...Anglais et Bourguignons m'entourent.... Le bâtard de Vendôme, écuyer du pays d'Artois et lieutenant de Jean de Luxembourg me conduisent au général d'armée...Flavy venait de me livrer... Pour que vous compreniez comment un Français

put trahir Jeanne la Française, il faudrait connaître la nature cruelle et lâche de cet homme... Il avait assassiné le père de sa femme, Blanche d'Auvrebruche, et, jaloux du vicomte de Louvain, vingt fois il menaça sa compagne d'un pareil sort..... Charles VII n'osa poursuivre Flavy coupable de séquestration sur la personne de Pierre des Rieux... C'était un de ces êtres qu'une suite non interrompue de forfaits rend capable de toutes les lâchetés... Un ange plaïda ma cause près de lui.. Blanche d'Auvrebruche supplia cet homme de ne pas ajouter cette trahison à ses autres crimes... Oui, Blanche se montra héroïquement dévouée... Dieu sait quel rôle elle joua plus tard dans la mort tragique de Guillaume. Quant à moi, je la vénère, je la bénis comme mon bon ange et ma libératrice... De Marigny où je fus conduite, je poursuivis les stations de mon calvaire; arrivée à Baulieu, affaiblie, désespérée, j'implorai de Dieu la fin de mes souffrances. Mes voix me réconfortèrent un peu; mais ces voix cessaient d'exercer la même puissance... L'idée d'une évasion me poursuivait sans relâche. Sous l'impression d'une terreur folle, je cherchais le moyen de fuir... En sondant les murailles, je m'aperçus que l'une d'elles pouvait être aisément percée entre deux solives. Sans outil, sans secours, je vins à bout de ce travail. Déjà une bouffée d'air pur, une bouffée d'air libre me soufflait au visage, quand le guichetier se dressa devant moi pour me barrer le passage. On m'enferma plus étroitement, puis on me dirigea sur le château de Beaurevoir, situé à quatre lieues de Cambrai. Deux dames l'habitaient, la tante de Jean de Luxembourg et sa femme. Bonnes et compatissantes, elles se prirent d'amitié pour moi. Luxembourg, ambitieux, avare, ayant à ménager deux maîtres, le duc de Bourgogne et le parti anglais, ne reculait devant aucune félonie; sa femme et sa tante réparèrent autant qu'elles le purent ses cruautés et ses injustices. Je leur dus le calme des premiers jours. Elle m'apportèrent des habits de mon sexe et placèrent dans ma chambre un grand christ d'ivoire... Je m'accoutumais dans ma prison... Blanche de Flavy trouva moyen de m'y faire parvenir de ses nouvelles par Pierre de Louvain; elle me disait d'espérer et me jurait sur l'Évangile de se dévouer à ma délivrance. J'attendais un miracle du ciel, quand Jean de Luxembourg arriva brusquement au château. Je me sentis perdue j'oubliai la promesse de Blanche, l'idée fixe d'une évasion, remplit mon cerveau. J'entendis répéter que les Bourguignons m'avaient vendue aux Anglais; prise de terreur, égarée, je gagnai la plate-forme de la tour haute de soixante et dix pieds et

je sautai en bas. Je tombai dans le fossé. Au cri que je poussai, on accourut; j'étais comme morte. On me releva inanimée, mais sans blessure apparente. Les dames de Luxembourg pleuraient. Jean de Ligny m'accabla de reproches et d'insultes, comme si le prisonnier n'avait pas toujours le droit de rompre ses fers. De Beaurevoir à Drugy, de Drugy au Crotoi, la route s'acheva rapidement. Je passai la Somme en barque; sans m'arrêter à Saint-Valery, je couchai dans la prison du château d'Eu; on me traîna ensuite à Dieppe, puis à Rouen, où devait se dresser mon calvaire... Je me résignai chrétiennement à la mort. J'essayai d'accoutumer ma pensée à cet horrible supplice, je me représentai l'échafaud, la fumée noire, les flammes livides, la colonne de feu... Oh! le feu! et je serais là, dans le sein de cette fournaise!... Un moine vint, il me parla de mon âme, du paradis; il me plaignit de mourir si jeune, il pleura en présentant à mes lèvres la croix de Jésus. J'acceptai le trépas, oui je l'acceptai dans cette nuit d'agonie. Les soldats parlaient entre eux de l'échafaud dressé par les charpentiers, du bûcher que les maçons élevaient pour moi. L'aube se leva, puis un jour de mai resplendissant.

"Si Blanche et Louvain tenaient leur parole!" me dis-je malgré moi... On apporte mon dernier vêtement, une robe noire parsemée de flammes rouges comme si l'on avait hâte de me montrer à l'avance les lueurs du bûcher. Mes yeux dilatés d'horreur fouillent la foule pour y trouver Louvain et ses hommes. Une croix d'argent se dresse devant moi, des torches sont secouées, tout à coup un tourbillon de fumée m'environne, j'étouffe, je suffoque. La place, le moine, les bourreaux, le peuple ont disparu; je suis dans un nuage épais, irrespirable; soudain sous mes pieds le sol manque, l'échafaud croule, je me sens engloutir dans des profondeurs inconnues, la voix meurt dans ma gorge, les vociférations m'arrivent d'une distance incommensurable et toute perception des choses extérieures s'éteint en moi... Combien de temps dura cette léthargie, je l'ignore. Une sensation de fraîcheur me ranima, et près de moi j'aperçus Blanche de Flavy, Pierre de Louvain et cinq de leurs amis. Je passai la main sur mon front me demandant si tout ce qui s'était passé le matin n'était qu'un épouvantable rêve.

"—Non, me dit Blanche, c'est une réalité, et et pour n'être point morte, vous n'en êtes pas moins suppliciée aux yeux de tous. Au-dessus de nos têtes le bûcher achève de se consumer, et le bourreau montre au peuple les os calcinés du cadavre qui a pris votre place. Nous ne pouvions tenter un coup

de main et vous sauver par la force, corrompre le bourreau ne nous eût servi de rien. Nous avons gagné l'homme chargé de construire la maçonnerie du bûcher. Pendant qu'il l'élevait à l'extérieur, nous minions le sol et creusions un couloir allant d'une maison de la place du Marché à votre échafaud. Une femme trépassée hier fut apportée ici par nos soins, vêtue d'un san benito et liée à un poteau qui devait monter à l'instant où le vôtre descendait dans cette galerie. Nos précautions ont été si admirablement prises, que prélats, peuple, Anglais, bourreaux sont convaincus à cette heure que Jeanne la Pucelle est morte."

J'entendis alors en effet une explosion formidable de cris, puis graduellement le silence envahit la place.

Tout le jour nous demeurâmes enfermés dans notre prison souterraine ; quand la nuit fut venue, nous gagnâmes la maison de Blanche.

Une heure avant le couvre-feu :

« — Quittez cette ville de sang, me dit la femme de Guillaume, dirigez-vous du côté de la Seine, Louvain vous rejoindra pour protéger votre sortie. »

Elle m'attira sur sa poitrine, m'y garda longtemps, puis je quittai la maison. Chose étrange, je ne ressentais nulle frayeur. Je voulus même voir les débris de mon bûcher. Puis je gagnai les rives du fleuve ; un homme qui courait me heurta si rudement que, mon voile s'écartant, il aperçut mon visage :

« — L'ombre vengeresse ! s'écria-t-il, l'ombre vengeresse ! »

C'était le bourreau...

Je trouvai le vicomte de Louvain ; lui et ses amis me firent escorte jusqu'à Metz... Je repris ma vie paisible dans mes champs et je comptais ne la changer jamais pour une existence bruyante quand, de nouveau, mes voix se firent entendre. Je luttais contre leurs ordres, je priai, je suppliai Dieu vainement, il me fut révélé que ma puissance me serait rendue le jour de la Saint-Jean-Baptiste. En mai j'entrai dans Metz, je me fis connaître d'une vingtaine d'amis, et je viens ici sereine et confiante sous l'abri du toit de Mme. de Luxembourg et la garde de son honneur.

IV.

Un mouvement indescriptible se fit dans les groupes ; en une minute la ceinture de Jeanne déchirée par les hôtes de Madame de Gorlitz para de ses débris le pourpoint des gentilshommes. Jeanne souriait, ses yeux lançaient des flammes, ses lèvres tremblaient ; si grand devint l'attendrissement que

Les cris de guerre, les serments à Dieu, les hommages à Jeanne se mêlaient : le père Anselme admirait les voies de la Providence. On questionnait Jeanne, vingt fois elle dut recommencer le récit de sa miraculeuse évasion,

Jamais assemblée ayant à délibérer sur le salut de la patrie, jamais soldats dévoués à une noble et juste cause ne montrèrent pareil entraînement ; l'âme de la France battait dans toutes les poitrines.

Jeanne quitta Mme. de Gorlitz pour presser dans ses petites mains les nobles mains tendues pour elle. La guerrière garda plus longtemps celles de Robert des Armoises, sans doute pour le remercier d'avoir le premier voué son épée et sa vie.

— Messieurs, dit le chapelain, quand il plaît au Seigneur de manifester sa miséricorde par un prodige, l'homme doit lui en témoigner sa reconnaissance sous peine de ne plus mériter l'effusion des dons célestes. Demain, dans la chapelle du château, à l'issue de la messe, j'entonnerai le cantique de saint Ambroise pour rendre grâce au ciel d'avoir tiré de la fournaise la libératrice de la patrie.

Jeanne, qui venait de parcourir les groupes avec une assurance pleine de noblesse s'arrêta devant le vieux moine, et d'une voix humble :

— Bénissez-moi mon père, lui dit-elle.

Tout le jour Jeanne parut oublier et la grandeur du rôle qu'elle avait joué en France et l'importance de ses desseins futurs. Elle s'épanouissait au sein d'une atmosphère nouvelle. On eût dit, à la voir une belle jeune fille heureuse de vivre, savourant des jours paisibles. Elle s'asseyait près du métier à tapisserie de Mme. de Gorlitz, et filait sa quenouille chargée de lin comme sous les chênes du Bois-Chenu. Tout en travaillant, Jeanne parlait de sa mère Isabelle, si douce et si bonne, de son père austère et rude, de ses sœurs Marguerite et Catherine... Alors, elle laissait tomber le fuseau rapide, et paraissait fixer un objet lointain ou percevoir des bruits étranges.

— Et vos frères, demanda la comtesse, ne souhaitez-vous point les revoir ?

— Mes frères !... répéta Jeanne d'une voix sombre.

— Pierre surtout, blessé comme vous à Compiègne, fait prisonnier comme vous, mais plus heureux, racheté par le duc d'Orléans.

Jeanne reprit son travail d'une main fiévreuse, et la comtesse pensa :

— Mieux vaut lui ménager une surprise.

lui causait cet accueil, que la voyageuse s'appuya sur l'épaule de la comtesse et pleura.

Les hôtes de la noble dame d'Arlon se dispersèrent le lendemain. Un seul resta au château, le sir des Armoises, jusqu'à complète guérison de sa blessure. L'invitation affectueuse de la comtesse, mais plus encore un attrait mal défini décida Robert à user de l'hospitalité de la châtelaine.

Le chevalier des Armoises prêt à tous les dévouements, subissant tous les enthousiasmes, avide de gloire, d'imprévu, de tendresse, n'avait pu se trouver près de la vierge de Domrémy sans éprouver une commotion soudaine, terrible. Du premier regard Jeanne s'était emparée de son âme.

Quand il la voyait, quand il entendait sa voix harmonieuse, quand son regard se baissait devant le sien, il ressentait des joies douloureuses à force d'ivresse, et son secret était prêt à s'échapper de ses lèvres.

Jeanne ! Jeanne ! Il aimait Jeanne. Cette fille marquée par Dieu d'un sceau divin, cette héroïne armée de la foudre vengeresse, cette guerrière victorieuse devant qui reculèrent les Anglais, et dont les actes étaient si merveilleux qu'on

lui donna Satan pour complice ; cette créature angélique qui, sur le point de mourir, demandait à l'heure du supplice une robe bien longue pour voiler son corps virginal ; cet ange femme qui, traversant le martyre, dut son salut à un prodige, lui, Robert, il l'aimait. Quel espoir lui était permis ? Cette amazone chrétienne cachait-elle un cœur de chair dans sa poitrine. Cette fille privilégiée ressentait-elle jamais les tressaillements, les joies des autres femmes ?

Robert des Armoises se demandait tout cela, la tête en feu, l'âme torturée :

Parfois, dans une des salles du château d'Arlon, il lisait à Jeanne et à Mme de Gorlitz des récits de trouvères pleins de tendresse naïve ; alors la fille de Vaucouleurs levait sur lui son regard humide, nageant dans ce fluide qui donne tant de charme aux yeux des enfants, et Robert, trouvant ce regard plein d'ignorance et de calme, laissait tomber le manuscrit en murmurant :

— Non ! tu ne connaîtras pas les amours de ce monde, Jeanne, et les anges seuls sont dignes de toi.

A CONTINUER.

UNE CHASSE A L'OURS.

PAR CHARLES AMEAU.



NOUS sommes au mois de Janvier dernier, à cinq heures du soir, au village des Deux-Grèves, dans la province de Québec, chez M. Bertrand.

— Marguerite ! exclame un grand et gros homme à la figure rayonnante de joie, qui ouvre brusquement la porte de la cuisine, — Marguerite, il y a un ours sur la terre !

— Ah, Seigneur ! gémit Marguerite en laissant glisser sur le plancher le contenu du plat qu'elle est en devoir de retirer du fourneau du poêle, tu m'as fait une peur terrible !

— Il n'y a pas de quoi.....

— Tu en parles à ton aise. Voilà mes grillardes par terre !

* * *

Ouvrons sans retard une parenthèse. Monsieur Bertrand et sa femme Marguerite Barré sont des

cultivateurs riches qui, petit à petit, ont amassé ce qu'ils possèdent. Il y a trente ans, la maisonnette qu'ils habitaient à l'entrée de la forêt n'avait pas l'apparence qu'a aujourd'hui leur belle maison neuve, au village des Deux-Grèves, mais ils ont conservé pour le berceau de leur prospérité, pour le lieu où se sont écoulées les premières années de leur mariage, une sorte de vénération qui se manifeste constamment dans leurs rapports journaliers. Le père Bertrand, parvenu à la soixantaine, n'a pas moins que six belles et bonnes terres au soleil — cependant, quand il dit " la terre " on le comprend — c'est le champ de ses premiers travaux, de ses meilleurs exploits, c'est la terre qu'il a défrichée de sa main à l'âge de trente ans et par laquelle il a commencé sa fortune. Chaque jour, il part en tournée ; chaque soir il revient à la maison, et toujours, la première figure qu'il rencontre en rentrant, c'est celle de Marguerite, sa femme, sa vieille compagne, sa meilleure amie. Fermons la parenthèse.

—Justement, tes grillardes de lard — eh bien ! pas plus tard que demain au soir, tu auras pour les remplacer, de bonnes grillardes d'ours.....

—Hein ? d'ours ?

—Oui, d'ours. Comme je te le dis, nous avons découvert un ours sur la terre.

—Je comprends, mais merci—je ne mange pas de ce bétail-là !

—Allons donc ! c'est délicieux, demande à Michel Rocheteau.

—Un homme de goût, il peut s'en vanter ! Je l'ai vu tuer des perdrix à la Pointe-aux-Loutres et les suspendre dans sa grange en attendant qu'elles fussent gâtées pour les manger.....

—Demande à Charles Ameau.....

—Un autre, bien avisé, qui mange du fromage de Fafard.....

—Demande à M. Lambin, notre représentant à la Chambre.....

—Beau dommage ! un homme qui se régale de cuisses de grenouilles en fricassée !..... Et puis j'ai entendu dire que les ours, anciennement, c'était du monde. Vois la forme de leurs pattes : on dirait des mains.....

—Tant que tu voudras. Ça ne nous empêchera pas de faire des grillardes d'ours demain soir.

—Quant à cela, je n'ai rien à dire. Je te ferai un fricot soigné, à ta fantaisie, mais pour ce qui est d'y goûter, c'est une autre affaire. — A propos qui est-ce qui a abattu la bête ?

—Personne. Elle n'est pas encore tuée. C'est Brin-de-Fil qui l'a découverte dans les fonds, en allant au bois.

“ Dans les fonds ” signifie la terre en forêt que le père Bertrand possède au bout de son ancien établissement et dont il tire au besoin du bois de chauffage et autres. Brin-de-Fil est le fils du fermier de Bertrand.

—J'aime moins cela, reprit Marguerite. Si vous allez chasser la bête, il pourrait arriver quelque malheur.

—Pas de danger ! J'ai fait avertir le vieux Lauguste, et.....

—C'est différent, si le bonhomme Lauguste en est, il conduira l'affaire à merveille.

—Sans doute, sans doute. En attendant, je vais souper ; ensuite je ferai un tour par le village pour inviter les amis. En temps de carnaval, c'est bien le moins que l'on s'amuse un peu. Sans compter que les ours ça ne vient pas tous les jours se mettre au bout de notre fusil—je veux profiter de l'occasion pour nous amuser un peu. Une belle

chasse, la chasse à l'ours !

* *

Sur les dix heures, Bertrand rentrait chez lui.

—Nous serons au nombre de huit dit-il, sans compter ceux de la ferme. J'ai invité Mr Lambin, son fils Tancrede, le Français Duclos. Michel Rocheteau,—Fortier, Charles Ameau et chose..... le Prussien, comme on l'appelle.....

—Seigmein, le bijoutier ?

—Oui, Sickman. Lambin est ravi ; il se charge de nous approvisionner pour le voyage.

—Bon, bon, ce qui n'empêche pas de vous préparer un panier. Si nous les invitons, ce n'est pas pour qu'ils payent leur écot.

—Tu as raison, femme.

—Avec Lambin, vois-tu, il faut tenir son rang. C'est un finaud...

—Par exemple, tu ne le connais pas !

—Je ne dis pas de mal de lui—je sais qu'il cherche à nous plaire...pour les prochaines élections. Quand il siège en Chambre il nous envoie des papiers imprimés. Si tu savais lire, Bertrand, ça ne t'amuserait guères. Il y a de ces papiers qui se nomment des “ Ordres du jour ”, d'autres qui s'appellent “ Réponse à l'adresse ”, d'autres qui sont en anglais, et d'autres qui parlent de la fausse monnaie. C'est du temps et du papier perdus. J'aime mieux l'*Album de la Minerve*.

—Je te crois bien ! Tout ça pourtant n'empêchait pas Lambin d'être un bon garçon.....

—Ah ! j'en conviens, sans difficulté.....

—Et un bon député.....

—Pas pire qu'un autre, au bout du compte.....

—Je reviens à notre expédition de demain—nous nous promettons un plaisir sans pareil. Un plaisir innombrable, comme dit Tancrede. Une belle chasse la chasse à l'ours !..

•—Et tu amènes des chasseurs à la bécassine et des conteurs d'histoires pour abattre ce gros gibier-là !

—Eh ! parguienne ! on fait ce que l'on peut. Allons nous coucher, il faut être debout à six heures.

* *

Marguerite était une excellente nature de femme. Ce qu'elle disait en goguenardant ne tirait point à conséquence, car une pointe de sarcasme accompagnait généralement chacune de ses phrases, et son mari se plaisait à l'entendre faire le procès des gens de sa connaissance, qu'ils fussent de bons ou de mauvais voisins. Aussi poussait-elle de front la critique des invités de son mari et les préparatifs de ce

qu'elle appelait un pique-nique à l'onglée. Au coup de onze heures, les paniers étaient prêts, les invités passés et repassés au fil de la langue, et le père Bertrand et sa moitié également satisfaits l'un et l'autre de leur besogne dormaient du sommeil du juste.

* * *

Pan, pan !..

Tic tac, tic tac.....

Pan, pan, pan ! !...

Tic tac, tic tac, tic tac ! !...

Pan, pan, pan, pan ! !...

—Hé ! hé, soupira le père Bertrand en se frottant les yeux, il me semble que le tic tac de l'horloge est plus prononcé que de coutume...

Pan ! pan ! !...

—Bigre ! c'est un autre tic tac. On y va ! continua-t-il en sautant à bas du lit.

Pan, pan ! !...

—Oui, oui, oui ! Sont-ils enragés ! Allons, voilà que j'endosse ma veste avant de passer mon pantalon.....Il fait un froid de loup.....

—Ou d'ours, comme tu voudras, dit Marguerite, ouvrant les yeux à son tour.

Bertrand était déjà à la porte, qu'il ouvrit bientôt, après avoir échangé quelques paroles avec le visiteur matinal, lequel n'était pas moindre que Tancrede Lambin, élève en rhétorique, pour le moment en congé dans sa famille, sous un prétexte ou sous un autre—« au temps des fêtes. »

—Monsieur Bertrand, papa m'envoie vous dire...

—Que vous êtes prêts ? C'est cela, bon ; je serai à vos ordres dans dix minutes. Va leur dire cela mon garçon—et rappelles-leur que le rendez-vous est ici. Qu'ils arrivent. J'ai là une goutte qui les attend.

Tancrede rebroussa chemin en se soufflant dans les doigts, car il faisait rudement froid ce matin-là.

* * *

Un départ fixé à sept heures, qui a lieu à huit, est tout à fait dans l'ordre, aussi le père Bertrand et sa femme Marguerite eurent-ils tout le temps nécessaire à surveiller les préparatifs de l'expédition.

Lambin avait chargé une traîne de paniers et de boîtes dont le contenu se dénonçait par le seul cliquetis particulier aux récipients de verre heurtés les uns contre les autres, ce qui faisait dire au père Bertrand :

—Cent-trente-deux ! si les fusils ratent, nous sommes certain qu'il n'en sera pas de même des bouchons..

A propos des fusils, il y en avait six, dont un à double canon, celui de Lambin.

Tancrede qui savait par cœur l'histoire du chevalier Bayard, avait horreur des armes à feu, ces féroces machines qui lancent la mort à distance et n'aiment pas à regarder de trop près l'ennemi. Il avait emprunté de son père un sabre du temps de George III, ornement de la salle à fumer, et comme son ami d'enfance, Eustache Pepin dit Brin-de-Fil devait être de la partie, il avait apporté à son intention une vieille longue rapière, un peu rouillée, un peu ébréchée, mais, à ses yeux, bien plus belle et plus digne d'un bras vaillant que le fusil perfectionné de son père.

Armes, raquettes, paniers, boîtes, hommes, tout se logea commodément dans quatre voitures, et comme dit Marguerite et les voyant partir.

Au petit bonheur !

Le père Bertrand conduisait la première voiture. C'est lui qui signala l'approche de la ferme ; puis cinq minutes après il ouvrait de nouveau la bouche pour s'écrier joyeusement :

—Hé ! bon ! voici Brin-de-Fil !

Les chevaux ralentirent le pas à un arpent de la ferme, où s'était planté dans la neige, au bord de la route, un grand garçon à la physionomie enfantine dont les deux yeux naïfs pétillaient d'ébahissement devant tout ce monde étranger. Age, 17 ans ; taille, 5 pieds 10 pouces ; grand cou, longues jambes, bras indéfinissables, maigreur extrême partout. Tel était Brin-de-Fil le fils du fermier de M. Bertrand. Il annonçait l'arrivée du père Languste et de Baptiste Grelon, chasseurs émérites.

—Tout va bien, mes amis, conclut M. Bertrand après avoir entendu Brin-de-Fil. Rendons-nous à la maison.

Sur le pas de la porte, ils trouvèrent réunis le fermier, sa femme, leurs enfants et les deux chasseurs annoncés.

—Voyons donc, voyons donc ! disait le père Languste en serrant la main de chacun à la ronde, vous allez faire le coup de fusil avec nous ! c'est superbe ça. Est-ce que vous n'avez pas peur de vous faire dévorer !

—Bah ! dit le Prussien, nous sommes trop coriaces pour tenter les ours. Mais à propos, le gîte de la bête est-il loin ?

—Pas trop ; je crois que Brin-de-Fil a parlé de quarante arpents...

—Nous déjeunerons auparavant dit M. Bertrand ; et vous, continua-t-il en s'adressant au fermier, empêchez les enfants de jouer avec le sabre de Tancrede, il pourrait leur arriver malheur.

Joyeux déjeuner. La conversation roula sur le

plan de campagne. Les vieux chasseurs disaient qu'avant d'adopter un programme, il fallait voir le lieu où était la *cache* de l'ours.

—Et la bataille sera longue, je suppose, demanda Tancrede.

—Qu'appelles-tu une bataille, «mon gros»? demanda le père Languste, employant son expression favorite de familiarité. La cérémonie n'est pas longue : on s'approche du trou, on «commande» à la bête de sortir, elle se montre la tête, et bom ! mais soyez tranquilles, je vous indiquerai le bon moment et vous la tirerez.

—Quant à moi, dit M. Bertrand, je ne m'en mêle point, pourvu que vous me réserviez la peau de l'animal.

—Aiö ! cela ressemble en peu à certaine fable célèbre dont le morale se résume à ceci : ne comptez pas sans votre hôte.

—Papa, hazarda Brin-de-Fil, le petit os de la patte gauche guérit le mal de dent,—si je le prenais ?.....

—Prends-le, mon garçon, prends-le, riposta Michel Rocheteau,—tout ce que nous demandons pour nous c'est un «stake».

—Je vous ferai voir les bons morceaux, messieurs.

—Bravo, père Languste ! à votre santé, et en route, si vous voulez.

—A la vôtre, c'est pas de refus. A présent, dit-il après avoir bu, serrez vos ceintures, c'est comme pour la marche, et s'il faut courir ça conserve l'haleine. Chaussez vos raquettes et en route !

* * *

Brin-de-Fil prit la tête de l'escouade. Tancrede répondait à la chanson du Français :

En avant, marchons

Contre les canons,

A travers le fer, le feu, les bataillons !

Tant que l'on «piqua par les champs,» les vieux chasseurs suivirent assez négligemment la troupe, mais parvenus à l'entrée du bois, ils commandèrent une halte.

On examina les armes ; on s'assura que les brides des raquettes tenaient fermes et que les cordons étaient bien attachés. Brin-de-Fil fut interrogé.

—C'est de ce côté, dit-il, en montrant une colline peu élevée et assez abondamment boisée qui apparaissait à droite. En faisant le détour on voit tout-à-coup l'ouverture de la *watch*. Quand je l'ai découverte il en sortait une fumée semblable à celle d'une *campe* de Sauvages.

—C'est bien cela, dit le père Languste quoique tu exagères un peu je pense. Maintenant, c'est mon

affaire, mais avant de rien entreprendre, il faut que vous me promettiez d'observer un silence complet et de m'écouter en toute chose.

—Oui, oui, c'est entendu.

—Voici mon plan : Baptiste et moi, nous allons passer par dessus le petit côteau. Vous autres, vous ferez le détour guidés par Brin-de-Fil et vous irez vous poster de manière à entourer de ce côté la *cache* de l'ours. Une fois là, je vous dirai ce qu'il y aura à faire ; pour le moment c'est impossible, parceque je n'ai jamais vu l'endroit. Un petit coup, avant de partir—à votre santé.

Vingt minutes après, tous les chasseurs étaient à leur poste. Tancrede et Brin-de-Fil, avaient dégainé. M. Bertrand portait une hachette, n'ayant pas cru prudent à son âge de faire connaissance avec les armes à feu qu'il avait toujours redoutées. Les autres, embusqués çà et là, derrière les arbres, se tenaient prêts à tirer dès que l'ennemi se montrerait. Tous les yeux étaient fixés sur un objet unique : la mince colonne de vapeur qui se dégageait d'une touffe de broussailles située à mi-côte de la colline. On sait que les ours choisissent pour passer l'hiver le creux des gros arbres ou des enfoncements naturels dans le sol, et que rien ne trahit leur présence, si ce n'est le léger filet de fumée que la chaleur de leur corps forme à l'ouverture de leur cachette et que l'on distingue du dehors lorsqu'il fait grand froid. C'est par là qu'on les découvre ordinairement.

Le père Languste, avec son compagnon, s'était arrêté sur le haut de la colline, puis voyant tous ses chasseurs en places, il s'était mis à descendre lentement, l'œil au guet et la main prête, vers la touffe de broussailles. C'était une position habilement prise pour opérer une reconnaissance, car venant *d'en haut* il avait dix chances contre une de s'esquiver, si l'animal sortait pour attaquer, tandis que en s'approchant par *en bas* il aurait pu être écrasé de suite par le seul poids de son adversaire.

Une belle chasse, la chasse à l'ours !

Tout-à-coup, la figure du père Languste exprima une profonde surprise. Sans rien dire cependant, il se haussa sur la pointe des pieds, s'efforçant de plonger ses regards au centre de la touffe de broussailles, mais comme apparemment son examen ne lui révéla rien de satisfaisant, il tourna les yeux du côté où se tenait Brin-de-Fil et fit une grimace qui pouvait passer à la rigueur pour une manière de sourire. Prenant aussitôt son parti, il remonta avec précipitation vers son camarade qui l'attendait au sommet de la butte.

L'inquiétude agaçait les nerfs des spectateurs.

Les deux vieillards échangèrent quelques mots— et cette fois, ils descendirent ensemble.

En les voyant s'avancer avec mille précautions, s'arrêter, écouter, reprendre leur marche, tâter du doigt la détente de leurs armes, qui n'aurait pas compris que le moment solennel était arrivé ?

Affaissés sous le poids de l'émotion, Lambin et ses amis n'avaient que la force nécessaire pour soutenir leurs armes et cherchaient à retremper leur courage dans la vue des guides qui bravaient si résolument le danger.

L'une après l'autre, les batteries des carabines et des fusils craquèrent sinistrement dans le silence du désert. Plus d'un frisson, plus ou moins vite réprimé, courut sur la peau de chaque homme.

La bataille allait commencer.

Deux pierres furent d'abord lancées dans la touffe de broussailles par Baptiste Grelon.

Tous les chasseurs avancèrent instinctivement d'un pas en épaulant.

Mais rien ne parut à l'orifice de la caverne.

La petite colonne de fumée devenait de moins en moins visible en raison de la force du soleil qui montait au-dessus de l'horizon.

L'anxiété pouvait se trahir par quelque écart compromettant. Le père Languste résolut de brusquer le dénouement.

Que ceux qui ont passé par une heure semblable se souviennent de ce qu'il y a de solennel dans une scène de ce genre. Pas un souffle de l'air que l'on n'interprète comme le signal de la lutte. La moindre branche d'arbre courbée par son fardeau de neige qui se dégage auprès de lui, éveille, ébranle, surexcite l'attention du chasseur. Tout est indice et commotion. Tout tremble sous les bois, depuis la ramure des sapins gigantesques poussés par le vent jusqu'aux nerfs des hommes qui sont venus chercher un ennemi que peut-être déjà ils n'ont plus l'ambition de voir paraître à leurs yeux.

Tancrede, plus imprudent que les autres, s'était le plus avancé. C'est lui qui poussa le premier cri : " Je lui vois la tête ! "

A cette exclamation, le père Languste s'arrêta court et fixa son œil gris sur le collégien. Quelque chose comme une seconde grimace, crispa sa figure — mais il se contint et mettant sa main sur l'épaule de Baptiste à qui il dit deux ou trois mots à voix basse—il remonta vivement le côté avec lui, — puis se tourna vers les chasseurs, étendit le bras et cria à pleine voix :

— Tirez !

Trois coups de feu retentirent. Les balles, brisant quelques aulnes, s'enfoncèrent dans la neige.

L'oreille tendue, le fusil fumant, nos hommes guettaient le résultat de cette décharge.

Ce fut au tour du Français à se signaler.

Son feu porta mal, quoiqu'il se crut, certain d'avoir bien visé.

Brin-de-Fil, placé près de Tancrede voyait l'ours comme lui.

Lambin rechargeait avec ardeur. Chacun aurait voulu marcher au plus près, mais personne ne bougeait cependant ; l'excitation était à son comble.

— Attendez, mes amis ! cria le père Languste, il faut en finir.

En disant cela il avait l'air curieusement animé, le père Languste, — et son compagnon aussi.

La fin de ce drame approchait. Les armes étaient toutes rechargées.

Les deux vieillards descendirent de nouveau vers les broussailles.

Alors on vit une chose que les yeux se refusèrent à croire, tant elle faisait supposer de courage chez celui qui l'accomplissait.

Le père Languste, penché sur le trou dont il avait écarté les aulnes, plongeait dans l'ouverture une branche de sapin, qu'il retira un instant après toute dégoûtante... de l'eau d'une source qui coule en cet endroit !...

* * *

Une belle chasse, la chasse à l'ours !

Un grand éclat de rire poussé par les deux vieux chasseurs retentit loquemment au loin.

Nos amateurs de chasse à l'ours étaient écrasés par leur déception. Ils comprenaient...

Le Français dont le sang s'était allumé à l'odeur de la poudre, ne respirait plus que carnage, et contemplait d'un œil stupéfait l'attitude subitement refroidie de ses compagnons. Il ne comprenait pas...

Brin-de-Fil fut le premier qui rompit le silence.

Le pauvre garçon, auteur involontaire de cette comédie, se livrait à un désespoir bien conditionné. Sans l'intervention de Tancrede il se fut arraché les cheveux, jusqu'au dernier inclusivement.

* * *

Du reste, il avait bien pu se tromper. Son erreur avait même été partagée à première vue par Lambin, Rocheteau, Fortier et les autres.

La température de la source, plus élevée que celle de l'atmosphère au mois de janvier, avait fondu ou plutôt percé la neige au-dessus de l'endroit où ce courant sortait de terre et par cette espèce de cheminée, elle se dégageait sous forme de vapeur légère, semblable à ce que l'on observe en hiver au-dessus d'une cache d'ours.

Une fois la branche de sapin exposée au regard, avec ses gouttelettes d'eau, la situation n'avait pas besoin d'être expliquée, sauf au Français et au Prussien, qui n'avaient aucune idée de cette sorte de phénomène. C'est Tancrede qui les mit au fait.

Le père Languste riait toujours. Son compagnon faisait chorus. M. Bertrand n'en cédait ni à l'un ni à l'autre, car, au bout du compte, cela lui semblait un maître coup que le fusillement d'une source après tant de préparatifs.

Le lecteur a déjà compris que le père Languste s'était rendu compte de la situation dès sa première descente de la colline, et que loustic par nature, il n'avait pas voulu manquer l'occasion de s'amuser un peu en prolongeant la méprise, et en faisant commettre à nos chasseurs toutes les bévues possibles. Il les avait tenus sur le qui-vive sans sourciller, à son grand plaisir et à celui de Grelon.

—Bateau de bateau ! exclamait Brin-de-Fil en utilisant le plus fort juron de son répertoire, qui aurait jamais cru trouver une source à la place !...

« A la place » peignait admirablement la conviction antérieure du découvreur d'ours.

* *

Toute chose à une fin. La déconfiture était com plète. Il valait mieux en prendre son parti.

La gaieté revint peu à peu au cœur de chacun. La réaction fut même poussée très-loin, lorsque reportant son esprit sur les victuailles laissées à la ferme, Lambin proposa un dîner monstre pour tromper la tristesse. La plaisanterie, seule monnaie dont l'on

pouvait se payer, circula largement dans le cercle. Les ours ne furent pas épargnés ; ils le méritaient bien.

Un incident marqua le repas. Au bruit d'un tapage effroyable et de cris qui annonçaient une lutte acharnée, les convives se précipitèrent vers l'étable, entre la poire et le fromage.

Un bambin de dix ans, armé de la vieille rapière, faisait une guerre sans merci aux inoffensives poulettes, protégées héroïquement par le coq du sérail. De son côté, sa petite sœur tenant à deux mains le sabre de Tancrede, se livrait sur le bataillon des canards et des oies à des assauts réitérés qui soulevaient un concert de justes plaintes contre cette violation brutale du domicile et du droit des gens.

Cette aventure redoubla la gaieté générale. On se remit à table en chantant. La fête était complète...

* * *

—Fitchre ! disait M. Bertrand en rassemblant les rênes de son cheval pour donner le signal du départ, nous avons bien diné ! Je crois même que le souper s'y trouvera inclus, car ce n'est pas de sitôt que ma femme rôtiira les grillardes que je lui ai promises hier soir !...

Nos chasseurs rentrèrent au village vers la tombée du jour, très-satisfaits... du dîner

Une belle chasse, la chasse à l'ours !

CHARLES AMEAU.

L'EXPRESSE DE TORONTO.

Ceux qui suivaient, en 1850, les cours du Collège de.....se souviennent tous de Jacques.....pour le besoin de notre récit, appelons le le Champion. C'était un grand garçon d'une maigreur excessive, d'une pâleur que rendaient livide ses longs et épais cheveux noirs. Il avait le regard fixe, et semblait voir sans regarder, sans que sa volonté dirigeât ses yeux, qui brillaient comme deux étoiles au-dessous d'un front d'une prodigieuse hauteur. Dieu l'avait voulu poète, on le sentait ; et l'on ne pouvait voir sans surprise cette figure étrange, penchée assidûment, suivre sur une épure géométrique la pointe du compas. Toujours au travail, il ne quittait la salle que

pour donner à la rêverie les instants dont il disposait. Il ne causait guère, n'avait pas d'amis, et ne se livrait à personne.

Mais—bien qu'il en eût peu parlé—nous savions tous dans quelle voie et vers quel but il marchait. Champion voulait, au sortir du Collège, entrer en qualité de mécanicien dans une compagnie de chemin de fer. Son ambition n'allait pas au-delà. Maintes fois, avant la fin de ses études, des offres lui avaient été faites ; il les avait repoussées : « Ce n'est pas par modestie, répondait-il : c'est par goût. Je suis mécanicien comme d'autres sont sculpteurs ou peintres. »

Contraste surprenant ! il suffisait de lui parler pour être frappé du vague qui dominait dans sa conversation. C'était comme un reflet d'Ossian. Son âme, à chaque parole, semblait vouloir s'élaner vers des sphères inconnues ; et, dès qu'il ouvrait les lèvres, on se sentait, au bourdonnement de sa voix lente et grave, pris de l'inexplicable frisson que donne le vertige d'une ascension rapide ou d'une chute.

Et il voulait être mécanicien !

Jacques avait douze ans. Son père, propriétaire d'une ferme dans la plus riche partie du pays, venait de le mettre au collège. Comme ils sont tristes, pour l'enfant habitué à courir libre dans les champs ces premiers jours entre des murs sombres, avec un coin de ciel au lieu du ciel tout entier, et deux ou trois arbres chétifs au lieu des bois touffus et vivaces ! Il pleura d'abord, puis se résigna, et se mit au travail soutenu par l'espérance de retourner au bout d'un mois passer un dimanche auprès de son père.

Quand vint le jour si ardemment attendu, Jacques, de la porte du collège ne fit qu'un bond jusqu'à la gare. Comme il arrivait, essoufflé, tout joyeux, quelqu'un l'arrêta, lui prit la tête à deux mains et l'embrassa sur le front en lui disant : C'est toi, garçon ! tu vas chez vous ? » C'était un ingénieur de la ligne, vieil ami de M. Champion. Il voyageait avec le mécanicien sur la locomotive même où sa présence était nécessaire. L'enfant était seul ; il le fit monter à côté de lui.

De chez lui au collège, le mois précédent, on avait fait la route en voiture ; Jacques ne connaissait que de vue le chemin de fer. Aussi éprouva-t-il une indéfinissable émotion quand il se vit sur cette effroyante machine qui sifflait devant lui et tremblait sous ses pieds. Lorsqu'elle fut en mouvement, lorsqu'elle entraîna dans sa course fantastique les voitures attachées derrière elle, il se crut subitement emporté dans un monde supérieur à la terre. Pour aller si vite, ne fallait-il pas être plus qu'un homme ? Une sorte de vertige s'empara de lui ; vertige auquel il aurait voulu ne jamais s'arracher, tant lui semblaient doux les rêves confus et vagues qui tourbillonnaient dans sa tête. Il perdit conscience de tout. On lui parlait, il ne répondait pas. Et quand il descendit les joues en feu, la poitrine haletante, il était encore sous le coup de cette ivresse passagère. « Etrange gamin ! » murmura l'ingénieur.

Bien étrange en effet l'enfant sur qui l'impression de ce premier voyage, de cette course rapide, avait été si profonde que dix ans plus tard, tout près d'être un homme, il se désignait à lui-même une

carrière dans le seul but de mener toujours la vie agitée et fiévreuse qu'il n'avait fait qu'entrevoir !

Un mois après sa sortie du collège, la compagnie du Grand-Tronc l'employa à titre d'aide-mécanicien. Quoique certaine, cette nomination longtemps espérée lui causa la joie d'une surprise ; et il entra presque gaiement dans sa dure et pénible carrière.

Oui, dure et pénible ! vous ne savez pas, vous qui courez le sourire aux lèvres, après les derniers bals de l'hiver, chercher dans quelque élégante villa les premières caresses du soleil, vous ne savez pas ce que peut souffrir l'homme que vous entrevoyez, coiffé d'une casquette huileuse, immobile sur la locomotive qui mugit et siffle. Les nuits au vent d'hiver, glacé d'un côté, brûlé de l'autre par le feu de sa fournaise ; toujours de bout ; secoué par ce fer qui tremble sous ses pieds ; attentif aux signaux, à l'heure, à la voie ; l'esprit tendu ; le corps brisé ; il se sent responsable de toutes les existences qui lui sont confiées et qu'une maladresse peut compromettre. Responsabilité, fatigue, Jacques oublia tout lorsqu'il monta pour la première fois sur la machine qu'il devait conduire. Il ne songea qu'à une chose : allait-il retrouver les sensations enivrantes dont l'innéfaçable souvenir l'avait poussé là ?

Hélas ! l'homme ne retrouve rien de ce qui a fait rire l'enfant, le vieillard rien de ce qui a fait pleurer l'homme. Nos joies et nos douleurs se transforment et vieillissent avec nous. Qu'importe, si ce que le temps nous en laisse suffit encore à nous émouvoir ? Jacques s'estima assez heureux pour ne rien regretter ; et, comme on fait bien ce que l'on aime à faire, il devint en moins d'un an mécanicien de seconde, puis de première classe. On le citait avec éloges comme le plus zélé, le plus exact et le plus adroit des agents de la compagnie. Sa position était sûre sinon brillante : il songea à se marier. Sombre parfois, enthousiaste à ses heures, avide d'émotions toujours, il aurait dû trouver trop uniformes et trop calmes les joies du foyer domestique. Elles étaient cependant à ses yeux l'indispensable complément du bonheur qu'il avait rêvé.

Mais trouverait-il une femme pour comprendre et ménager son imagination déjà malade ? et ne pouvait-on pas craindre qu'il ne franchît, trop rudement secoué par quelque désillusion ou quelque douleur, la limite insaisissable qui le séparait de la folie ? Personne, hélas ! ne l'en avertit ; et il épousa une honnête fille, toute simple, une bonne fille comme on dit, qui ne voyait rien au delà des soins du ménage et croyait faire assez en préparant les repas et en raccommodant le linge. Certes, dans les

conditions normales de la vie, cela peut suffire ; à Jacques cela ne suffisait pas.

Les premières années de son mariage furent presque un martyre. Ce n'était ni la faute de celle qu'il avait épousée, ni la sienne ; mais il n'en souffrait pas moins ; sans se plaindre, il est vrai, sans risquer par des reproches de troubler l'harmonie de son ménage.

Un matin tout cela s'évanouit comme un songe : toutes ces plaies imaginaires furent cicatrisées.

Sa fille revint de nourrice ; sa fille qu'il adorait sans le savoir, et pour laquelle il ne comprit vraiment l'étendue de son amour que le jour où, tendant vers lui ses petits bras, elle essaya de bégayer pour la première fois ces deux syllabes qui contiennent toute l'humanité : « Papa. »

Une existence nouvelle commença pour Jacques. Tout ce qui l'avait passionné jusqu'alors s'effaça devant une pensée unique. Sa fille devint le pivot sur lequel se mirent à tourner toutes ses idées. Il l'aima comme les sauvages aiment leurs fétiches, comme nous, croyants, nous aimons Dieu. Se séparer d'elle était presque un chagrin ; et ses absences lui paraissaient plus longues depuis que le désir ardent de la revoir le rappelait au logis.

Le logis ! il ne s'en souciait guère autrefois. Peu lui importait la forme de ses meubles ou la couleur de ses rideaux. Tout au plus savait-il qu'il occupait à la Pointe St. Charles, au troisième étage, un modeste appartement de \$100. Il y rentrait par habitude, trouvait le potage servi et ne regardait pas si les assiettes étaient en porcelaine ou en faïence. Mais ce qu'il avait trouvé suffisant jusque-là lui paraissait aujourd'hui bien mesquin et bien pauvre pour sa fille ; le luxe, qu'il n'avait jamais souhaité pour lui-même, il le voulut pour elle. « Jeanne, disait-il, est aussi belle que la fille d'un roi ; pourquoi donc serait-elle moins heureuse ? » Son premier soin fut d'employer ses économies à lui meubler une chambre. Il acheta un berceau tout en mousseline brodée ; on couvrit le parquet d'un tapis ; que sais-je encore ?

Cette prodigalité faillit amener une querelle. Avec son bon sens de ménagère, Mme Champion fit observer que c'était folie de dépenser tant d'argent ; qu'un jour pourrait venir où l'on serait bien heureux de trouver ces économies ; que chacun doit vivre selon sa condition : et qu'à vouloir imiter les grands on se rend ridicule à plaisir.

Elle avait raison. Mais Jacques, avec un ineffable sourire d'orgueil et de joie, prit la petite Jeanne dans ses bras, et la montrant à sa femme, lui dit : « Est-elle jolie ! » Mme Champion, comme toutes le

mères, ne savait pas résister à ces trois mots-là. Elle sourit à son tour, poussa un soupir, et le laissa faire à sa guise.

Quand tout fut prêt, Jacques installa solennellement sa fille dans le nid qu'il venait de lui faire. Il la coucha lui-même dans son berceau, disposa les plis de la mousseline, et resta plus d'une heure à l'admirer dans sa nouvelle parure. A compter de ce jour, c'est là qu'il passa toutes les minutes de liberté que lui laissait son service, épiait chaque regard de son enfant, devinant chaque cri, bégayant avec elle son premier langage. C'est là qu'il lui fit faire ses premiers pas. C'est là qu'il veilla bien des nuits, écoutant le souffle régulier de son sommeil, tremblant à la moindre toux, au plus léger mouvement.

Par bonheur Jeanne était d'une santé robuste. Au bout d'un an à peine elle commença à courir ; elle jouait. Jacques ne rentrait jamais les mains vides. La maison regorgeait de poupées : il en apportait une tous les jours. Que voulez-vous ? il jouait avec elle. N'est-ce pas une chose charmante pour l'homme que de redevenir enfant et de faire revivre quelque sorte les années joyeuses qui sont déjà si loin ? Il se prend à pleurer la jambe cassée d'un polichinelle, la robe déchirée d'une poupée, comme s'il n'avait pas pleuré déjà de vraies larmes pour tant de vrais chagrins !

Au milieu de ses enfantillages de l'amour paternel, Jacques ne négligeait cependant pas de montrer dans son service à la compagnie la même exactitude et le même zèle. Cela lui valait, outre les éloges, quelques bénéfices pécuniaires qu'il dédaignait d'autant moins que chacun d'eux lui permettait de satisfaire un nouveau caprice de celle dont la fantaisie dirigeait toute la maison. Mais quel charmant despote ! Une tête de chérubin blanche et rose avec des cheveux dorés, comme en ont les vierges de Raphaël et de Léonard de Vinci ! Que de joie sur ses lèvres entr'ouvertes ! et comme la tristesse, effarouchée, s'envolait au bruit de ses frais éclats de rire ! Aussi Jacques était fier ! Aucune musique ne valait pour lui cette phrase jetée dans la rue sur son passage : « La jolie petite fille ! » Alors toute belle qu'il la trouvait, il rêvait de la faire plus belle encore en la parant davantage.

Le jour de l'an approchait. Il alla chez la première modiste et commanda une robe de soie bleue un chapeau à l'avenant, tout un costume. Rien n'était trop beau ni trop cher. Il paya sans marchander. Vous souvient-il de vos émotions d'enfant pendant cette longue nuit qui finit une année et en commence une autre ? Que de belles choses dans

vos rêves ! Le matin, aux premières lueurs du jour, vous avez en ouvrant les yeux regardé par toute la chambre ; vous vous êtes levée à petit bruit pour tâcher de surprendre le secret que l'on voulait vous cacher. Puis la porte s'est entr'ouverte ; quelqu'un est entré doucement et a posé sur le lit — vos étrennes ! — que vous avez payées d'un baiser. Nous étions bien heureux ! Mais ceux qui épiaient notre joie naïve étaient encore plus heureux que nous. Voilà pourquoi de Jeanne ou de Jacques, ce fut Jacques qui trembla le plus fort de plaisir et d'orgueil le jour où, pour la première fois, il emmena dans la rue sa fille avec sa belle robe bleue et son petit chapeau neuf. Ne riez pas ! ce sont de grandes émotions dont l'homme devrait se glorifier au lieu de s'en cacher comme d'une faiblesse. Il ne s'en cachait pas, lui !

Jacques suivait la rue McGill. Sa seule occupation était d'isoler Jeanne, un peu pour ménager sa robe, beaucoup pour que l'on pût voir elle-même et l'admirer. Il aurait voulu demander à chaque passant pourquoi il venait de tourner la tête et ce qu'il avait dit tout bas en reprenant sa route. Il aurait voulu faire avouer à tous qu'il n'existait rien au monde d'aussi beau, d'aussi frais, d'aussi pur que sa fille adorée.

« J'ai beau rappeler mes souvenirs, dit-il en rentrant chez lui, il n'y a pas dans ma vie de meilleure journée ; et je suis bien heureux ! »

Hélas ! l'homme, qui ne sait pas ce que demain lui réserve, ne devrait jamais dire : « Je suis heureux ! » Jacques, comme les autres, plus que les autres peut-être faisait des projets pour l'avenir. Il venait, par dévouement, de céder aux sollicitations des admirateurs de la compagnie et reprenait dans les bureaux la place à laquelle son savoir et sa haute intelligence lui donnaient droit. C'était bien une privation pour lui de ne plus voyager, de ne plus diriger sa machine ; mais aussi que de bien-être allaient donner à sa fille des appointements plus que doublés. Une fois là, d'ailleurs, il pouvait monter encore ; où s'arrêterait-il ?... Jeanne épouserait un prince, comme dans les contes de fées. Il devait commencer la semaine suivante son nouveau service, Jusque-là il était libre et n'avait plus à mener qu'un train, l'express de Toronto du samedi soir. Un grand personnage voyageait incognito ; et la compagnie tenait à lui donner son plus habile mécanicien. Cinq jours entiers à passer près de Jeanne ! Quelle joie ! Cela était si rare.

Le premier de ces cinq jours, le lundi, Jacques en s'éveillant n'entendit pas, comme de coutume, le babillage de sa fille. Il se leva à la hâte et s'ap-

procha de son berceau, Elle y était immobile, le regard fixe, la joue rouge et fiévreuse. Elle tendit vers lui ses petites mains et fit un effort inutile pour lui donner son bonjour habituel. Jacques, effrayé appela sa femme :

« Elle est malade, dit-il ; je vais chercher le médecin. Pendant ce temps, fais de la tisane..... bien chaude surtout !... qu'elle n'ait pas froid... Mets ses bras dans le lit... N'ouvre pas la fenêtre !... — C'est bon ! je sais ce que j'ai à faire. Parle moins et dépêche-toi. »

Une demi-heure après il revenait avec le docteur. « Vous êtes venu me chercher bien tard, dit celui-ci en secouant la tête, après avoir examiné l'enfant. — Bien tard ! s'écria Jacques. Qu'a-t-elle donc ? — Le croup. » La foudre tombant à ses pieds n'aurait pas abattu le malheureux plus complètement et plus vite que ce nom : *le croup* ! maladie terrible de l'enfance, qui ne touche presque jamais sans tuer. « Le croup !... trop tard !... répétait-il. — Non, pas trop tard, mais bien tard. — Hélas ! monsieur, reprit la mère, comment aurions-nous pu le faire plus tôt ?... Cela l'a pris cette nuit ; nous dormions ; elle allait bien hier. Qu'avions-nous à craindre ? Ce matin, en nous levant, nous l'avons trouvée comme la voilà. » Le médecin rédigea une ordonnance, donna ses instructions, et partit. Il devait venir deux fois par jour jusqu'à ce que tout danger eût disparu.

Quelle longue et triste journée pour Jacques ! Seul, il n'aurait peut-être pas eu la force de soigner l'enfant qu'il adorait, tant ce passage de la joie à la douleur avait été brusque. Tandis que Mme. Champion, alerte, attentive à tout, veillait sur le berceau ; les bras pendants, inerte sur sa chaise, il semblait frappé de folie.

Vers le soir cependant la raison lui revint avec l'espérance. « Je trouve un peu de mieux, » avait dit le docteur. Il comprit alors qu'il ne suffit pas d'aimer les malades et que le désespoir ne les guérit pas. Il passa la nuit près de sa fille, prenant de temps à autre dans les siennes ses mains brûlantes de fièvre, attendant un regard, un sourire, un retour à la vie. Hélas ! la pauvre créature respirait à peine. L'air semblait brûler sa poitrine, tant son visage se contractait à chaque souffle.

Toute la nuit et toute la journée du lendemain s'écoulèrent ainsi. Le docteur secoua toujours la tête et s'en allait en disant : « S'il y a du nouveau, que l'on vienne me prévenir. »

Dans la nuit du mercredi au jeudi, le mal sembla faire des progrès : l'enfant se tordait dans son

lit. Mme Champion, se rappelant les paroles du médecin, courut le chercher en toute hâte. Jacques pendant ce temps, pour calmer sa fille, épuisa tous les moyens. De guerre lasse, il la prit dans ses bras et se mit à la bercer comme au temps heureux où ses éclats de rire égayaient toute la maison. « Qui m'aurait dit cela ? pensait-il. Il y a deux jours, nous étions dans la rue. Je me souviens qu'à chaque pas elle levait vers moi sa tête blonde pour me demander : « Papa, qu'est-ce cela ? »

Mme Champion ne revenait pas ! Mais Jeanne ne criait plus. Il ne sentait plus dans ses bras le tremblement convulsif qu'une heure avant lui causait la fièvre. « Cela va mieux, pensa-t-il ; si je pouvais la guérir ! » Et il se pencha sur elle pour voir si le sang remontait aux joues, si la vie revenait dans les yeux. Chose effrayante ! les yeux étaient fixes, les joues blêmes, la bouche entr'ouverte !... Il poussa un grand cri et tomba.

Cinq minutes après, Mme Champion rentra avec le médecin. Ils trouvèrent Jacques évanoui par terre, les lèvres collées au front déjà froid de sa fille. Deux jours, pas plus, et le deuil où était la joie ! Deux jours avaient fait au père ce que dix années n'auraient pas fait à l'homme.

Quand il revient à lui, Jacques avait des cheveux gris et des rides comme un vieillard. Sa femme, au désespoir, pleurait. Il ne trouvait pas de larmes, lui !... Anéanti, l'œil hagard, il passa toute la journée près du berceau, regardant vaguement un rayon de soleil qui venait, ironie amère ! se jouer sur le visage livide et le corps roidi de sa pauvre petite Jeanne. Cette gaieté d'en haut lui semblait une injure à sa douleur. Il aurait moins souffert si le ciel avait été sombre.

Le lendemain, la maison était vide ! Deux hommes vêtus de noir avaient emporté le cercueil. Jacques ne se souvenait pas qu'il les avait suivis, et qu'on avait jeté de la terre sur toutes ses joies passées, sur tout son bonheur à venir ; il ne se souvenait que des heures heureuses d'autrefois, que que des sourires et des caresses. « Elle est sortie, se disait-il, elle va revenir. » Quand la triste réalité lui apparaissait, il jetait désespérément les yeux autour de lui, Alors, c'était un jouet par terre, un bonnet oublié qui lui arrachait des cris. Il ramassa tous ces débris de son passé et les enfouit dans le bas d'une armoire. Hélas ! l'homme qui souffre ne trouve de soulagement que dans l'excès même de sa douleur. Un quart d'heure après, il était à genoux devant l'armoire, regardant fixement une poupée. Voilà ce qui lui restait de tous ses châteaux en Espagne !

Il y avait deux jours que Jeanne était morte. Jacques par la fenêtre regardait jouer des enfants dans la rue. « Comme ils chantent ! pensait-il ; comme ils sont gais ! Ces cris me font mal... On ne devrait pas laisser courir ainsi les enfants. »

La nuit vint ; il resta près de la fenêtre. Depuis la veille il n'avait rien mangé. Vers sept heures et demie on frappa rudement à sa porte : c'était un homme de peine de la compagnie. « Bonjour, monsieur Champion, dit-il en entrant ; ça va bien ?... Pas mal, merci... Et madame ?... Al-lons, tant mieux. Vous savez que l'on vous attend ?... L'express part à huit heures... Dépêchez-vous. » Jacques prit machinalement sa casquette et se mit en route. A la gare, il ne songea pas à dire : « Ma fille est morte... Je suis à demi-fou... Je puis faire un malheur. » Il ne dit mot, ne demanda rien Abimé dans sa douleur, il monta sur la machine et attendit le signal du départ.

D'ordinaire, il examinait et graissait les pièces, gourmandait les hommes, veillait à tous les détails. Ce jour-là, il ne s'occupa de rien et ne remarqua même pas que son chauffeur, Jacob, vacillait sur ses jambes en jetant à tour de bras du charbon dans le fourneau. Il n'avait à ce moment précis qu'une idée dans la tête, c'est qu'il allait voyager vite, très-vite ; c'est que l'air allait siffler à ses oreilles, le vent de la nuit battre son visage et qu'il chierait peut-être.

Un coup de cloche retentit ; le signal du départ était donné. Jacques pesa sur le levier de mise en train, et la locomotive, sifflant à intervalles égaux se mit en marche avec vingt voitures derrière elle. Tant qu'il fut en gare, c'est-à-dire jusqu'à *Blue Bonnet*, Jacques modéra la marche du train. Autour de lui étincelait des becs de gaz, retentissaient des hennissements et des cris ; des hommes passaient un falot à la main ; c'était encore la ville avec sa lumière et son bruit. L'enceinte franchi, plus rien : il avait l'espace devant lui. La nuit était noire. A peine voyait-on, de chaque côté du chemin, les arbres, pareils à de grands fantômes, fuir en allongeant dans l'ombre leur branches dépouillées. Devant, au delà du rayonnement des lanternes, l'obscurité était profonde. Le train semblait, à chaque tour de roue, s'engager dans un gouffre au fond duquel, à perte de vue, brillait par moment le zigzag sinistre d'un éclair.

Pour la première fois depuis trois jours, Jacques se sentit presque soulagé du poids terrible qui l'oppressait. Son cœur battait jusqu'à l'étouffer ; l'air sortait en sifflant de sa poitrine comme la vapeur du

tuyau de sa chaudière, et deux larmes glissèrent sur ses joues : deux larmes ! les premières qu'il eût versées depuis la mort de sa fille !... Plus vite ! plus vite !

— Sans regarder son manomètre, il mit de la vapeur dans les tiroirs et appela : « Jacob ! On ne répondit pas. « Jacob ! du charbon ! » Rien ne bougea. Le chauffeur, couché sur le tablier, dormait du sommeil lourd de l'ivresse. Jacques prit la pelle et jeta lui-même dans le fourneau ce qu'il trouva de charbon sous sa main : « Elle m'a quitter ! se disait-il... Depuis quand ?... Je ne sais plus !... Qui donc me la prise ?... Je ne m'en souviens pas ! » Sa pensée dansait dans sa tête.

— Plus vite !... plus vite !

Comme le flot qui monte et qui couvre peu à peu la grève, tous ses souvenirs venait l'assiéger à la fois. En même temps— chose étrange !— l'ivresse qu'il avait éprouvée lorsque, enfant, il était pour la première fois monté sur cette machine qui l'emportait, ces émotions vagues, si puissantes qu'il avait travaillé dix ans pour elles, il les retrouva. Seule, une image se détachait distinctement du chaos dans lequel se perdait sa raison : l'image de Jeanne. Il la revoyait mourir avec sa robe neuve. Au-dessus du sifflement de la vapeur, au-dessus des grincements du fer, il entendait ses éclats de rire et ses cris de joie. Alors la triste réalité s'envola pour un instant si vite et si loin qu'il lui vint à l'esprit l'idée indécise d'abord, plus nette bientôt, qu'il ne voyageait ainsi que pour aller revoir sa fille.

— De la vapeur !... de la vapeur !

Tout cela fut rapide comme une des lueurs qui ensanglantaient l'horizon. Et puis, brusquement, sans transition, il tomba dans un abattement morne. Tout s'échappa de sa tête, comme l'eau d'un vase brisé, et il se mit à regarder fixement l'obscurité qui fuyait devant lui, sans savoir ce qu'il y cherchait.

Tout à coup, à quelques pas, dans une demi-teinte bleuâtre, il vit se dessiner des formes humaines. Deux femmes maigres et pâles, vêtues de longues robes blanches, volaient à travers la nuit, emportant dans leurs bras une petite créature blonde et rose qui semblait se débattre et crier. « La voilà ! murmura Jacques, je la reconnais ! Je vous reconnais aussi, larrons sinistres : vous êtes les anges de la mort ! C'est vous qui me l'avez volée ! Je vais la reprendre, ma puissance est égale à la vôtre. Jeanne ! Jeanne ! me voilà. »

— De la houille ! de la vapeur !

Comme un cheval sous l'éperon, le train s'élança, et tous les vents du ciel se mirent à hurler autour

de cet ouragan de feu qui passait. Devant la machine, la touchant presque, les deux femmes et l'enfant fuyaient toujours. A la lueur d'un éclair, Jacques crut voir sa fille, dans un suprême effort, dégager une de ses mains de l'étreinte de ses bourreaux et la porter à ses lèvres. Il eut un accès de fureur : « Elles vont plus vite que moi ! » se dit-il. La foudre grondait sur sa tête ; il entendait les mille voix de l'orage lui crier :

— En avant ! en avant !

La pluie sifflait. La grêle crépitait en frappant la cuirasse du monstre déchaîné sur ses rails de fer.

— Du charbon ! du charbon !

C'était effrayant... « Je vous la reprendrai, répétait Jacques, les yeux hagards, la sueur au front ; vous n'êtes déjà plus si loin ; vos ailes se fatiguent ; tout à l'heure, comme deux hiboux épuisés, vous chercherez un appui... et mes ailes à moi ne se lasseront pas... Les voilà, mes ailes ! » cria-t-il en prenant son levier à deux mains.

Soudain il se sentit saisi par le bas de son caban ; il se retourna. Jacob, à demi sorti de son sommeil titubait à ses côtés : « Que veux-tu ? lui demandait-il durement.— M'est avis, bégaya le chauffeur, que nous allons vite.— Pas assez ! » Et le prenant par la main : « Regarde, lui dit-il, les vois-tu ?— Qui ça— Les deux femmes ! » Jacob se mit à rire et grommela : « Il a bu un coup.— comme moi... C'est égal... nous allons... vite... Oh ! mais... nous allons... trop vite ! » En même temps il allongeait le bras pour saisir le levier et ralentir la marche. Un coup de poingt l'envoya rouler sur le tablier. Il poussa un grognement, leva les épaules et se rendormit. « Ivrogne ! pensait Jacques, s'il n'était ivre, il les verrait comme moi... Les voilà !... Dans une minute... Mais on dirait qu'elles s'éloignent... Qu'a donc cette machine ? ... Elle ne marche pas aujourd'hui ! » Et il jeta dans le fourneau ce qui lui restait de charbon, dans les tiroirs ce qui lui restait de vapeur.

Alors commença une course effrénée, diabolique. Le train volait. Les roues ne touchaient plus ; les rails échauffés jetaient des étincelles comme le métal rougi sous le marteau de la forge et dessinaient sur la voie deux longs serpents de feu. Au milieu de ce fracas qui lui donnait le vertige, Jacques n'entendit pas retentir les cris des voyageurs effrayés. Il n'entendait rien que la voix de Jeanne qui l'appelait ; il ne voyait rien que sa fille, emportée par deux êtres fantastiques dont les ailes venaient l'effleurier. Elle était là, souriante comme autrefois ; encore un tour de roue. « Mais non !... la distance

est toujours la même !.. Il faut pourtant que je l'embrasse ! » La longueur seule de la chaudière le séparait de sa vision. Il grimpa sur la chaudière ; il en gagna l'extrémité en rampant, et là, le bras gauche autour de la cheminée, accroché comme un démon aux flancs du démon de fer qui mugissait sous lui, il étendit le bras droit dans l'espace pour y ressaisir son enfant. Trois fois il ouvrit et ferma sa main ; trois fois il la retrouva vide et cria désespérément : « Je ne veux pas ! » Alors dans un moment de rage, il détourna du rêve qui l'attirait ses deux yeux pleins de larmes.

Quand il releva la tête, quand il regarda devant lui, la vision avait disparu. Rien ! Plus rien ! Anges, enfant, tout s'était envolé dans les ténèbres : « J'étais fou », murmura-t-il. Sans le vouloir pourtant, il cherchait encore dans la nuit une trace de cet éblouissement qui lui avait un instant rendu l'amour de la vie et l'espérance du bonheur. Rien ! Mais devant lui, loin, bien loin encore, deux lumières étincelaient. « Qu'est-ce donc que cela ? se demanda-t-il. Tout à coup il jeta un grand cri. Ces deux lumières, c'étaient les lanternes d'un train sur la voie même où il se précipitait. Dans cinq minutes, trois, deux, moins peut-être, locomotive, wagons, tout allait être broyé. Dans cinq minutes, cent voyageurs allaient mourir d'une mort horrible ! Dans cinq minutes, le sol allait se joncher de débris,

la terre allait boire du sang... et cela par sa faute. Au risque de se tuer, Jacques s'élança d'un bout à l'autre de la chaudière, sauta sur son levier, arrêta tout, serra les freins, renversa le vapeur ; puis, brisé par ce dernier effort, étendit les bras et tomba à la renverse.

Peu à peu, de secousse en secousse, le train s'était ralenti. Et lorsque un moment après, il vint dans la gare de la Pointe-Claire heurter celui qui le précédait, sa vitesse était assez faible déjà pour que l'on n'eût pas d'accident grave à déplorer. Le danger avait disparu ; mais l'émotion était vive encore. Que l'on se figure les cris de tous les voyageurs effarés descendant à la hâte des wagons ! l'expresse qui devait passer à la Pointe-Claire à neuf heures, y arrivait à huit heures et demie. Le mécanicien était en faute.

Le chef de gare, des papiers à la main, s'approcha de la locomotive, le sourcil froncé, tout prêt à sevir. Rudement secoué par lui, Jacob se réveilla presque dégrisé, mais il ne peut donner l'explication. M. Champion avait tout fait ; lui, il ne savait rien...

Quant à Jacques, rien ne peut le tirer de son sommeil... Il était mort, les deux bras croisés sur sa poitrine, comme s'il y serrait encore la petite fille qu'il avait tant aimée.

LE FROMAGE RAFFINE.

(FANTAISIE.)

Quatre gourmets, c'est-à-dire quatre hommes d'esprit, dînaient la semaine dernière au meilleur restaurant de Montréal,

Nous les appellerons, si vous le voulez bien, A, B, C, D, comme les quatre premières lettres de l'alphabet. Je donnerais volontiers le menu du dîner ; mais est-il bien nécessaire de faire venir l'eau à la bouche du lecteur ?

D'ailleurs, j'ai parlé de gourmets ; le dîner se devine, j'allais dire : le dîner se sent.

D'abord on n'entendit que le bruit de quatre mâchoires accompagné du bruit de quatre fourchettes ; mais ce prélude féroce ne dura pas longtemps : avec les perdreaux et les bécasses en grand costume de lard brodé vinrent les confidences, les

histoires pimpantes, les éclats de rire, les traits charmants, les folles saillies. Le château-margaux bavardait en attendant que le champagne fit sauter son bouchon par-dessus les moulins.

Quand le dessert fut servi :

— Messieurs, s'écria B, Brillat-Savarin n'a-t-il pas dit qu'un dîner sans fromage ressemblait à une belle femme qui n'aurait qu'un œil ? Voulez-vous faire un dîner borgne ?

— C'est juste, dirent les trois amis en regardant la table. Garçon, un fromage !

Celui-ci partit aussitôt comme une avalanche :

— Brie, suisse, hollandaise, malakoff, chester, cream !

Les quatre amis partirent à leur tour d'un éclat de rire, ils n'avaient rien entendu.

Le garçon allait recommencer, mais A l'arrêta en disant :

— Messieurs, si vous voulez, nous prendrons du roquefort, je crois que c'est le meilleur fromage. Il y en a par hasard ici.

— Au fait, repartit B, aucun de nous n'est plus compétent que A. Quand on se propose d'aller faire de la culture à la Rivière-Rouge, on doit connaître le fromage.

— Assez de plaisanteries, messieurs, interrompit C. Vous voyez bien que A ne vous écoute pas. Laissons-le disséquer tranquillement son huitre, et prions-le de nous faire connaître ce qu'est le Roquefort. Je trouve qu'il est poli de se faire présenter les gens qu'on va manger.

Et tous de répéter :

— L'histoire du roquefort ! l'histoire du roquefort !

A donna un dernier baiser à son huitre, sourit à son verre et commença ainsi :

— Mes amis, en parcourant les Cévennes, on rencontre un petit village d'un aspect vraiment bizarre : de loin on dirait un immense château féodal, avec ses tours et ses fortifications. En approchant, on distingue un énorme rocher, dont les masses abruptes sont profondément fissurées dans tous les sens, et sur ce rocher un charmant village.

C'est Roquefort, que ses fromages ont rendu grand comme le monde. Il possède des caves précieuses d'où il sort tous les ans pour deux millions six cent mille francs de fromages. C'est, en effet, dans ces grottes naturelles que se fabrique le célèbre fromage de Roquefort.

On a profité des infractuosités de la roche pour y construire des réduits qui font en quelque sorte corps avec le grès, et qui constituent des caves à deux et trois étages. Un air frais et sec y circule constamment, soit par des ouvertures factices, soit surtout par des fentes naturelles. Ces fentes, dit le savant chroniqueur M. Sam, entretiennent un courant d'air souterrain, continu, et doué d'une telle vitesse, qu'en été, moment où la température des caves se maintient invariablement de 4 à 5 degrés, et reste conséquemment fort inférieure à celle de l'air extérieur, la flamme d'une lampe approchée de certaines fissures s'éteint instantanément.

Telles sont, mes amis, les célèbres caves de Roquefort ; il y a de ces caves où l'on peut fabriquer annuellement trois cent mille kilogrammes de fromage. La meilleure cave est celle qui reçoit le plus d'air froid et sec des nombreuses fissures dont le rocher est sillonné.

Nous voici maintenant arrivés à la fabrication du fromage.

On trait les brebis matin et soir, et l'on fait cailler le lait avec une cuillerée de présure de cabri. Puis on plonge dans ce lait caillé des moules de terre percés de trous pour laisser écouler le petit-lait. On remplit ensuite les moules à mesure qu'ils se vident, et on y jette à diverses reprises du pain moisi réduit en poudre.

Le lendemain on renverse le moule et on y replace sens dessus dessous le fromage, afin qu'il puisse s'égoutter.

Quatre ou cinq jours après on transporte les produits dans les caves. On commence par étendre les fromages sur un peu de paille, après quoi on leur administre une petite poignée de sel blanc. Au bout de huit jours on les racle avec un couteau pour enlever la moisure et la première croûte.

On obtient, par cette opération, une pâte de basse qualité appelée *rhubarbe blanche*, dont on forme des pains qui se vendent quatre-vingts centimes le kilogramme.

C'est alors qu'on transporte les fromages dans des caves garnies d'étagères en bois, où on laisse empilés trois par trois pendant huit jours, puis on les isole les uns des autres en les mettant de champ ; et on les maintient dans cette position jusqu'à ce que la fermentation soit venue.

Quand le fromage est fait et rendu à maturité, la raclure donne de la rhubarbe rouge, qui vaut dans le commerce quatre-vingts centimes le kilogramme, comme la rhubarbe blanche.

On estime la fabrication annuelle et totale du roquefort à un million trois cent mille kilogrammes,

Voilà, messieurs, l'histoire du fromage de Roquefort.

J'ai peut-être été un peu long ; mais, vous le voyez maintenant, un fromage est une longue et grave affaire qui ne se fait pas comme une omelette au lard ou un article de journal.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que les gourmets célèbres ont tous eu pour le roquefort un culte particulier.

L'illustre Carême regardait ce fromage comme le roi des fromages.

Le marquis de Cussy chassa son premier cuisinier, parce qu'il avait oublié de lui servir le roquefort quotidien.

Quelques heures avant sa mort, le vieux Fontenelle se fit servir un beau roquefort, qu'il ne put savourer que de ses regards mourants, pareil à ce

Grec qui, à l'heure suprême, se fit apporter l'urne contenant les cendres de ses aïeux.

A avait terminé son récit ; trois mains se tendirent vers la sienne, et l'on demanda du roquefort.

— Mais je l'ai servi à ces messieurs, dit le garçon en souriant.

— C'est impossible, répondit C.

— Attendez, messieurs, continua B ; savez-vous que le roquefort, à un certain âge, marche tout seul ; dernièrement, à un dîner de journalistes, pendant que les convives péroraient un simple fromage de l'île d'Orléans envoyé de la conversation est disparu on ne sait où. Cette fois, je soupçonne A d'être le recelleur. En nous blaquant avec son histoire, il a escamoté le Roquefort. Puisque le Roquefort est si difficile à reprendre, encourageons l'in-

dustrie des fromages de l'île d'Orléans, car le Roquefort dont on a parlé s'est ennuyé sans doute, et est parti. On l'a fait suivre, mais il avait tant de petites pattes qu'on n'a pu le rattrapper et l'on croit qu'il court encore :

Notre Roquefort, par modestie sans doute, a voulu se dérober à nos justes éloges et a pris la clef des champs.

— Garçon ! un autre Roquefort !

— Garçon ! du grenache !

— Garçon ! du champagne !

Et les quatre gourmets burent aux caves de Roquefort, à la rhubarbe blanche et à la rhubarbe rouge, à M. de Cuasy, au vieux Fontenelle et surtout à l'ami A.

UN THE CHEZ DES ANGLAISES.

Qu'ils y viennent !.....

MIRABEAU.

Par une froide soirée de décembre, je revenais assez désappointé d'une visite où je n'avais trouvé personne. J'étais habillé, et comme je n'aime point à faire toilette, je m'arrêtai machinalement devant la boutique bien éclairée d'un pharmacien, en cherchant dans ma tête chez qui je pourrais bien aller. Je flottais dans une molle incertitude sans pouvoir trouver moyen d'utiliser cette toilette que je maudissais, et qui m'empêchait d'aller joyeusement dépenser ma soirée avec mes amis, lorsqu'une voix connue me dit :

— Eh bien, Henri ! que fais-tu, planté, par le froid qu'il fait, vis-à-vis ce bocal contre les engelures ?

Je me retournai et je serrai la main à un de mes camarades.

— Mais comme tu es beau ce soir ! lui dis-je en croisant mon manteau ; vas-tu faire des visites ? ajoutai-je en poussant un demi-soupir.

— Mon cher ! je vais à un thé chez miss N.... Si tu étais habillé... je me chargerais...

— Ah ! merci, répondis-je en rejetant mon manteau sur mes épaules, sous prétexte de consulter ma montre.

— Tiens ! tu es mis comme un marié ! Ah ! parle bleu, je t'emène !

— Doucement, doucement, répondis-je, tu ne sais

pas encore si cela me convient ; et puis d'ailleurs, je ne connais pas....

— Mon dieu, mon cher, des Anglaises, c'est sans façon. Viens donc, tu t'amuseras.

— Y a-t-il des demoiselles ? ajoutai-je.

— Oh ! délicieuses, mon cher, et qui parlent français comme nous. Allons !

— Allons !

Et dix minutes après nous entrions dans un magnifique salon de la rue... tout resplendissant de cristaux, de dorures et de draperies divinement découpées, bleu sur grenat.

Sur un vaste sofa placé dans la partie reculée de la salle, trois jeunes personnes, nonchalamment assises, s'amusaient à feuilleter un album.

Leurs pieds foulaient le velours.

Nous nous avançâmes du foyer, autour duquel étaient rangés bon nombre de dames et de messieurs.

— Milady ! dit Evariste en me montrant à la maîtresse de la maison, j'ai l'honneur de vous présenter un de mes bons amis ; je vous demande pour lui les bontés que vous avez eues pour moi...

Et milady N..., grande femme sèche et marbrée, ouvrit en me regardant une grande bouche dégarinée d'où sortit un certain bruit... semblable à un froissement de parchemin. Nous lui fîmes une grande révérence.

— Te voilà de la maison, mon cher, me dit Evariste, ton thé sera versé ici tous les soirs ; il y a

toujours des femmes charmantes, tu feras des connaissances délicieuses...

Pendant qu'il me vantait ainsi les plaisirs que me promettaient les thés de milady N..., je promenais mes regards sur toutes les parties du salon, où il y avait bien une vingtaine de personnes. Mes yeux se reposaient plus complaisamment sur la charmante trinité du sofa bleu, et comme dans un frais bouquet l'on revient de préférence à la fleur la plus parfumée, mes regards, en fouillant chaque recoin, chaque embrasure, s'étendaient avec ravissement sur ces trois jeunes filles fraîches et parées, inondées des flots de lumière qu'épanchait un riche lampadaire placé près d'elles sur un guéridon.

L'une, celle du milieu, la plus folâtre, était surtout jolie à voir. Pas trop grande. — Blonde avec une riche féronnière sur son front poli; imaginez-vous une mouche précieuse sur du lait... — Blanche avec des joues et des lèvres comme ce camélia. — Le tout encadré dans des boucles artistement disposées, tombant sur les côtés de ce ravissant visage. — Puis, une taille, un corsage, un pied comme j'en voulais voir pour croire qu'il y en eût... Enfin une toute gracieuse personne, mollement penchée dans toutes les attitudes avec son album, sur lequel les trois jolies têtes se balançaient, et puis riieuse pour montrer ses dents... qui sait!... Enfin, jolie à voir, jolie à ne pas dire.

Les deux autres, également fort bien, mais elle! la demoiselle à l'album, c'était la plus jolie; car jolie, c'est le mot... pas belle... jolie!

— Quelle est, dis-je, en m'adressant à mon ami, cette charmante folle assise au milieu de tes deux Anglaises?

— Ah! délicieuse! mon cher: c'est Mademoiselle Florine de ***, la plus belle personne de la ville. Elle pétille d'esprit... Tous les talents, mon cher! Désespérante sur le forté... délirante pour la musique... ravissante au bal..

— Assez, interrompis-je, tu t'enflammes tant et si fort, que tu as fixé son attention; vois comme elle nous regarde!... Eloignons-nous.

— Comment donc! mais au contraire, dit-il, viens viens que je te présente....

— Pas du tout... ce n'est pas le moment, lui répondis-je en l'entraînant dans une autre parti du salon.

— Parbleu! tu me fais penser... il faut que je te conte une délicieuse aventure!... peu répandue je t'assure... sur elle, la belle Florine! Tu as connue toi, Gustave Angot, le fils du riche marchand.

Parfaitement, répondis-je; c'est un joli jeune

homme plein d'esprit et de talents; il est fort recherché, son rang social et sa distinction l'ont placé au dernier échelon de la finance.

— C'est vrai. Eh bien! mon cher, imagine-toi qu'il était amoureux fou de cette jeune personne; elle aussi l'aimait. Il n'était bruit dans tous les salons que de leur prochaine union: Enfin, un beau jour, la demande en mariage est faite. La demoiselle la-bas sur le sofa bleu demanda huit jours pour réfléchir.

Huit jours, c'est raisonnable; il faut se familiariser, jeune fille, à l'idée de cette transition: jeune femme,

Après ces huit jours-là, huit autres.

Puis d'autres encore; bah! autant de réflexion pour prendre un mari que pour le choix d'une couleur pour le bal... Le vieux père passa chez sa fille pour savoir enfin de sa bouche ce que Gustave devait espérer. Car tu sais ce qu'il devait souffrir, ce pauvre Gustave, lui qui aimait tant.

— Ma fille, ma Florine, dit le père, je viens savoir de toi ce qu'il faut définitivement répondre à ceux qui nous font l'honneur de rechercher notre alliance... Depuis un mois que les réflexions durent... il est temps que cela finisse!

Elle minaudait, elle faisait une petite moue (comme je voudrais qu'elle me la fit pour la réconciliation); elle roulait la blonde qui bordait son tablier de soie.

— Allons, ma Florine! ouvre ton coeur à ton père, ma chère enfant:

— Papa!... balbutia-t-elle..

— Eh bien! l'aimes-tu? tu n'a rien voulu dire à ta mère!... allons, ne fais point l'enfant!...

Et elle minaudait, et elle faisait une charmante petite moue, et elle roulait le coin de son tablier de soie...

Puis:

— Ecoutez, cher papa!.. vous savez combien je vous aime! il me serait si dur de vous quitter!... En vérité, Gustave est bien aimable... c'est le plus joli cavalier de nos salons... mais...

— Mais dit le père.

— Mais, reprit-elle en cachant son joli visage dans la soie du tablier... s'appeler madame... Angot!

— Ma fille, dit le chevalier en se levant subitement, vous êtes folle!... en vérité, voilà la plus étrange raison...

— Cher papa! ajouta la capricieuse en enlaçant son vieux père et jouant avec sa chaîne de montre... songez donc! quand j'arriverais dans un salon, j'entendrais annoncer: madame Angot. Tout le monde voudrait voir si je porte des paniers, un chignon, de

la poudre, un éventail en papier vert... que sais-je, moi !

—Et voilà, mon cher Herni, ajouta Evariste, pour quoi mademoiselle Florine de*** est encore demoiselle. Dis-moi, n'est-ce pas une délicieuse anecdote ?

—C'est, en effet, fort drôle et presque incroyable. Maintenant, je serais curieux de l'entendre causer.

—Veux-tu que je te présente ?
Volontiers !

Nous nous avançons... je fis une réflexion. Je lui serrai le bras :—Mais un nombre simple, sans titre ni particule, sera-t-il bien accueilli ? dis-je à Evariste ?

Tu as raison, répondit-il... attends ! nous ajouterons le nom de ta mère au tien, cela va te faire un nom magnifique !

Puis dix pas plus loin :

—Mesdemoiselles ! dit-il en balançant son lorgnon, j'ai l'honneur de vous présenter M. L... de B..., mon meilleur ami. Il dessine comme un ange et parle anglais aussi bien que ces deux miss... Je suis fier, Mesdemoiselles, de cette circonstance, qui me donne des droits à votre reconnaissance...

Il s'inclina... puis disparut.

—J'étais étourdi de la tirade de mon *Mécène*, rouge comme une grenade, sans savoir mon premier mot. J'allais débiter par un lieu commun, lorsqu'elle me fournit une délicate occasion... Dès cet instant, je lui pardonnai sa manie des titres.

Comment monsieur trouve-t-il cette tête en me montrant l'*Album* ? On a rarement vu rien d'aussi beau... Je crois que cela n'existe que dans le cerveau de l'artiste...

—Si l'artiste, mademoiselle, a rêvé cette jolie composition... moi, plus heureux, je me rappellerai avoir vu qui l'effaçait.

Elle rougit et tourna le feuillet : c'était une petite marine de *Gudin*.

Oh ! pauvre petite nacelle ! dit-elle avec un petit accent de terreur... Voyez donc Ellen !

Ellen regarda.

C'était joli, ces trois têtes de jeunes filles ; cet intérêt qu'elles portaient à cette barque, me charmait.

—*What is the name of that little boat ?* me dit Ellen en levant sur moi des yeux noirs et luisants...

—Mademoiselle..... (Maudit Evariste, qui a été me donner pour.....) miss...c'est un...*It is a cutter.*

Et la jolie Canadienne riait... Elle se moquait peut-être !... J'enrageais. J'avais encore besoin de son secours, mais envers elle-même... car je crois que, seul avec les deux autres, j'aurais fait assez d'anglais pour ma consommation.

Heureusement, dans ce moment-là, un monsieur vint prévenir ces demoiselles qu'on les attendait à la table à thé... Elles se levèrent, et, légères comme des feuilles, elles effleurèrent le parquet. Mademoiselle Florine replaçait l'album, je lui offris la main. Nous traversâmes le salon.

Je me trouvai placé près d'elle.

Les tasses circulèrent, j'en bus deux, trois, quatre...c'était assez. Parler anglais m'avait singulièrement échauffé.

Cependant, je prenais encore du thé, et tout le monde avait fini. Il n'y avait qu'un vieil Anglais et moi qui en buissions..... Evariste causait dans une embrasure, et je buvais toujours, et le vieil Anglais avait fini, et moi je buvais encore. . .

A peine ma tasse était-elle sur le bord de la table qu'aussitôt un bras s'allongeait par dessus le plateau et la remplissait. . . Je suis à grosses gouttes, j'étais inondé, noyé, et je n'osais rien dire. . . Mademoiselle Florine, d'un air espiègle, m'offrait chaque fois le sucrier...et il était presque vide. . . et dix personnes causaient en anglais en me regardant. J'étais dans une position désespérante. . . Je me tournais, j'écartais ma cravate, et aussitôt ma tasse sur le plateau, elle était remplie.

C'est peut-être, me disais-je, une mode anglaise, de noyer ainsi les gens la première fois qu'on a l'honneur de les recevoir. . . Ouf, je m'en souviendrai.

Puis à la seizième tasse, la dame sèche et marbrée me baragouina quelque mots que ma sémillante voisine me traduisit ainsi :

—Milady vous présente ses excuses ; monsieur ; elle dit qu'il n'y a plus d'eau chaude..... mais que, si vous le désirez, elle va donner ordre....

—Pas du tout !... non... je vous demande bien... Merci... pas la peine... Milady, je suis sensible...

Et je ne trouvais pas de mots pour dire assez vite qu'il y avait une heure que j'en avais assez..., que j'avais l'estomac inondé... que...

Elle se prit à sourire, mademoiselle Florine, puis elle rit... elle rit aux éclats, la folle !

—Vous ignoriez donc, me dit-elle, que chez les Anglais l'usage est de mettre la cuiller dans la tasse, et non à côté, lorsqu'on ne désire plus de thé...

—Et vous ne me disiez pas mademoiselle ! ...

—Monsieur ! ... je pensais que vous aimiez...

Je prenais plaisir à vous voir boire.

—Merci !

Et le sucrier était vidé avant les trois dernières tasses. Elle le regarda en riant. L'aventure fit le tour du cercle.

Puis Florine, après avoir bien pris de la joie :

—On va danser, je crois ; monsieur est-il musicien ? il y a ici de charmantes contredanses de Tolbecque.

—Je joue de la flûte, mademoiselle, et comme je trouve ces contredanses charmantes... Et je me levai.

Elle me suivit des yeux. Je fus emboucher la flûte placé sur le piano, et j'en tirai quelques fragments chromatiques, mais bien décidé à ne point faire danser mademoiselle Florine qui m'avait laissé boire seize tasses de thé.

Je posai la flûte, et je cherchai mon chapeau.

—Tu pars ! me dit Evariste, pourquoi ? Reste donc, on va danser, tu vas passer une soirée délicieuse ! Tu causais joliment avec mademoiselle Florine... hein ! Tout le monde te regardait... Reste

donc, tiens, il y a une flûte, tu joueras, tu t'amuseras comme un roi !

Merci ! répondis-je, j'ai bu seize tasses de thé... Je ne danse pas... Je vas me coucher...

—J'en suis fâché pour toi, me dit-il en me serrant la main, adieu donc, puisque tu ne veux pas !

—A demain !—Et je sortis.

En cherchant mon manteau dans l'antichambre j'entendis Florine qui disait à Evariste :

—Votre ami a bu seize tasses de thé... Il n'aura point d'indigestion cette nuit !

—Oh ! répondit-il, il l'aime furieusement. Les canadiens en boivent beaucoup.

Mais je dis : je me le rappellerai... Sans ce thé, je m'amourachais de Florine.

UN JALOUX.

Il y a des endroits qui vous plaisent à première vue.

A un mille du village de....., se trouve située une ferme enclose par des rosiers, des églantiers, des érables, des ormes et tout un massif d'arbres.

C'est, aux beaux jours du printemps, un réduit comme en rêvent les poètes, réduit qu'ils ne peuvent avoir quand ils sont pauvres, et qu'ils ne se décident jamais à habiter si la fortune leur sourit.

Cependant, je ne me souviens jamais de cet endroit sans éprouver un sentiment de tristesse qui ressemble à du remords, bien que je sois innocent du drame qui s'y est accompli sous mes yeux.

Il y a déjà dix ans au moins, je fus surpris par une de ces pluies dont l'automne a le privilège.

J'avais chassé toute la journée sans succès.

C'était le soir.

La nuit était profonde. Le vent balayait les nuages. La terre détrempée faisait que le pied enfonçait jusqu'à la cheville. On ne voyait plus les chemins, encore moins les sentiers : le terrain était impraticable.

Quiconque s'est trouvé ainsi égaré dans la campagne par un temps pareil comprendra quel était mon embarras et le fâcheux de ma position.

Je cherchais vainement à m'orienter.

Où je croyais trouver un passage se dressait une haie. Au moment où je pensais être au milieu d'un champ, je me trouvais à la limite et je dégrin-

goliais dans un fossé. La pluie me fouettait le visage et ruisselait sur mes vêtements. Je grelottais, et cependant une sueur tiède coulait de mon front.

J'allais à la fin me décourager, et je ne savais trop à quoi je me résoudrais, lorsque j'aperçus une lumière qui tremblottait à quelques pas de moi, à travers les branchages des arbres.

Aussi terne que fût ce point de feu, je me dirigeai sur lui, comme si c'eût été l'étoile du salut !

En quelques secondes, j'atteignis une porte à claire-voie, et je pus distinguer au fond d'une cour, remplie d'instruments de labour, une petite maison blanche à un seul étage, surmonté d'un grenier.

Les chiens se mirent à hurler.

Les brebis bêlèrent dans la bergerie ; les vaches, mugirent dans l'étable.

Mon arrivée mettait tout en émoi dans la ferme.

L'homme est un être égoïste.

J'avoue que je m'occupais fort peu du dérangement que j'occasionnais ; j'allais trouver un refuge, c'était tout ce que je désirais.

Tout à coup, je me trouvai face à face avec un homme d'une cinquantaine d'années, à l'air dur et sournois.

—Entrez, monsieur, me dit-il sans me questionner sur ce que je lui voulais,—bien qu'il ne soit ni l'heure ni le moment de venir en visite chez quelqu'un !

Je le suivis sans répondre.

L'accueil m'importait fort peu ; ce que je voulais, c'était un gîte, je l'eusse accepté, je crois, même dans une caverne de bandits.

Le fermier, Pierre Bonardel, m'introduisit dans une pièce assez mal éclairée, mais qui me charma, car un feu clair et ardent brûlait dans une vaste cheminée.

Je déposai mon fusil derrière la porte.

—Il est chargé, dis-je par mesure de précaution.

—Bah ! fit Bonardel en me regardant d'une façon étrange, qui ne me revint que plus tard, il n'y a pas d'enfants ici.

Je m'assis au coin de lâtre et me mis à me sécher avec une véritable jouissance. Il y avait quelques minutes que j'étais là, lorsque, en levant les yeux, j'aperçus, de l'autre côté de la cheminée, une personne qui n'avait pas dit une parole et qui semblait chercher à se dissimuler le plus possible dans l'ombre qui l'environnait.

C'était la fermière, la femme de Pierre Bonardel. J'eus comme une vision.

Cette femme, qui pouvait avoir vingt-cinq ans à peine, était admirablement belle.

Blonde, les yeux bleus, le visage fin et sympathique, on l'eût classée dans un rang élevé de la société. Pourtant, ce n'était qu'une paysanne, la fille de pauvres laboureurs.

La nature se plaît souvent à déjouer le jugement des hommes.

Je fus frappé de la pâleur de la jeune femme, de son air distingué, et surtout d'une sorte d'effroi qui se trahissait dans ses regards.

—Eh bien ! Augustine, dit brutalement le fermier, tu ne prépares rien à monsieur pour souper...

La jeune femme se leva.

Il me sembla qu'en passant à côté de moi elle me faisait un signe mystérieux ; mais je rejetai bien loin de moi cette pensée, et me retournant vers le fermier :

—Je vous remercie de votre hospitalité, mon brave homme. Vous le voyez, j'en ai grand besoin mais je saurai la reconnaître.

—Ce n'est point une auberge, ici, monsieur, répondit d'un ton sec le fermier.

—N'importe, dis-je froidement, car les manières de Pierre Bonardel commençaient à m'impatienter, je n'accepte jamais gratuitement rien de personne.

—Monsieur couche ici ? demanda M^{me} Augustine qui mettait un couvert devant moi.

—Si monsieur le permet, répondis-je en m'adressant au mari. La pluie tombe toujours avec la

même violence, et j'avoue que je ne suis pas désireux de me remettre en route.

—Prépare la chambre de monsieur, dit laconiquement Pierre Bonardel à sa femme.

Celle-ci me regarda, et je crus comprendre qu'elle préférait me voir partir.

Je suis de mon naturel assez entêté, et je me décidai à rester.

Pourquoi ?

Je n'aurais pas su m'en rendre compte. Certes, j'aurais pu, maintenant que j'avais retrouvé ma route, aller couche^r chez Bourguignon, à l'hôtel ; mais j'étais réservé par le destin, à assister à une terrible scène.

Le feu m'avait ranimé.

—Le souper me rendit ma bonne humeur.

Je me hâtai de souper ; puis je me levai. Pierre Bonardel venait d'allumer une chandelle, il me conduisit dans ma chambre. Je saluai M^{me} Augustine, et, comme j'allais me retirer, elle me dit :

—Vous oubliez votre fusil, monsieur.

Sa voix était légèrement tremblante.

Son mari eut un sourire sinistre qui, cette fois, ne m'échappa pas.

—Est-ce que je serais tombé dans un coupe-gorge ? pensai-je.

Je crus voir une nuance d'ironie sur le visage de mon hôte.

—Il croit peut-être que j'ai peur, dis-je mentalement. Et, partant d'un éclat de rire un peu faux :

—Je n'ai pas l'intention de chasser cette nuit, m'écriai-je. Demain, je tâcherai de prendre ma revanche.

Et j'entrai dans la pièce dont le fermier venait de m'ouvrir la porte.

* * *

Combien y avait-il de temps que je dormais, comme dort un chasseur fatigué, lorsque je fus réveillé par un bruit de voix auquel se mêlaient des supplications et des sanglots ? Je l'ignore.

J'écoutai.

Puis, réfléchissant que c'était une querelle de ménage à laquelle il n'était pas loyal que je prêtasse l'oreille, j'allais essayer de me rendormir, lorsque ces mots furent prononcés d'un accent énergique et farouche par le fermier :

—Je te dis que c'est ton nouvel amant et que je le tuerai puisqu'il a eu l'audace de venir me braver jusque chez moi !

—Pierre, répondit la pauvre femme, reviens à toi. Tu sais que je t'ai toujours été fidèle ! Pour-

quoi donc me reproches-tu sans cesse des liaisons que je n'ai jamais eues, que je n'ai pas ?

—Serpent ! exclama le mari furieux, je ne sais pas ce qui me retient de t'écraser sous mes pieds !...

—O mon Dieu ! fit la fermière en pleurant, qu'ai-je donc fait pour être aussi malheureuse !

—Coquine ! exclama cet homme si sobre qui ne se grisait qu'avec sa colère de bête fauve, crois-tu que je suis ta dupe ? Tu étais pauvre—je suis riche, disent les voisins ; tu as vingt-cinq ans, j'en ai cinquante ; tu es belle, je vieilliss... Pourquoi donc m'aimerais-tu ? Pourquoi me serais-tu fidèle ?..

—Parce que je l'ai juré devant Dieu ! dit Augustine avec un sentiment de profonde religion et de foi.

Pierre Bonardel eut un rire strident.

—Est-ce que je crois à tous les mensonges des femmes, moi, dit-il.

Allons donc, j'ai de l'expérience, et tout paysan que je suis, j'ai du raisonnement. Tu ne m'aimais pas quand je t'ai épousée, tu ne m'aimeras jamais !

—Mais alors, Pierre, puisque vous en jugez ainsi, pourquoi vous êtes-vous marié avec moi ? demanda la jeune femme...

—Pourquoi ? Parce que je t'aimais, moi ! Parce que je t'aime encore... parce que je suis jaloux ! Ah ! tu ne sais donc pas que plus je vis avec toi, plus je deviens fou ! Je voudrais qu'il n'y eût que nous deux sur la terre et encore je ne sais pas si je ne serais pas jaloux !

—Mais, puisque c'est sans raison, objecta Augustine.

Je pensai que cette réponse, faite simplement et avec l'accent de la sincérité, allait calmer l'irritation du fermier ; il n'en fut rien.

—Silence ! dit-il. Je suis las d'entendre les plaisanteries des voisins...

—Toujours les voisins !

—Parbleu ! qui veux-tu qui me parle de toi si ce ne sont pas les gens qui te connaissent...

—Eh ! Pierre, sais-tu que tu as une bien belle femme !

—Et après ?..

—Dame ! après... tu es déjà sur le retour et les écus ça donne tout, excepté la jeunesse...

Puis, quand un a fini, l'autre recommence :

—Dis donc, Pierre, quoi qu'elle a donc ta femme, elle est pâle, elle devient à rien ; souvent ses yeux sont tout rouges, comme si des larmes avaient passé par là !...

Je ne réponds pas, mais je vois bien les cligne-

ments d'yeux, les haussemens d'épaules et surtout j'entends bien :

—La pauvre petite femme, elle pense à l'amoureux qu'elle a laissé là bas, ou peut-être bieu à quelqu'un de ce pays-ci... Quand on est si jolie, si mademoiselle, les galants abondent...

—Qu'est-ce que les méchants propos peuvent te faire, Pierre, puisque tu sais que je me conduis bien, dit la fermière qui espérait sans doute détourner l'orage...

—Je sais que je ne sais rien, répondit Pierre en s'animant de nouveau. J'ai beau te cacher, on sait bien te découvrir. A preuve ce monsieur qui est venu ce soir,

—Ce monsieur, dit Augustine, je ne le connais pas plus que toi !...

—Fadaises ! Avec cela que l'on peut s'égarer sur la route ! Tu voudrais me faire croire que ce prétendu chasseur n'est pas du pays ? Allons donc ! Il a trouvé prétexte, voilà tout. Il s'est dit, « si j'arrive le soir, par un temps horrible, trempé, crotté à faire pitié, on n'osera pas me mettre à la porte, et, une fois dans la maison, je trouverai bien le moyen de lui parler, de lui serrer la main, d'échanger un baiser avec la belle fermière ! Les maris sont si bêtes... »

—Jarnidieu !...je ne suis pas de ces maris-là, moi !...

Et j'entendis Pierre Bonardel qui sautait au bas de son lit.

J'en fis autant.

—Pierre, s'écria la jeune femme effrayée, que veux-tu faire ?

—Tu vas le voir, répondit le fermier, et je compris à sa voix que toute sa colère lui était revenue.

Je m'étais habillé à tâtons, guidé par le rayon de lumière qui filtrait sous ma porte, car Pierre n'avait pas éteint sa chandelle,

Sans réfléchir, j'ouvris et me présentai sur le seuil de la chambre.

Augustine poussa un cri d'effroi.

Le fermier venait de prendre mon fusil, il faisait jouer la batterie.

Je m'avançai sans paraître m'apercevoir de cet incident.

—J'ai tout entendu, monsieur, dis-je froidement, et je vous affirme sur l'honneur que vos soupçons sont injustes et injurieux pour madame et pour moi...

—Oui, oui... C'est bien cela !... De grands mots, de grandes phrases !... Mais au fond, toujours la même rengaine. La lâcheté pour couvrir la canaillerie.

—Vous êtes un fou, fis-je avec emportement et je plains cette pauvre femme d'être condamnée à subir vos violences et vos grossièretés...

—Vous l'attendez, madame, dit Pierre dont les dents grinçaient et dont les yeux lançaient des éclairs, il vous plaint et, s'il était en ma place, vous seriez vite veuve ! Mais je vous l'ai dit, c'est lui qui va mourir.

Et il arma *mon* fusil.

Je ne suis pas plus peureux que le commun des hommes, mais dans la situation où je me trouvais, j'éprouvai un véritable effroi... La mort se dressait devant moi sans que je visse le moyen de l'éviter...

La malheureuse fermière comprit aussi tout le danger de ma position, et, mue par ce sentiment généreux qui porte toujours la femme au dévouement, elle s'élança au devant de son mari et s'écria :

—Pierre ! Pierre !... Etes-vous donc un assassin ?...

Le coup partit et la pauvre victime tomba foudroyée. La charge de plomb avait fait *alle* et lui avait traversé le cœur.

—Misérable ! m'écriai-je en m'élançant sur ce forcené...

La lutte fut terrible.

Le fermier était vigoureux, il se faisait une massue du fusil. Mais j'étais plus jeune que lui, je parvins enfin à le terrasser, non sans avoir reçu des contusions de toutes sortes.

Je le garrotai solidement et vins m'agenouiller auprès de la fermière. Hélas ! tous les secours étaient désormais inutiles.

Cependant, je m'empressai de courir au village. La pluie avait cessé. La lune, qui était à son dernier quartier, éclairait la campagne. Il me sembla que ses rayons étaient rouges !...

Je revins avec le médecin, et le prêtre.

Le médecin n'avait rien à faire chez Pierre Bonardel !

.

Six semaines après cette nuit néfaste, les assises, condamnèrent Pierre Bonardel aux travaux forcés à perpétuité.

L'instruction minutieuse qui fut faite constata l'honnêteté de la conduite d'Augustine.

Le défenseur de l'accusé plaida sa folie, mais son système ne prévalut pas.

Le condamné se pendit dans sa prison la soirée qui suivit le prononcé du jugement.

LA TABLE DE POMMIER.

La première fois que je vis cette table, poudreuse et vermoulue, dans le coin le plus reculé d'un grenier, elle était chargée de fioles, de fiocons égueulés, d'un antique in-folio, couverts de moisissures, et ressemblait à une de ces tables mystérieuses dont se servaient jadis les nécromanciens ou les sombres apôtres de l'alchimie. Deux traits, indies évidents de charmes et de conjurations, la caractérisaient ; le cercle et le trépied. Le plateau était rond, supporté par un pilier contourné, qui se trifurquait en trois jambes crochues, terminées par trois pieds aux griffes menaçantes comme celles du démon. C'était vraiment une petite table à l'air toute satanique.

Mais si je vous donnais une idée du lieu d'ou je l'avais tirée ! Ce lieu, c'était ma foi, un très-vieux grenier d'une très-vieille maison d'un vieux quartier de Québec. Et ce grenier avait été fermé pendant des années..., des années ! On le disait hanté : bruit que je ne m'amusai pas à contredire au

moment où j'achetai la maison (tout absurde qu'il me parut, d'ailleurs), car il ne contribua pas médiocrement à mettre la propriété à la portée de mes modestes ressources.

Ce ne fut donc point par crainte des esprits, qui, assurait-on, y avaient établi leur séjour, que je ne pénétrai pas dans le grenier, pendant les cinq années qui suivirent ma prise en possession de cette demeure. Rien ne m'y attirant, je ne songeai pas même à la visiter. La toiture était en bon état ; la Compagnie qui assura ma maison ne demanda point à inspecter le grenier. J'avais plus de place qu'il ne m'en fallait pour ma petite famille et pour moi ; aussi resta-t-il fermé pendant ces cinq premières années. D'ailleurs, la clef était perdue ; pour l'ouvrir, l'aide d'un ouvrier était nécessaire. Tout concourait à ce qu'il restât clos bien plus longtemps encore, lorsqu'un jour, en bêchant une plate-bande dans notre jardin, je trouvai une ancienne

clef, rouillée, mais de forme bizarre. Un je ne sais quoi me dit que cette clef devait être celle du grenier. J'en fis l'essai ; elle s'adoptait très-bien à la serrure. Or, la possession d'une clef allant à une serrure provoque aussitôt le désir d'ouvrir et d'explorer.

Me voilà donc faisant jouer la vieille clef rouillée, ouvrant la porte et montant seul dans le grenier hanté.

Il embrassait tout l'édifice, qui figurait le carré. Un réseau de poutres, de toutes dimensions, s'enchêtraient sous le toit, composé de grosses laves, et duquel flottaient, en brillant au soleil comme des tissus de Bagdad, d'innombrables toiles d'araignée. Sur le plancher, sur les poutres, contre les murs, de tous côtés, on voyait voler, courir ou ramper des essaims d'insectes.

A l'intersection des quatre versants du toit, une échelle étroite, décrépite, grossière,—sorte d'échelle de Jacob,—grimpait à une lucarne fermée par un châssis, qui encadrait une petite vitre en forme d'œil-de-bœuf. Le grenier tirait toute sa clarté de cette pauvre vitre solitaire, voilée par un épais rideau de toile d'araignée. Au surplus, les escaliers, le grenier, l'échelle étaient festonnés, tapissés, capitonnés de toile d'araignée, qui, dans leurs accumulations funéraires, pendaient de partout, comme la mousse dans les forêts de cyprès. Au milieu de ces toiles se balançaient, ainsi que dans des catacombes aériennes, des myriades des tribus entomiques.

Je montai l'échelle, jusqu'à une plate-forme au-dessous de la lucarne ; là, je m'arrêtai pour respirer. Une scène curieuse se présentait : le soleil était à moitié de sa hauteur ; il filtrait obliquement à travers la vitre, et épanchait un rayon d'éblouissante lumière au centre du grenier. Dans ce rayon voltigeaient des milliers de papillons, et contre la vitre se foulaient, avec un bourdonnement furieux, des escadrons d'insectes aux couleurs scintillantes comme le rubis.

Désirant donner plus de jour et d'air, je cherchai à ouvrir le châssis ; mais aucun signe de loquet ou de verrou. Cependant, après un minutieux examen, je finis par découvrir un petit cadenas, empâté comme une huître au fond de la mer, parmi des masses de toiles d'araignée, chrysalides, cocons et œufs d'insectes. Ce cadenas était fermé ; à l'aide d'un clou recourbé j'essayai de le forcer ; mais aussitôt une armée de fourmis et de mouches à demi engourdies commencèrent à sortir par le trou de la serrure. Ranimées par la chaleur du soleil, elles ne

tardèrent pas à m'environner. Puis, comme irrités par cette invasion de leur retraite, des bandes incalculables s'élançèrent d'en bas et m'assaillirent tumultueusement. J'étais aveuglé, assourdi, et j'allais renoncer à mon entreprise, quand, sous un nouvel effort, le pêne céda. Un moment après, le châssis était ouvert. Quel changement alors ! Ainsi que de l'horreur de la tombe et de l'entourage des vers, l'homme s'élèvera enfin dans la vie lumineuse et la gloire immortelle, ainsi de mon vieux grenier, sale, obscur, envahi par la vermine, je projetai ma tête dans l'air balsamique, et fus salué par les cimes verdoyantes des grands arbres du jardin.

Une fois rafraîchi, je me retournai pour examiner le grenier, où la lumière se précipitait à flots. Il était encombré de meubles usés ou passés de mode. C'était un antique bureau, où les souris nichaient à cœur joie ; des fauteuils estropiés, trois fois séculaires, tourmentés par des sculptures fantastiques, et ne paraissant propres qu'à recevoir un conclave de magiciens ; une malle garnie de fer oxydé, sans couvercle, pleine de vieux papiers moisissés, dont l'un, portant à son extrémité une tache à l'encre rouge passée, ressemblait à l'engagement original que le docteur Faust signa à Méphistophélès, et, finalement, dans l'encoignure la moins éclairée, se trouvait un amas indescriptible de bibelots, parmi lesquels un télescope brisé, un globe céleste effondré et une petite table d'âge indéchiffrable, mais aux pieds crochus comme celui de l'être que l'on ne nomme pas en bonne compagnie. Au-dessus de cette table, il y avait des flacons, des bouteilles ensevelies dans la poussière, et un volume énorme, une Bible, dont la naissance remontait vraisemblablement aux premiers temps de l'imprimerie.

Je descendis à mon appartement table et livre, fis recouvrir celui-ci, nétoyer et réparer celle-là, bien décidé à entourer la pauvre petite ermite, si longtemps délaissée, de tous les soins et de toute la chaude affection que l'on accorde à un bon ami. Que je prévoyais peu les ennuis que me donnerait une aussi cordiale hospitalité !

A première vue, j'avais cru que cette table était en acajou ; mais, quand elle fut arrangée, je reconnus qu'elle était en pommier noirci par la vétusté. Elle cadrait à merveille avec le meuble de ma salle à manger, qui était de cœur de chêne. Je la fis mettre à bascule, de façon qu'on put la placer dans un coin lorsqu'on n'en avait pas besoin. Elle me convenait d'autant mieux que notre table à manger ordinaire était trop grande pour ma femme, mes

deux filles et moi, je trouvais celle-ci juste à notre convenance.

En l'apercevant, après sa sortie du grenier, ma chère épouse fit une grimace ; mais, quand elle revint de chez l'ébéniste, vernie et luisante comme une glace, ma tendre moitié l'accueillit avec un sourire des plus flatteurs.

Pour ma fille Julie, elle ne parvint jamais à surmonter l'étrange émotion qui s'empara d'elle la première fois qu'elle rencontra cette table. Ce fut, malheureusement, comme je la descendais du grenier. la tenant par le plateau, je la portais devant moi, quand, à un détour de l'escalier, un des pieds toucha soudain l'enfant, qui montait. Elle leva les yeux, et, ne voyant personne,—car j'étais entièrement caché derrière mon bouclier,—ne voyant rien que ce pied fourchu, elle se sentit prise d'une peur effroyable, cria comme une possédée, et je ne sais, en vérité, ce qui serait arrivé si je n'avais aussitôt élevé la voix.

Doué d'un tempérament nerveux, la pauvre petite fut longtemps à se remettre de cette impression. Elle me supplia d'abandonner l'idée d'introduire la table dans notre ménage. Sa sœur ne manqua pas d'appuyer ses supplices. Entre mes filles il y avait une sympathie constitutionnelle. Mais ma femme, qui est positive comme un chiffre, avait pris fait et cause pour mon nouveau meuble. Les préjugés de Julie et d'Anna lui semblaient tout bonnement ridicules. Il était, pensa-t-elle, de son devoir maternel de corriger une pareille faiblesse. Insensiblement les petites finirent par venir manger avec nous à la table. Cependant Julie évitait, autant que possible, de porter ses yeux sur le pied fourchu, et quand je riais de sa pusillanimité, elle me regardait sérieusement, comme pour dire : « Ah ! papa, ce n'est pas bien à vous de vous moquer de moi. » Puis elle prophétisait qu'il nous arriverait quelque chose d'extraordinaire avec la table ; mais je n'en riais que plus fort, et ma femme tançait vertement sa fille.

Toutefois, ma table me plaisait chaque jour davantage. Le soir, après dîner, j'aimais à rester dans la salle à manger, enfoncé dans un large fauteuil, le coude appuyé sur cette brave petite table, la tête dans la paume de la main, et un livre sous les yeux.

Tout alla bien jusqu'au moment où...mais racontons l'affaire.

On était en décembre, un samedi, entre onze heures et minuit. Suivant mon habitude, je lisais seul, assis dans ma salle à manger, devant la petite table de pommier. J'avais fait plus d'un effort pour me lever et gagner mon lit, mais en vain. De fait,

je subissais une sorte de fascination. De façon on d'autre aussi, quelques-unes des opinions que je jugeais ordinairement raisonnables ne me paraissaient plus raisonnables. J'étais nerveux. L'ouvrage que je lisais, « le Livre des Esprits, » qui m'avait simplement amusé les jours précédents, me terrifiait cette nuit-là. Cent fois j'avais ri de ces histoires ; ce sont des contes de vieille femme, pensais-je alors. Mais, à ce moment, c'était bien différent. Les récits avaient l'apparence de la réalité. Leur auteur paraît animé d'un esprit sain et droit. Son style a toute la franchise et la hardiesse de la vérité. Il s'appuie sur des autorités respectables, des documents authentiques. Mais est-ce possible ? me demandais-je pourtant. Puis, je me rappelais que le docteur Johnson, le compilateur sérieux du dictionnaire remarquable, a cru, lui aussi, aux esprits, avec nombre d'autre personnages sensés et fameux dans les sciences et les lettres, sans compter Napoléon 1er. Indécis, inquiet, troublé, je poursuivis ma lecture. Avec elle, la fascination augmenta à ce point que je tressaillais au moindre son, je souhaitais vraiment que le calme de la nuit ne fût pas aussi complet.

A mon côté fumait un verre de punch chaud, boisson dont je me permettais un usage modéré tous les samedis soir, bien contre le gré de ma bonne femme, qui prédisait qu'à moins que je renonçasse à cette habitude, je mourrais comme un misérable idiot. Or, il ne serait peut-être pas mal de mentionner ici que, les dimanches matin suivant mes nuits de samedi, je devais faire bien attention de ne pas donner le plus léger signe d'impatience, s'il me survenait un ennui, car j'étais sûr que cette impatience me serait reprochée comme la triste conséquence de mes libations nocturnes. Pour ma femme, ne prenant jamais de punch, elle pouvait s'abandonner à toutes les petites irritations qui lui étaient agréables.

Mais, durant la nuit en question, je me pris à désirer quelque boisson violente au lieu de ma mixture ordinaire. J'avais besoin de stimulant. Il me fallait quelque chose pour me regaillardir. Mon hallucination croissait de minute en minute. Elle seule m'empêchait de me sauver de la salle à manger. Les chandelles baissaient et bayaient sur les bobèches. Je n'osais lever les mouchettes pour les moucher. Ça aurait fait trop de bruit. Et, néanmoins, un moment auparavant, je désirais du bruit. Je lisais, lisais encore, lisais toujours. Mes cheveux commençaient à éprouver des sensations. Mes yeux, démesurément tendus, me faisaient mal. Je le sentais ; je savais que je les fatiguais ; je savais que j'expierais, le lendemain, cet abus ; mais je li-

sais, je lisais. Impossible de m'en empêcher. La main de la Fatalité pesait sur moi.

Tout à coup, silence !

Mes cheveux se hérissèrent comme un buisson.

Une sorte de grattement intérieur, faible, un son étrange, inexplicable, mêlé à une espèce de heurt léger, mais parfaitement distinct : | Tic ! tic !

Oui, j'avais bien entendu tic ! tic !

Je jetai les yeux sur ma grande horloge, ce n'était pas cela. L'horloge était arrêtée.

Tic ! tic !

Était-ce donc ma montre ? Mais, suivant sa coutume de chaque soir, ma femme avait, en se retirant, emporté ma montre dans notre chambre pour l'accrocher à son clou. J'écoutai de toutes mes oreilles.

Tic ! tic !

Était-ce un grillon caché dans le mur ?

D'un pas tremblant je fis le tour de la salle en appliquant, çà et là, mon oreille contre le lambris.

Non ; le bruit ne venait pas de la boiserie.

Tic ! tic !

Il devenait plus précis, plus perceptible. Je me retirai de la muraille ; il sembla avancer à ma rencontre. Je jetai les yeux tout autour de moi, mais ne vit rien, rien que les pieds fourchus de la petite table de pommier. Une révolution subite s'opéra en moi.

Bon, me dis-je, il doit être fort tard ; c'est ma femme qui m'appelle. Allons nous coucher ; oui, allons-y. Je suppose que tout est fermé. Il n'est pas besoin de faire une ronde. La fascination avait fui, quoique la crainte eût augmenté. D'une main fébrile, je serrai le *Livre des Esprits* et me précipitai dans ma chambre à coucher, mais avec une telle vivacité, que je me cognai contre une chaise.

— Pas tant de bruit, mon cher, me dit ma femme de son lit. Vous avez bu trop de punch. Cette mauvaise habitude prend de l'empire sur vous. N'avez-vous point honte de rentrer chancelant ainsi dans notre chambre !

— Ma femme, ma chère, amie, dis-je, il y a... il y a quelque chose... qui fait... tic ! tic ! dans la... la salle à manger.

— Pauvre homme ! le voilà qui a perdu la raison. Je me doutais bien que cela arriverait. Allons, venez vous coucher et dormez !

— C'est-à-dire, ma femme...

— Je vous en prie, couchez-vous ; je vous pardonne, je ne vous en parlerai pas demain. Mais vous devriez renoncer au punch ; vous ne vous en trouveriez que mieux.

— Ne m'exaspérez pas ou je quitte la maison, criai-je hors de moi.

— Non, mon ami ; mettez-vous au lit, je ne soufflerai pas un mot.

Le lendemain matin, ma femme ne me rappela point ce qui s'était passé la nuit précédente, et, comme j'avais moi-même un peu bien honte de ma panique, je me tins coi aussi. C'est pourquoi ma femme dut mettre ma singulière conduite sur le compte d'un cerveau dérangé, non par les esprits, mais par le punch. Pour ma part, tout en savourant, dans mon lit, les douceurs du réveil, je me pris à penser que la lecture des livres de spiritisme n'était pas bonne sur la nuit ; qu'elle avait une influence mordide sur les nerfs et donnait naissance à l'hallucination. Je résolus de mettre de côté le *Livre des Esprits*. Cette décision prise, je ne craignais plus le retour du tic-tic. Je pensai même que ce que j'avais entendu dans la chambre n'était qu'une sorte de bourdonnement dans mon oreille.

Suivant son habitude, ma femme s'était levée la première ; je fis une toilette complète et agréable. Sachant bien que la plupart des désordres de l'esprit ont leur cause dans l'état du corps, je pris un grand bain, avec accompagnement de massage, et me lavai vigoureusement le visage et la tête avec le vinaigre de toilette qu'on m'avait recommandé comme un spécifique contre les bourdonnements de l'oreille. Puis enveloppé dans ma robe de chambre, avec une cravate coquettement nouée, je descendis à la salle à manger.

Quel fut mon étonnement en trouvant ma femme, à genoux, tournant au tour de la petite table de pommier sur laquelle était servi le déjeuner, tandis que mes filles, Julie et Anna, couraient affolées dans l'appartement !

— Oh ! papa, papa, s'écria Julie en se précipitant vers moi. Je savais bien que cela arriverait. La table ! la table !

— Les esprit ! les esprits ! exclamait Anna, se serrant dans un coin et indiquant du doigt la terrible table.

— Silence ! fit ma femme. Comment voulez-vous que j'entende, si vous faites tant de bruit ? Tenez-vous tranquilles. Approchez, monsieur. Est-ce là le tic tic dont vous m'avez parlé ? Pourquoi ne remuez-vous pas ? Est-ce que c'est ça ? Mettez-vous à genoux et écoutez. Tic tic, tic ! N'entendez-vous pas, maintenant ?

— Oui, oui, répondis-je, pendant que nos deux filles nous suppliaient de nous retirer.

Tic, tic, tic !

Le bruit partait de dessous la nappe.

—Julie, dis-je, y a-t-il du feu dans la pièce voisine ?

—Oui, papa.

—Déjeunons y, ma chère, dis je à ma femme. Ordonnez à Catherine d'y transporter le couvert.

Après ces mots, je m'en allais, très-calme, vers la porte, quand ma femme s'écria avec énergie :

—Avant de quitter cette salle à manger, je saurai ce que c'est que ce tic tic. On peut le découvrir et je le découvrirai. Je ne crois pas aux esprits, surtout à l'heure du déjeuner. Catherine ! Catherine ! remportez tout cela à la cuisine.

Quand la servante eut obéi, ma femme enleva rapidement la nappe de la petite table, qui resta nue sous nos yeux.

—C'est la table ! c'est la table ! s'écria Julie.

—Sottise, répliqua ma femme. Qui est-ce qui a jamais entendu dire qu'une table faisait tic tic ? C'est sur le plancher. Catherine ! Julie ! Anna ! sortez tous les meubles de la chambre ! la table et tout le reste. Où sont les tenailles ?

—Ciel ! maman, allez-vous enlever le tapis ? s'écria Julie.

—Voici les tenailles, madame, dit la domestique, qui s'approchait en tremblant.

—Donnez-les-moi, me dit ma femme, car la pauvre Catherine les tenait, à longue distance, comme si sa maîtresse eût eu la peste.

—Maintenant, monsieur, prenez ce côté du tapis, je prendrai celui-là.

J'obéis machinalement. Le tapis ôté, nous appliquâmes notre oreille contre le plancher. Mais plus de tic tic !

—C'est bien drôle, murmura ma femme ; puis tout à coup elle cria : La table ! ça doit être la table. Catherine, rapportez la table.

—Oh ! non, madame ! non, je vous en prie, dit la servante en joignant les mains.

—Niaise ! Monsieur, allez la chercher !

—Ma chère, commençai-je, nous avons une foule d'autres tables...

—Où est cette table ? Je vous demande cette table ; je la veux ! interrompit ma femme avec violence.

—Dans le bûcher ; je l'ai mise aussi au fond que j'ai pu, balbutia Catherine.

—Sera-ce à moi à aller la chercher ? fit ma femme en me toisant avec un geste de dédain.

Je courus au bûcher et trouvai le meuble sens dessus dessous, derrière des fagots. Je le rapportai dans la salle à manger. Ma femme l'examina de nouveau, avec une vive attention.

Tic, tic, tic !

Oui, c'était bien la table.

—Pardon, madame, dit en ce moment Catherine qui entra dans la pièce avec son bonnet des dimanches sur la tête, son châle sur les épaules ; pardon, serait-ce un effet de votre bonté de me payer mes gages ?

—Otez-moi tout de suite votre châle, et dressez le couvert sur cette table.

—Oui, mettez le couvert, ajoutai-je avec autorité.

—Grand Dieu ! grand Dieu ! exclamèrent mes filles. Qu'allons-nous devenir ! Les esprits ! les esprits !

—Voulez-vous vous dépêcher de mettre le couvert ! fis-je en m'avancant vers Catherine.

—Oui, oui... oui, madame, oui, m'sieu, oui, je le mettrai... je vais le mettre. Les esprits ! sainte Vierge !

—A présent, monsieur, me dit ma femme, je suis convaincue que, quelle que soit la cause de ce tic tic, ni le tic tic, ni la table ne peuvent nous faire de mal, car nous sommes bons catholiques, j'espère. Mais j'en trouverai la raison, je vous le jure. En attendant, je ne déjeunerai sur aucune autre table que celle-ci, tant que nous demeurerons dans cette maison. Ainsi, asseyons-nous, maintenant que le couvert est remis, et déjeunons tranquillement. Julie et Anna, rentrez chez vous, vous reviendrez quand vous serez plus calmes. Plus de ces enfantillages, à l'avenir.

Dans l'occasion, ma femme était maîtresse à la maison.

Mes filles revinrent et se mirent à table avec une répugnance marquée. Durant le repas, la conversation fut languissante, malgré tous les efforts de ma femme pour l'animer. Julie et Anna, la tête penchée sur leur assiette, ne desserraient pas les dents et cherchaient à entendre le tic tic. Je confesse que leur exemple était contagieux. Mais, pour l'instant, on n'entendait rien. Ou ce tic tic avait cessé, ou le bruit qui venait de la rue, à mesure que le jour avançait, en étouffait le son. Ma femme était furieuse de notre inquiétude. Le déjeuner terminé et la nappe enlevée, elle prit ma montre, et, la plaçant sur la table, elle adressa, en badinant, ce défi aux esprits supposés :

—Faites tic tic, et voyons qui bruera le plus fort !

Durant tout le jour, je songeai à la table mystérieuse. Mon livre disait-il vrai ? Se pouvait-il que des génies eussent élu domicile dans une table de pommier ? Y avait-il des esprits ? Satan osait-il montrer son pied fourchu dans le sein d'une inno-

cente famille? Je frémis, en songeant que c'était moi qui, malgré les solennelles admonitions de mes filles, y avais volontairement introduit ce pied fourchu! Vers midi, cependant, cette émotion commença à s'affaiblir. Le frottement continué contre tant de gens pratiques dans les rues chassa ces chimères de mon imagination. Me rappelant que je n'avais pas fait preuve d'intrépidité dans la nuit et la matinée, je résolus de regagner la bonne opinion de ma femme.

Pour témoigner de mon courage, après le dîner et les trois parties de whist de rigueur, durant lesquelles—à ma secrète satisfaction—aucun tic tic ne s'était fait entendre,—je déclarai que l'heure de se coucher était arrivée, allumai un cigare, rapprochai mon fauteuil du feu et appuyai mes pieds sur les chenets, d'un air aussi calme que le vieux Démocrite, dans le tombeau où il s'était enfermé à Abdéra, quand, à minuit, des garnements essayèrent d'effrayer ce stoïcien avec de faux spectres.

Je me disais qu'en cette occasion le digne homme avait donné un bon exemple à la postérité; car, lorsque, à l'heure mystérieuse, penché sur son travail, il entendit les sons étranges, il ne leva pas même les yeux de dessus sa page et se contenta de dire: « Enfants, petits enfants, rentrez chez vous, vous n'avez rien à faire ici; vous vous y enrhumerez. » Ce qui, philosophiquement, veut dire que toute recherche possible de tout phénomène spirituel possible est absurde; qu'au premier aspect de pareilles choses, l'esprit d'un homme sain déclarait instinctivement qu'elles étaient une tromperie indigne de la moindre attention; surtout alors que ces phénomènes se produisaient dans les tombeaux, puisque les tombeaux sont particulièrement le lieu du silence, de l'*inanimation* et de la solitude; raisons pour lesquelles Démocrite avait choisi un tombeau pour son cabinet d'études.

Bientôt je fus seul et le calme se fit autour de moi. Je déposai mon cigare, car je ne me sentis pas assez tranquille pour en savourer le parfum. Prenant un journal, je commençai à le lire à la lueur d'une bougie, placée sur un guéridon que j'avais approché du feu. Quant à la table de pommier, ayant, depuis *la veille*, conclu qu'elle était trop basse pour une table de lecture, je jugeai qu'il valait mieux ne pas m'en servir cette nuit. Mais elle se dressait, pas très-loin de moi, au milieu de la pièce. En dépit de tous mes efforts, je ne pouvais réussir à lire; je n'avais pas d'yeux; mais j'étais tout oreilles, dans un état de suspension intense. Cet état dura peu, heureusement. Il m'enfiévrât.

Tic, tic, tic!

Quoique ce ne fût pas la première fois que j'entendisse ce son, et quoique je me fusse donné pour occupation spéciale de l'entendre, cependant, quand il arriva, il me prit à l'improviste comme un coup de pistolet qu'on aurait tiré à mon oreille.

Tic, tic, tic!

Je portai la main à mon cœur pour en comprimer les battements et recouvrer quelque sang-froid. Puis, me levant, je regardai assez fermement la table; m'en approchai assez fermement; et la saisis assez fermement; mais la lâchai assez lestement aussi. Ensuite, j'arpentai la salle à manger, m'arrêtant de moment en moment, l'oreille tendue pour écouter. Pendant ce temps, en moi, la lutte entre la panique et la philosophie ne restait pas entièrement décidée.

Tic, tic, tic!

Le tic tic s'élevait maintenant dans la nuit avec une effrayante distinction. Mon pouls montait; les battements de mon cœur redoublaient. Je ne sais vraiment ce qui serait arrivé si Démocrite n'était venu à mon secours. Fi! me dis-je, à quoi bon un si bel exemple de philosophie si on ne peut le suivre! Là-dessus je me décidai à imiter le sage et jusqu'à son occupation, son attitude. Reprenant mon fauteuil et mon journal, et tournant le dos à la table, je restai un instant comme plongé dans l'étude. Le tic tic continuait de plus belle. Je l'apostrophai d'un ton goguenard:

— « Allons, tic tic, trêve de plaisanterie, mon ami! »

Tic, tic, tic!

Il semblait me provoquer, l'insolent! il semblait se moquer du triste rôle que je jouais. Son audace m'exaspéra.

— Assez de bruit, tic tic! il est temps que ça finisse! lui criai-je d'un ton quasi résolu.

A peine avais-je parlé, que le tic tic cessa. Jamais obéissance ne répondit plus vite à une injonction. Je ne pus m'empêcher de tourner autour de la table comme autour d'un être raisonnable, quand,—puis-je en croire mes sens?—je vis quelque chose qui se mouvait, se tordait et se rampait sur la table. Ça brillait comme un ver luisant. Instinctivement, je saisis les pincettes; mais songeant qu'il était ridicule d'attaquer un ver luisant avec des pincettes, je les replaçai dans l'âtre. Combien de temps je demurai là, charmé, les yeux fixes, le corps tourné d'un côté, le visage de l'autre, je ne le puis dire; mais, enfin, je me levai, et, boutonnant mon habit du haut en bas, je marchai résolument à la table. Là, aussi vrai que je suis vivant, près du centre du plateau, je vis un petit trou irrégulier, ou plutôt une

sorte de fente, d'où (comme un papillon s'échappant de sa chrysalide) sortait un objet scintillant. Son mouvement était le mouvement de la vie. L'enchantement me gagna. Y a-t-il donc des esprits ? pensai-je. Ceci en est-il un ? Non ; je dois rêver. J'abaissai mon regard vers le feu étincelant du foyer, puis le relevai vers la pâle lumière sur la table. Ce que je voyais n'était pas une illusion d'optique, mais une merveille réelle. Mon émoi s'accrut : Démocrite revint, par bonheur, à mon aide. Quelque apparence surnaturelle qu'il eût, je tâchai de considérer l'étrange objet sous un point de vue purement scientifique. Alors, il me sembla être une espèce de petit insecte brillant et bourdonnant. Je l'examinai avec plus d'attention et de sang-froid. Il relisait, se tordait et continuait à forcer les murs de sa prison. C'était une sorte de punaise. Bientôt, elle fut sur le point de s'échapper. Une pensée me frappa. Courant prendre un verre à boire, je le plaçai sur l'insecte au moment où il quittait définitivement son cachot.

Après l'avoir regardé un instant encore sous le verre, je le laissai à sa place et me retirai assez calme.

Je jure que je ne pouvais comprendre ce phénomène : une punaise sortant d'une table, d'un morceau de vieux bois ! Avait-on jamais ouï dire pareille chose ? Y avait-on songé ? n'importe ! Je me souvins de Démocrite et résolus de me montrer froid. En tous cas, le mystère du tic tic était expliqué. C'était simplement le bruit de la *luciole* en rongant les parois de sa ghegne. Satisfait de cette solution, je résolus d'en tirer parti.

— Ma chère, dis-je le lendemain à ma femme, vous ne serez plus désormais incommodée par le tic tic de notre table. J'y ai mis bon ordre.

— Comment cela ? fit-elle avec quelque incrédulité.

— Oui, répliquai-je d'un ton qui voulait paraître négligent, mais n'était que vaniteux ; oui, j'ai baignonné le tic tic.

En vain me supplia-t-elle de m'expliquer, je ne voulus pas en dire davantage, car je désirais balancer les craintes que j'avais pu manifester auparavant, en lui laissant supposer que la réduction au silence du tic tic était l'œuvre d'un fait héroïque. Mais, quand je descendis pour déjeuner, je trouvai ma femme encore à genoux devant la table et mes filles dix fois plus effrayées que la veille.

— Pourquoi donc m'avez-vous fait ce conte ? s'écria ma femme avec indignation. Vous devriez pourtant savoir combien il serait facile de découvrir la vérité. Voyez cette fente et le tic va plus fort que jamais.

— Impossible ! répondis-je :

Mais, en appliquant mon oreille contre le plateau, j'entendis parfaitement : tic, tic, tic !

Me remettant de mon mieux, je demandai la punaise.

— La punaise ! exclama Julie ; miséricorde divine ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— J'espère, monsieur, que vous n'avez pas apporté de punaises dans la maison, ajouta sévèrement ma femme.

— La punaise ! la punaise ! celle que j'avais mise sous le verre.

— Des punaises dans les verres ! s'écrièrent mes filles ; pas dans *nos* verres, papa ? Vous n'avez pas mis de punaises dans nos verres, n'est-ce pas ?

— Voyez-vous ce trou, cette fente ? dis-je en posant mon doigt sur la place.

— Oui, oui, dit Julie ; c'est ce qui m'effraye tant ; ça ressemble à l'œuvre d'un sorcier.

— Les esprits ! les esprits ! fit Anna.

— Silence ! intervint ma femme. Poursuivez, monsieur, et dites-nous ce que c'est que cette fente.

— Ma femme et mes enfants, dis-je solennellement, hors de cette fente ou de ce trou, comme il vous plaira de l'appeler, tandis que j'étais assis tout seul ici la nuit dernière, une merveilleuse.....

A ce point, je m'arrêtai involontairement, fasciné par les attitudes expectantes et les yeux brûlants de Julie et d'Anna.

— Après, après ? demanda la première.

— Une merveilleuse punaise...

— Une punaise ! dit ma femme ; une punaise sortie de cette table. Et qu'en avez-vous fait ?

— Enfermée sous un verre.

— Catherine ! Catherine ! appela ma femme allant vers la porte, avez-vous vu un verre sur la table, en faisant la chambre ?

— Oui, ma'ame, et avec une abominable punaise dessous.

— Où l'avez-vous mise ? demandai-je.

— La punaise ? Je l'ai jetée au feu et j'ai rincé le verre tant et plus.

— Où est ce verre ? dit Anna. Je suppose que vous y avez fait une marque, pour moi, je ne boirai jamais dedans ; ne le placez jamais devant moi, Catherine. Une punaise ! une punaise ! O Julie ! ô maman, je la sens qui grimpe sur moi !

— Les esprits ! les esprits ! répétait Julie avec terreur.

— Mes filles, dit leur mère, montez à vos chambres, jusqu'à ce que vous puissiez vous comporter comme des êtres raisonnables. Se peut-il qu'une punaise, une misérable punaise, vous mette ainsi

hors de vous ! Je suis étonnée et peinée d'une telle conduite.

Et quand elles se furent retirées :

—Maintenant, dites-moi, poursuit ma femme, est-il vrai qu'une punaise soit sortie de cette table ?

—Je vous l'ai affirmé.

—L'avez-vous vue sortir ?

—Oui.

Ma femme se pencha sur le trou.

—En êtes-vous sûr ?

—Sûr comme de moi-même.

Elle demeura silencieuse, et je commençai à penser que le mystère de la chose l'impressionnait. Je n'en étais pas fâché. Elle tremblait à son tour, et, qui sait ? peut-être appellera-t-elle quelque adepte pour exorciser la table et chasser les esprits.

—Je vais vous dire ce que je ferai, s'écria-t-elle soudainement.

—Quoi donc ? répliquai-je, m'attendant à quelque proposition mystique.

—Nous froterons la table avec ce fameux « insectivore » dont on parle tant.

—Jour de Dieu ! alors vous ne croyez pas aux esprits ?

—Aux esprits !

L'accent de méprisante incrédulité était digne de Démocrite lui-même.

—Mais ce tic tic, ce tic tic ? dis-je.

—Je l'expulserai.

—Non, ma chère, vous allez trop loin. Votre insectivore ne guérira pas la table.

—Ta ! ta ! ta !

Elle appela Catherine et lui ordonna de frotter la table avec de la cire et une brosse. Après une vigoureuse manipulation, le couvert fut mis et nous déjeunâmes, mais sans Julie et Anna. La nappe enlevée, ma femme injecta, à l'aide d'un petit soufflet, une certaine poudre dans le trou, et puis la boucha hermétiquement au moyen d'encaustique. Je proposai un tour de promenades à mes filles.

—Mes pressentiments se sont malheureusement réalisés, papa, me dit Julie.

—Puérilité, ma fille.

—Mais n'est-il pas surprenant qu'une punaise sorte d'une table ?

—Pas du tout ; car il est très-commun de trouver ces insectes dans le bois.

—Mais cette table, qui a plusieurs siècles ?

—Qu'importe ! dis-je gaiement. N'a-t-on pas découvert des crapauds vivants au cœur de rochers aussi vieux que la création ?

—Dites ce que vous voudrez, papa, je sens que ce

sont des esprits. Je vous en prie, faites enlever cette table de la maison.

—Oui, appuya Anna.

—Vous n'y pensez pas, mes enfants, répondis-je d'un air dégagé.

Par une coïncidence singulière, plus leur frayeur augmentait, plus je redevais brave.

Le soir arriva.

A propos de ce tic tic, supposez-vous, me dit ma femme, que nous verrons encore une autre punaise ?

Il est assez curieux que je n'eusse pas encore songé à cela. Je ne pensais pas qu'il y eût des punaises jumelles ! Si, d'aventure, cela était. Je résolus de prendre mes précautions, et, s'il y avait une seconde punaise, de m'en emparer. Dans le cours de la soirée, reprise du tic tic. Vers dix heures, je plaçai un verre sur l'endroit d'où il partait ; puis nous nous retirâmes tous de la salle à manger. Je fermai la porte et mit la clef dans ma poche. Le lendemain matin rien sous le verre ; mais on entendait le tic tic. La trépidation de mes filles recommença. Elles voulaient appeler les voisins ; mais ma femme s'y opposa fermement. Nous serions la risée de toute la ville. Ainsi, on convins de ne rien révéler ; Catherine reçut de sévères instructions ; et, pour plus de sûreté, ou ne lui permit pas d'aller, cette semaine-là, à confesse, de peur qu'elle ne nous trahit.

Je restai tout le jour au logis, et, d'heure en heure, j'examinais la table, j'écoutais avec une fiévreuse attention. Vers le soir, il me sembla que tic devenait plus distinct, et qu'il était séparé de mon oreille par une feuille de bois de plus en plus mince. Je crus aussi remarquer un faible soulèvement ou boursouffure du bois au lieu où j'avait posé le verre. Pour mettre fin à l'attente, ma femme proposa de prendre un couteau et de couper cette saillie ; mais, moins impatient qu'elle, je déclarai que je resterais assis près de la table durant toute la nuit ; car, si je m'en rapportais aux apparences la punaise ferait probablement son apparition avant le matin. Pour ma part, j'avais envie d'être témoin du fait, et de voir les premiers mouvements de l'insecte en brisant coquille. L'idée plut à ma femme ; elle insista pour que Julie et Anna fussent de la partie, afin que leurs sens désabusassent leur esprit des fausses notions qu'elles avaient reçues ; car ma femme assurait que c'était folie de s'imaginer que les esprits fissent tic tic et prissent la forme de punaise.

Ayant fait bonne provisions de chandelles, nous nous assîmes en cercle autour de la table. Pendant

quelque temps, ma femme et moi; nous eûmes une conversation animée. Mes filles gardaient le silence. Puis, ma femme et moi, nous fîmes une partie de whist, mais sans pouvoir décider Julie et Anna à se joindre à nous.

A onze heures et demie, aucun signe de punaise. Ma femme, lasse, jeta les cartes sur la table. Les chandelles répandaient une clarté blafarde. J'allais les moucher, quand un bruit profond, violent et soudain résonna.

Julie et Anna tressaillirent.

Les g-u-u-x, l-s gueux,
S-ont d-s gens heureux,
Vivent.....

C'était un ivrogne qui passait dans la rue.

Je me pris à rire. J'étais vraiment brave comme Duguesclin, et cela entre trois femmes, dont deux à demi mortes de frayeur. J'allumai philosophiquement un cigare, au cri intérieur de : Vive Démocrite ! Je fumais dans un religieux silence, quand : pop ! pop ! pop ! un bruit terrible droit sous la table. Cette fois, nous tressaillîmes tous quatre ; je coupai entre mes dents et avalai la moitié de mon cigare.

— Grand Dieu ! qu'est-ce ?

— Les esprits ! les esprits ! dit Julie.

— Oh ! oh ! oh ! exclama Anna.

— Sottise ! dit ma femme, c'est une bouteille de ce champagne qu'on a apporté ce matin, qui éclate dans la cave. J'avais dit à Catherine de coucher les bouteilles sur le sable, je parie qu'elle aura oublié.

Je terminerai ici les notes consignées sur mon agenda pendant une partie de la nuit.

« Une heure. Nul signe de punaise, le tic tic continue. Ma femme sommeille dans son fauteuil.

« Deux heures. Pas signe de punaise ; tic tic intermittent. Julie et Anna s'endorment.

« Trois heures. Pas signe de punaise ; tic tic assez ferme. Ma femme ronfle doucement

« Quatre heures. Pas signe de punaise ; tic tic vif et régulier. Je bâille fréquemment.

« Cinq heures. Pas signe de punaise ; tic tic faible. Je me sens tout engourdi. Les autres dorment, »

Là s'arrête mon journal.

—Pan ! pan ! pan !

Brusquement arrachés au sommeil, nous bondissons sur nos pieds.

—Pan ! pan : pan !

Julie et Anna poussent des cris de terreur, Je saute sur mon fusil, que j'avais, par précaution, mais sans en rien dire, de peur d'effroyer ces dames, caché dans un coin.

—Grands enfants ! fit ma femme en haussant les épaules, c'est le porteur du journal.

Je jetai les yeux sur la pendule. Il était huit heures.

Ma femme ouvrit alors les volets ; mais, avant qu'elle eût fini, Julie poussa un cri. Moitié dans un trou sous le verre, moitié dehors, apparaissait la punaise, reluisant comme une opale dans l'obscurité générale de la chambre.

Si cette punaise avait eu à son côté une petite épée,—une épée de Dame ;—au cou un petit collier,—un collier de diamants ;—dans ses pattes un petit fusil,—un fusil de bronze ;—dans sa bouche un petit manuscrit,—un manuscrit chaldéen ;—Julie et Anna n'auraient pas été plus émerveillées.

C'était vraiment une belle punaise, une punaise de joaillier, étincelant comme une pierre précieuse aux rayons du soleil.

Julie et Anna n'avaient jamais rêvé de punaise semblable. Pour elles, punaise avait été jusque-là synonyme de hideux. Aussi admiraient-elles celle-là avec une surprise croissante.

—Mais comment cette charmante petite créature a-t-elle pu venir de la table ? demanda Julie.

—Les esprits peuvent venir de partout, répliqua sentencieusement Anna.

—Taisez-vous ! dit ma femme.

—Entendez-vous encore un tic tic ? leur dis-je.

—Non, fut la réponse unanime.

—Bien, alors ; tout est fini maintenant. En conséquence, ce matin je questionnerai sur cette affaire une personne savante...

Par un heureux hasard, je trouvai le célèbre professeur chez lui. L'ayant informé de l'incident, il voulut voir les pièces et m'accompagna jusqu'à la maison. La table fut apportée, les deux ouvertures indiquées, la punaise exhibée, et les détails de l'affaire exposés en présence de ma femme et de mes filles.

—Qu'en pensez-vous, monsieur ? dis-je au savant.

Assujettissant ses lunettes sur son nez, le docte professeur inspecta minutieusement la table, gratta es trous avec la pointe de son canif, mais sans dire un seul mot.

—N'est-ce pas une chose extraordinaire ? demanda anxieusement Anna.

—Très extraordinaire, mademoiselle.

Sur ce Julie et Anna échangèrent un regard.

—Mais n'est-ce pas merveilleux, très-merveilleux ? s'informa Julie.

—Très-merveilleux, mademoiselle.

Mes filles échangèrent de nouveaux regards significatifs, et Julie, enhardie, reprit la parole,

—Et ne croyez-vous pas, monsieur, que c'est l'œuvre du..., de..., des esprits ?

—Des esprits ? non, répliqua sèchement l'homme de la science.

M'adressant au professeur :

—Daignez les excuser, monsieur, et éclairer notre ignorance de vos grandes lumières.

Je ne répéterai pas toutes ses explications, car, quoi que lucide, le bon M. X*** est un peu prolix. Les quelques mots suivants suffiront.

Ce qui nous arrivait, n'était pas tout à fait sans exemple. La table était, je l'ai dit, en pommier, bois qu'aiment beaucoup différents insectes. Les punaises provenaient d'œuf déposés dans l'écorce de l'arbre quand il était vivant. Par un examen attentif du trou d'où avait émergé la dernière punaise, en relation avec les couches corticales du plateau ; par l'allocation d'un pouce et demi le long du grain avant que la punaise se fût rongé une voie pour sortir, et, par le calcul de toutes les couches corticales du plateau, avec une supposition raisonnable pour la quantité enlevée extérieurement lors de la fabrication de la table, il fut démontré que l'œuf avait dû être déposé dans l'arbre quatre-vingt-dix-neuf ans à peu près avant que ce dernier fût abattu. Mais, entre la chute de l'arbre et l'époque actuelle, combien de temps s'était-il écoulé ? La table remontait au moins au seizième siècle. Il y avait donc quelque chose comme trois siècles et demi que l'œuf de punaise avait été déposé dans le pommier. Tel fut,

au moins, le calcul du professeur X***.

—A présent, Julie, dis-je, après l'exposition scientifique de l'affaire (quoique j'avoue ne pas l'avoir tout de suite comprise exactement), où sont tes esprits ? C'est très-surprenant comme cela, mais où sont tes esprits ?

—Oui, où ? insista ma femme.

—Dites ce que vous voudrez, répliqua Julie en élevant le verre où était la punaise, si cette jolie créature n'est pas un esprit, elle nous donne une leçon spirituelle. Car, si après trois cent cinquante ans d'inhumation un simple insecte renaît, éclatant à la lumière, peut-on douter qu'il y ait une glorieuse résurrection pour l'esprit de l'homme ? Les esprits ! les esprits ! s'écria-t-elle avec enthousiasme, je crois encore à ux esprits, seulement je n'y pensais qu'avec terreur.

Le mystérieux insecte ne jouit pas longtemps de sa vie radieuse ; il expira le jour suivant. Mais mes filles l'ont conservé.

Embaumé dans une fiole de cristal remplie d'esprit-de-vin, il repose sur la table de pommier de ma salle à manger.

Et, s'il est quelqu'un qui doute de la véracité de cette histoire, mes filles seront heureuses de lui montrer la punaise et la table, en lui indiquant, sur le plateau de la dernière, deux gouttes de cire à cacheter rouge, marquant les places exactes des deux trous faits par les deux punaises, de même que sont marqués les lieux où sont nés les héros.

ON N'AIME PLUS AINSI.

Un jour d'été de 1862, une jeune dame en villégiature à Cacouna avait demandé au maître d'hôtel s'il avait une personne assez habile pour réparer des dentelles de prix qui venaient d'essuyer un orage.

Un quart d'heure après le propriétaire entra suivi d'une ouvrière.

Si pour être belle, une femme doit avoir les joues rouges, des lèvres roses et un regard vif, la pauvre fille à coup sûr ne l'était pas. Elle avait dix-neuf ans, une figure pâle, des yeux creux, mais triste et doux. Tous ses traits étaient délicats. L'expression douloureuse de sa figure excitait l'intérêt, et la modestie de ses manières lui gagnait tout d'abord l'estime de ceux qui la voyaient. Le fichu qui recou-

vrait son sein était de laine grossière : une étoffe commune et passée formait sa robe, mais la propreté et l'ordre brillaient dans tout son ajustement. Un élégant eût jeté un regard de mépris sur ses mains délicates et maigres ; de larges plis les sillonnaient : c'est qu'elles étaient plus habituées aux fatigues d'un travail pénible, qu'aux soins voluptueux de l'oisiveté.

En la voyant entrer, la dame oublia ses dentelles. Son attention demeura absorbée par la figure touchante de la pauvre jeune fille ; à peine remarquait-elle que son regard fixe la jetait dans l'embaras et qu'une légère teinte de rougeur avait dissipé la pâleur de son front.

— Ma fille, savez-vous apprêter les dentelles ? lui

dit-elle enfin avec l'accent le plus doux de sa voix.

— Oui, madame.

— J'en suis un peu pressée. Il faut absolument que je me remettre en route demain matin.

— Je travaillerai toute la nuit, s'il le faut.

— Mais cela vous fera mal : vous avez l'air de ne pas vous bien porter.

— J'ai pourtant une santé parfaite.

— Vous avez donc du chagrin ?

— Non, madame.

La dame ne poussa pas plus loin ses questions. Elle tira d'une de ses malles le carton de ses dentelles et la jeune blanchisseuse, après les avoir examinées, promit de les rapporter le lendemain à l'heure du déjeuner. Dès qu'elle fut loin, madame X... fit monter l'aubergiste et la questionna sur le sort de l'ouvrière. Elle lui en parla comme d'une fille d'ordre, grande travailleuse, mais du reste connue de peu de gens à cause de la vie retirée qu'elle menait.

Un pressentiment secret, que les belles âmes connaissent seules, avertissait la dame qu'une occasion d'exercer sa bienfaisance l'attendait. La figure pâle de la jeune blanchisseuse la suivit jusque sous les rideaux de sa couche ; elle s'endormit en y pensant : à son réveil ce fut la première idée qui se retraça dans son imagination.

Le déjeuner était servi. L'ouvrière ne tarda pas à arriver : elle apportait dans une petite corbeille de joncs, les dentelles blanches et fraîches comme au sortir du métier.

— Comment t'appelles-tu mon enfant ? lui demanda la dame.

— Suzette Jolicœur Madame.

— J'ai appris que tu étais sage et laborieuse.

— Sage ? oui, je le suis, car j'ai eu de bien honnêtes parents, mais pour laborieuse, je voudrais l'être cent fois davantage.

— Manquerais-tu de travail.

— J'en ai plus que je n'en puis faire, grâce à Dieu.

— Tu désires sans doute te faire un sort, te créer un avenir ?

— Ce serait mon désir.

Et cela pour ?...

— Pour... parce que je pourrais aider bien des malheureux.

— Tu te plainrais à soulager les pauvres ?

— Pas précisément.

— J'y suis, tu as peut-être des parents dans le besoin ?

— Je suis orpheline de père et de mère.

— Eh bien ! c'est une dot que tu veux amasser ?..... Tu te fais....., tu rougis : j'ai deviné.

Dis-moi, sont-ce les veillées ou les larmes qui ont enflammé tes paupières ?

Toutes deux.

— Cette réponse toucha la dame au cœur. Son émotion et toute sa bonté d'âme passa dans le son de sa voix. Elle prit les mains de l'ouvrière et l'attirant à elle :

— Confie-moi, chère enfant, lui dit-elle, le chagrin qui te tourmente. Dis ; pourquoi travailles-tu jour et nuit au risque de perdre ta santé ?

— Hélas, madame !..., j'ai un amant... il est soldat... et je travaille pour le racheter.

— C'est pour cela ! Et madame de X... ne put retenir une larme qui glissa sur sa joue. As-tu déjà mis quelque chose de côté ?

— Dieu a béni mon travail. Depuis deux ans, j'ai amassé \$75.00. Il en faut \$130 au capitaine recruteur. Dans un an j'espère que la somme sera complète.

— Dans un an ! dans une minute, s'écrie la dame en courant à sa cassette. Tiens, pauvre enfant, voilà \$50 sois heureuse.

Suzette resta interdite. Elle ouvrait de grands yeux ; ses lèvres faisaient d'impuissants efforts pour proférer quelques paroles, et, sans l'extrême agitation de son sein et des muscles de sa figure, on eût pu croire qu'elle n'avait pas compris. Épuisée par les efforts qu'elle faisait, elle chancela et tomba sur sa chaise. La dame courut à elle ; appuyée sur ses épaules, elle laissa couler des larmes d'attendrissement avec celles que la joie arrachait à la jeune fille. D'ardents baisers sur la main de sa bienfaitrice furent les seuls remerciements qu'elle put exprimer. Il y a des sensations que les mots n'expriment pas.

Quand ce premier moment de surprise fut passé, la dame s'assit près d'elle et lui dit :

— Et maintenant, Suzette, j'ai un plaisir à vous demander. Conte-moi votre histoire.

— Biens volontiers, madame ; elle est courte et simple : Mon père était un honnête ouvrier, et ma mère une bonne ménagère. Ils mirent tous leurs soins à m'élever pieusement. Je n'avais que onze ans quand ma mère mourut. J'étais encore trop jeune pour me mettre à la tête d'un grand ménage ; mon père le sentit et se remaria. Chacun lui faisait de grands éloges de la femme qu'il prit, mais on en parlait sans la bien connaître. Il ne fallut que quelques semaines pour convaincre mon père qu'il avait pris une femme accariâtre et m'avait donné une fort méchante belle-mère. Mais elle était insinuante ; elle savait flatter son mari qui, au fond, avait beaucoup d'amour pour elle. Tout ce

qu'elle voulait se faisait, toujours elle se donnait raison. Elle ne pouvait me souffrir ; je ne l'aimais guère.

J'avais quinze ans, quand Joseph entra comme ouvrier chez mon père. Il était jeune et beau ; j'avais peu d'expérience. Je ne m'aperçus que je l'aimais que quand ma belle mère m'en fit le reproche ; mais il était déjà trop tard ; je ne pouvais me passer de lui. Le voyant laborieux et fort attaché à ses devoirs, j'imaginai que mon père ne s'opposerait pas à notre union, et qu'elle pourrait se faire sitôt que Joseph aurait obtenu une maîtrise. Hélas ! j'imaginai juste. Seulement j'avais oublié ma belle mère dans mes prévisions. Elle avait destitué ma main, et le peu d'argent que je tenais de ma mère, à un sien cousin, mauvais sujet, ivrogne et cagneux. Je refusai le neveu ; la belle-mère donna son congé à Joseph. Comme je vous l'ai dit, mon père aimait sa femme et voulait avant tout la paix de son ménage. Mais il m'aimait aussi, et ne sachant à qui de sa femme ou de sa fille donner raison, il résolut de ne faire la volonté ni de l'une ni de l'autre. Il défendit l'entrée de sa maison au neveu et m'ordonna de ne plus songer à Joseph. Mais commande-t-on à ses pensées ? Joseph me remplissait la tête autant que le cœur, avant de m'endormir, je rêvais à lui.

Le pauvre garçon était aussi malheureux que moi. Mon père l'avait renvoyé de son atelier. Il errait dans la ville, travaillant tantôt chez un maître, tantôt chez un autre ; ne demeurant longtemps nulle part, car ni ses maîtres ni lui n'était satisfaits. Ils l'appelaient rêve-creux, mauvaise tête, que sais-je encore ? Il n'était, je vous l'assure, ni l'un ni l'autre. Rien de plus gai que lui, avant que son cœur fût à moi.

Si du moins nous avions pu nous voir et nous consoler. Mais ma belle-mère me gardait comme un serin en cage ; elle me tenait sans cesse à ses côtés, et le dimanche elle m'accompagnait à l'église, se plaçant près de moi, et chaque fois que je levais les yeux de dessus mon psautier, un coup de coude me les faisait baisser. Un soir, j'eus l'adresse de m'esquiver. Je descendis devant notre porte respirer l'air. Joseph vint à moi ; il pleurait.

—Chère Suzette, me dit-il, je ne puis vivre davantage ainsi ; il faut que cela cesse ou je me brise la tête.

Je le consolai ; il me promit d'avoir patience et de prier Dieu. J'avais au doigt un petit anneau

d'or ; je le lui donnai en promettant de lui demeurer fidèle.

Peu de temps après, un nouveau prétendant chercha à obtenir ma main. Il n'était ni ivrogne ni cagneux. Le bruit couru que je l'acceptais, et Joseph ne pouvant trouver l'occasion de savoir de moi la vérité, se laissa aller au désespoir et alla s'enroler dans l'armée américaine.

Suzette suspendit son récit pour essayer une larme. Elle reprit :

—Je parvins à le voir encore une fois avant son départ. Quand il me revit toujours fidèle et aimante il comprit la sottise qu'il avait faite et la pleura amèrement avec moi. Mais ces regrets étaient tardifs. Son engagement était pour quatre ans ; il fallut partir ; je ne l'ai pas revu depuis, madame.

Je fus bien malheureuse de me sentir seul. Mon bonheur était de m'asseoir dans le coin d'une fenêtre, avec mon ouvrage ; là je pensais à lui en pleurant. Quand ma belle-mère me surprenait ainsi, s'emportait contre moi, et, ce qui me tourmentait le plus, elle appelait mon Joseph un vaurien. Le démon, dans ces instants, me jeta souvent dans le cœur l'idée de me détruire ; mais grâce à ma bonne mère qui me protégeait sans doute du haut des cieux, je chassais bien vite ces mauvaises pensées, et me fortifiais par la prière.

—Mon père mourut. Je le pleurai, mais il faut le dire, mes larmes se séchèrent bientôt devant la riante pensée que j'étais libre désormais, et que rien ne m'empêcherait plus d'épouser Joseph. Mon père passait pour un homme à son aise ; j'étais son unique héritière. Tout mon désir était qu'il me laissât assez pour délivrer Joseph. Cela obtenu, il ne me souciait guère d'avoir de l'argent. Le travail, l'ordre et la protection de Dieu m'assuraient l'avenir. Mais, hélas ! la Providence me réservait une terrible épreuve. Il se trouva que ma belle-mère, par la mauvaise administration de son ménage, avait dépensé tous les écus que ma pauvre mère avait amassés sou par sou, et de tout ce qu'elle n'avait pas dissipé, elle fit un paquet qu'elle emporta en se retirant chez ses parents. Il ne me restait guère que mon lit et une robe passable pour aller le dimanche prier Dieu dans son temple.

Ma confiance en Dieu me sauva. Je pensai que rien n'était désespéré, si Joseph m'aimait encore. Je lui écrivis. Je lui disais que si ses vœux sur moi étaient honnêtes et que son cœur me fut resté fidèle je voulais être sa femme. Je ne lui cachais point non plus que la seule dot que j'eusse à lui apporter, était un cœur aimant et des mains habituées au travail.

Un mois après, je reçus une réponse. Dieu bénisse celui qui a imaginé l'écriture ! Jamais je n'ai dépensé douze sous avec plus de plaisir que pour payer le port de cette lettre chérie, que j'ai toujours depuis conservée sur mon cœur !

Elle tira de son corset un petit sac de soie qui enfermait la lettre de Joseph.

De la caserne, le...

— Dieu conserve ta santé aussi bonne que la mienne, chère Suzette ; c'est mon premier vœu. Mon second, c'est que tu ne doute plus de mon amour et surtout le désir que j'ai de t'avoir pour femme. Si vouloir suffisait, nos noces ne se feraient guère attendre. La dot que tu me destines est à mon gré bien plus précieuse que la croix que mon général porte à son habit. Mais tous ces projets sont des rêves. Je suis engagé pour quatre ans, et le capitaine recruteur exige \$130 pour me rendre ma liberté. A moins que Dieu ne fasse en notre faveur un miracle bien conditionné, j'ai grand'peur, pauvre Suzette, qu'il faille attendre longtemps. Crois-en ton fidèle Joseph.

Joseph...

N. B. La bague d'or que tu m'as donnée ne quitte pas mon doigt, depuis un certain jour où je l'avais perdue au jeu de dés, dans une cantine. Il faut, m'excuser, ma raison manquait à l'appel. Je me suis mis à fendre et à scier du bois pour gagner de quoi la racheter. J'en suis venu à bout, et voilà.

— Ai-je besoin, madame, reprit Suzette, de vous dire toute la joie que me causa cette lettre ? J'oubliais tout pour la relire sans cesse ; tout excepté pourtant de remercier Dieu de m'avoir conservé le cœur de mon amant. Mais aussi quelle tristesse de penser au terrible obstacle qui s'opposait à notre bonheur. Rentrée dans ma chambre je tombai à genoux. Ah ! Joseph, m'écriai-je en pleurant, nous sommes abandonnés il ne nous reste d'espoir qu'en Dieu et en nous même. Heureusement que Dieu à lui seul est plus puissant que les conseillers des guerres de tout l'univers ; il ne nous abandonnera pas. Après tout, je sais travailler, ma mère m'a habituée à l'activité et à l'économie ; dès ce moment je suis la femme de Joseph et je vais en remplir les devoirs. Mon Dieu, je ne vous demande qu'une chose : la santé.

La confiance rentra dans mon âme, je me sentis forte et courageuse ; il me sembla beau de regagner seule, sans le secours de personne, la liberté de mon ami. Je lui écrivis de prendre patience encore quelques années. Je lui recommandai de ne pas perdre

courage, de se fier à Dieu et à mon amour, de ne plus jouer surtout, et de mettre soigneusement à part tout l'argent qu'il pourrait gagner par son travail. Notre correspondance se borna là. Les lettres coûtent cher, et je pensai qu'il valait mieux revoir Joseph quelques jours plutôt que d'échanger mon argent contre des feuilles de papiers mortes et froides.

Je me mis à l'ouvrage de corps et d'âme. Pendant la première année je ne dormais guère que quatre heures chaque nuit. Des pommes de terre, du pain et du sel, faisaient toute ma nourriture. J'ai perdu à ce régime, les couleurs de mes joues ; mes yeux se sont cavés, Joseph me trouvera bien laide. Mais ne croyez-vous pas, madame, que quand il saura que c'est pour lui que je me suis privée de sommeil, pour lui que j'ai travaillé sans relâche, ne croyez-vous pas qu'il me trouvera encore assez jolie et que mon amour m'embellira de reste à ses yeux ? Pourtant je ne puis me le cacher, depuis quelque temps mes forces s'en vont ; je tremblais que Dieu ne me couchât sur un lit de maladie avant d'avoir fini ma tâche. Mais il a récompensé ma foi, il ne m'a pas éprouvée au delà de mes forces, et sa grâce, aujourd'hui vous envoie comme un ange gardien pour finir mes peines.

Suzette se tut, mais ses larmes et ses regards exprimaient encore à la dame sa profonde reconnaissance. Madame de X... pressa de ses lèvres les joues pâles de la pauvre fille et écrivit dans son calepin le nom de Joseph.

Dans l'excès de sa joie Suzette fut plus d'une heure avant de reprendre sa présence d'esprit. Tantôt elle cherchait bien loin ce qu'elle avait sous la main ; elle prenait ses ciseaux pour son fer à repasser, brouillait tout, riait, pleurait, élevant vers Dieu sa voix reconnaissante. Joseph était au fond de ses pensées. Un oiseau s'abattait-il sur sa fenêtre, elle envoyait ses ailes pour courir par-dessus monts et vallées vers son amant. Ses apprêts de voyage ne furent pas longs. Elle lia deux chemises dans un mouchoir et cousit à fil double et ciré ses \$130 enfermés dans une bourse de peau. Gaie et infatigable, elle commença son pèlerinage.

En débarquant des chars à Richmond pour prendre ceux de Portland, elle s'entendit tout-à-coup apostrophée.

— Où allons-nous comme cela fillette ? s'écria derrière elle un vieux juif qui venait de la joindre.

— A Portland et plus loin encore, répondit Suzette.

— Diable ! c'est bien loin.

— Le royaume du ciel est plus loin encore, et pourtant on y atteint, répliqua-t-elle en souriant.

— C'est vrai, surtout quand on a un bagage aussi léger que le vôtre.

— Et quand on va au devant du bonheur, ajouta-t-elle gaiement.

D'un mot à l'autre, le juif sut si bien faire par ses questions et son adresse, qu'au bout d'un quart d'heure il connut toute l'histoire de Suzette.

— Vous croyez mon bagage léger, lui dit-elle enfin sans défiance. Il l'est moins que vous pensez. J'ai là, dans cette poche \$130 bien comptés, et quoiqu'il y en ait la moitié en grosses pièces, cela ne laisse pas que de me fatiguer un peu la hanche.

— \$130! Malpeste! c'est bien de l'argent, prenez garde de le perdre.

— Soyez sans souci. Je l'ai cousu dans ma poche et de solide façon.

— Il n'y a plus rien à dire.

En causant ainsi, ils arrivèrent dans un petit hôtel où Suzette, résolu de prendre sa couchée, car il fallait attendre le train du lendemain. Elle se fit donner une botte de paille sur laquelle elle s'étendit. Son petit paquet lui servit d'oreiller; elle s'endormit au milieu de sa prière. Quant au juif, il était retiré dans un coin de la grande salle et s'était fait servir un verre d'eau-de-vie. Il était resté le soir à la même place, marmotant dans sa barbe et buvant. Vers les dix heures il avait disparu, sans que personne sût par où il avait passé.

Un rayon de soleil qui frappe Suzette au visage la réveille. Elle se sent légère et forte; sa toilette est vite terminée; elle vérifie son petit paquet, ses deux chemises y sont, puis elle tâte sa poche pour s'assurer qu'elle a son trésor. Hélas! elle ne trouve plus ni poche ni argent, on lui a coupé l'une et volé l'autre.

Son cœur se serre, elle reste immobile les yeux secs et fixes; en cet instant elle doute de la Providence. Les sanglots qui gonflent sa poitrine s'échappent enfin; elle parcourt l'auberge comme une insensée, demande son trésor à tout le monde; on la regarde comme une folle. L'aubergiste, femme grossière, l'accable d'injures,

— Voyez un peu cette coureuse! Je vous le demande, a-t-on une bourse et \$130 dedans quand on couche sur la paille et que l'on voyage avec un paquet de deux chemises à la main? Et si tu les avais ces \$130, Dieu sait comment tu les avais gagnés. Va, c'est bien fait, une honnête fille n'a pas tant d'argent, et bien mal acquis ne profite pas. Décampe.

La preuve Suzette souffrit longtemps, mais reprit

courage; elle travailla de nouveau et la constance à lutter contre les obstacles rencontre toujours quelques occasions heureuses. Tombée malade, elle dut à un médecin probe et généreux la guérison et de plus une petite somme assez ronde qui tendait à accélérer le complément de ses \$130.

Deux ans se passèrent. Chaque jour apportait même travail et même privation. Mais la petite cassette de bois blanc se remplissait; bientôt elle fut pleine. Un soir par un beau couchant du soleil, au chant des oiseaux perchés sur les gouttières et à la lueur des rayons du soleil affaiblis et colorés par les volubulus qui tapissaient la fenêtre de la mansarde, Suzette posa sur son trésor la dernière de ses \$130. Elle le posa à genoux, en pleurant, folle d'aise et d'espoir: vous comprendrez son émotion, vous qui avez une âme.

Elle prépare sur-le-champ tout ce qui lui est nécessaire pour son second pèlerinage d'amour. Mais l'expérience lui a profité; elle agit avec circonspection. D'abord elle porte son trésor chez un banquier qu'elle connaît et qui s'est intéressé à elle. Il lui donne en échange un billet de banque qu'elle coud dans son corset.

Elle marche dix jours: au onzième elle aperçoit à l'horizon les tours crénelées et les bastions d'une place de guerre. C'est là que Joseph est en garnison: c'est là qu'il vit, qu'elle doit le revoir. Elle s'assied sous un arbre pour contempler à son aise le but de ses fatigues et remercier son ange gardien. Portée par l'amour, elle reprend sa route. Déjà elle aperçoit distinctement les sentinelles placées sur les remparts. Dans chaque soldat elle croit voir Joseph, et le cœur lui bat si fort qu'elle est obligée de s'arrêter. A tous les passants qu'elle rencontre, elle demande des nouvelles de son ami; les uns ne lui répondent pas, les plus polis lui rient au nez. La route qu'elle suit côtoie la rive gauche de la ruelle; la ville est sur le bord opposé, à une portée de fusil: mais le chemin s'éloigne brusquement et court rejoindre à un quart d'heure de là un pont de pierre. Cette route n'est que pour les voitures. Un bac abrège ce circuit, et les piétons en profitent. Suzette se détermine à les imiter. Elle arrive trop tard le bac est déjà au milieu du fleuve, les bateliers lui font signe d'attendre le retour.

On dit que ce fut un savant qui inventa le premier des bateaux. Ce fut par un bac qu'il commença. Figurez-vous une embarcation lourde et où se pressent trente ou quarante personnes tant bêtes que gens. Tout cela arrive à la file, il faut une heure avant que chacun soit placé. La machine s'ébranle, son mouvement est insensible, l'es-

pace qui la sépare du bord diminue à peine. Pourtant on arrive. Une rude secousse, capable de irer de leurs rêveries les amants eux-mêmes, annonce que l'on a touché le rivage. Chacun se lève et veut s'élançer. Halte, les chaînes ne sont pas encore amarrées ; il faut consolider les planches du pont. Voilà qui est fait, vous vous croyez à terre. Halte. ! place aux chevaux, ils sortent les premiers, c'est leur droit. A vous maintenant, messieurs. Mais le patron est là qui vous arrête au passage. Il ne laisse passer qu'un à un. Votre tour arrive. Enfin, Dieu vous garde du bac, gens impatients !

Suzette attendait toujours. Elle profite de ce moment de repos pour rafraîchir dans l'eau ses pieds brûlants. Le bac aborde, elle y monte. Le trajet se fit sans malencontre.

Elle marche à grand pas vers la barrière. Les horloges sonnent neuf heures. Mais où ira-t-elle chercher Joseph ? Quelle rue choisir dans ce dédale de rues ? Si un hasard fortuné jetait son amant devant ses pas, quel bonheur d'aller doucement à lui, de passer, par derrière, ses deux mains sur ses yeux.—Devine!—Seerzele le brigadier—Non.—Betzi la couturière.—Pas plus!—Alors c'est vous, mam'zelle Rose, la blanchisseuse.—Eh ! non, c'est ta Suzette, ta fidèle Suzette.—Oh ! bonheur !

Elle avance toujours en caressant ces douces pensées. Une fanfare de trompettes frappe ses oreilles. Le son la conduit sur la place de la parade. Des soldats sont rangés sur deux lignes, ils ont le sabre nu. Suzette approche ; elle voit un malheureux soldat le dos dépouillé et sanglant passer entre cette haie qui le roue de coups, par ordre supérieur.—Le pauvre homme ! pense Suzette. Si mon Joseph est là, il frappe bien doucement, j'en suis sûre. Son cœur est si bon !

Par une curiosité incompréhensible, elle s'efforce de voir la figure du patient. Sous une pâleur mortelle elle reconnaît celle de... Joseph.

Le bruit des trompettes couvre le cri qu'elle pousse et ceux de son amant. Ils tombent presque en même temps évanouis, l'un de douleur, l'autre de saisissement. Une femme compatissante relève Suzette et la porte dans une des boutiques qui entourent la place. Elle revient lentement à elle ; ses yeux interrogent ceux qui l'entourent.—Où suis je ? —Chez de braves gens, ma fille, lui dit la marchande en lui présentant un morceau de sucre imbibé d'éther.

—Est-il mort ? reprend elle avec anxiété.

—Pas encore, reprend un commis ; on ne lui a arraché qu'un peu de peau ; il s'en tire à bon marché.

—Qu'avait il fait ?

—Il s'était, depuis quelque temps, lié avec un mauvais sujet.

Peu de chose. Hier cent cavales les ont rencontrés presque à la frontière, à sept lieues d'ici. Ces messieurs, pour leur éviter la fatigue du retour, les ont pris en croupe et ramenés. Selon la loi ils devaient être fusillés. Mais comme celui que vous venez de voir avait été jusqu'alors un brave militaire, assidu à ses devoirs et aimé de ses officiers, on s'est contenté de lui épousseter le dos.

Suzette n'écoutait plus depuis les premiers mots ces cruelles plaisanteries. Elle tenait sa tête cachée dans ses mains et pleurait.—Voilà donc, pensait-elle la récompense de tant d'amour et de fidélité. Tandis que je travaillais nuit et jour, que je vivais de privations et de veilles, lui hantait de mauvaises compagnies, et prenait la fuite. Ah ! Joseph comment oseras-tu me regarder en face ? Que répondrais-tu à Dieu si tu mourais ?

Le soir venu elle quitta l'asile qu'on lui avait donné. Chancelante et les yeux rouges, elle marcha jusqu'au corps de garde le plus voisin. Elle demande à la sentinelle où l'on a déposé le militaire passé aux verges le matin. A travers les paroles lestes dont le soldat blesse ses oreilles, elle comprend que Joseph est à l'hôpital militaire. On lui indique le chemin ; les portes s'ouvrent à sa prière.

Quelle entrevue ! Joseph étendu sur une botte de foin tournait le visage à la muraille. Suzette s'approcha. Elle pleurait trop pour pouvoir parler. Elle pose ses deux mains sur le bras de son ami. Il tourna la tête vers elle.

—Jésus ! dit-il d'une voix faible, que me veut-on encore ?

Les pleurs de Suzette éclatent en sanglots. Joseph veut se lever sur son séant, mais les forces lui manquent, il retombe. Elle prend une de ses mains et la presse avec ardeur sur son sein. Le malade se retourne encore la fixe longtemps, et comme si quelque commotion galvanique avait soudain rendu à ses nerfs toutes leurs forces, il retire brusquement la main que tenait l'ouvrière, enfonce sa figure sous la paille, en criant :

—Dieu ! Dieu ! c'est mille fois plus douloureux que la bastonnade !

Suzette ne se laisse pas rebuter. Elle reprend cette main qu'on lui cache, et y voit briller l'anneau d'or qu'elle donna à Joseph menuisier, bien avant la mort de son père.

—Tu as encore ma bague, lui dit-elle doucement.

—Et tu viens me la reprendre. Arrache-la. Je ne l'ai pas méritée.

—Tu as donc des regrets ? M'aimerais-tu encore ?

—Plût à Dieu que je ne t'aimasse plus ! Je ne serais ni si coupable, ni accablé de tant de honte.

—Je te pardonne tout ; je veux tout oublier.

—Cher ange ! ne me torture pas.

—Je viens te racheter.

—Ah ! mon Dieu !

—J'ai travaillé pour cela trois ans, jours et nuits. Enfin j'ai réussi à amasser \$130.

—Bon Dieu ! je n'en reviendrai pas ! et il perdit connaissance.

Quand il rouvrit les yeux, sa raison était égarée : une fièvre violente circulait dans ses veines : il était sans mouvement, les yeux fermés, les lèvres brûlantes, grelottant de froid ou suant à grosses gouttes.

Les baisers de Suzette le firent revenir à lui : l'héroïque jeune fille courut chez le capitaine, se jeta à ses pieds, raconta sans le vouloir tout ce qu'elle avait fait pour son amant, se le fit rendre et fut heureuse. On n'aime plus comme cela.

Et pourtant si un trait d'égal dévouement se renouvelle jamais, il viendra d'une femme.

LE VEUVAGE DE MA TANTE.

Ma tante était une dame de constitution robuste, d'esprit résolu et de caractère énergique : c'était ce qu'on appelle une maîtresse femme.

Mon oncle était un petit homme mince et chétif, d'allure paisible et même un peu débonnaire, tout à fait mal assorti avec ma tante. Aussi, remarquait-on que depuis son mariage il dépérissait de jour en jour. L'énergie de sa femme était hors de toute proportion avec ses forces ; elle le consumait à petit feu.

Cependant ma tante prenait de lui tout le soin imaginable. Elle avait toujours une demi-douzaine de médecins autour de son lit ; et comme elle n'aimait pas les demi-mesures, elle exécutait si vigoureusement leurs ordonnances, qu'elle eut bientôt administré à son mari assez de médecines pour remettre sur pied un hôpital tout entier.

Mais rien n'y fit : ni soins, ni remèdes. Plus mon oncle était choyé, plus il s'affaiblissait. Six mois après son mariage, il n'était plus que l'ombre de lui-même, et finalement réduit à sa plus simple expression, il s'éteignit sans bruit, victime de l'aveugle tendresse de sa femme.

Ma tante éprouva le plus vif chagrin de la mort du pauvre cher homme.

Elle lui fit faire un enterrement magnifique, s'orna le cou d'une miniature du pauvre homme large d'un demi-pied, et rassembla cinq ou six de ses portraits, dont elle tapissa sa chambre à coucher. Aussi, le monde éleva-t-il sa conduite aux nues, et déclara-t-il d'une voix unanime que si jamais une femme aussi

fidèle à la mémoire de son premier mari en épousait un second, elle ferait incontestablement son bonheur.

Quelque temps après, ma tante se retira dans une vieille maison inhabitée depuis de longues années, et comme elle voulait y passer le temps de son veuvage, elle y emmena tous ses domestiques.

La maison était située au milieu d'une contrée sauvage, dans un site montagneux et inculte, et distant de près de deux lieues de l'habitation la plus voisine.

Du plus loin qu'ils l'aperçurent, les domestiques commencèrent à faire la grimace. Mais ce fut bien pis lorsqu'ils eurent parcouru ses chambres dévastées, et recueilli de la bouche d'un vieil habitant toutes les histoires de revenants qui avaient cours dans le pays.

Leur désappointement se changea en une véritable panique. La femme de chambre, qui était un peu nerveuse, déclara positivement que, pour tout l'or du monde, elle ne coucherait pas seule dans un pareil nid de hiboux, et le valet de pied, joyeux garçon tout dévoué aux dames, fit tous ses efforts pour la confirmer dans cette heureuse idée.

Ma tante elle-même, malgré son énergie, fut frappée de l'aspect sinistre de la maison. Avant d'aller au lit, elle examina soigneusement les portes et les fenêtres, tira les verroux de sa propre main, et emporta ses bijoux dans sa chambre, avec un trousseau de clefs qu'elle déposa sur une table, au-dessous d'un portrait de son mari, dont elle n'avait pas voulu se séparer.

Puis, ces préparatifs terminés et sa toilette de nuit achevée, elle renvoya sa femme de chambre et s'assit devant une glace ; car, en dépit du violent chagrin que lui causait la mort de mon oncle, c'était une veuve de bonne mine, qui prenait un soin tout particulier de sa personne.

Tout en arrangeant ses cheveux, elle se regardait dans sa glace, tournant la tête d'un côté, puis de l'autre, comme font les dames lorsqu'elles veulent se rendre un compte exact de leurs avantages personnels. Je crois même que ce soir-là elle se livrait à ce petit manège avec plus de persistance que de coutume ; un monsieur du voisinage, qui lui avait fait la cour avant qu'elle fût mariée, ayant envoyé, le jour même, demander la permission de lui rendre ses devoirs.

Elle allait se lever, assez satisfaite de son examen, lorsqu'elle crut entendre un bruit léger derrière elle. Elle se tourna brusquement la tête, mais elle n'aperçut rien autre chose du moins que le portrait du pauvre cher défunt, dont la mine piteuse et résignée n'avait certes rien d'inquiétant.

Elle accorda un profond soupir à sa mémoire, comme elle avait habitude de faire lorsqu'elle parlait de lui dans le monde, et elle se remit à arranger ses cheveux et à penser au gentilhomme.

Mais son soupir avait trouvé de l'écho ; il venait de retentir derrière elle distinct et prolongé. Elle tourna de nouveau la tête. N'ayant rien découvert, elle attribua ces bruits au vent qui pénétrait sans doute dans le corridor par quelque fenêtre mal jointe, et elle allait enfermer sa dernière boucle de cheveux dans une papillote, lorsque tout à coup l'un des yeux du portrait de mon oncle s'anima d'un regard étrange.

C'était dans la glace, où le portrait, auquel elle tournait le dos, se reflétait directement, qu'elle avait aperçu ce regard. Un phénomène aussi singulier ne laissa pas de l'étonner, et, pour s'assurer du fait, elle appuya un instant sa tête sur une de ses mains, et regarda le portrait à travers ses doigts légèrement écartés, tandis que de l'autre main elle déplaçait un flambeau et en faisait tomber la lumière d'aplomb sur l'œil suspect.

L'œil ainsi frappé s'agita un instant en reflétant la lumière, puis il se voila tout à coup, comme of-fusqué de sa clarté trop vive par un clignement que ma tante crut reconnaître et qui était familier à mon oncle lorsqu'il croyait avoir à se plaindre de sa femme.

Ma tante pâlit, et un frisson de terreur la parcourut des pieds à la tête, car elle se trouvait seule

et trop éloignée de ses domestiques pour qu'ils pussent répondre à son appel.

Mais son effroi fut court. C'était, nous l'avons dit, une dame résolue, dont les nerfs étaient solides et l'esprit positif.

Elle se leva en fredonnant un air d'une voix assurée, saisit le flambeau d'une main ferme, en dépit d'un regard foudroyant que lui lança le portrait, et se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit brusquement. Puis, se précipitant dans le corridor, et de là dans l'escalier, elle tomba comme la foudre au milieu de ses domestiques, réunis dans la cuisine, les arma des premiers objets qui lui tombèrent sous la main, et se mettant à leur tête, reprit courageusement le chemin de sa chambre à coucher.

Bien que levée à la hâte, sa petite troupe avait un air respectable et faisait bonne contenance. Seule, la femme de chambre, qui n'avait pas osé rester dans la cuisine, trahissait son effroi en respirant des sels et en gémissant d'une façon lamentable.

— C'est un revenant ! s'écria-t-elle tout à coup.

— Un revenant ! répliqua ma tante d'un air indigné. S'il ose se montrer, je lui tords le cou sans miséricorde.

Puis, pénétrant dans sa chambre, où tout se trouvait dans l'état où elle l'avait laissé, et montrant le portrait de mon oncle à ses domestiques :

— Qu'on enlève ce tableau ? dit-elle d'un ton impérieux.

L'œil de mon oncle s'anima aussitôt, et un grognement sourd partit du portrait. Les domestiques reculèrent, et la femme de chambre, poussant un cri de terreur, se laissa tomber dans les bras du garçon.

— Allons ! qu'on obéisse ! s'écria ma tante en frappant du pied avec impatience.

Le tableau fut enlevé, et de l'intérieur d'un placard adroitement dissimulé derrière la toile, le cocher tira, non sans peine, un grand gaillard à larges épaules et à mine sinistre, armé jusqu'aux dents, mais tremblant alors de tous ses membres et à demi suffoqué, qui se jeta aux pieds de ma tante en demandant grâce.

C'était tout simplement un coquin du voisinage qui avait été domestique chez ma tante et que l'on avait pris pour aider aux préparatifs que nécessitait l'arrivée de ma tante. Il avoua qu'ayant résolu de dévaliser cette dernière lorsque toute la maison serait endormie, il s'était lui-même ménagé le réduit où on l'avait découvert, et que pour être à même de saisir l'instant favorable, il avait percé l'un des yeux du portrait et appuyé le sien sur l'ouverture ; mais que, ne s'étant pas suffisamment réservé d'es-

Pace, il n'avait pu retenir les mouvements et le soupir qui avaient trahi sa présence.

Ma tante aimait la justice prompte et expéditive. Sur ses ordres, les domestiques s'emparèrent du voleur, et, après l'avoir bâtonné de façon à le guérir pour toujours de l'envie de renouveler sa tentative, ils le jetèrent à la porte, et l'envoyèrent se faire pendre ailleurs.

Cette aventure produisit cependant une si pro-

fonde impression sur ma tante, qu'elle prit un parti désespéré.

Le gentilhomme qui lui avait jadis fait la cour étant venu la voir quelques jours après, et lui ayant demandé sa main, elle la lui accorda sans balancer et l'épousa résolument trois mois après. Car, avait-elle coutume de dire ensuite en soupirant, c'est une chose bien triste pour une femme de coucher seule dans une maison isolée.

LES BRULEURS DE FEU.

(HISTOIRE VRAIE.)

C'était un homme bien singulier que le père Toussaint. Il n'avait pas cinquante ans, et cependant ses cheveux déjà blanchis lui donnaient l'aspect d'un vieillard. Sa haute taille s'était courbée au contact d'une douleur qui aurait dû peser bien lourdement sur sa vie, et il soutenait avec un bâton son corps usé et chancelant. Deux rides profonds étaient creusés le long de ses joues amaigris : on sentait que bien des larmes avaient passé par là.

Jamais je ne l'ai vu sourire.

D'où venait-il ? Personne ne le savait. Depuis dix ans qu'il s'était fixé dans notre village, son unique occupation était de cultiver un petit champ attenant à sa maison. La sympathie naît vite entre les paysans : bientôt le père Toussaint fut connu et aimé de tout le monde. On se sentait attiré vers cet homme à l'air doux et bon ; les enfants le respectaient presque autant que le vieux curé du village, et les pauvres le vénéraient comme une providence.

A l'époque où commence ce récit, nous nous rassemblions souvent, au nombre de dix à douze jeunes gens, chez le père Toussaint et nous nous reposions des travaux de la journée, en conversant avec lui et en l'attendant raconter quelque histoire de l'ancien temps : ce qu'il faisait volontiers.

Un jour de la fin du mois d'août, la moisson venait d'être terminée. On entendait dans les campagnes le chant des paysans. L'air était calme et pur ; une brise légère soufflait dans les grands peupliers ; on respirait cette délicieuse odeur des champs qui embaume de parfums si suaves les tièdes soirées d'été. Devant la porte des fermes allaient

et venaient les servantes alertes, qui préparaient le repas des moissonneurs.

Il y avait réunion ce soir-là chez le père Toussaint. Nous avions rentré les sept ou huit cents gerbes de blé que produisait son petit champ, et, pour nous remercier, le brave homme nous avait retenus à souper, comme il le faisait tous les ans.

Pendant le repas, le père Toussaint fut encore plus triste que de coutume ; la joie des autres semblait lui faire mal, et je le surpris plusieurs fois essuyant du revers de sa main des larmes qui tremblaient, prêtes à tomber, au bord de ses paupières.

Vers la fin de la soirée, nous fîmes cercle autour de lui en lui priant de nous dire quelque récit.

— Non, par ce soir ; plus tard, répondit-il en secouant doucement la tête ; demain, mes enfants ; aujourd'hui je ne le pourrais pas.

Il refusa longtemps. Vaincu enfin par nos instances, il commença ainsi :

— Mes chers enfants, l'histoire que je vais vous raconter n'est malheureusement que trop vraie. C'était dans le temps où de graves événements politiques bouleversaient les villes et jetaient le trouble jusque dans nos campagnes. Des bandes de pillards venues on ne sait d'où, parcouraient les villages pendant la nuit et mettaient le feu aux moissons et aux fermes. La terreur et la défiance étaient partout. Déjà sept ou huit incendies s'étaient allumés autour du village d'A***. Chaque matin un ou deux cultivateurs se réveillaient à la lueur des flammes qui consumaient tous avoir. Pour mettre fin à ces désastres, on organisa dans chaque ferme des Patrouilles nocturnes ; tout le monde s'arma et la surveillance la plus active s'établit afin de protéger le

pays contre les sinistres tentatives des *brûleurs de feu*, comme on appelait ces malfaiteurs.

De toutes les fermes situées dans le village d'A** les deux plus importantes étaient celles d'Antoine Giroux et de Nicolas Beaudouin. Ces deux fermiers, loin d'être rivaux et jaloux l'un de l'autre, étaient liés d'une franche et loyale amitié et se rendaient de mutuels services.

Giroux avait un fils, Marcel, grand et fort garçon de vingt ans, qui excellait déjà à conduire une charrue et promettait de devenir, comme son père, un honnête et actif travailleur. L'autre fermier, maître Beaudouin, était resté veuf avec une fille unique, Jeanne, qui, malgré ses dix-sept ans, remplissait déjà à merveille le rôle difficile de maîtresse de maison. Il y avait longtemps que les deux pères s'étaient dit, en regardant leurs enfants : « Nous les élèverons l'un pour l'autre et nous ne ferons qu'une seule famille. » Jeanne et Marcel connaissaient ce projet. Depuis leur enfance, ils avaient vécu côte à côte, partageant souvent les mêmes travaux, les mêmes plaisirs, les mêmes peines. Ils s'aimaient sans se l'être jamais avoué... sans le savoir peut-être. « Nous ne nous quitterons jamais, s'étaient-ils dit bien des fois. » Et le père Giroux et Nicolas Beaudouin souriaient en voyant Marcel et Jeanne bras dessus bras dessous devisant tout bas. « Le joli couple ! » disait-on dans le village. « A quand la noce ? » demandaient les commères.

L'heureuse époque arriva enfin, et il fut décidé que l'union des deux jeunes gens serait célébrée trois jours après la fin de la moisson. La récolte, cette année-là, était magnifique ; les épis étaient tombés nombreux sous les faucilles, et les gerbes de blé, couchées par longues files dans les champs, attendaient un dernier rayon de soleil pour entrer ensuite bien sèches et toutes dorées dans les greniers des fermes. Au milieu des incendies qui avaient dévoré les moissons voisines, Giroux et Beaudouin n'avaient eu, grâce à leur vigilance, aucune perte à déplorer.

Le mariage de Jeanne et de Marcel était vraiment une fête pour tout le village ; le curé l'avait annoncé au prône, le dimanche précédent, et il devait avoir lieu dans quatre jours. La moisson allait être terminée ; les travailleurs s'étaient dit, en quittant leur journée : « Tout sera fini demain. »

Ce soir-là, Giroux annonça que la patrouille de nuit serait plus forte qu'à l'ordinaire et qu'une sentinelle veillerait jusqu'au jour autour de la ferme. « C'est demain notre dernier jour de travail, dit-il à ses moissonneurs, il nous faut doubler de vigilance. La sentinelle devra faire bonne garde. Comme vous

êtes tous fatigués, ce sera Marcel qui veillera : il est jeune, son esprit travaille, il n'y a donc aucune crainte qu'il s'endorme. — Soyez tranquilles, répondit Marcel, en frappant sa poitrine ; j'ai là de quoi m'occuper toute la nuit et le sommeil ne me gagnera pas. Vous n'avez rien à craindre des *brûleurs de feu*. »

Trois garçons de ferme s'armèrent de fourches et de bâtons et allèrent faire une ronde dans la campagne ; les autres se couchèrent, et Marcel, prenant son fusil, fit le guet autour de la maison.

Il y était depuis une heure environ, pensant à Jeanne et au bonheur qui l'attendait dans quelques jours, lorsque tout à coup il crut entendre un bruit de pas se dirigeant de son côté. Il prêta l'oreille attentivement et saisit son arme, prêt à faire feu. Les pas se rapprochaient ; le bruit devenait plus distinct. Il vit une ombre se glisser furtivement derrière la haie de la cour qui conduisait à la grange. « Les brûleurs, » pensa Marcel. L'ombre avançait toujours. « Qui vive ? » cria le jeune homme. Aucune réponse. L'ombre précipita sa marche. « Qui vive ? » répéta Marcel. Même silence. L'ombre allait encore plus vite, et quelques pas seulement la séparait de la grange. Après un troisième et dernier appel, Marcel épaula son arme, une détonation retentit : l'ombre s'arrêta brusquement, chancela un instant, puis on entendit le bruit d'un corps tombant lourdement... et tout rentra dans le silence.

Réveillés par l'explosion, maître Giroux et les gens de la ferme accoururent aussitôt. « Qu'y a-t-il ? » demanda le fermier. « Là... fit Marcel, en montrant la grange ; un brûleur... Je l'ai tué ! » Et il s'appuya au mur pour ne pas tomber : il tremblait de tous ses membres. « Tu n'as fait que ton devoir, mon fils, reprit Giroux ; tu l'as averti, n'est-ce pas ? Tu as crié : « Qui vive ? » — J'ai tué un homme ! J'ai tué un homme ! » répétait Marcel. Pâle, les yeux hagards, il avait l'air d'un criminel. Tout à coup il s'affaissa et perdit connaissance entre les bras de son père. Celui-ci le transporta dans la ferme et essaya de le ranimer. Au bout de quelques instants, Marcel rouvrit les yeux. « Que l'un de vous reste avec moi, dit le fermier à ses domestiques, et que les autres aillent ramasser le pauvre diable. C'est un chrétien ; après tout, et, s'il respire encore, nous essayerons de le sauver. »

Trois hommes sortirent

« Voyons, Marcel, reprit le père, du courage ! Je te croyais plus de cœur que cela. Que diable ! ce n'est qu'un misérable, et puis peut-être n'est-il pas mortellement blessé. — J'ai tué un homme ! J'ai tué un homme ! » On ne put lui arracher d'autres paroles.

Au bout de quelque temps, les valets de ferme rentrèrent, portant un cadavre. « Maître, dit l'un d'eux, c'est une femme, et elle est bien morte. — Une femme ! » s'écria Marcel, et se leva d'un bond.

A la lueur douteuse de la lampe, le corps apparut alors aux yeux de tous, Un même cri s'échappa de toutes les poitrines : « Jeanne ! »

C'était elle, en effet, la douce fiancée de Marcel. Pauvre fille ! Elle était partie le soir de chez elle, apportant au jeune homme la cocarde qu'il devait mettre au jour du mariage et qu'elle avait cousue de ses propres mains. Elle accourait, riant tout bas de la douce surprise qu'elle allait faire à Marcel, et la mort l'avait frappée. La balle avait traversé la poitrine ; Jeanne était tombée sans pousser un cri.

Ici le père Toussaint s'arrêta. De grosses larmes

tombaient de ses yeux. Il suffoquait. Nous nous séparâmes, tristement émus par ce récit.

Deux mois plus tard, tout notre village était en deuil, les travaux étaient suspendus. On s'acheminait vers l'église en parlant à voix basse. Le père Toussaint venait de mourir.

Au retour du cimetière, un grand nombre de personnes entourèrent la vieille garde-malade, qui avait enseveli le pauvre défunt et qui racontait ses derniers moments.

— Figurez-vous, disait-elle, que le père Toussaint portait sur lui une vieille cocarde toute jaunie et comme tachée de sang. Lorsqu'il est mort, il la tenait si fortement entre ses mains, qu'on a dû l'ensevelir avec lui. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?
Je compris tout alors. Pauvre Marcel !

LA PETITE CHANSON DU CERISIER :

Au printemps, le bon Dieu dit : « Qu'on mette la table du petit ver ! » — Aussitôt le cerisier pousse feuille sur feuille, mille feuilles fraîches et vertes.

Le petit ver, qui dormait dans sa maison, s'éveille, s'étend, ouvre sa petite bouche et frotte ses yeux engourdis.

Puis il se met à ronger tranquillement les petites feuilles, disant : « On ne peut s'en détacher. Qui donc m'a préparé un tel festin ? »

Alors le bon Dieu dit de nouveau : « Qu'on mette la table de la petite abeille ! » — Aussitôt le cerisier pousse fleurs sur fleurs, mille petites fleurs fraîches et blanches.

Et l'abeille matinale l'a vu dès l'aurore, et les premiers rayons du soleil l'y conduisent. « Allons boire mon café, se dit-elle ; il est versé dans une si précieuse porcelaine ! »

Que les tasses sont propres et belles ! Elle y trem-

pe sa petite langue, et, tout en buvant, s'écrie : « La délicieuse boisson ! On n'y a pas épargné le sucre. »

L'été vient, et le bon Dieu dit : « Qu'on mette la table du petit oiseau ! » — Et le cerisier se couvre de mille fruits frais et vermeils.

« Ah ! ah ! s'écrie le petit oiseau, voilà qui tombe bien ; j'ai bon appétit ; cela donnera de nouvelles forces à mes ailes et à ma voix, et je pourrai entonner une nouvelle chanson. »

A l'automne, le bon Dieu dit : Enlevez la table tous sont rassasiés. — Et le vent froid des montagnes se met à souffler et fait grelotter l'arbre.

Les feuilles deviennent jaunes et rouges, et tombent une à une, et le vent qui les a jetées à terre, les enlève de nouveau et les fait voltiger dans les airs.

Voici enfin l'hiver, et le bon Dieu dit : « Recouvrez-moi ce qui reste ! — Et les tourbillons de vent amènent les flocons de neige, et toute la nature se repose dans le sommeil.



UNE EPISODE DE 1837.

CHAPITRE I.



A nuit est noire, profonde :
Pas un rayon de lune pour
éclairer l'espace.

Cependant des bruits
étranges, des chants bizar-
res s'élèvent du mont Ba-
ker, limite septentrionale
de la chaîne des Cascades,

dans la Nouvelle-Calédonie.

Cette chaîne, composée de collines reliées par les pics Baker, Rainier, Sainte-Hélène, Hood, Jefferson et Jackson, ourle littoral du Pacifique, à quelque vingt lieues des côtes, et se déploie presque parallèlement à elles, comme un arc, dont les monts Saint-Hélène et Jefferson formeraient les sommets, le mont Hood le point d'appui pour ajuster la flèche.

Situées au 122^o de longitude, les Cascades s'étendent du 49^o latitude N. au 43^o S. Le Rio-Columbia les coupe en deux parties à peu près égales. On peut leur assigner comme bornes, en haut, la baie Bellingham, dans le golfe de Géorgie, vis à vis de l'île de Vancouver, et en bas la rivière Smiths, qui se verse dans l'Océan. Ces bornes ne sont toutefois pas définitives, car après avoir semblé se perdre dans les vallées spacieuses, les Cascades, reparaissent plus robustes, plus sourcilleuses que jamais et projettent d'un côté leur tête chenue jusque sous le pôle, tandis que, par le mont Shasté, elles descendent jusqu'en Californie, baigner leurs pieds aux ondes du Sacramento.

Plusieurs des pics qui, de même que des sentinelles géantes, les dominent de distance en distance, sont volcaniques et sujets à des éruptions fréquentes : de ce nombre, le Baker, haut de 10,700 pieds anglais.

On eût dit que la solitude était complète, dans ces régions incultes et lointaines. Hu moment ou commence notre récit.

Mais, soudain, une flamme claire, pétillante, jaillit à travers les ténèbres : elle embrasse un étroit horizon. Au même instant, des chants se font entendre, et, dans le cercle de feu, on voit, comme sur

le rideau d'une lanterne magique, s'agiter des personnages aux proportions effrayantes.

Le regard est attiré et repoussé tout à la fois.

Au premier plan, vers le faite d'une éminence, un bûcher ; sur ce bûcher deux corps humains ; tout à l'entour une bande d'Indiens, sans armes ; à droite, attaché à un pin, un autre Indien vêtu en trappeur du Nord-Ouest ; sur la gauche une petite troupe de chevaux broutant le gazon, et, par derrière, le Baker dont les flancs abrupts se confondent avec l'obscurité, après avoir dessiné un instant, sous les réverbérations du brasier, leurs crêtes rugueuses, hérissées de pins séculaires.

La plupart des sauvages dansaient, en narrant leur psalmodie, devant le bucher.

Déjà, de ses langues dévorantes, le feu ronge le bûcher entier, quand une des formes humaines, étendues à son sommet, se lève brusquement en poussant un cri de douleur.

Un moment elle reste debout, ceinte par les flammes comme par une radieuse auréole. C'est une femme, jeune, belle, pleine de vie et de grâces.

Cependant, comme ceux qui l'environnent, le sang de la race rouge coule dans ses veines. Mais, ainsi que le captif, elle n'appartient pas à la même tribu, car ses traits nobles et réguliers ne sont pas déformés comme les leurs par ce morceau de bois ou d'os, logé entre la lèvre inférieure et les gencives, qui leur vaut le nom de *Grosses-Babines*.

Sans la brune couleur de sa carnation et sans la légère saillie de ses pommettes, on la prendrait aisément pour une des suaves créations de l'Albane, tant son buste est délicatement modelé.

Elle a une chevelure abondante, dont les boucles soyeuses, aussi noires que l'ébène, aussi brillantes que les reflets du raisin mûr, tombent en grappes pressées sur un col cicelé au tour. Dans le cadre de cette chevelure, ressortent les linéaments d'un visage où la fertilité habituelle de l'expression le dispute à une mélancolie passagère. Si les lignes de sa figure manquent jusqu'à un certain point de symétrie ; si

elles sont un peu dures, il s'échappe de ses grands yeux bruns un rayon de sensibilité qui va droit au cœur.

La richesse de sa taille rappelle les meilleurs modèles de l'antiquité. Une Européenne envierait ses mains menues et longues ; leurs attaches sont souples, ainsi que celles de sa jambe, fine, nerveuse, qui annonce l'agilité jointe à la vigueur.

Au cri de souffrance lâché par cette superbe créature, répondit un cri d'angoisse.

Il fut proféré par l'Indien lié à l'arbre dont nous avons parlé.

Le malheureux fit une puissante mais vaine tentative pour briser ses entraves.

La femme et lui s'échangèrent un profond regard, — regard d'anxiété, de consolation, d'espérance et d'amour, — puis, elle se jeta à bas du bûcher.

Alors, elle opéra un mouvement pour voler vers lui. Mais, des mains rudes, lourdes comme le métal, s'abattirent sur ses épaules et la retournèrent brusquement vers le feu.

— Que ma sœur remplisse son devoir comme il convient à l'épouse d'un grand chef, dit un des sauvages en faisant un signe à ses compagnons.

Les voix de ceux-ci montèrent sur un diapason plus aigu.

Ramenée au brasier, qui épanchait déjà une chaleur intolérable, la jeune femme adressa encore un coup d'œil à son compagnon d'infortunes pour l'engager à la résignation, et, s'armant de courage, elle avança ses bras à travers les flammes, afin de maintenir, dans une attitude allongée, le corps resté sur les troncs de pins brulants.

Ce corps était celui d'un homme mort. L'action du feu en contractait les nerfs, qui se recoquillaient et ramassaient les membres en boule.

En grésillant, il dégagait une odeur infecte, laquelle, ajoutée aux torrents de fumée et à l'ardeur de la combustion, faillit suffoquer l'Indienne. Elle fléchit sur ses genoux, chancela et retira vivement ses mains.

Aussitôt le Peau-Rouge, qui se tenait derrière elle, la frappa d'un bâton garni d'épines :

— Ma sœur est faible ; mais ma sœur honorera jusqu'à la fin son illustre époux, dit-il en ricanant.

La victime de cette brutalité exhala un soupir, qui se perdit dans le sinistre concert que les Grosses-Babines exécutaient autour d'elle.

Cependant, le captif exaspéré redoublait d'efforts pour rompre ses liens. Des hurlements rauques sortaient de sa poitrine. Ses traits altérés, ses veines gonflées, le sueur qui ruisselait sur ses épaules,

attestaient la violence de son émotion. Peut-être serait-il parvenu à se délivrer, mais un des assistants lui asséna sur le crâne un coup de tomahawk ; un flot de sang jaillit ; il fut pris d'un frémissement général, qui dura quelques secondes ; ses muscles se détendirent, sa tête pencha sur le côté et il demeura immobile, comme privé de vie.

Pendant ce temps, la pauvre femme, ranimée par une cruelle fustigation, avait été reconduite au bûcher, où, malgré ses plaintes déchirantes, malgré ses résistances, quatre bourreaux l'obligeaient à poursuivre sa terrible opération. Et pendant ce temps aussi les Grosses-Babines continuaient leur scène infernale. De leurs poitrines bondissaient non plus des chants, mais des beuglements assourdissants ; de leur tambourins frappés à tour de bras, ils tiraient des notes inimaginables, qui retentissaient à plusieurs milles à la ronde ; et au milieu de ce hurvari ils se démenaient comme une légion de démons.

C'était un spectacle hideux, capable de glacer de terreur les plus hardis.

Il se prolongea au-delà d'une heure : et, durant ce long intervalle, l'Indienne fut contrainte de veiller à ce que le cadavre conservât une position convenable.

La crémation finie, notre misérable héroïne avait les doigts calcinés jusqu'aux os, le visage et les mains labourés par des cicatrices profondes.

Son martyre n'était pourtant pas terminé.

De sa main mutilée, il lui fallut recueillir, parmi les charbons incandescents, les cendres du défunt, et les serrer dans un sac de peau de vison, orné de broderies, qu'on avait préparé à cet effet.

Cette nouvelle tâche remplie et le sac suspendu à son cou par une lanière de cuir, la squaw, épuisée s'évanouit. Ce que voyant les Grosses-Babines, ils suspendirent leur brouhaha ; plusieurs creusèrent un grand trou, y enterrèrent soigneusement les restes du bûcher, et un de leurs sorciers s'occupa à rappeler l'Indienne au sentiment.

Ni-a-pa-ah, l'Onde-Pure, tel était le nom de cette Indienne. Elle avait reçu le jour sur les bords du Saint-Laurent, à Caughnawaga, petit village situé à trois lieues environ de Montréal, dans le Bas-Canada.

C'est là que se sont réfugiés les derniers débris de la nation iroquoise, jadis une des plus nombreuses et des plus vaillantes qui existassent sur le continent américain.

Le sang de Ni-a-pa-ah était pur de tout mélange. Par sa mère, la fameuse Vipère-Grise, elle descendait de la Chaudière-Noire, ce chef sanguinaire qui,

vers la fin du XVIII^e siècle, dévasta si impitoyablement les colonies de la Nouvelle-France.

Un an avant le drame que nous venons d'esquisser, Ni-a-pa-ah avait épousé Nar-go-tou-ké, la Poudre, brave sagamo iroquois, non moins illustre qu'elle par ses aïeux. Cette union était heureuse, et tout semblait faire prévoir que la félicité lui tresserait longtemps des couronnes parfumées, car les deux conjoints s'aimaient tendrement, lorsque leur quiétude fut à jamais troublée par un coup du sort.

Nar-go-tou-ké était ambitieux. Elevé près d'une grande ville, il avait reçu quelque instruction, et, quoique l'ennemi des blancs, il ne répugnait point aux plaisirs que procure la civilisation.

Une fois marié, son penchant pour ces plaisirs augmenta. Mais il était pauvre, comme la plupart de ses compatriotes, plus riches en traditions glorieuses qu'en biens personnels. Pour lui, c'eût été s'abaisser que de demander la fortune aux moyens que nous employons ordinairement.

Après avoir médité, il résolut de s'enfoncer dans le désert et d'y entreprendre, pour son compte, la traite des pelleteries.

Nar-go-tou-ké communiqua ce dessein à sa jeune femme. Ni-a-pa-ah ne voyait que par les yeux de son mari. Elle l'encouragea même dans ses projets, car elle désirait vivement visiter le pays de leurs ancêtres, les Grands-Lacs, célèbres par les nombreux exploits guerriers des Iroquois.

Ils partirent donc, malgré les prédictions redoutables de la Vipère Grise, qui leur déclara que le malheur les attendait au-delà des sources de Ladu-anna (1)

Pour ne pas être en butte aux agressions de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui possédait le monopole *exclusif* de la traite et des chasses, depuis le lac Supérieur jusqu'au-delà du Rio-Columba, et de la baie York jusqu'au Pacifique, Nar-go-tou-ké décida d'aller s'établir sur la rivière Tacoutche ou Fraser, aujourd'hui si renommée pour ses mines d'or.

La rivière Tacoutche se déploie entre les 49 ° et 50 ° de latitude nord.

Elle pouvait, à cette époque, passer pour la limite des territoires sur lesquels la Compagnie de la Baie d'Hudson exerçait un empire absolu, puisque cette compagnie avait droit de vie et de mort sur tous les habitants.

Une factorerie, le fort Langley, établi sur le bord méridional, à huit ou dix milles de l'embouchure du cours d'eau, lui appartenait.

(1) C'est ainsi que les iroquois appellent le Saint-Laurent.

C'était un comptoir important pour traiter avec les insulaires de Quadra ou Vancouver et les tribus indigènes cantonnées dans l'intérieur des terres, à l'est des montagnes Rocheuses.

Après un long et périlleux voyage, qui dura plus de neuf mois, Nar-go-tou-ké et sa femme arrivèrent au fort Langley. L'intention du chef iroquois était de se fixer sur la rive septentrionale de la Tacoutche, afin de ne pas s'exposer à la malveillance des agents de la Compagnie, et d'avoir près de son campement un débouché pour les pelleteries qu'il amasserait.

Au poste Langley, il fut parfaitement accueilli par le chef facteur, sir William King, qui non-seulement l'engagea fort à planter sa tente de l'autre côté de la rivière, mais promit de lui acheter ses peaux et de lui fournir les provisions dont il aurait besoin. Il ajouta même qu'il l'aiderait de toute son autorité, si les trappeurs blancs ou les sauvages de la Nouvelle-Calédonie cherchaient à l'inquiéter.

Venus d'un des agents de la Compagnie de la baie d'Hudson, généralement trop jaloux de leurs privilèges pour en abandonner la moindre part sans gros bénéfices, ces promesses étaient brillantes et généreuses à l'excès. Elles devaient avoir un motif caché. Nar-go-tou-ké s'en douta sans le deviner.

Mais il n'échappa point à Ni-a-pa-ah. Elle était femme et découvrit tout de suite la profonde impression que ses charmes avaient produite sur le chef facteur.

Craignant, avec une juste raison, les conséquences de cette impression, elle essaya d'entraîner son mari dans une autre contrée. Malheureusement, Nar-go-tou-ké fut aveugle ou se crut assez fort pour lutter contre le commandant du poste.

Il dressa donc son wigwam sur la rive septentrionale du Fraser, en face du fort Langley.

Pendant quelques semaines, les relations entre les gens de la factorerie et les nouveaux venus furent pacifiques et amicales en apparence. Mais bientôt le chef blanc fit à Ni-a-pa-ah des propositions insultantes qui furent repoussées comme elles le méritaient. La passion de celui-ci s'accrut de tous les dédains qu'il reçut. Voulant la satisfaire quoi qu'il en coûtât, il s'introduisit dans la tente de Nar-go-tou-ké.

Ni-a-pa-ah se défendit avec une énergie qui trompa l'attente du scélérat.

Il la quitta, la rage dans le cœur, et en jurant de se venger.

Cela ne lui était pas difficile; mais les vices ont peur de la lumière, et notre homme n'osa passer

confier à ses subordonnés pour le crime qu'il méditait.

Il s'adressa à Li-li-pu-i, le Renard-Argenté, chef d'un parti d'Indiens Grosses-Babines.

Li-li-pu-i ne demandait pas mieux que d'enlever la belle Ni-a-pa-ah. Il la connaissait, s'en était épris et la convoitait, depuis le moment où il l'avait vue pour la première fois. Mais, allié à la Compagnie de la baie d'Hudson, il n'avait pas voulu s'attirer la colère des Anglais, en s'emparant des deux Iroquois qui paraissaient être sous leur protection spéciale.

Sir William King ignorait cet intéressant détail. Il chargea Li-li-pu-i du rapt, et promit que, s'il réussissait, il lui donnerait une livre de poudre et une bouteille d'eau-de-feu.

Le sagamo accepta. Nar-go-tou-ké et sa femme, surpris au sein de leur sommeil, furent garrottés et entraînés vers les loges des Grosses-Babines, sur les premières rampes du mont Baker.

Li-li-pu-i s'était engagé à faire périr Nar-go-tou-ké et à conduire Ni-a-pa-ah au chef facteur, dans une hutte de chasse que ce dernier possédait à vingt milles environ du fort Langley, près de l'*ienhus* de ses alliés.

Toutefois, en route, Li-lipu-i changea d'idée. Les attraites de l'Iroquoise lui tournèrent la tête. Au lieu de la mener à son rival, il prit la détermination de l'épouser.

Cette détermination fut aussitôt mise à exécution.

Avec la pointe de son couteau, Li-li-pu-i marqua Ni-a-pa-ah sur l'épaule, d'une figure de fer de flèche émoussé, signe de la servitude dans la Nouvelle-Calédonie tout aussi bien que dans la Colombie, et la petite fille de la Chaudière-Noire devint dès lors la femme esclave d'un Grosse-Babine.

Je laisse à penser quel fut le désespoir de Nar-go-tou-ké, témoin impuissant de la cérémonie. Sa douleur ne saurait être comparée qu'à celle de la désolée Ni-a-pa-ah. Mais la noble Iroquoise était bien résolue à se tuer plutôt que de se laisser souiller par son odieux ravisseur.

Un accident survenu à Li-li-pu-i, le soir même de son mariage, prévint cette funeste résolution.

Comme ils s'approchaient du village des Indiens, le cheval du chef s'emporta, et, après une course effrénée dans la montagne, il s'abattit sur son maître.

Quand on releva Li-li-pu-i, il avait cessé de vivre.

Suivant les usages des Grosses-Babines, le corps devait être brûlé sur un bûcher au milieu de la nuit suivante, et sa veuve devait prendre à l'incinération une part aussi active que dangereuse.

On sait comment Ni-a-pa-ah s'acquitta de cette horrible tâche.

Lorsqu'elle eut recouvré ses sens, elle était enfermée et gardée à vue dans la cabane d'un de ses ennemis. A son cou pendait le sac qui contenait ses cendres de Li-li-pu-i. Ce sac, si elle fût restée parmi les Grosses-Babines, elle eût, d'après la coutume, été condamnée à le porter ainsi pendant trois ans, avec défense de se laver ou d'apporter aucun soin à sa toilette. Le terme du deuil expiré, les parents du défunt se seraient livrés à de grandes réjouissances, et, après avoir déposé dans un coffret d'écorce de cèdre et fixé à une longue perche les restes du trépassé, dépouillant Ni-a-pa-ah de ses vêtements, ils l'auraient enduite de colle de poisson liquide et roulée sur un tas de duvet de cygne ; le tout accompagné de danses, festins et tabagies. Enfin, la pauvre femme, ramenée en grande pompe chez elle, aurait joui de la permission de se remarier, si toutefois, comme le dit un voyageur, « elle se fût senti assez de courage pour s'aventurer à courir de nouveau le risque de brûler vive ou d'endurer tous ces tourments. »

Mais Ni-a-pa-ah eut le bonheur d'échapper à ce surcroît d'afflictions.

Nar-go-tou-ké n'avait été qu'étourdi par le coup de tomahawk. Resté esclave chez les Grosses-Babines, il parvint à leur arracher sa femme lorsqu'elle fut guérie de ses plaies, quoique hideusement défigurée et incapable de se servir désormais de ses mains.

Ils prirent la fuite, retraversèrent les steppes immenses qu'ils avaient franchis naguère bercés par des illusions si énivrantes, et rentrèrent à Caughnawagha, au commencement de 1817.

— Ah ! dit la Vipère-Grise, en remarquant le triste état de sa fille, Athahuata (1) m'avait prévenue que cette expédition serait fatale à ma famille ; Athahuata ne trompe pas ceux qui ont foi en lui. Pourquoi mon fils ne m'a-t-il pas écoutée ?

Sans lui répondre, Nar-go-tou-ké abaissa un regard sombre et douloureux sur Ni-a-pa-ah ; puis, relevant les yeux et étendant la main dans la direction de Montréal, qu'on apercevait dans le lointain, il s'écria :

— Là sont les destructeurs de ma race ; là sont ceux qui ont fait pleurer celle qui est la joie et les délices de mon existence ; là, Nar-go-tou-ké détruira ses ennemis ; il fera pleurer à leurs femmes tous les pleurs de leurs yeux.

— Que mon fils prenne garde, qu'il prenne bien

(1) Divinité des sorciers iroquois.

garde l'œil de la Vipère-Grise d'un accent prophétique. Athaënsic (1) est irrité contre lui. Les Habits-Rouges (2), lui seront fatals : ils tueront jusqu'au dernier des Iroquois !

CHAPITRE II.

Plus de trois siècles se sont écoulés depuis que l'illustre Jacques Cartier foula, pour la première fois, le sol sur lequel s'élève aujourd'hui la ville de Montréal. Qui eût osé prédire alors au pilote malouin que, bientôt, ces terres incultes, occupées par des bois inextricables, des landes marécageuses et par la chétive bourgade indienne connue sous le nom de « Hochelaga, » fructifieraient aux rayons vivificateurs de l'industrie et verraient surgir de leur sein une des opulentes cités du Nouveau-Monde ? Qui eût osé le prédire à M. de Maisonneuve, quand, un siècle plus tard à peine, il vint assaïr dans ces plaines les bases de la métropole actuelle du Canada ?

Nous ne saurions mieux comparer l'île de Montréal qu'à un bicorne dont la ville figurerait l'aigrette. Au nord, elle est arrosée par la rivière des Prairies, branche de l'Outaouais [ou Ottawa], et au sud par le Saint-Laurent qui, devant la ville, a plus de deux milles de large.

Adossée à la montagne d'où elle tire son nom, Montréal [Mont-Royal] offre à la vue une sorte de parallélogramme avec ses trois cents rues coupées à angle droit.

La principale voie passagère, la rue Notre-Dame, s'étend du nord à l'est sur un espace de plus de trois milles. Elle est le centre du commerce de détail, le rendez-vous du monde élégant. Des magasins fort coquets, et quelques-uns fort riches aussi, la bordent des deux côtés. Elle est partagée par la place d'Armes sur laquelle on a construit, il y a une trentaine d'années, la cathédrale Notre-Dame, basilique dans le genre néo-gothique, qu'on considère comme le temple le plus vaste de l'Amérique septentrionale. Au-delà on remarque aussi le nouveau Palais de Justice, dont la façade a une grande mine, mais dont la distribution intérieure laisse beaucoup à désirer : son portique appartient au style grec. Il se dresse en face de la place Jacques Cartier, sur laquelle, par un contre-sens risible, ou plutôt par une dérision amère, les Anglais ont élevé une colonne et une statue à l'amiral Nelson !

Parallèlement à la rue Notre-Dame, s'élance la rue Saint-Paul, plus étroite, moins élégante, mais

non moins animée ; elle est envahie par les gros importateurs, dont les immenses magasins descendent jusqu'à la rue des Communes, laquelle longe les quais.

Bâtis en belle pierre de taille à douze ou quinze pieds du niveau du Saint-Laurent, ces quais se déploient devant la ville comme un inébranlable rempart. Pendant la bonne saison, les oisifs et les curieux s'y rassemblent. Peu de promenades présentent, à notre avis, autant d'agréments que celle-là.

En se dirigeant vers le sud, le regard franchit des paysages aussi séduisants que variés, après avoir passé par-dessus le magnifique pont tubulaire « Victoria, » le plus beau du monde, construit dernièrement par le célèbre ingénieur anglais Stevenson.

Qu'il s'arrête sur les nombreux navires de toutes les nations, voiliers ou vapeurs, goëlettes ou trois-mâts, canots ou vaisseaux de guerre, mouillés dans les bassins, qu'il ondule avec les eaux diaphanes du roi des fleuves, qu'il vogue mollement à travers les quinconces de l'île Sainte-Hélène qui, telle qu'une corbeille de verdure, émerge de l'onde vis à vis de la ville, ou qu'avide et amoureux des champs, il saute à l'autre rive du Saint-Laurent, l'œil trouve cent sujets de plaisir, d'instruction, de rêverie, de délices.

C'est un spectacle enchanteur pour l'artiste nonchalant, insoucieux, et pour le spéculateur alerte, farci de chiffres.

Entendez le sifflement des steamers ! suivez ce double panache de fumée qui se balance au faite de leurs noires cheminées ; voyez-vous dans cette atmosphère imprégnée d'odeurs résineuses et aquatiques, ou bien comptez ces boucauts de sucre, ces « quarts » de farine, ces barriques de tabac, ces caisses, ces ballots de toutes sortes amoncelés sur les quais !

Partout l'activité, partout le travail intelligent, partout l'abondance.

Des hommes, des chevaux, des cabrouets se pressent, se froissent, se heurtent. On dirait de l'entrepôt général du trafic du globe.

Mais laissons la rue des Commissaires où nous ramèneront vraisemblablement les incidents de notre récit.

En examinant Montréal à vol d'oiseau, nous voyons la ville s'étager en amphithéâtre dans les plis d'un terrain fortement tourmenté.

Les quartiers limitrophes du fleuve sont exclusivement consacrés aux « affaires. » La majeure partie de la population y est anglaise. Plus loin,

(1) Divinité du mal.

(2) Les Indiens nomment les Anglais *Habits-Rouges* ou *Kingsors* corruption de King Georges (Roi Georges)

en escaladant les premières rues de la montagne, nous rencontrons les rues Craig, Vitré, de la Gauchetière, Dorchester, et la grande rue Sainte-Catherine; plus loin encore, la rue Sherbrooke. Toutes observent un parallélisme remarquable.

Les premières sont habitées par des Canadiens français, la dernière par l'aristocratie anglaise.

Perdue sous des allées d'arbres touffus, la rue Sherbrooke ressemble vraiment à l'avenue d'un Eden. Là on n'entend ni tumulte, ni grincement criard. Le chant des oiseaux, les soupirs d'une romance, les frémissements d'une harpe, le chuchotement d'un piano viennent caresser vos oreilles.

Là, point de luxueux magasins pour fasciner vos yeux, mais des cottages gracieux, des villas pimpantes, des manoirs féodaux en miniature, de vertes pelouses, des jardins émaillés de fleurs pour séduire votre imagination. Là, point de mouvement, point de passants qui vous coudoient, mais le murmure harmonieux du feuillage, des apparitions enchanteuses qui vous ravissent le cœur.

Elle n'est point régulière, la rue Sherbrooke, mais ses méandres sont si mystérieux, sa poussière est si molle, son gazon si doux, ses ombrages si frais.

Et quel merveilleux panorama se déroule à vos pieds, se massé sur votre tête! C'est Montréal, la vigilante, qui chauffe ses fourneaux, ouvre ses chantiers, charge et décharge ses cargaisons, décore ses édifices, agite ses milliers de bras, comme ses milliers de têtes! C'est une montagne dont les sommets altiers déchirent la nue; ce sont de gras coteaux, des bois plus verts que l'émeraude, des vergers où se veloutent et se dorment les fruits savoureux, des parterres embaumés et diaprés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

L'extrémité septentrionale de la rue Sherbrooke aboutit à la rue Saint-Denis, grande artère qui s'appuie perpendiculairement sur la rue Notre-Dame, divise toute la ville du haut en bas et court s'épanouir dans la prairie.

Elle forme la limite du faubourg Québec.

Dans ce faubourg, un des plus peuplés de Montréal, essaient des Canadiens Français artisans, détailliers ou bourgeois. Jadis ses hôtes étaient gens enrichis par la traite des pelleteries. On peut s'en convaincre aisément à l'apparence des maisons que les désastreux incendies de 1852 ont épargnées.

CHAPITRE III

Quoique Montréal ne possédât pas, en 1837, la moitié de la population et des embellissements dont elle s'énergicillit, à juste titre, aujourd'hui, c'était

déjà, par son vaste négoce et son esprit d'entreprise, une des cités les plus importantes de l'Amérique septentrionale. Cette métropole, qui compte plus de cent mille âmes dans son enceinte, n'en avait guère alors que quarante à quarante-cinq. Mais ils étaient doués d'une activité, d'une intelligence commerciale, et d'un amour de l'indépendance qui, dès cette époque, faisaient de leur ville le foyer du libéralisme canadien. Tandis que Québec demeurait immobile dans son corset de remparts, tandis que ses plus nobles familles françaises acceptaient presque toutes sans murmure le joug de la domination anglaise, et que beaucoup courtisaient leurs maîtres, adulaient Son Excellence le gouverneur général, les Montréalais ou les Montréalistes, comme on les appelle dans le pays, protestaient ouvertement contre toutes les exactions du pouvoir, lui faisaient une opposition énergique; et aspiraient les uns à l'indépendance; les autres à l'annexion aux États-Unis; une certaine, mais faible minorité, à un retour sous l'administration française.

Les motifs de leur désaffection étaient divers. Pour les Franco-Canadiens, c'était principalement cette vieille inimitié de race que le temps n'a malheureusement pas effacée. D'ailleurs, peuple conqui, il n'en eût guère été naturel qu'ils supportassent sans se plaindre leurs conquérants.

Pour les Anglo-Canadiens, la vue de l'égalité et de la liberté qui régnaient aux États-Unis, comparées à l'oligarchie aristocratique et tyranique du gouvernement colonial, pouvait être un sujet d'envie. Quoi qu'il en soit, le mécontentement avait atteint ses limites extrêmes. Et les mécontents formulèrent, en 1834, leurs griefs dans un *factum* célèbre, sous le titre *Les quatre-vingt-douze révolutions*, rédigées, en grande partie, sous la direction de M. Louis-Joseph Papineau, le tribun du parti libéral à l'Assemblée législative.

Ce document fut envoyé à Londres. Mais, loin de faire droit à ses instantes réclamations, quoi qu'elles fussent appuyées par lord John Russell, O'Connell et plusieurs membres éminents de la chambre des communes anglaises, le cabinet de Saint-James ferma l'oreille.

Des troubles, bientôt réprimés, éclatèrent, au commencement de 1837, à Montréal et dans les environs.

Alors, le ministère anglais se décida à nommer des commissaires pour s'enquérir des affaires du Canada. Au lieu de pacifier les esprits par quelques concessions, la commission les irrita davantage en provoquant des arrestations.

A la fin d'avril de cette année, plusieurs Montréalais furent incarcérés, et l'exécutif fit lancer une foule de *warrants*, ou mandats d'amener, contre différents individus des campagnes avoisinantes, soupçonnés d'être hostiles à la Grande-Bretagne.

Parmi les suspects se trouvait un Indien habitant le village de Caughnawaga.

Ainsi que nous l'avons dit, le village de Caughnawaga ou du Sault St. Louis s'élève à trois lieues environ de Montréal, sur la rive méridionale du St. Laurent.

[[Là, comme les Hurons à Lorette, près de Québec, se sont réfugiés les derniers rejetons des Iroquois. Cette peuplade, jadis si florissante, qui s'intitulait superbement les Six Nations, et qui, plus d'une fois fit fléchir les armes françaises, est à présent réduite à une centaine de familles de métis, végétant dans la misère. A peine leur reste-t-il le souvenir de ce que furent leurs ancêtres ; à peine savent-ils qu'il n'y a pas deux siècles ils possédaient toutes les régions à l'est et à l'ouest des Grands-Lacs, que le nom seul de leur race faisait trembler les autres Peaux-Rouges et jusqu'aux blancs établis sur les bords du Saint-Laurent et de l'Hudson.

Quoi qu'il en soit, en 1837, le village de Caughnawaga n'était ni mieux, ni plus mal construit qu'il ne l'est maintenant. C'était une réunion de cabanes, avec des toits de chaume ou de planches, d'un aspect repoussant. On les avait groupées près d'une chapelle où un prêtre catholique essayait, chaque dimanche, par des instructions dans leur langue, d'attacher les Iroquois à la religion du Christ.

A l'exception d'un petit jardin attenant au presbytère et de deux ou trois lopins de terre semés de maïs, nulle trace de culture autour des huttes. Mais ça et là des flaques d'eau noirâtre où barbotaient quelques pourceaux étiques et des nichées d'enfants dégoûtants au possible.

Pourtant, au centre du village, on remarquait une maisonnette relativement assez élégante, mais qui, par les matériaux dont elle était composée, sinon par sa forme, affectait le type du wigwam indien.

Des peaux de buffles la recouvraient entièrement. Et, au lieu d'être ouverte à tous les vents ou d'avoir une méchante porte de bois comme les autres, elle se fermait avec un rideau en cuir d'original, orné de broderies en *rassade*, représentant un castor et un grand aigle à tête chauve.

Ces figures étaient le *totem* ou écusson d'un chef. Le castor est (avec la tortue) l'emblème des Iroquois et des canadiens qui le leur ont emprunté ;

l'aigle à tête chauve est un des symboles du pouvoir chez les Peaux-Rouges.

La hutte appartenait en effet à un sagamo. Sa femme, son fils et lui étaient considérés par les habitants du village comme les derniers Iroquois qui n'eussent pas dans leurs veines une seule goutte de sang mêlé.

C'était Nar-go-tou-ké, la Poudre, Ni-a-pa-ha, l'Onde-Pure, sa femme et Co-lo-mo-o, le Petit-Aigle, leur fils unique.

Nar-go-tou-ké portait gaillardement ses cinquante années. Malgré les malheurs qui avaient abreuvé sa jeunesse, et malgré les tribulations nombreuses qui avaient assailli son âge mûr, il se tenait droit vert et ferme comme un chêne robuste que l'ouragan a pu agiter sans le courber jamais.

Ni-a-pa-ha, au contraire, avait profondément ressenti les coups de l'infortune. Elle n'était qu'à l'été de la vie, et déjà une caducité précoce ployait sa taille en deux. Ses cheveux si noirs, si abondants autrefois, avaient tombé et blanchi. Un inextricable réseau de rides sillonnait en tous sens son visage osseux ; de larges coutures jaunâtres tranchaient sur le ton généralement bistré de sa peau et ne rappelaient que trop les atroces tortures auxquelles la pauvre squaw avait été soumise sur le mont Baker.

Ses mains brûlées n'offraient plus que des moignons informes dont elle était incapable de faire usage même pour prendre ses aliments. De ses charmes flétris, il ne lui restait que les yeux, — ces yeux si éloquents dont le rayonnement sympathique reflétait tant d'amour et de mélancolie.

Son amour, elle l'épanchait tout entier, maintenant sur Co-lo-mo-o, l'enfant qu'elle avait eu de Nar-go-tou-ké, un an après leur rentrée de la Nouvelle-Calédonie au Canada.

Né en 1818, le Petit-Aigle avait donc alors vingt ans passés. Beau et vaillant jeune homme s'il en fut. Il tenait de race. Taille élevée, bien prise, membres vigoureux, muscles d'acier, cœur intrépide comme son père, il avait les traits délicats, le regard séduisant de sa mère.

Rompu à tous les exercices corporels, chasseur sans rival, pêcheur des plus habiles, Co-lo-mo-o excellait à tirer de l'arc ou du fusil, à dompter un cheval, à conduire un bateau. Nar-go-tou-ké l'avait fait instruire par le pasteur du village, et le petit-Aigle avait appris, du digne missionnaire, le français, l'anglais, le calcul, un peu de dessin et de musique. Ostensiblement, il pratiquait la religion catholique ; on l'avait baptisé sous le nom de Paul. Son

précepteur s'était flatté un instant de le convertir entièrement et de le faire entrer dans les ordres. Il s'efforça de lui persuader qu'il était appelé, par une faveur divine, à aller prêcher la foi aux Peaux-Rouges de la Baie d'Hudson. Mais le jeune homme avait hérité de sa grand'mère, la fameuse Vipère-Grise, un invincible penchant pour les superstitions indiennes, et les tentatives du bon abbé pour en triompher furent sans résultat.

Eût-il réussi, que les goûts de Co-lo-mo-o l'auraient tourné vers une autre profession.

Jamais, du reste, Nar-go-tou-ké n'aurait consenti à laisser son fils embrasser la carrière ecclésiastique. N'espérait-il point que par lui la race iroquoise revivrait un jour et finirait par reconquérir les territoires dont l'avaient spoliée les Visages-Pâles ?

Cette espérance, le Petit-Aigle la caressait aussi. Il était heureux et fier de la proclamer.

Les Indiens de Caughnawaga obéissaient à Nar-go-tou-ké. Cependant, ils ne se montraient par respectueux et soumis à lui, comme le sont à leurs chefs les Peaux-Rouges du désert américain. Une portion même méconnaissait son autorité et s'était attachée à un sagamo de rang inférieur, qui travaillait à la ruine de Nar-go-tou-ké. L'origine de cette haine remontait au mariage de Nar-go-tou-ké avec Ni-a-pa-ah. L'autre sagamo briguaît alors la main de la jeune fille. Furieux d'avoir été repoussé, il complota depuis ce jour la perte de son rival ; avec la ténacité d'un sauvage, il attendit patiemment que le moment des représailles fût venu. Il se fit des amis, des partisans, et, tandis que Nar-go-tou-ké et les siens se joignaient aux Canadiens-Français pour secourir le despotisme anglais, il se vendit aux agents de la Grande Bretagne.

On le nommait Mu-us-lu-lu, le Serpent Noir.

Dès le mois de mars 1837, Mu-us-lu-lu avait déposé au parquet de Montréal une dénonciation en forme contre Nar-go-tou-ké. Le missionnaire de Caughnawaga eut vent de cette dénonciation ; sans rien dire à celui qui en était l'objet, car il redoutait la violence de son caractère, il chercha à le sauver, par affection pour Co-lo-mo-o. Une démarche près du grand connétable suffit à faire suspendre l'exécution d'un mandat d'arrestation qui avait déjà été dressé contre Nar-go-tou-ké. Ignorant tout, le sagamo, ennemi naturel des Anglais, et le cœur ulcéré par les souffrances que les Grosses-Babines avaient fait endurer à sa femme, le sagamo continua de se concerter avec les chefs des libéraux canadiens pour révolutionner le pays. L'abbé ne lui ménagea pas ses avis indirects, les conseils officieux. Mais Nar-

go-tou-ké ne comprit rien ou ne voulut rien comprendre.

Plus que jamais il se mêlait aux conspirateurs, surtout depuis l'apparition au Canada d'une bande de rappeurs, conduite par un certain Poignet d'Acier, homme d'une force herculéenne dont on racontait des prodiges et que maints vieillards prétendaient avoir vu notaire à Montréal, sous le nom de Villefranche, quelque vingt ans auparavant.

Ce Poignet-d'Acier faisait le désespoir de la police provinciale. Elle avait mis sa tête à un haut prix, vingt mille livres sterling ; mais nul ne savait où le prendre, quoi qu'on le trouvât partout.

Quant à ses gens, dont on évaluait le nombre à plusieurs milliers, ils étaient aussi insaisissables que leur maître. Ce n'était pourtant pas une troupe fictive. On l'avait vue traverser Ottawa, son arrivée des *pays d'en haut* ; on assurait même qu'elle traînait à sa suite des trésors immenses recueillis sur les bords du Rio Columbia. Mais au-delà d'Ottawa elle s'était dispersée, et personne, sauf les affiliés, ne pouvait dire où ses membres avaient élu domicile.

Nar-go-tou-ké le savait bien, lui ! Il ne s'écoulait guère de semaines sans qu'il eût quelque entrevue avec Poignet-d'Acier. Tous deux communiquaient aussi avec MM. Joseph Papineau, Wolfred Nelson et Duvernay, vengeurs de la liberté opprimée ; tous deux tâchaient d'avancer l'heure où ils pourraient venger sur la couronne d'Angleterre les outrages qu'ils avaient reçus de quelques-uns de ses sujets.

CHAPITRE IV

Par une splendide soirée du mois d'avril, Nar-go-tou-ké et Ni-a-pa-ah causaient dans leur hutte.

L'intérieur se composait de trois pièces.

A l'entrée la *salle*, c'était le lieu commun de réunion. Les deux autres servaient de chambres coucher. Ces chambres étaient un luxe inusité chez les Iroquois de Caughnawaga. Du vivant de sa belle-mère, la Vipère-Grise, Nar-go-tou-ké n'avait osé se le procurer, car la vieille *squaw*, fermement attachée aux traditions de ses ancêtres, eût soulevé contre lui la population indienne, sur qui elle exerçait, en sa qualité de *medawin* ou sorcière, une influence irrésistible.

Mais, depuis qu'elle était morte, au commencement de 1830, Nar-go-tou-ké se livrait, dans la mesure de ses moyens, à son goût pour le confort.

Il avait construit sa maisonnette avec une coquetterie bien faite pour piquer davantage la jalousie de Muuslulu, qui habitait une cahute en argile de l'aspect le plus misérable.

Dans la salle où devisaient la Poudre et sa femme, on voyait des trophées d'armes indiennes, fixées contre les murailles blanchies à la chaux ; des peaux de bêtes fauves étaient accrochées çà et là ou tapisaient le sol.

Sur un cuir d'original passé, apprêté à la pierre ponce, et cloué à deux lances, reparaisait encore le blason du chef iroquois.

Un poêle de fonte, quadrangulaire, à deux étages, haut de cinq pieds, large de deux, ronflait au milieu de la pièce, car le temps était froid encore, quoique le soleil commençât à reverdir les campagnes.

Assis sur un escabeau, une poche remplie de plomb en fusion dans une main, un moule dans l'autre, Nar-go-tou-ké s'occupait à couler des balles de fusil, tandis que sa femme lui parlait, accroupie à son côté.

Son costume était celui des habitants canadiens : tunique bleue, capot et pantalons en laine grise fabriquée dans le pays, souliers en cuir de caribou non tanné, et ceinture flechée multicolore.

Ni-a-pa-ah avait conservé le costume national, la couverture en drap bleu foncé, bordée d'une frange étroite jaune clair, les mitas aux longs effilés, les mocassins élégamment brodés.

Sa couverture ramené en capuchon sur sa tête, de façon à cacher la moitié du front, enveloppait étroitement soit buste, retenue à la taille par ses mains mutilées, et flottait en larges plis autour d'elle.

Ainsi embéguinée et drapée on ne voyait de toute sa personne qu'une partie du visage, et, de temps en temps, le bout de son petit pied, quand elle faisait un mouvement.

Une chaîne en or, dont elle se montrait très-vaine, descendait de son col sur son sein et soutenait une grosse montre d'argent, cadeau de son fils, le Petit-Aigle.

Deux chiens de la plus grande espèce, noirs comme l'ébène, dormaient allongés près d'elle, le museau enfoui dans leurs pattes de devant et fourrés jusque sous le poêle.

L'un répondait au nom de Ka-ga-ask, l'Eclair.

L'autre répondait au nom de Ke-ou-à-no-quo-ta, le Nid d'Orange.

—Voilà, dit Ni-a-pa-ah, en jetant un coup d'œil vers l'unique fenêtre de la salle, voilà que le soleil baisse et Colomoo ne rentre plus. Il y a déjà longtemps qu'il est parti. Je voudrais qu'il me lui soit arrivé un accident.

—Quand alla quitta le wigwam, j'ai vu deux voleurs qui se battaient dans l'air. C'est un mauvais présage. Si jamais il m'arrive de retourner à la maison, je serai obligé de sortir.

—Que Ni-a-pa-ah se rassure, interrompit Nar-go-tou-ké, en suspendant son travail. Le fils de ma femme n'est point un novice. Le premier, l'année dernière, il a sauté les rapides avec le Montréalais. J'étais à la roue, près de lui. Je suis certain qu'aucun de nos jeunes gens ne gouverne aussi bien.

—Colomoo sera un grand chef ! répliqua la squaw en relevant la tête avec une expression d'orgueil intraduisible.

—Oui, il aura la gloire de m'aider à chasser les Kingsors des territoires qu'ils ont volés à notre race.

—La Vipère Grise avait tenu l'oreille ouverte au discours d'Athahuata, et il lui avait prédit qu'il arriverait malheur à sa fille dans les pays où le soleil se couche.

A cette allusion, Nar-go-tou-ké frémit ; un éclair de ressentiment traversa son visage. Mais Ni-a-pa-ah tenait ses yeux baissés ; elle ne remarqua point la colère qu'elle venait d'allumer, et imprudemment elle continua :

—La Vipère-Grise avait dit juste. L'esprit l'avait sagement éclairée. La femme de Nar-go-tou-ké a été cruellement punie de sa désobéissance aux recommandations de la Vipère-Grise.

En achevant, la pauvre Ni-a-pa-ah, sortit ses poignets informes de dessous sa couverture et les étendit sous les regards du sagamo.

Aussitôt celui-ci, laissant tomber le moule qu'il avait à la main, se leva, les sourcils froncés, et, frappant du pied avec une violence qui justifiait bien son nom, la Poudre, il s'écria :

—Que le courroux de mes pères s'appesantisse sur moi ! que la foudre du ciel tombe sur ma tête et me réduise en poussière ! que la terre s'entr'ouvre et engloutisse ce qui restera de Nar-go-tou-ké s'il ne venge pas les tortures infligées à Ni-a-pa-ah ! mais que son fils, que Colomoo soit changé en femme, qu'on le condamne à porter toute sa vie un peigne et des ciseaux (1), s'il ne vient pas avec son père châtier les Habits-Rouges des outrages dont un de leurs chefs a abreuvé sa mère !

A ce moment, on siffla devant la maisonnette.

Les deux chiens se dressèrent sur leurs pattes, mais sans aboyer, et étirèrent paresseusement leurs membres.

—C'est Jean-Baptiste, dit Nar-go-tou-ké, en se tournant vers la porte.

Un individu entra en sautillant un nain. Il n'avait pas plus de quatre pieds et demi de haut. Sa tête était énorme, son corps rabougri, fluet, ses

yeux étaient de la dégradation d'un homme chez les sauvages de l'Amérique septentrionale.

jambes grosses et presque aussi longues que celles d'un homme de taille moyenne. Avec cela, elles étaient bancroches, tournées en dehors, de sorte qu'en marchant les pieds se trouvaient à angle obtus, et la gauche dépassait la droite de deux pouces au moins.

—Ce pauvre petit être, si difforme, avait pourtant une figure intéressante et pleine d'intelligence. Mais, pour comble d'infortune, et comme si la nature ne l'eût pas assez maltraité, il était né sourd-muet.

Quels étaient les parents de Jean-Baptiste ? On l'ignorait. Un jour, plusieurs années avant les événements que nous rapportons, il était tombé, comme des nues, à Lachine, village situé exactement en face de Caughnawagha, sur l'autre rive du Saint-Laurent, et y avait fixé sa résidence dans un des magasins abandonnés de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Les habitants de Lachine l'avaient baptisé Jean-Baptiste, du nom de leur patron national, et *sobriquetisé* le *Quêteux*, parce qu'il vivait d'aumônes.

Jean-Baptiste traversait souvent le fleuve pour aller mendier dans les paroisses de l'Est. Bien accueilli par les Indiens de Caughnawagha qui, comme tous les sauvages, pensent que les fous et les estropiés de naissance sont doués d'un pouvoir magique, il s'était pris d'une affection mystérieuse, mais profonde, pour la famille de Nar-go-tou-ké.

Seuls au monde peut-être le chef et son fils pouvaient échanger des pensées avec lui.

Ces communications avaient lieu par des regards et des signes.

Du reste, Jean-Baptiste se montrait très réservé avec les Canadiens et vivait solitaire.

Jamais personne n'avait pénétré dans sa demeure. Il était l'effroi des petits enfants ; les jeunes gens même craignaient de l'affronter, bien que quelques-uns eussent donné beaucoup pour visiter l'intérieur du Quêteux.

Mais, malgré ses infirmités, il possédait une agilité et une force extraordinaires.

Toute cette agilité, toute cette force s'étaient réfugiées dans ses jambes. Ils l'avaient appris à leurs dépens ceux qui s'étaient frottés à Jean-Baptiste. Dès qu'on l'irritait, le nain se jetait sur le dos, ouvrait ses longues jambes, comme un poulpe ouvre ses bras, un crabe ses pinces, saisissait son insulteur, le serrait, et, quelque fut l'adresse et la vigueur de celui-ci, il était incapable de sortir de cet étai qui le pressait de plus en plus, jusqu'à ce que la douleur l'obligeât à implorer son pardon.

La méchanceté ne composait pas le fond du

caractère de Jean-Baptiste, mais il était fidèle à ses rancunes comme à ses amitiés.

Il s'avança dans la salle en jouant avec un bâton noueux, plutôt qu'il ne s'en faisait une aide.

Dans ses yeux, Nar-go-tou-ké lut une nouvelle fâcheuse : le front du sagamo se rembrunit.

Par une mimique aussi rapide que la parole, le nouveau venu étendit l'index vers Montréal, puis vers Lachine, puis éleva dix doigts en l'air, ensuite le bras droit, et rassembla ses mains comme si elles eussent été liées.

Nar-go-tou-ké comprit : dix hommes commandés par le grand connétable accouraient de Montréal pour l'arrêter.

—Merci ! fit-il, en frappant sur son cœur pour témoigner de sa reconnaissance.

Et s'adressant à Ni-a-pa-ah, consternée par cette scène, dont elle devinait à demi la signification :

—Maintenant, prononça-t-il d'une voix ferme, la hache de guerre est déterrée. Quand Colomoo rentrera, que la femme de Nar-go-tou-ké lui dise que son père l'attend. Les Kingsors viendront ici. Bientôt leurs chevelures pendent à la ceinture du sagamo iroquois. Ni-a-pa-ah leur répondra que le chef est parti pour les territoires de chasse. Mais qu'elle prenne garde que le Petit-Aigle ne tombe sous la dent de ces loups-cerviers. La destinée de Nar-go-tou-ké était de venger les os de ses pères qui blanchissent encore sans sépulture, sur les bords des Grands-Lacs ; sa destinée s'accomplira.

—Nar-go-tou-ké permettra-t-il à sa femme de l'accompagner ? demanda la squaw d'une voix suppliante.

—Non, elle doit rester ici, répliqua la Poudre.

Ni-a-pa-ah laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et des larmes emplirent ses paupières.

Cependant le sachem interrogeait Jean-Baptiste du regard.

Avec son bâton, l'autre figura un navire sur le sol.

—Ils s'embarquent pour traverser. Nar-go-tou-ké doit partir, dit le chef.

Il décrocha un fusil à deux coups, suspendit une hache et des pistolets à sa ceinture, plaça le fusil sous son bras, jeta sur ses épaules une robe de peau de buffle, et, serrant la main de sa femme, il lui dit :

—Les yeux de Ni-a-pa-ah ont été rougis par les pleurs qu'elle a versés ; mais Nar-go-tou-ké rougira la terre par le sang de ses ennemis, et un ruisseau de ce sang de lièvre paiera pour chacune de ses larmes. Que Ni-a-pa-ah se réjouisse donc ! qu'elle se rappelle qu'elle descend de la Chaudière-Noire. Le cri de guerre des Iroquois va retentir !

Après ces mots, le sachem, se carrant majestueusement dans sa peau de bison, comme un empereur dans un manteau de pourpre, sortit avec dignité du wigwam, en faisant signe au nain de l'accompagner.

Une fois sur la place du village, Nar-go-tou-ké indiqua du doigt à Jean le chemin de la Prairie.

Le bancal saisit immédiatement le sens de cette indication, et il se mit à arpenter le terrain avec une célérité qui eût fait envie à un coureur de profession.

L'Indien alors descendit au bord du Saint-Laurent. Il sauta dans un tronc d'arbre creusé en forme de canot et suivit pendant quelque temps le cours de l'eau.

A un faible intervalle, on entendait le mugissement des ondes sur les rapides du Sault Saint-Louis.

A chaque instant, des piverts rasaient la surface à tire d'aile, en poussant leur note aiguë, et des bataillons de canards sauvages sillonnaient les airs.

Bientôt Nar-go-tou-ké tourna brusquement à gauche et remonta le courant, en traçant une ligne diagonale.

Devant lui, à trois ou quatre cents brasses, apparaissaient deux flots,

L'un en amont, à une portée de fusil du second et d'un accès assez facile ; l'autre au dessous, hérissé d'écueils, que le fleuve déchirait de ses flots rageurs avec un fracas formidable.

Le pied de ce dernier baigne dans les rapides, et sur sa tête, constamment battue par des vagues aussi hautes que des montagnes qui rejaillissent en poussière liquide dans l'île, se présente comme un front de chevaux de frise en granit, infranchissables.

C'est l'île au Diable, la justement nommée. Elle a au plus un demi-mille de circonférence.

Inabordable par en bas et par en haut, elle n'offre aucune baie, aucune anse, aucune crique sur ses flancs. Bien des gens croient encore qu'il est impossible d'y pénétrer. Du reste, plus d'un batelier audacieux et téméraire a péri en essayant d'aller la reconnaître. Je ne sais rien d'affreux, rien de sauvage comme ce lieu inhospitalier. On dirait qu'il n'a été jeté au milieu du Saint-Laurent que pour narguer l'esprit ingénieux des blancs et servir de trône aux martins-pêcheurs, qu'on voit, en toute saison, insolemment juchés à la cime des rochers et des broussailles qui le défendent.

Il est notoire cependant que quelques canots montés par des Indiens ont réussi à y atterrir.

C'était vers l'île au Diable que tendaient les efforts de Nar-go-tou-ké.

Durant une demi-heure, il scia le courant du fleuve, et, parvenu à la hauteur du premier flot, il

se laissa emporter au fil de l'eau, en imprimant avec sa pagaie, une légère oblique à l'embarcation ; puis, sans s'émouvoir des fureurs de l'élément sur lequel son canot dansait comme une plume que ballotte la brise, sans s'inquiéter des paquets d'eau écumante qui le couvraient à toute minute, il se contenta de maintenir le léger esquif en équilibre, jusqu'à ce qu'il atteignit un chicot en face de l'île au Diable, à vingt brasses de celle-ci.

Le canot dérivait avec une effrayante vitesse.

Lâchant sa pagaie, l'Iroquois s'étendit tout de son long à la proue, et, en rasant le récif si près qu'on eût cru qu'il l'aurait heurté, ce qui pour lui eût été la mort, il empoigna un câble qui flottait devant.

D'abord, il laissa filer le câble dans sa main demi-fermée, car s'il eût arrêté subitement son bateau, le contre-coup l'aurait sans doute fait chavirer. Et, après avoir ralenti, peu à peu, la course du canot, il revint à l'autre extrémité et le fit remonter tout doucement en le halant par la corde.

Cette corde tournait le chicot ; elle était fixée par le bout à un anneau de fer, scellé dans une anfractuosité des rochers de l'île au Diable.

Dès qu'on la tenait, il n'était plus guère difficile, avec des précautions et la connaissance de la localité, d'arriver au but de la périlleuse navigation.

Continuant de haler son embarcation, et se faisant de sa pagaie une gaffe pour l'empêcher d'être brisée par la violence des remous contre les énormes cailloux erratiques dont la côte est jonchée, Nar-go-tou-ké se dirigea habilement à travers les terribles obstacles qui se dressaient autour de lui, et, à la nuit tombante, il débarquait sain et sauf dans l'îlot.

Ayant tiré sur la grève et caché son canot, il se faufila, en rampant sur les pieds et sur les mains, sous des buissons si fourrés qu'ils paraissaient impénétrables, si épineux que quiconque eût ignoré le passage secret pris par l'Indien se fût vainement déchiré le corps pour essayer de les franchir.

Au bout de deux minutes celui-ci déboucha dans une étroite clairière ombragée par un cèdre à la large envergure.

Une cotte de halliers semblables à ceux que Nar-go-tou-ké venait de traverser le cuirassait.

Et à son pied s'élevait un énorme monolithe, représentant une figure étrange, grossièrement sculptée, assise sur une sorte de trône à dossier.

Cette statue avait bien vingt pieds de hauteur et dix de large à sa base. Des mousses, des lichens, des graminées l'habillaient d'une épaisse robe de verdure.

En se redressant dans la clairière, Nar-go-tou-ké découvrit une immense colonne de fumée et de flammes, qui ondulait du côté des rapides en haut de la Prairie.

Puis le glas funèbre du toscin, dont les notes vibrantes dominaient le vacarme de la cataracte, frappa son oreille.

— Qu'est-ce que cela ? mes alliés seraient-ils déjà entrés sur le sentier de la guerre ? murmura-t-il.

Et, s'élançant sur la statue, il grimpa jusqu'aux premiers rameaux du cèdre.

De ce point, l'œil embrassait une vaste circonférence.

Nar-go-tou-ké ne l'eut pas plus tôt atteint qu'il s'écria avec un indicible accent de stupeur :

— Le *Montréalais* est en feu ! Jouskeka, protège mon fils !

CHAPITRE V.

Dans l'après-midi du jour où Nar-go-tou-ké fut obligé de fuir pour se soustraire aux agents de la police, on avait signalé, à Caughnawaga, un vapeur qui paraissait près des îles Dorval.

Ce vapeur était le *Montréalais*, affecté au service du bas et du haut Canada.

Il arrivait de Toronto, et se rendait à Montréal.

Ce steamboat inaugurait la réouverture de la navigation fluviale ; aussi était-il pavoisé de banderoles aux couleurs chatoyantes.

Les Indiens tirèrent au sort pour décider qui aurait l'avantage de le piloter à travers les rapides.

Une vingtaine de petit bâtons (tout autant qu'il y avait de compétiteurs) réunis en faisceau dans la main fermée, et dont l'un était moins long que les autres, servirent à cet effet.

C'est exactement notre jeu de la courte-paille.

Le sort fut favorable au fils de Nar-go-tou-ké.

Quand le *Montréalais* arriva en face de Caughnawaga, Co-lo-mo-o se jeta dans un canot et alla aborder le navire, qui avait renversé sa vapeur pour attendre le pilote.

Le Petit-Aigle amarra son canot à la poupe du steamboat et grimpa lestement sur le pont.

Après avoir salué le capitaine, il se mit au gouvernail.

Un coup de sonnette retentit, la machine du bâtiment lâcha des sifflements stridents ; ses deux hautes cheminées vomirent des torrents de fumée qui ondoyèrent, dans l'espace, comme deux panaches immenses ; un bruit sourd, des craquements s'échappèrent de ses entrailles, et le navire reprit sa course.

A cette époque, la navigation à vapeur était loin d'avoir reçu les merveilleux perfectionnements qui l'embellissent aujourd'hui.

Le *Montréalais* n'avait ni la grâce, ni la beauté, ni l'éclat de nos steamboats actuels. Il ne ressemblait pas plus aux palais flottants, à plusieurs étages, tout resplendissants de glaces, de dorures, qui sillent maintenant les eaux du Saint-Laurent, de l'Hudson ou du Mississipi, qu'un caboteur ne ressemble à un vaisseau de haut bord.

On n'y voyait pas de magnifiques salons, couverts de riches tapis, meublés avec un luxe féérique ; pas d'élégantes cabines presque aussi commodes que les chambres de nos maisons ; et surtout pas cette somptueuse chambre nuptiale (*bride room*) où les jeunes mariés américains aiment à couler leur lune de miel, en faisant une excursion vers quelque paysage renommé.

En 1837, les steamboats canadiens n'étaient rien moins que confortables.

Non seulement vous n'y trouviez point une table aussi délicatement servie que dans les meilleurs hôtels, mais sur la plupart vous ne pouviez même vous procurer à manger ; non seulement les dames n'y avaient pas leur appartement particulier, mais on couchait péle-mêle dans l'entre-pont, sur des cadres superposés et désagréables au suprême degré.

Heureusement que tout est relatif : le voyage en steamboat valait mieux encore que le voyage en goëlette, en patache ou en carriole ; les gens d'alors s'y estimaient fort à l'aise et vantaient très-haut les charmes de leurs bateaux à vapeur.

Ainsi marche le monde. Nos anciens rois manquaient de la moitié des choses qui semblent, à présent de nécessité, absolue pour les prolétaires.

Avant un quart de siècle on se demandera peut-être comment on a pu naviguer jamais dans ces *steamboats* qui nous paraissent si splendides.

De son temps, le *Montréalais* passait pour un chef-d'œuvre d'architecture nautique.

Il avait cent cinquante pieds de longueur, trente de maître-bau, une puissante machine à basse pression, et jouissait d'une réputation de fin coureur justement méritée.

Mais ce qui le faisait préférer à ses rivaux, c'est que, pour la première fois au Canada, on avait élevé sur son pont deux constructions légères en bois blanc, dans lesquelles les passagers pouvaient se réfugier lorsqu'il pleuvait et qu'ils ne voulaient pas s'exposer aux nauséabondes odeurs de l'entre-pont.

Ces constructions s'étendaient à bâbord et à tribord, contre les aubes du vapeur ; elles étaient séparées par un intervalle affecté à la cage de la machine, la logette du pilote, et deux passages pour circuler de l'avant à l'arrière du vaisseau.

Elles formaient deux salles.

Sur la porte de l'une on lisait :

Ladies and gentlemen cabin (cabine des dames et des messieurs.)

Et au-dessous :

No smoking allowed (défense de fumer.)

La porte de l'autre portait cette inscription :

Crew's cabin (cabine de l'équipage.)

La première salle, bien éclairée et garnie de bancs de bois, était chauffée par un petit poêle de fonte. Le public s'y tenait habituellement plutôt que dans l'entrepont, où l'on mangeait et couchait, mais qui ne recevait de jour que par des lampes fumeuses.

Nous n'avons pas besoin de dire que, quand il faisait beau, on se promenait sur le tillac, ou bien on demeurait assis sur les banquettes disposées autour de son platbord.

Le « Montréalais » était encombré de monde.

On y voyait pêle-mêle des Anglais, des Canadiens, des Écossais, des Irlandais, des Indiens, des Yankees ; des marchands, des trappeurs, des bateliers, des bûcherons, des pêcheurs ; des femmes de toutes les conditions, des toilettes distinguées et des vêtements en haillons, des physionomies avenantes et des figures hideuses ; mais par-dessus tout tranchait l'uniforme rouge anglais.

C'était un bataillon de la ligne que le gouverneur du Haut-Canada, sir Francis Head, expédiait de Toronto à Montréal, pour prêter main-forte à la troupe qui y était déjà casernée, car on appréhendait un soulèvement prochain.

Attroupés sur le pont, les passagers devisaient des événements politiques.

Quoique au premier aspect les races parussent confondues, un observateur n'aurait pas manqué de remarquer que les Anglais et les Écossais se rassemblaient d'un côté, les Canadiens-Français, les Irlandais et les Yankees de l'autre.

Ceux-ci s'étaient rangés à l'avant du vapeur, et ceux-là à l'arrière.

Les femmes avaient suivi l'exemple des hommes : les Anglo-Saxonnes à la proue, le reste à la poupe.

Plus encore que les différences de nationalités, les différences d'opinions créaient cette division.

Parmi les passagers ainsi placés à l'avant, on ne pouvait s'empêcher de distinguer trois personnes qui caquetaient et riaient gaiement sans se préoccuper de la sombre gravité de ceux qui les environnaient.

L'une était un homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, les autres deux jeunes femmes fort jolies, fort attrayantes, quoique leur genre de beauté fut en parfaite opposition, car l'aînée avait le teint blanc comme un lis, les cheveux noirs, lissés en bandeaux contre les tempes, l'air doucement mélancolique, et la moins âgée montrait un visage rose comme la pulpe d'une pêche, toujours souriant, que couronnait une abondante chevelure blond-cendré, dont les grappes voltigeaient, par boucles soyeuses, autour de son cou.

Toutes deux étaient coiffées d'un *casque* ou toque de pelletterie, et douillettement emmitouffées dans de chauds manteaux de drap garnis de vison.

Leur compagnon avait aussi la tête couverte d'un casque de fourrure, et sur les épaules un pardessus en peau de castor ; car, bien que le soleil brillât de tout son éclat, la brise était fraîche et piquante sur le Saint-Laurent.

— Mon Dieu, que voilà un sauvage qui a bonne mine ! fit avec la vivacité d'un enfant la plus jeune des dames en voyant Co-lo-mo-o monter sur le vapeur.

— Voulez-vous bien ne pas parler si haut, petite imprudente !

— Et pourquoi, monsieur, je vous prie ?

— Si votre cavalier vous entendait ! répliqua le jeune homme, en la menaçant du doigt.

— Sir William ? Oh ! il est bien trop occupé à débâter contre les Canadiens ; et puis, au surplus, je me soucie de lui comme d'une vieille papillote, ajouta-t-elle en riant.

— Oh ! Léonie, commença l'autre dame...

Mais elle l'interrompit brusquement.

— Dites donc, ma cousine, est-ce que les Indiens que vous commandiez ressemblaient à celui-là ? Alors vous avez eu bien tort d'épouser un vilain garçon comme M. Xavier.

— Est-elle insolente, un peu ! dit le jeune homme en la gratifiant d'une petite claque sur la joue.

— Mais, petite ignorante, ils ont la tête aplatie comme une poire tapée, intervint Xavier.

— Et ma cousine, qui était leur reine, ne l'avait pas la tête aplatie ? reprit Louise avec une tenacité plaisante.

— J'espère, dit le jeune homme.

— Et, s'écria-t-elle vivement, si elle avait eu la tête aplatie comme une poire tapée, est-ce que vous l'auriez épousée, malgré ce grandissime amour qui vous a entraîné dans les pays d'en haut pour aller la chercher ?

Ces paroles furent prononcées avec une expression si comique par la folle créature, que Xavier Cher-

rier, tel était le nom du jeune homme, s'abandonna à un bruyant accès d'hilarité.

Ça n'empêche, poursuivit Léonie, en jetant un coup d'œil sur le Petit-Aigle, qu'on voyait attelé à la roue du gouvernail, dans sa guérite, au-dessus de la machine ; ça n'empêche, c'est une drôle d'aventure que la vôtre, je voudrais bien en avoir une comme ça, moi : être souveraine d'une tribu sauvage jusqu'à vingt ans, puis, tout à coup, rencontrer un parent, comme mon cousin Cherrier, qui vient de la Louisiane, dans le désert, exprès pour moi, m'enlève à mes sujets et me marie. Vraiment, Louise, vous avez eu trop de bonheur ! J'envie votre sort !

Celle à qui s'adressait cette réflexion traîna vers son mari un long regard d'amour.

—Ce serait juste, si vous aviez dit que le trop heureux, c'est moi, dit-il.

—Egoïste ! murmura joyeusement Louise.

—Mais, s'écria Xavier, de quoi vous plaignez-vous, ma belle cousine ! vous avez parmi vos galants un gentilhomme accompli...

—Sir William ! riposta-t-elle avec une moue dédaigneuse.

—Il est très-riche, titré...

—C'est la moindre de mes préoccupations.

—Il vous adore...

Et je le déteste.

—Hypocrite, va ! dit Xavier en la poussant légèrement du genou.

—Vous croyez !

—J'en suis sûr.

—Eh bien, voulez-vous savoir la vérité ?

—Nous vous défions de la dire.

—Oui dà ? répartit-elle d'un ton piqué.

—Parlez, ma chère Louise, car moi je suis convaincue que vous serez franche, dit madame Cherrier.

—Alors, répliqua la jeune fille, de sa voix railleuse, je vous déclare que j'aimerais mieux ce beau sauvage que le noble sir William King.

Une nouvelle explosion de rire accueillit cette plaisante déclaration.

—Ma foi, oui, ajouta Léonie, cette fois d'un accent sérieux ; sir William me déplaît. Et s'il ne tient qu'à moi, jamais je ne l'épouserai. Quoiqu'il soit venu exprès de Montréal pour me chercher chez ma tante où j'étais, Dieu merci, parfaitement, je vous jure que si vous ne m'eussiez pas accompagnée, je ne serais pas descendue avec lui, malgré les ordres de mon père. D'abord il a toujours à la bouche quelques mauvais propos contre les Canadiens... Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela ?

Cette exclamation avait été arrachée à la jeune fille par un violent mouvement de tangage.

—Rien, poltronne ; nous sautons les rapides ; Faites des vœux pour que votre Adonis Peau-Rouge ait le coup d'œil juste et la main ferme, répondit Cherrier.

Le *Montréalais* venait effectivement de s'engager dans un étroit chenal, lequel, serpentant entre les écueils du Sault Saint-Louis, permet aux vapeurs de franchir la dangereuse passe.

De toutes parts l'onde bouillonnait autour du navire et le fouettait de ses gerbes liquides, qui s'égrenaient en des milliards de gouttelettes scintillant aux rayons du soleil à son déclin, comme de la poussière de rubis, avant de retomber, en fine pluie, sur le pont. Tous les passagers avaient suspendu leurs conversations, et, malgré ces rosées consécutives, se tenaient immobiles pour contempler le spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Devant eux, à perte de vue, le fleuve semblait rouler des mamelons de neige, qui s'agitaient incessamment avec la fluidité du vif-argent. Mais, s'abaissant sur le côté, les regards reconnaissaient bien vite que cette neige mobile n'était que l'écume des eaux, hachées par une multitude infinie de rochers de formes et de couleurs variées, disséminés, comme des gradins, sur toute la largeur du Saint-Laurent.

Si cette scène n'a pas le caractère imposant des grandes cataractes, elle est émouvante ; elle produit une certaine sensation d'effroi, la première fois qu'on la parcourt emporté sur un bateau à vapeur.

Le *Montréalais* plongeait entre les récifs, ainsi que plonge, entre des vagues géantes, le navire battu par la tempête ; sa proue se trouvait toujours à plusieurs pieds au-dessous de la poupe, ce qui obligeait les passagers à s'appuyer à la lisse pour conserver leur équilibre. Et, à tout moment, on pouvait craindre qu'il ne se déchirât sur la herse de roc qu'un caprice de la nature a fixée à cet endroit.

Un éblouissement du pilote, un engourdissement passager de son bras, une seconde d'inattention de son esprit, et c'en était fait du vaisseau, de ceux qui le montaient.

Nul n'eût pu échapper à sa destruction. Tous auraient été mis en pièces, lacérés de mille manières avant d'être engloutis par l'abîme inexorable. Une agonie lente, affreuse, sans remède, eût été le seul et triste avantage laissé aux plus vigoureux navigateurs.

Mais Co-lo-mo-o connaissait son métier.

Le *Montréalais*, dirigé par une main expérimentée,

tée, opéra gaillardement la descente : au bout de deux minutes, il se redressait calme et fier dans la baie de la Prairie.

Déjà chacun des passagers souriait de son émoi, ou renouait les entretiens interrompus, et le sifflet éclatant de la machine proclamait le triomphe du vapeur, quand un cri sinistre porta le trouble dans tous les coeurs.

—Le feu ! le feu est au navire !

Ce cri, en mer le plus épouvantable de ceux qui peuvent frapper l'oreille humaine, gagna, de proche en proche, toutes les parties du bâtiment, depuis les cabines supérieures jusqu'à la cale, et bientôt une masse compacte de deux cents individus se foula sur le pont. Je renonce à peindre la stupeur, les exclamations vibrantes, le désordre ! Vainement le capitaine essayait-il de donner des ordres, sa voix ne fut pas entendue, ses gestes ne furent point écoutés.

Cependant on ignorait encore si la terrible nouvelle était vraie ou fausse, lorsqu'une flèche de feu jaillit soudainement, audessous de la cage du pilote, par l'écoutille qui conduisait à la chambre du machiniste.

Co-lo-mo o ne sourcilla point. Sans désertir son poste, malgré la flamme qui grimpait à ses pieds et malgré les clameurs, le bruit inqualifiable, il tourna le cap vers le rivage de Laprairie qu'on distinguait à travers le crépuscule, à un mille de distance au plus.

Par malheur le vaisseau cessa subitement d'avancer, les chauffeurs ayant abandonné leurs fourneaux.

Les passagers et les matelots se ruèrent avec fureur sur les embarcations pendues aux porte-manteaux. Dans leur frénésie, ils renversaient et foulaient sans pitié les femmes, les enfants. Plusieurs râlaient étouffés par la cohue.

Une chaloupe détachée tomba à l'eau et sombra ; une autre fut enfoncée par le poids des personnes qui l'envahirent dès qu'elle eut été mise à flot ; la troi-

sième parvint à s'éloigner de quelques mètres du foyer de l'embrasement qui, en moins de rien, avait pris les plus vastes proportions ; mais le fleuve était jonché de naufragés, se soutenant, se submergeant, se suicidant les uns les autres :—aux premières lueurs de la conflagration, ils s'étaient précipités dans le Saint Laurent. Ces malheureux, hommes et femmes s'accrochèrent désespérément à la troisième chaloupe et la firent chavirer.

Alors, illuminé par les torches fulgurantes de l'incendie, commença un de ces drames palpitants que le pinceau et la plume sont impuissants à reproduire. On vit accomplir des traits de courage héroïque, exécuter des actes d'un égoïsme hideusement sauvage.

Qu'il nous soit permis de tirer le voile sur ce sombre tableau, dont le souvenir ne restera que trop longtemps gravé dans la mémoire des Canadiens ; car la catastrophe coûta la vie à plus de cent cinquante personnes qui périrent, le plus grand nombre par l'eau, les autres par le feu, en un temps serein, à quelques centaines de brasses de la rive, et sous les yeux d'une population intrépide, ingénieuse, bienveillante, que le tocsin avait amenée de tous côtés et qui organisa aussitôt des moyens de sauvetage.

Une poussée de la multitude avait violemment séparé Léonie de ses amis.

Pressée contre le plat-bord, elle crut, un moment, qu'elle allait perdre connaissance. Puis elle se sentit soulevée et lancée par un bras robuste dans l'espace.

La jeune fille tomba à l'eau, ses vêtements la soutinrent à la surface. Mais ce mince secours ne lui pouvait être d'une grande utilité ; car déjà dix mains avides s'allongeaient autour de son corps pour s'y cramponner, pour l'enfoncer dans le gouffre avec elles, en voulant se sauver, lorsqu'un nageur vigoureux la saisit à la taille et l'entraîna loin de ce théâtre d'horreurs.

(A Continuer.)



SCIENCES SOCIALES.

CHRONIQUE DE L'ALBUM.

MON CHER DIRECTEUR,

Il y a déjà longtemps que j'ai promis à vos lecteurs de les initier aux petits secrets et aux douces naïvetés de la Carte du Tendre, telle que Mlle de Scudéry en a dressé le plan au 17^e siècle.

Qu'est-ce que la Carte du Tendre ? Est-ce l'art d'aimer ? Peut-être ; mais rassurez-vous, Mlle de Scudéry n'a pas plagié Ovide, qui est, vous le savez, l'auteur d'un livre qui a précisément pour titre le sujet en question.

Non, la Carte du Tendre, avec ces grandes lignes géographiques, et l'enseignement qui découle de ses différentes positions topographiques, date bien du 17^e siècle, de l'époque des Précieuses, de l'Hôtel Rambouillet, etc.

Pascal a dit : " Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir. "

Ce mot profond a sa place en tête de la Carte du Tendre ; car il en donne l'explication. En effet, la Carte du Tendre vous enseigne à pénétrer jusqu'au cœur de votre belle, mais vous allez voir comme il vous fait cheminer lentement. Non, ce n'est pas notre siècle de progrès, notre siècle d'argent, avec ses formules brutales : *time is money ! Go a head ! Make money !* qui aurait pu inspirer son roman à Mlle de Scudéry. Il fallait le beau temps du 17^e siècle, où les belles Précieuses avaient donné tant de puissance et tant d'attraits aux nobles et spirituelles causeries de salon, alors que le cœur ne s'attachait guère qu'après que l'esprit avait lui-même été séduit par les douces jouissances de l'art et de la littérature.

Pascal dit encore : " L'amour donne de l'esprit et il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire ; cependant il faut plaire, et l'on plaît. "

Cette adresse pour aimer, Mlle de Scudéry en a tracé la poétique savante à l'usage des amoureux de son temps.

Maintenant, j'avertis mon lecteur que je mets peu du mien dans cet article ; j'emprunte largement à M. Eugène Forqueray, qui a publié, en 1847, une belle étude sur l'ouvrage de Mlle de Scudéry.

Sachez donc, amis lecteurs, que le pays du *Tendre* est séparé en deux par le fleuve *Inclination*, qui

coule au milieu. Or, voici la première finesse de Mlle de Scudéry : comme l'amour par inclination n'a pas besoin de raisons pour éviter deux personnes, qu'il s'alimente de lui-même, que les qualités des amoureux, leurs mérites, leur caractère, n'y sont pour rien, qu'il ne s'agit pas là en un mot d'escarmouches galantes, Mlle de Scudéry n'a pas dessiné de village allégorique sur le fleuve *Inclination*, " qui va si vite, dit-elle, qu'on n'a pu faire de logement le long de ses rives. " Il se précipite donc tout droit de *Nouvelle-Amitié*, et en passant sous le pont de *Tendre-sur-Inclination*, dans un endroit bordé de Nachures, qui est encore de l'eau et qui s'appelle la *Mer Dangereuse*. Dans la *Mer Dangereuse*, on voit se dresser çà et là des rochers à mine étrange et d'un dessin rébarbatif ; ce sont sans doute les écueils, — *infames Scopulos*, — jalousies, soupçons, perfidies, désenchantements, sur lesquels vinrent se vider tant de barques si joyeuses, si retentissantes d'éternels serments d'amour au départ. Au delà de cette *Mer Dangereuse*, où il faut ramer avant d'aborder à l'amour heureux, s'élève le mystérieux rivage plein de promesses enivrantes des *Terres inconnues*. " Inconnues, dit Mlle de Scudéry, parce qu'en effet nous ne savons pas ce qu'il y a. "

Combien croyez-vous, chères lectrices, qui ne songez pas sans un soupir, aux écueils de la *Mer Dangereuse*, qu'il faut traverser à tout prix, avant de jeter l'ancre dans le port trois fois béni de l'amour heureux, — combien croyez-vous qu'il y ait de moyens au monde d'aimer et d'être aimé ? — Après l'*Inclination*, dont nous venons de nous occuper, il n'y en a plus que deux, qui sont l'*estime* et la *reconnaissance*.

Le pays d'*estime* est situé à l'ouest du fleuve de l'*Inclination* ; la *reconnaissance* est à l'est.

Le pays d'*estime* mène naturellement à *tendre sur-estime*, sur la mer dangereuse ; le pays de *reconnaissance* conduit également à *tendre-sur-reconnaissance*, qui baigne le pied de ses murailles dans la même mer.

Mais si vous croyez, dit M. Forqueray, qu'il n'y a qu'à s'ébattre dans la contrée en prenant le premier chemin venu, vous vous trompez étrangement : vous manquerez la ville du *tendre*, vous n'arriverez pas du tout à la *mer dangereuse* : sous vous

noierez infailliblement dans un lac et une autre mer, que les dieux ont traiteusement apostés dans les deux empires. L'un, le lac, creusé dans le pays d'estime, est réglé de hachures uniformes et d'une odieuse rectitude : c'est le lac *d'indifférence*. L'autre, la mer qui borne la Reconnaissance à l'ouest bouillonne au contraire de hachures tourmentées en ondes monstrueuses, qui se rencontrent par le bout, de façon à former des angles menaçants en manière de vagues ; au milieu ballote une galère qui va sombrer ; son gouvernail est en l'air, ce qui prouve que l'équipage ne peut plus la diriger au milieu de la tourmente ; au mât flotte une voile terminée par trois petits festons, c'est-à-dire déchirée par les autans furieux : c'est la mer *d'inimitié*. Voilà donc la difficulté ; il s'agit d'arriver à Tendre-sur-Estime sans tomber dans le lac d'Indifférence, ou à Tendre-sur-Reconnaissance sans s'aller jeter dans la mer d'Inimitié.

Vous le voyez, chères lectrices, la situation se corse, comme on dit au théâtre. Il s'agit d'éviter l'indifférence qui laisse le cœur froid comme un mort dans sa tombe, ou l'inimitié qui fait de la vie une série interminable de difficultés intestines, et d'orages menaçants.

Pour éviter l'une ou l'autre, quand vous êtes dans le pays d'estime, en sortant de *Nouvelle-Amitié*, prenez garde d'aller jamais à *Négligence*, petit bourg qui est à droite, à cinq ou six lieues : car c'est du bourg de *Négligence*, que vient tout le mal. De *Négligence* on s'en va en se promenant à *Inégalité*, *d'Inégalité* à *Tièdeur* ; de *Tièdeur* on pousse jusqu'à *Légereté*, et quand on est à *Légereté*, sans qu'on s'en aperçoive, la moitié du chemin est déjà faite. Huit lieues plus loin, on tombe dans *Oubli*, de là au lac il n'y a qu'un jour de marche et tout est fini.

De même, quand vous avez dessein d'arriver à Tendre-sur-Reconnaissance, pour vous garder de la mer d'Inimitié, n'allez jamais au village d'*Indiscrétion* ; c'est le chemin de *Perfidie*, qui à l'air du monde le plus tentant et le plus hospitalier avec son énorme porte toute grande ouverte ; *Perfidie* mène par une pente douce à *Médisance* et à *Méchanceté* ; de *Méchanceté* on tombe tout-à-coup dans cet océan de haine qui bat si furieusement la malheureuse galère, et c'est pour jamais. Le rivage est haut, glissant, escarpé ; devant vous s'élève une montagne sans verdure, aux flancs désolés, qui se dresse à pic sur le bord et qu'on ne peut gravir pour rentrer dans le pays : c'est l'*Orgueil*.

Mais ce n'est pas tout que de ne pas se noyer en chemin, encore faut-il prendre tous les moyens d'arriver sûrement, sinon promptement.

Si l'on a du goût pour Tendre-sur-Estime, conti-

nue Forqueray, et que l'on soit doué du génie particulier que réclame ce genre de tendresse, car il s'agit là de belles parades littéraires sous les yeux de la dame, on s'en va de *Nouvelle-Amitié* à *Grand-Esprit*, « parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime. » Quand on s'est reposé à *Grand-Esprit*, on fait une pointe du côté de *Jolis-Vers*, car c'est l'opération du Grand-Esprit dans les commencements d'une amitié. » *Jolis-Vers* mène à *Billet-Galant* d'abord et à *Billet-Doux* ensuite ; *Billet-Galant* n'est encore qu'un exercice de bel esprit, *Billet-Doux* commence à être quelque chose de plus intime qui touche le cœur. Or, le cœur peut être touché à loisir, maintenant que l'Amoureux a fait vibrer la corde littéraire et remué dans l'intelligence le souvenir des belles choses lues.—On a bien raison de dire que la littérature mène à tout. Il est vrai que Villemain ajoutait : « à condition d'en sortir. » ...

Voici donc l'Amoureux entré par la porte de l'art ; le voilà dans le logis ; il ne lui reste plus qu'à montrer les qualités de l'Amoureux. Pour cela, il lui faut parcourir les villages de *Sincérité*, *Grand-Cœur*, *Probité*, *Générosité*, *Exactitude*, *Respect*, et enfin arriver à *Bonté*, qui est tout contre Tendre. Là, son affaire est terminée.

Mais si l'Amoureux n'a pas reçu du ciel ce don de Madrigal qui vous ouvre de suite les cœurs intelligents, il faut qu'il excite la compassion par les rigueurs de son esclavage. Il s'en va donc de *Complaisance* à *Soumission* ; puis à *Petits Soins*, *Assiduité*, *Empressement*, *Grands Services* (« ce village est plus petit que les autres, pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, » dit Melle. De Soudéry), de *Grands Services* à *Sensibilité*, à *Tendresse*, à *Obéissance* et à *Constante-Amitié*, qui mène tout droit à *Tendre-sur-Reconnaissance*. Là, il est arrivé au même point que le Grand-Esprit, et ils se retrouveront dans la Mer Dangereuse, puis aux mêmes terres inconnues.

Tous ces petits villages, par un artifice de dessin, ajoute Forqueray, sont beaucoup plus jolis et plus plaisants que ceux qui mènent à l'Indifférence et à l'Inimitié ; les maisons sont couronnées de bouquets de verdure qui leur donnent un air riant ; des branches d'arbres tombent sur les toits, ils sont garnis à droite et à gauche d'une petite haie qui égale les regards. La route n'en est pas moins très-longue et les amoureux qui ont fourni consciencieusement toute la carrière ont bien le droit de pénétrer dans ces terres promises, modestement appelées *Terres inconnues* par Melle. De Soudéry.

Je reviendrai à l'étude de Forqueray, dans une autre livraison, si toutefois le présent article n'a pas trop ennuyé les lectrices de l'*Album*.

CURIOSITÉS ET PHILOSOPHIE

DE LA

CHRONOLOGIE PAPALE.

CHAPITRE III.

EXTRACTION DES PAPES.

I.—*Curiosités*

I

Commençons par les Papes dont on indique seulement la patrie, sans mentionner la famille. Ce sont Agapet II,—Saint Alexandre Ier,—saint Anacleto,—saint Anastase II,—saint Aniceto,—saint Boniface Ier, saint Clément Ier,—saint Damase Ier,—saint Denis,—Etienne IX,—saint Evariste,—saint Fabien,—Jean XIII,—Léon V,—saint Marcellin,—Marin II,—saint Melchiade,—saint Sixte II et Zéphirin, en tout 20.

Suit une série de Papes dont le père est connu, mais sans qu'il soit actuellement possible de deviner ou d'apprécier la condition. Ainsi apparaissent Adéodat, fils de Jovien,—saint Agapet Ier, fils de Gordien,—saint Agathon, fils de Pannonius Amon,—Adrien III, fils de Benoit,—saint Anastase Ier fils de Maximus,—Anastase III, fils de Lucien,—saint Anthère, fils de Romulus,—Benoit Ier, fils de Boniface,—Benoit III, fils de Pierre,—Benoit VI, fils d'Hildebrand,—saint Boniface II, fils de Sigibald,—Boniface III, fils de Jean Candiote,—saint Boniface V, fils de Jean Fummini,—Boniface VI, fils d'Adrien,—Christophe, fils de Léon,—Clément II appelé Roger ou Suidger,—Conon, fils de Benoit, Constantin, fils de Jean,—Damase II, appelé Popon —Donus Ier, fils de Maurice,—saint Eleuthère, fils d'Abundius,—saint Etienne Ier, fils de Jules,—Etienne II, fils de Constantin,—Etienne IV, fils d'Oliva,—Etienne V, fils de Jules Marin,—Etienne VIII, fils de Theudemond,—saint Eugène Ier, fils de Theudemond,—saint Eugène Ier, fils de Rufinien,—Eugène II, fils de Bohémond,—saint Eutychian, fils de Maxime,—saint Félix Ier, fils de Constantin,—Formose, fils de Léon,—

saint Gélase Ier, fils de Valerius,—saint Grégoire II, fils de Marcel,—saint Grégoire III, fils de Jean —saint Hilaire, fils de Grigoin,—saint Innocent Ier, fils d'Innocent,—Innocent V né Pierre de Tarentaise,—saint Jean Ier, fils de Constantius,—Jean IV, fils de Venance,—Jean V, fils de Cyriaque,—Jean VI, fils de Petronius,—Jean VII, fils de Platon Janidegra,—Jean VIII, fils de Guido,—Jean IX, fils de Rampoald,—Jean X, fils de Jean,—Jean XIV, appelé Pierre Canevanova,—Jean XV, fils de Robert,—Jean XIX, appelé Fasan,—saint Jules Ier, fils de Rustique,—Landon, fils de Trano,—saint Léon III, fils d'Asupius,—Léon VII, fils de Christophe,—saint Lucius Ier, fils de Porphyre,—Marin Ier, fils de Palombo,—saint Marc, fils de Prisque,—saint Ormisdas, fils de Juste,—saint Pascal Ier, fils de Maximilien Bonose,—Pélagie II, fils de Vinigilde,—saint Pie Ier, fils de Rufin,—saint Téléphore, fils d'Anachoret,—Sabien, fils de Benoit,—saint Sergius Ier, fils de Tibère,—Sergius IV, fils de Martin,—Séverin, fils de Castinus,—saint Sirice, fils de Tiburce,—Sisinnius, fils de Jean,—saint Soter, fils de Concordius,—saint Symmaque, fils de Fortunat,—Valentin, fils de Pierre Léonce,—saint Victor, fils de Félix,—saint Zacharie, fils de Polycronius.

II

Maintenant abordons les qualités, telles que la tradition nous les livre.

Il convient de débiter par les familles consacrées par l'Eglise.

Saint Sylvère est l'unique fils de Pape ; il dut le jour à saint Ormisdas qui fut marié, avant d'entrer dans les ordres, et qui mourut Souverain Pontife en 523.

Adrien II était fils de Talare, qui devint évêque; Théodore Ier dut pareillement le jour à Théodore, mort évêque.

Saint Caius fut le fils de saint Caius, mort prêtre, le frère de saint Gabin et l'oncle de sainte Suzanne, vierge et martyre. Saint Agapet Ier fut fils de Gordien, devenu prêtre; saint Damase Ier fut aussi fils d'Ambroise, mort prêtre de l'Eglise de Saint-Laurent; Jean XVI eut pour père Léon qui finit par être prêtre. On croit que saint Adéodat descendait d'un homme, du nom d'Etienne, que l'on place au rang des sous-diacres.

Nous avons noté que saint Sylvère fut l'unique fils de Pape.

Nous avons deux exemples de Papes-Frères. Saint Paul Ier était le frère d'Etienne III et fut son successeur. Pareillement Jean XX était le frère de Benoit VIII et fut son successeur.

Les Papes-neveux sont plus nombreux que les Papes-Frères. Benoit IX était neveu des Papes Frères Benoit VIII et Jean XX, et fut leur successeur. Adrien V était neveu d'Innocent IV, — Alexandre IV, neveu de Grégoire IX, — Benoit XII neveu de Jean XXII, — Grégoire XI, neveu de Clément VI, — Jules II, neveu de Sixte IV, — Innocent III, neveu de Clément III, — Paul II, neveu d'Eugène IV, — Pie III, neveu de Pie II. Voilà qui suffit pour éclairer la religion de tous les détracteurs du népotisme et des ennemis d'Alexandre VI, neveu de Calixte III.

Après ces 10 Papes-Neveux viennent 4 Papes petits-neveux. Ce sont Eugène IV, petit-neveu de Grégoire XII, — Jean XII, petit-neveu de Sergius III et de Jean XI, — saint Grégoire le Grand, petit-neveu de saint Félix III, — et Léon XI, petit-neveu de Léon X.

Les Papes-Cousins ne firent pas défaut. Citons Grégoire IX, cousin d'Innocent III, et Clément VII, cousin de Léon X. Adrien II était parent d'Etienne IV et de Sergius II; Pie VII avait aussi des liens de famille avec Pie VI.

Mais il y a des familles qui ont été comme des séminaires de papes.

Ainsi la famille Savelli, l'une des plus illustres de l'Italie, a donné à l'Eglise saint Benoit II, — saint Libère, — saint Marcel Ier., — Honorius III, — et Honorius IV, en tout 5 Papes.

La famille Colonna, qui est encore plus célèbre que les Savelli a engendré 1o Adrien Ier, fils de Théodore, — 2o Etienne VI, — et 3o Martin V, appelé Othon Colonna, auxquels on pourrait joindre Clément X, fils de Laurent Altieri, allié avec les Colonna et les Orsini qui suivent.

Benoit XIII descendait de Ferdinand X Orsini duc de Gravina. L'illustre famille Orsini revendique encore, 1o Nicolas III, né Jean Gaëtan Orsini, — 2o Etienne III, fils de Constantin, et — 3o Célestin III en tout 4 Papes.

Sixte-Quint a déclaré que la famille Conti était l'une des quatre familles les plus illustres et les plus anciennes de l'Italie. Il est impossible de ne pas regarder cette race comme la première dans l'Eglise, puisqu'elle a produit tant de Papes qu'ils forment comme une espèce de dynastie sur le siège pontifical. L'histoire lui concède 1o, en 440, saint Léon-le-Grand, fils de Quintien, — 2o en 483, saint Félix III, le bisaïeul de saint Grégoire-le-Grand, de famille sénatoriale, la famille Anicia, la plus puissante, la plus riche la plus noble de Rome; — 3o en 532, saint Jean II, fils de Projectus; — 4o en 590, saint Grégoire-le-Grand, fils de Gordien, sénateur de Rome, de la famille Anicia; — 5o en 858, saint Nicolas-le-Grand, fils de Théodore; — 6o en 900, Benoit IV, fils de Mammolus; — 7o en 904 Sergius III, fils de Benoit; — 8o en 931, Jean XI fils d'Albéric, consul de Rome; — 9o en 956, Jean XII; — 10o en 964 Benoit V, nommé Grammatico; — 11o en 975, Benoit VII, fils de David; — 12o en 1012, Benoit VIII, fils de Grégoire, comte de Tusculum; — 13o en 1024, Jean XX, frère de Benoit VIII; — 14o en 1033, Benoit IX, nommé Théophylacte et fils d'Albéric, comte de Tusculum; — 15o en 1198, Innocent III, appelé Jean Lothaire et fils de Trasimond, comte de Segni; — 16o en 1227, Grégoire IX, appelé Ugo, des comtes de Segni; — 17o en 1254, Alexandre IV; — 18o en 1304, Benoit XI; — 19o en 1721, Innocent XIII, fils de Charles Conti, duc de Poli.

Le nombre de tant de Papes de la famille Conti, soit subis, soit choisis par l'Eglise donne à penser que le clergé de Rome d'abord et plus tard le Sacré Collège devaient rarement choisir parmi les classes infimes de la société les sujets destinés à occuper le siège de saint Pierre, l'ancien pêcheur de Galilée, le fils de pêcheurs.

III

Sixte IV, appelé François de la Rovère, est le seul Pape qui puisse passer pour le fils d'un pêcheur, aux yeux de quelques historiens; la plupart le font descendre de la race des La Rovère.

Alexandre V, appelé Pierre Philarque, naquit dans l'île de Candie, de parents pauvres et restés inconnus. Il passa ses premières années à mendier de porte en porte jusqu'au jour où un frère-mineur, remarquant en lui d'heureuses dispositions, le fit

recevoir dans son ordre. Un autre insulaire eût la même destinée. Adrien IV, l'unique pape anglais, se nommait Brise-lance et avait été abandonné de bonne heure par son père qui s'était fait moine. Il n'eut d'autre ressource que l'aumône. Devenu plus grand, il quitta l'Angleterre, entra, comme domestique dans un couvent de la France et mérita par son intelligence et ses vertus d'être reçu en religion.

Sixte-Quint eut pour père un pauvre laboureur, pour mère une servante et pour sœur une blanchisseuse. Il est assez vraisemblable qu'il ait passé son enfance à garder les pourceaux jusqu'au jour où il fut admis, à l'âge de neuf ans, dans un couvent de Frères-Mineurs. Saint-Pierre Célestin V, nommé Pierre de Morion, était le onzième de douze enfants d'un simple agriculteur. Il dut longtemps mener la vie pastorale, comme les anciens patriarches.

Fils d'un boulanger du nom de Guillaume, Benoit XII, longtemps appelé Jacques de Nouveau et surnommé Fournier, dut avoir une enfance laborieuse; mais il était neveu de Jean XXII; son avenir changea de face à l'exaltation de son oncle.

Les métiers n'ont pas eu plus de chance que la vie pastorale. Urbain IV, natif de Troyes et appelé Jacques ou Hyacinthe Pantaléon était fils d'un cordonnier. On donne pour père à Adrien VI, né à Utrecht, ou un tisserand ou un constructeur de navires, tantôt un valet de pilote, tantôt un fabricant de bière. C'est fort heureux qu'on s'accorde sur sa pauvreté native. Décidément les historiens ne se plaisent pas dans les ateliers. Saint Grégoire VII, si illustre sous le nom d'Hildebrand, semble vraisemblablement le fils d'un charpentier, si l'on compte les voix; mais il est bien des esprits qui tirent son origine des Aldobrandeschi, une des plus puissantes familles de Sienne et très riche en immeubles, assertion qui s'accorde difficilement avec la rumeur publique. Il en est de même de Sylvestre II, le fameux Gerbert, natif d'Aurillac; ceux-ci le disent de basse extraction, ceux-là veulent qu'il appartienne à la noble race des Cesi, dont un membre serait venu s'établir à Aurillac. Pareille contradiction pour la genèse de Jean XXII, né à Cahors et appelé Jacques d'Euse; saint Antonin avance que son père, Armand d'Euse était tout simplement un savetier; Villani soutient qu'il fut aubergiste; mais Albert de Strasbourg, auteur contemporain, l'enlève à la classe des manants et le case dans la noblesse.

Les arts libéraux ont eu au moins le bonheur de ne pas trouver de contradicteurs. On donne incontestablement pour des enfants de médecins Io Bo-

niface IV, fils de Jean:—2o saint Eusèbe le Casano, qui exerça aussi lui-même la médecine;—3o Clément XIV, d'une famille noble;—4o saint Léon II, fils de Paul Manto; et 5o Nicolas V, appelé Thomas Parentacelli. Il est aussi incontesté que le Bienheureux Benoit XI, nommé Nicolas Bonasio Bonasini, était un enfant de notaire, Jules III, nommé Jean-Marie de Ciocchi del Monte, descendait d'un fameux jurisconsulte de Rome, et saint Igin, d'Athènes, d'un philosophe.

Faute de documents plus explicites, l'histoire se borne à tirer d'une famille obscure Nicolas IV, appelé Tinée; à placer dans une position médiocre le berceau d'Innocent VI, nommé Pierre Aubert, et à gratifier Innocent VII, appelé Cosme de Migliorati, d'une origine bourgeoise, représentée par cette restriction d'honnête et de peu considérable. Mais on qualifie d'honorable la race des Capellari dont Grégoire XVI fut la gloire, et on regarde comme aussi distingués que pauvres les époux Paul Ghislieri et Domenica Angeria que saint Pie V a sauvé de l'oubli.

Les preuves manquent pour apprécier le rang des races qui engendrèrent: Alexandre III, appelé Laurent Bandinelli, de la famille Paperoni, de Sienne;—saint Calixte Ier, de la famille Domitia;—Célestin IV, appelé Geoffroi Castiglioni;—saint Félix IV, de la famille Fembri;—Grégoire VIII, appelé Albert de Morra ou Spimaccio;—Honorius II, appelé Lambert de Fagnano;—Léon VI, fils de Christophe, de la famille Gemina, depuis appelée Sanguigna;—Lucius II, appelé Gérard Caccianamici;—Pascal II, appelé Renier et fils de Crescence et d'Alfatra;—Marcel II, appelé Marcel Cervini de Spannochi;—Paul IV, appelé Jean-Pierre Carafa;—saint Vitalien, fils d'Anastase Pontracius de Segni;—saint Sylvestre Ier, fils de Rufin et de sainte Juste.

Mais il est des dignités qui confèrent toujours de la distinction, quand elles ne supposeraient pas de la noblesse. En voici des exemples: Pélage Ier était fils de Jean Vicarianus, vicaire du préfet du prétoire Paul V, né Camille Borghèse était fils d'un patricien de Sienne. C'est à des patriciens de Venise qu'appartenaient et Eugène IV, nommé Gabriel Condulmieri,—et Grégoire XII, né Ange Corraro,—et Alexandre VIII, nommé Ottoboni, dont le père était chancelier de la république, Clément XI, né Albani,—Innocent IX, nommé Facchinetti,—et saint Sixte Ier, appelé Pastore, étaient de race sénatoriale. Vigile eut pour père Jean, d'une famille consulaire.

IV

L'histoire ne chicane pas sur la noblesse des châtellains. Elle s'incline devant Théodore II, fils du seigneur Photius ; elle présente les armes au seigneur qui fut père d'Urbain II, nommé Otton. Elle salue en passant les châteaux où naquirent Nicolas II en Savoie et Marin II où Martin IV, nommé Simon de Brion dans la Touraine.

Elle tient pour nobles et Anastase IV, appelé Conrad de Suburra, fils de Benoît,—et Grégoire IV fils de Jean,—et Jean III appelé Catelin, fils d'Anastase,—et Jean XXI,—et Pie VI, né Braschi, de Césène,—et Pie VIII,—et saint Urbain Ier, fils de Pontian.

Elle se sert de l'épithète de noble pour caractériser la souche des Papes suivants : Boniface IX, appelé Pierre Tomazelli, descendant des Cibo de Gènes,—Clément IV, nommé Guy Foulques,—Clément XIII, né Charles Rezzonico,—Saint Cornille, issu de la famille des Octaves ou des Cornelius,—Clément IV, né Roger, de la famille de Beaufort,—Clément IX, issu des Rospigliosi,—Gélas II, nommé Jean Caëtani, de la race des Gaëta,—Grégoire XIII, fils de Christophe Boncompagni et d'Angèle Marescalchi,—Grégoire XIV, enfant d'un Sfrondati et d'une Visconti,—Innocent II nommé Grégoire Paparéschi, sorti des Guidoni, actuellement Mattèi,—Innocent IV, appelé Sinibald Fieschi,—Saint Martin Ier, fils de Fabrice,—saint Lin, fils d'Erculanus, de la famille des Mauri qu'on croit la même que celle des Morosina de Venise et des Morigia de Milan,—Pie II, si connu comme Ené Sylvius-Berthélemy et fruit du mariage de Sylvius Piccolomini avec Victoire Fortiguerrri,—Urbain VII, de la famille des Castagna,—et Urbain VIII, enfant d'Antoine Barberini et de Camille Barbadori, aussi distingués par leur noblesse que par leurs alliances. On a l'attention de mentionner, comme étant de la première noblesse de leur pays soit Grégoire XV, fils de Pompée Ludovisi et de Camille Bianchini,—soit Clément V, appelé Bertrand de Goth, enfant d'un chevalier de Villandraut, dans le diocèse de Bordeaux. Enfin on s'élève avec les Pamphili dont Innocent X fut la gloire et on déclare cette famille très-noble.

Il paraît que l'épithète de noble, de très-noble, n'est pas suffisante pour caractériser et pour distinguer les grandes races, restées historiques. Voici l'adjectif qualificatif, d'illustre dont on s'est servi pour couronner, comme d'une auréole, toutes les familles qui vont défilér à la suite de ces Papes : Adrien V, nommé Ottogoni, de la race des Fiesques,

—Benoît XIV, né Prosper Lambertini,—Alexandre II, né Anselme de Badagé,—Boniface VIII, issu des Gaëtani,—Célestin II, appelé Guido,—Clément VIII, né Aldobrandini,—Clément XII, appelé Laurent Corsini,—Eugène III, appelé Bernard de Montemago, de la famille des Paganelli,—Grégoire VI, appelé Jean Gratien et fils de Pierre Léon,—Honorius Ier, fils de Pétrone, de la famille Della Marra,—Innocent VIII, issu des Cibo,—Innocent XI, de la famille Odescalchi,—Jean XVIII, sorti des Secchi,—saint Léon IV, fils de Rodoald ou Rodolphe,—Lucius III, nommé Ubald Allucingoli,—Paul V, enfant d'un Borghése,—Pie IV, fruit du mariage de Bernardin de Médicis avec Cécile Serbelloni,—Sergius II,—Urbain VI, né Barthélemy Butilli Prignani.

Dans une enquête sur les parchemins de la généalogie des Papes, comment oublier de remarquer les couronnes de baron et de comte ? Donc on a noté qu'Urbain V, en son nom Guillaume de Grimoard, eut pour père un baron du Roure et pour mère Emphelise de Sabran, sœur de saint Elzéar. Adrien V naquit Ottobon Fieschi, des comtes de Lavagnan ; Alexandre VII eut pour mère une Agnès Bulgarni, nièce de Paul V, et pour père un Chigi, dont la famille portait depuis cinq siècles le titre de comte d'Ardenghesca ; Grégoire XI, nommé Pierre Roger de Beaufort, dut le jour à Guillaume, comte de Beaufort ; Jean XXIII, appelé Balthazar Coscio, était l'enfant de Jean, comte de Troja et seigneur de Procida ; Léon XII descendait du comte Della Genga ; Pie VII eut pour père le comte Scipion Chiamonti et pour mère la contesse Jeanne Ghini.

Après un comte de père et de mère, il ne reste plus à parler que des familles princières et souveraines. Paul III était fils de Pierre-Louis Farnèse et de Giovanna Gaëtani, fille du duc de Sermoneta ;—Victor III, appelé Didier, appartenait à la famille Epiphania, des comtes de Marsi et devait le jour au prince de la ville de Bénévent ;—Innocent XII eut pour père Fabrice Pignatelli, premier prince de Minervino, dont la famille remontait jusqu'au temps du règne des Lombards ;—Pie III fut la joie et l'orgueil des époux Nanno Todeschini et Laodémie Piccolomini, sœur de Pie II ; Paul II fut l'enfant de Nicolas Barbo et de Polyxène Condulmieri, sœur du Pape Eugène IV ;—Léon XI sortit d'Octavien de Médicis et de Françoise Salviati, fille de Jacques Salviati et de Lucrece de Médicis, sœur de Léon X ;—Jules II, nommé Julien de la Rovère eut pour mère Théodore Manevola et pour père Raphaël de la Rovère, frère du Pape Sixte IV ;

—Calixte III, appelé Alexandre Borgia, descendait de l'une des principales maisons d'Espagne ; — Alexandre VI, nommé Roderic Lenzuoli ou Lansol Borgia, dut le jour à Geoffroy Lanzuoli et à Isabelle Borgia, sœur de Calixte III ; — Clément VII descendait de Jules de Médicis ; — Léon X eut pour mère Claire Orsini et pour père Laurent de Médicis, surnommé le magnifique ; — Etienne X, nommé Julien-Frédéric, était frère de Godefroy, duc de Lorraine, d'une famille alliée avec les maisons souveraines de plusieurs nations ; — Calixte II, appelé Guido, était fils de Guillaume Tête-Hardie, surnommé le magnifique, comte de Bourgogne ; — le Bienheureux Grégoire X était de la famille Visconti de Plaisance que l'on croit descendue d'Ange Flavia à laquelle appartient Constantin le Grand ; d'autres tirent la source des Visconti de Didier, roi des Lombards ; — Victor II, nommé Gebhard, était parent d'Henri III, empereur d'Allemagne ; — saint Léon IX, appelé Brunon, comte d'Habsbourg, était pareillement parent de l'empereur Henri III et cousin de Gérard d'Alsace, duc de la Haute-Lorraine ; — Grégoire V, du nom de Brunon, était et le petit-fils d'Othon le Grand, par sa mère, et le troisième fils d'Othon de Franconie, marquis de Vérone, et le parent d'Othon III, souverain de la Germanie ; — saint Célestin Ier, était un proche parent de l'empereur Valentinien ; — enfin saint Caius n'était ni plus ni moins que le neveu de l'empereur Dioclétien.

II. — Philosophie.

Le Christianisme ne connaît point d'acception de personne. L'extraction sera donc une chose parfaitement indifférente pour la vocation. Aussi saint Pierre, le pêcheur, fils de pêcheur, a eu des successeurs de toutes les classes de la société, depuis les mendiants de la rue jusqu'aux très-hauts et très-puissants seigneurs de fiefs, depuis l'enfant abandonné jusqu'aux plus proches parents des Empereurs. Le réduit du pauvre, la chaumière du fermier, l'échoppe de l'artisan, le cabinet de l'homme d'étude, les galeries des châteaux, les splendeurs des palais ont servi de berceau à l'un ou à l'autre des 258 Papes.

Mais qu'ils aient manié plus ou moins longtemps la charrue, l'outil, la plume ou l'épée, la diversité des origines de famille, comme de pays vient se perdre dans le sentiment du devoir, du moment qu'ils sont arrivés au rang suprême. A peine sont-ils intronisés que tous règnent naturellement, tranquillement, comme s'ils n'avaient jamais fait autre chose ; on croirait volontiers qu'ils ont été élevés comme des

héritiers présomptifs de la tiare, par un bossuet ou un Fénelon. C'est peut-être ce qui a rendu si incrédule sur l'obscurité et l'indigence de la race de quelques-uns. Grégoire VII a dû pousser le rabot et Sixte-Quint a pu garder les pourceaux ; ils ne sont pas plus embarrassés que s'ils avaient eu pour langues la pourpre de la cour de Constantinople. Grégoire VII n'en a pas moins joué le plus étonnant des rôles politiques, et Sixte-Quint est assurément plus populaire et plus loué et estimé qu'Adrien VI, le précepteur de Charles-Quint. Aussi, parmi un si grand nombre de figures, vous ne découvrez jamais la fatuité, l'insolence, la présomption, et tous ces autres défauts du parvenu, qui frappent si fort dans le système électif, appliqué soit aux potentats d'Allemagne, soit à n'importe quelle dignité viagère ou précaire. Il est certain que, malgré tout son génie, Napoléon a commis des fautes de langue et de tact qui sentaient le corps de garde, et qu'un roi héréditaire n'a pas eu à se reprocher.

Fermes et indulgents, prudents et simples, doux et fins, actifs et patients, les Papes se montrèrent aussi à la fois mesurés et gais, et même d'un esprit à satisfaire tous amateurs de bons mots. Le caractère saillant et incontestable de tant de figures, de classes si variées, c'est le sentiment des convenances. A part une douzaine au plus de pauvres, et quelques douzaines au plus encore de bourgeois, c'est la noblesse qui a le plus souvent, et le plus longtemps occupé le Saint-Siège. Ainsi s'expliquent et la politesse du langage, et la distinction des manières qui se sont insensiblement glissées et établies, et ont fini par former le style aussi bien que le ton de la cour de Rome. Son cérémonial est le plus compliqué, précisément parce qu'il est le seul qui ait pesé la valeur et la destinée du chrétien. Saint Grégoire-le-Grand est le premier qui ait fait emploi de pluriel au lieu du singulier, qui devint d'un usage universel, excepté pour quelques sectes protestantes et pendant le temps de la Révolution française.

Mais partout où l'aristocratie a dominé, elle n'a pas manqué de se perpétuer, en faisant des bénéfices un patrimoine, et avec le temps, tout ce qui lui est passé entre les mains, couronnes ou fonctions, a fini par l'hérédité. A Rome, la noblesse fut seulement plus souvent favorisée que la bourgeoisie et la plèbe, à toutes les époques on voit surgir quelque individu des familles pauvres et obscures pour proscrire l'hérédité et maintenir en vigueur le principe électif.

Partout, notamment en France, les partages de provinces sont une cause perpétuelle de guerres

entre le roi et ses vassaux ; quand l'unité de la monarchie est parvenue à se consolider, les apanages des princes ressuscitent les désordres, et perpétuent et les émeutes et les révolutions. A Rome, au contraire, le népotisme vit, et brille, mais il ne prend pas racine ; il n'est aboli quo par Innocent XII, mort en 1700, que parce qu'il n'est plus utile et possible ; il a duré jusqu'à ce pontificat, parce qu'il fut nécessaire ; il a incontestablement produit peu de mal, et un mal passager, et il a contribué à fortifier et illustrer la Papauté. Il n'y a que deux successions de Papes-Frères ; on compte seulement dix Papes-Neveux et à peine autant de Papes-Petits-Neveux et de Papes-Cousins.

La famille qui a le plus de succès est celle des Conti, mais ses 19 rejetons sont échelonnés sur la route des siècles, depuis 440 jusqu'à 1721 ; ils prouvent plus qu'ils n'infirmement l'indépendance des élections. Il y a des taches dans le soleil ; dans cette fécondité d'enfants, il n'est pas étonnant qu'il se rencontre un Benoît IX, dont l'histoire est à refaire, puisqu'elle n'est qu'un vrai roman de contradictions ; mais ce qu'il faut considérer, c'est qu'elle se glorifie, non-seulement d'un Innocent III, le prodige de son siècle, mais encore des trois Papes honorés du titre de Grand.

Toutes les monarchies et toutes les aristocraties ont plus ou moins souffert des abus du népotisme ; partout il a été comme un chancre qui dévora indistinctement et le principe électif et le principe héréditaire. Comme il était partout, la Papauté ne peut l'éviter ; elle l'utilisa et le récompensa, mais elle sut le contenir. Aucun gouvernement n'en tira autant de services et ne souffrit aussi peu de ses abus.

Donc la Papauté a tiré en tout temps la plèbe, du tiers-état et de la noblesse des figures qui en sont et le génie et la gloire. Donc la Papauté a su se préserver des écueils de népotisme et s'en est fait un nouveau sujet de prospérité.

Ainsi seule la Papauté subit depuis dix-neuf siècles l'épreuve de la variété des extractions, et seule elle en sort triomphante.

Insistons sur le népotisme, parce qu'il n'a jamais été compris des étrangers, ni suffisamment vengé par les indigènes.

Il est d'usage, pour ne pas dire d'étiquette, pour chaque Pape élu de réserver son chapeau de cardinal, à un parent de son prédécesseur. N'est-ce pas là une forte présomption en faveur du népotisme ?

Aucun état n'a commencé par la république. Toute république remplace un roi. A Rome, on eut soin de bannir toute la race de Tarquin. En

Angleterre, la révolution prit, emprisonna, jugea le roi, et la tête de Charles Ier tomba sous la hache du bourreau. En France, la révolution aussi ne manqua pas d'incarcérer, de juger, et de condamner à la guillotine et Louis XVI, et la reine Marie-Antoinette et la princesse Elizabeth ; si les frères du roi ne s'étaient pas expatriés, ils auraient eu le même sort. La loi des suspects disposa de la vie et des biens de tous les royalistes ; la loi des émigrés frappait les royalistes jusqu'à l'étranger. Chaque changement de dynastie amène quelque proscription, Ce qui s'est passé en France, s'est répété dans tous les royaumes. Les derniers mérovingiens ont été dégradés et cloîtrés ; les derniers carlovingiens ont fini aussi misérablement. Napoléon a poursuivi partout les derniers Bourbons. La restauration a banni Napoléon et toute sa famille. Louis-Philippe a maintenu le bannissement, et il y a ajouté celui de la famille royale. La république a banni Louis-Philippe et sa famille, et conservé la loi contre la branche aînée. Napoléon III enfonce la République, mais sans rapporter les mesures prises contre les maisons déchues. Ainsi, sans cesse la déchéance est suivie du bannissement, et le bannissement des personnes entraîne la confiscation des biens. Tous les partisans des prétendants ont aussi eu fort à souffrir.

Tous les membres de toutes les familles papales ont pu vivre et mourir à Rome. On ne les craint pas ; on n'y pense même pas. Quelques-uns ont abusé de leur nom et de leur position ; ils ont été châtiés. La Papauté a été moins aveugle et moins faible que la royauté. Ainsi en France, les ducs de Bourgogne, et d'Orléans, et les princes de Condé ont été plus ou moins les introducteurs des armées étrangères en France et les chefs de toutes les révoltes ; un peu de prison pour ceux qu'on parvint à prendre ; pour les autres une réprimande fort polie ; mais pour tous une indemnité en augmentation d'apanages et de pouvoirs, voilà toute leur punition. La sévérité abattait le bras, mais honorait la tête de l'opposition. Cette opposition fut permanente, par conséquent le népotisme incurable. A Rome le népotisme n'a eu l'omnipotence qu'à de rares intervalles ; ces taches sont compensées par le lustre que projette la propagande dont un neveu de Grégoire XV eut l'idée ; tous les accidents du népotisme sont oubliés devant les services rendus à toute l'Eglise par Saint Charles Borromée, le neveu de Pie IV.

Le népotisme a pullulé à Rome, comme une fourmillière, mais n'a pas ruiné Rome. Suivant un compte-rendu, exposé en plein consistoire par Inno-

cent XII, qui régna de 1691 à 1700, le népotisme aurait coûté dix-sept millions de ducats d'or à la chambre apostolique. A cette époque le traitement des cardinaux était de 12,000 écus, et n'est plus depuis fort longtemps que de 4,000 écus représentant 20,000 francs de notre monnaie. Le népotisme a donc été doté dans des moments où le Trésor pontifical était à même de fonder des classes privilégiées. C'est de ces familles papales, que sont sortis la plupart des membres du Sacré Collège et de l'administration civile ; grâce à leurs biens patrimoniaux et inaliénables, ils ont pu se consacrer soit à l'Eglise, soit à l'Etat dans tous les temps ; leur revenu supplée à l'insuffisance des traitements de toutes les dignités religieuses et de toutes les charges publiques, devenues plus onéreuses qu'honorables. Les sommes provenues du passé de la chambre Apostolique font donc retour aux finances du présent. Le don se convertit en avance, et l'apanage n'apparaît plus que comme une constitution de rentes, en bonne et due forme, et sans les frais de la grosse.

Le népotisme n'a pas obéré le passé, et il enrichit l'avenir puisqu'il est devenu une des meilleures ressources de la chambre Apostolique. En effet, Rome ne vit que de l'argent des étrangers qui forment habituellement un tiers de sa population. Tous les parents des Papes ont été leurs coopérateurs, et se sont distingués par leur goût pour les Arts et les Lettres. La plupart des palais sont leur ouvrage,

et ils les ont embellis de Galeries de tableaux et de bibliothèques de livres choisis et magnifiquement reliés. Puis, c'est des descendants et des alliances des familles papales que s'est formée l'unique société qui soit recherchée et hantée à Rome. Ces galeries et ces salons du népotisme sont l'admiration et la récréation de tous les étrangers ; ils prolongent leur séjour et doublent par conséquent leurs dépenses au bénéfice du trésor et des habitants. Les voyageurs rentrent dans leur patrie, en se moquant des préjugés du népotisme qui ne sont entretenus que par les écrivains pour qui Rome est un livre scellé.

En définitive, le népotisme qui a produit tant d'avantages moraux, se trouve avoir été une spéculation financière des plus heureuses, une opération parfaite. Rien n'y manque, pas même la règle d'intérêt. Les étrangers payent l'intérêt, et un intérêt des plus usuraires, non-seulement sans remords, mais avec grand plaisir. Oui, caisse d'épargne et mine inépuisable des meilleures monnaies du monde, voilà pour l'économie politique le dernier mot des profusions de la papauté les plus critiquées.

Ainsi seule la Papauté triomphe de la diversité des familles en général et du népotisme en particulier. Donc seule elle tire depuis dix-neuf siècles un bien immense, un bien permanent, un bien assuré du petit mal imperceptible et momentané du népotisme qui partout fut continu, contagieux, incurable et terrible.

LE TABAC

I

L'usage du tabac est une habitude funeste à l'individu et à la société. Nous croyons être à la fois agréables et utiles à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux la plus grande partie d'un intéressant et savant plaidoyer contre une des plus grandes et des plus populaires jouissances de nos jours. Les médecins ont été créés par Dieu même les recteurs de la santé des peuples, et en sont responsables par-devant la société. Non-seulement ils veillent nuit et jour au lit du malade, ils vont au feu des épidémies en s'offrant souvent eux-mêmes pour premières victimes, mais ils étudient encore le mal jusque dans

ses causes, ils poursuivent de leurs patientes investigations tous ces agents délétères, générateurs de mille maladies ; non-seulement ils s'efforcent de guérir, mais ils tâchent de prévenir, en avertissant les populations des dangers auxquels elles s'exposent trop souvent volontairement.

La science n'est point restée en défaut devant ce poison qu'on appelle le tabac, et dont on use tous les jours et sous toutes les formes ; elle a protesté depuis longtemps, elle a fait entendre de solennels avertissements.

Il y a près de trois cents ans que les médecins protestent contre l'usage de cette plante vénéneuse,

et, lassés pour ainsi dire de leurs cris impuissants, poussés par je ne sais quel dépit illogique, voici maintenant qu'ils se sont mis la plupart à fumer.

Je n'espère pas être plus heureux que mes confrères, et je n'ai pas été plus sage. Je sais d'avance que je n'arrêterai pas le torrent; j'ai conscience, d'autre part, que je ne nuirai à aucun intérêt.

Quoique je parle au milieu de vos rangs pressés, je sais très-bien que je pose en ce moment comme saint Jean prêchant dans le désert; mais que, si par hasard je parvenais à convaincre un seul de mes lecteurs et à le détourner de l'usage du tabac, je me déclarerais satisfait, et je dirais alors, à l'imitation d'un empereur romain :—Au moins je n'ai pas perdu ma soirée !

Abordons l'histoire du tabac, son importance économique, sa fabrication et sa composition chimique; puis nous passerons aux nombreuses maladies dont il est véritablement la cause.

La plante qui fournit le tabac est du même continent que nous; elle doit, dit-on, le nom qu'elle porte à une province du Mexique nommée *Tabaco*, où elle était cultivée en grande quantité à l'époque de la découverte du nouveau monde; on dit encore que les indigènes du pays donnaient ce nom à la plante elle-même.

Le tabac a reçu dès l'origine des noms divers. Les Péruviens l'appelaient *pétun*, dénomination qui a été conservée longtemps dans nos livres de médecine; dans ces derniers temps elle a été appliquée à ces belles solanées qui décorent nos jardins sous le nom de *pétunias*.

En 1560, Jean Nicot, natif de Nîmes, fut envoyé en Portugal comme ambassadeur par notre roi François II; on lui fit présent à Lisbonne de quelques plants de tabac, apportés récemment de la Floride. L'herbe était déjà réputée merveilleuse contre un grand nombre de maladies.

L'ambassadeur expérimenta sur lui-même la poudre de tabac contre la migraine; il en envoya à Catherine de Médicis, qui était affectée du même mal, ainsi que son fils, le roi François. La reine-mère et son fils prisèrent, les courtisans prisèrent aussi, et bientôt tout le monde se mit à priser; et c'est à ces deux augustes nez que la France doit l'usage du tabac pris sous cette forme; ce qui fit nommer le tabac *herbe à la reine, cathérinaire* et *medicée*. On ne fut pas ingrat à la cour à l'égard de Jean Nicot, qui avait fait connaître le tabac; car le duc de Guise proposa de l'appeler *nicotiane*, en l'honneur de celui qui l'avait importé.

Quelques mémoires de l'époque rapportent que le grand prieur de France, de la maison de Lorraine,

était un priseur si forcéné qu'il consommait trois onces de tabac par jour; l'on désigna alors la plante sous le nom d'herbe du grand-prieur, et ce nom fut en vogue pendant quelque temps.

Un religieux d'Angoulême, nommé Thevet, qui avait fait partie d'une expédition au Brésil en 1555, se vantait d'avoir importé la graine de tabac en France quatre ans avant Nicot; il paraît certain qu'il en sema aux environs d'Angoulême, d'où le nom d'angoulmoise que porta aussi la plante.

—Les amateurs de tabac, les fumeurs de tous les pays, dit un écrivain moderne, doivent avoir pour André Thevet une gratitude sentie et une sorte d'affection chaleureusement expliquée, le culte en un mot que l'on rend à la mémoire de tout homme qui a étendu le cercle de nos jouissances.

Je ne suis pas tout à fait de cet avis, et vous verrez bientôt que le tabac ne fait pas précisément jouir. Les moines, ou religieux missionnaires, ont bien d'autres titres à la reconnaissance publique pour avoir, par exemple, popularisé le quinquina, la fève de Saint-Ignace et autres médicaments précieux, et, pour le dire en passant, les Jésuites, qui ont mis le dindon en honneur, n'ont pas été les moins utiles.

Quoi qu'il en soit des prétentions du cordelier Thevet, il est positif que Jean Nicot a été en France le véritable propagateur du tabac, surtout au point de vue médical; aussi le nom de nicotiane est-il resté justement à la plante, et Linné en a fixé à jamais le souvenir, en appelant botaniquement le tabac « *nicotiana tabacum*. »

Le tabac, qui avait été découvert en Amérique vers 1520, fut réellement importé en Europe par le Portugal et l'Espagne, par un médecin, le docteur François Hernandez, de Tolède.—On racontait alors des choses merveilleuses de la plante au point de vue médical, ce qui la fit nommer aussi « panacée antarctique, herbe à tous les maux, herbe sainte ou divine. » Dès l'origine, le tabac ne fut employé que comme médicament.

Son grand propagateur, Jean Nicot, qui s'était guéri d'une migraine, et qui avait envoyé le même remède à la cour de France, avait guéri aussi par ce moyen un de ses amis, M. de Jarnac, gouverneur de la Rochelle, qui était atteint d'asthme, ou de courte haleine, comme on disait alors.

Il paraît que l'ambassadeur s'était acquis une grande réputation de guérisseur, grâce à cette spécialité, témoin l'histoire suivante.

Un général allemand avait un fils atteint d'é-crouelles; comme à cette époque les rois de France passaient pour avoir le don de les guérir, le général

envoya son fils à Paris, muni d'une lettre de l'empereur pour le roi. On en rit beaucoup à la cour, et on lui conseilla de se confier à M. Nicot, qui le guérit.

C'eût été un bienfait pour l'humanité, si le tabac fût resté exclusivement à l'état de médicament, si les médecins seuls en eussent conservé la régie et le monopole ; mais il est dans la destinée de l'homme d'abuser de tout, et de détourner de leur destination véritable, au profit de son sensualisme et à son propre détriment, les plus beaux dons de la nature et de la création.

Dieu avait créé le pavot pour nous donner un suc précieux, l'opium, baume consolateur de toutes les douleurs humaines ; mais l'homme devait abuser de ce bienfait divin, et voici que depuis plusieurs siècles, du fond de la Chine jusqu'aux rives du Bosphore, des peuples entiers, qui dépassent de beaucoup en nombre les populations européennes, se sont mis à fumer ce suc du pavot qui les énerve et les abrutit.

Une plante dont les propriétés médicales sont importantes arrive d'Amérique, et il faut que tout l'ancien monde se mette à fumer du tabac sous toutes les formes et dépasse en cet art les sauvages, ses premiers maîtres. Cet usage, loin d'être un bienfait, constitue un dommage très-sérieux pour la santé publique, voire même à un certain degré pour la civilisation.

L'ancien monde a été véritablement vaincu par le tabac du nouveau continent : permettez-moi de vous raconter maintenant comment nous sommes devenus les esclaves de ce singulier et dangereux tyran.

Je vous disais, il y a un instant, que l'usage de priser datait de la migraine de Catherine de Médicis et de son fils. L'histoire ne dit pas si les deux augustes malades furent guéris, mais elle nous apprend qu'à partir de ce moment le tabac pris en poudre fit fureur : tout le monde, riches et pauvres, malades et bien portants, voulurent avoir dans leur poche une carotte de tabac et une rape pour la réduire en poudre ; c'était à qui en prendrait et en offrirait.

L'usage s'en accrut tellement que, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, il était toléré de se présenter à la cour la râpe en main, le jabot tout saupoudré de tabac, le nez plus ou moins farci de la poudre, les joues quelque peu teintées de sa couleur, et tous les vêtements bien parfumés de son odeur.

Plus tard, grâce au monopole qui se chargea de pulvériser le tabac pour le public, les râpes firent place aux tabatières ; celles-ci vinrent étaler tout

leur luxe, tandis que les râpes détronées allèrent s'enfouir pour mémoire au fond des boutiques de brie-à-brac.

Le peuple le plus spirituel du monde devait porter plus loin que tout autre l'usage de priser ; il était écrit que les Français auraient beaucoup de nez, même pour le tabac.

L'habitude de priser était sale et nuisible ; celle de fumer et de chiquer était bien autre chose. En voici l'histoire.

Les premiers navigateurs qui découvrirent successivement les diverses parties de l'Amérique, s'aperçurent bientôt que les indigènes avaient l'habitude de fumer et de priser le tabac ; ils le fumaient au moyen de petits bâtons creux, ou de tuyaux d'argile, ou bien en le roulant dans une feuille de palme qui lui servait d'enveloppe. Les Indiens le fumaient soit par la bouche, soit par le nez ; il était pour eux un médicament aussi bien qu'un délassément ; il faisait partie des rites religieux, c'était l'encens de leurs divinités.

Ce sont les Anglais qui ont introduit en Europe l'habitude de fumer, près de cent ans après la découverte du nouveau monde. Le célèbre amiral Drake rapporta le premier en Angleterre, vers 1586, des pipes des sauvages de la Virginie. Le même vaisseau qui apportait les pipes apportait aussi pour la première fois à l'ancien continent ce tubercule précieux qu'on appelle la pomme de terre, aliment utile qui devait compenser par ses bienfaits tout le mal que le tabac devait produire comme poison.

Quelques mois avant la double importation de l'amiral Drake, un savant allemand, aussi grand médecin que célèbre naturaliste, Conrad Gesner, écrivait à un de ses amis pour le remercier de l'envoi de quelques feuilles de tabac, et lui rendre compte de quelques expériences qu'il venait de faire sur cette plante. Il en avait chiqué une petite quantité, et il avait constaté comme effet une espèce d'ivresse et de vertige ; une autre fois il en avait jeté un peu sur des charbons ardents, avait aspiré la fumée par les narines au moyen d'un entonnoir, et les mêmes accidents s'étaient reproduits. Il faut convenir que Gesner était bien maladroit dans l'art de fumer ; il ne se doutait pas que les Allemands seraient un jour maîtres ès-arts en cette matière.

Grâce à l'importation anglaise, l'usage de fumer se répandit rapidement par toute l'Europe. C'est par les étudiants anglais qui venaient faire leurs études dans les universités de Belgique que la pipe fut introduite dans les Pays-Bas.

Tous les pays du Nord, la Hollande, la Belgique, l'Allemagne fumaient depuis longtemps, que la

France se contentait de priser, défendant encore sa politesse nationale contre un usage qui lui paraissait des plus grossiers ; mais l'heure de la défaite allait sonner, ce qui eut lieu sous Louis XIV. Ce grand roi, qui eut plus d'une faiblesse, eut aussi celle de supporter les fumeurs. Le marin Jean-Bart fut l'un des premiers personnages qui introduisirent la pipe à la cour ; les filles mêmes du grand roi furent un jour surprises par leur auguste père en flagrant délit de fumer. Bientôt l'usage se répandit dans toute l'armée de terre, et à partir de la guerre de Hollande, sous le ministre Louvois, la pipe envahit les corps de garde et les camps.

L'usage de chiquer paraît avoir été importé par les matelots de diverses nations.

C'est en vain que les rois ont écrit contre le tabac comme Jacques Ier, roi d'Angleterre ; en vain les empereurs de Russie menaçaient les fumeurs du knout ; en vain les sultans de Turquie et les shahs de Perse les condamnaient à la mutilation ou à la mort ; l'Eglise même, avec sa toute puissance spirituelle, avait beau lancer ses foudres contre ceux qui fumaient et prisaient dans les églises, rien ne put dès l'origine s'opposer à l'introduction du tabac dans les habitudes de tout l'ancien continent.

Les écrits de quelques médecins, les opinions même de la Faculté, devaient peu peser dans la balance à côté de lois et de bulles impuissantes.

— Qui pourra croire, disait un savant médecin à la fin du siècle dernier (1), pourrait croire, si ce que nous voyons tous les jours sous nos yeux ne le démontre, qu'une plante âcre et narcotique, dont la culture enlève aux céréales une quantité considérable de sol, d'engrais et de bras ; qui, réduite en fumée, salit les vêtements et les meubles, qui ne peut être employé qu'après avoir subi un certain degré de putréfaction ; qui pourrait croire, disait-il, qu'une telle plante puisse plaire au palais, si amateur de mets savoureux, puisse flatter l'odorat, si avide des plus suaves parfums ?

L'opinion des gens délicats n'a jamais pu empêcher cette singulière débauche, cette étrange dépravation de deux sens, le goût et l'odorat, qui, heureusement pour l'honneur de l'homme, sont plutôt les serviteurs de son amabilité que de son intelligence.

Aujourd'hui le monde entier fume, prise ou chique ; on fume à tous les degrés de l'échelle sociale, on fume en tout temps et en tout lieu. En France, cette habitude n'a pas atteint la gent féminine, et le clergé, ce dernier rempart des mœurs et du respect

résiste encore en grande majorité. Puisse-t-il ne pas se laisser entraîner bientôt sur toute la ligne.

Depuis longtemps les gouvernements européens ont imposé le tabac ; l'affaire était trop bonne pour qu'en outre ils n'en prissent pas le monopole. Jamais impôt ne fut plus légitime et plus moral, puisqu'il porte plutôt sur un plaisir que sur un besoin réel et sérieux.

Cet impôt est aujourd'hui une des plus grandes ressources de la fortune publique ; pour vous en donner une idée, voyez seulement en France quelle a été sa marche ascensionnelle depuis soixante-dix ans.

A la fin du siècle dernier, l'impôt sur le tabac ne rapportait au Trésor que de 20 à 30 millions ; en 1860, le revenu était de 178 millions. Arrive le décret du 19 octobre 1860, qui surélève le prix de la denrée à 25 0/0. En 1861, l'impôt rapportait 215 millions. C'est surtout depuis la révolution de juillet que cette branche de revenu a progressé extraordinairement ; car pendant quarante ans, chose remarquable, son chiffre était resté à peu près stationnaire, tel qu'il était à l'époque de la révolution française. Dans ces dernières trente années, l'impôt du tabac a réellement octuplé ; l'an dernier il a dû atteindre 240 millions. Depuis la surélévation de l'impôt, c'est-à-dire depuis 1860, il a progressé de 7 à 8 millions par an. Que si l'on se base sur l'accroissement actuel, vu le grand nombre d'individus qui ne fument pas encore, et qui sont en majorité ; et s'il ne se fait point de revirement dans les mœurs, ce qui est plus que probable, on peut prévoir que d'ici à cinquante ans le tabac formera le quart ou peut-être le tiers du revenu public ; il y figure aujourd'hui pour un neuvième.

On peut encore calculer que, si le gouvernement n'augmente point ses dépenses, il lui sera facile, grâce au tabac, dans un temps donné plus ou moins prochain, d'amortir toutes ses dettes.

Il n'est pas étonnant qu'en présence d'un revenu si énorme, le gouvernement ait monopolisé le tabac, et qu'il se soit fait lui-même fabricant et débitant de cette marchandise. Il existe à cette heure dix grandes manufactures impériales où l'on fabrique annuellement plus de vingt millions de kilogr. de tabac. L'Algérie en cultive pour son compte près de trois millions environ ; la France fournit le reste, en dehors de l'importation des tabacs étrangers, et c'est un vaste débouché pour l'agriculture dans les départements où la plante est cultivée.

Le genre nicotiane en botanique comprend une trentaine d'espèces ; toutes peuvent être cultivées pour la préparation du tabac ordinaire, attendu

(1) Muray, *Apparatus medicaminum*, t. I. Gottingæ, 1795.

qu'elles jouissent des mêmes propriétés ; mais on préfère les espèces à feuilles larges et bien entières comme le *nicotiana tabacum*, qui sert de type au genre.

II

Pourquoi le tabac cause-t-il chez l'homme des accidents divers, plus ou moins redoutables ? C'est parce qu'il est un véritable poison.

La chimie au moyen de ses analyses, est allée y découvrir une substance des plus actives qu'on appelle nicotine, avec laquelle on a fait des expériences nombreuses sur les animaux. Ce poison a été justement comparé à l'acide prussique, dont il se rapproche chimiquement par sa composition. Comme lui, il éteint la vie avec une rapidité effrayante. On a pu tuer des caniches en trois ou quatre minutes. en leur faisant avaler une seule goutte de nicotine.

On ne connaît encore chez l'homme que deux exemples d'empoisonnement par cette substance : le premier a été le résultat d'un crime resté célèbre dans les annales de la justice et de la science. Il a eu lieu il y a quinze ans. C'est l'empoisonnement de Fougny par le comte de Bocarmé, son beau-frère. La malheureuse victime mourut en cinq minutes. On doit à un chimiste belge, M. Stas, d'avoir pu découvrir, par des procédés d'analyse qui sont restés, la nature du poison qui avait été administré dans ce drame épouvantable.

En 1858, à Londres, un individu eut le malheur de boire un flocon plein de nicotine : il tomba à terre foudroyé immédiatement. On le porta de suite dans une chambre voisine : ce n'était plus qu'un cadavre.

Tel est le poison contenu dans le tabac que l'on cultive, que l'on fabrique, qu'on vend et qu'on consume tous les jours dans le monde entier, en quantités incalculables depuis trois cents ans : plante aujourd'hui beaucoup plus répandue sur le globe que le blé, qui sert à notre alimentation.

Si le tabac, dont on fait un si grand usage, ne produit pas des accidents aussi terribles que ceux de la nicotine, cela tient uniquement aux doses habituellement employées et à la manière de s'en servir.

Le tabac fumé, chiqué ou prisé, pourrait à la rigueur empoisonner mortellement, s'il était pris en quantité suffisante pour constituer une certaine dose de nicotine, comme nous en verrons quelques exemples. Mais que si par malheur on avalait, la quantité de tabac que l'on fume tous les jours, surtout si on le prenait en décoction, on mourrait à rangs de porte, et très rapidement ; et dans ces conditions,

tout le monde pourrait parfaitement se tuer avec quelques sous de tabac.

Si nous échappons quotidiennement à la mort dans l'usage que nous faisons de cette plante vénéneuse, nous n'en sommes pas moins exposés à une foule d'accident ou de maladies, comme je vous le démontrerai bientôt.

L'acte de fumer constitue une véritable opération chimique qu'il est important de connaître. Dans cette combustion, il se forme d'un côté un résidu liquide qui constitue le jus de pipe, ou de cigare, mélangée des produits de la fumée, résidu qui contient une huile empyreumatique, un extrait amer et de la nicotine ; d'un autre côté, il se dégage de la fumée qui renferme aussi de la nicotine, plus de l'acide carbonique, de l'ammoniaque et du carbone pur.

Ces spirales de fumée que le fumeur, plongé dans une douce rêverie, regarde parfois amoureux-ement tournoyer dans l'air et y mourir, ces spirales célébrées par tous les poètes qui l'ont chanté le tabac, sont dues uniquement à l'action de la lumière sur du carbone arrivé à un état de division infinitésimale.

Donc en dehors de la nicotine, le fumeur est soumis par le procédé d'inhalation à l'action de deux autres substances nuisibles, l'acide carbonique et l'ammoniaque, qui agissent probablement pour leur compte dans les accidents produits.

Le poison du tabac étend sa puissance délétère sur tout ce qui vit dans la nature, depuis la plante jusqu'à l'animal, depuis les animaux inférieurs jusqu'à l'homme. En voici la preuve :

Placez quelques mites de fromage sous un microscope, et faites arriver dessus le courant de la fumée d'une pipe ordinaire ; en quelques secondes, ces petits animaux chancellent, leurs membres sont convulsés, et ils paraissent morts. Mêmes résultats sur les mouches, les abeilles et les guêpes. Sous l'influence de la fumée du tabac, les grenouilles succombent lentement, les oiseaux très-rapidement. Les symptômes sont très-marqués sur les chats, les lapins, les chiens et les cochons. Sur les chiens, la fumée du tabac a beaucoup plus d'énergie que celle de l'opium.

Mettez un caniche ou un chat dans une chambre contenant trois cents pouces cubes d'air, et faites y arriver la fumée de huit grammes de tabac ; les symptômes d'empoisonnement se déclareront dans les premières quinze minutes, et la mort aura lieu dans le second ou le troisième quart d'heure.

La vie des végétaux subit aussi les mêmes influences, puisqu'on a vu périr en peu de temps des

orangers, des chrysanthèmes et autres plantés, qu'on avait placés à dessin dans une atmosphère de tabac.

Puisque le tabac contient un poison si énergique, il ne faut pas s'étonner à priori des accidents nombreux qu'il peut produire chez l'homme. Il empoisonne positivement l'organisme à degrés de bien divers. Il existe un empoisonnement aigu et un empoisonnement chronique. Etudions d'abord les phénomènes du premier.

Voyez ce qui se passe en général, quand on fume pour la première fois. Quelques minutes après avoir aspiré le tabac en combustion, l'apprenti fumeur pâlit, son front et ses mains se couvrent d'une sueur froide ; il chancelle, pris de tremblements et de vertiges ; le pouls se ralentit, devient petit et irrégulier, la respiration difficile ; le débutant malheureux se met à saliver, puis surviennent des nausées, des vomissements et des coliques avec évacuations.

Tel est le tableau abrégé de cette espèce d'ivresse tabagique, apprentissage obligé pour la plupart des fumeurs ; la leçon est sévère, mais ces premiers accidents ne les arrêtent pas.

Pour produire ces symptômes, qui s'apaisent assez rapidement en quelques heures, il suffit quelquefois de quelques bouffées de fumée. On a vu des gamins s'amuser à fumer pendant quelques instants des pipes vides, mais *culottés*, suivant l'expression consacrée, et éprouver tous les accidents de l'empoisonnement aigu.

Les débutants n'en sont pas toujours quittes à aussi bon marché : parfois l'empoisonnement devient excessivement grave : en voici deux exemples.

J'ai vu, dit un médecin anglais, un jeune homme qui venait de fumer pour la première fois ; il présenta les symptômes ordinaires de l'empoisonnement par le tabac à un degré qui inquiéta beaucoup les assistants. Le malade avait une sensation de mort presque imminente, le cœur avait presque cessé de battre, la poitrine était comme entourée d'un cercle de fer, et toutes les fois qu'il voulait respirer il était pris d'une douleur affreuse, comme électrique. Cet état spasmodique se prolongea pendant plusieurs heures.

Voici un fait bien plus grave encore raconté par un autre médecin anglais.—Un jeune homme de dix-neuf ans s'apprenait à fumer depuis deux jours ; après avoir fumé une pipe entière, il est pris tout à coup d'une forte défaillance et de vomissements ; s'étant un peu remis, il rentre chez lui pour se mettre au lit ; là, il tomba dans un état de stupeur ; il est oppressé et se met à râler. On court en toute

hâte chercher un médecin ; à son arrivée le malade était pâle, les yeux abattus, les conjonctives rouges, les pupilles insensibles à la lumière, la droite était fortement contractée, la gauche dilatée et anguleuse ; le corps était dans un état de contraction générale, les poignets fermés convulsivement, et la respiration continuait à être râlante. Après divers traitements, les accidents diminuèrent le lendemain pour se prolonger jusqu'au troisième jour.

Pris par d'autres voies et sous d'autres formes, le tabac peut empoisonner, même mortellement, et il existe à ce sujet une foule de faits dans la science.

La médecine populaire a souvent employé le tabac en applications externes contre la gale, la teigne, les hydropisies et les rhumatismes, et beaucoup d'individus ont été empoisonnés par ce procédé ; on raconte même que tout un escadron de hussards allemands, voulant frauder la douane, s'était appliqué sur la poitrine du tabac en feuilles. Quoique fumeurs intrépides, tous furent pris sans exception de céphalalgie, de vertige et de vomissements.

Beaucoup de gens sont morts par du tabac avalé volontairement, ou par imprudence, ou mélangé à des aliments par des mains criminelles. Tout le monde connaît l'histoire du poète Santeuil, empoisonné mortellement à un repas chez le prince de Condé, par du tabac à priser jeté dans un verre de vin.

Un enfant de quinze ans qui avait avalé de la saumure du tabac dans une manufacture, mourut en une heure.

Les vapeurs ou fumées de tabac, inhalées autrement que par le procédé de la pipe ou du cigare, ont été parfois très-nuisibles, et même mortelles.

Dans un incendie de manufacture impériale quatre soldats étaient venus porter secours et avaient respiré longtemps la fumée d'énormes quantités de tabac en combustion. Ils furent pris d'accidents très-graves caractérisés par l'ivresse, du vertige, de la dyspnée, du relâchement des membres et des convulsions tétaniques.

Fourcroy raconte qu'un individu qui avait passé la nuit dans une chambre où l'on avait pulvérisé une grande quantité de tabac, en mourut.

Un jeune homme de dix-sept ans était venu voir son oncle qui occupait une chambre étroite et fort peu aérée. L'oncle rentra le soir en compagnie de deux camarades, et tous trois se mirent à fumer jusqu'à minuit. Les deux amis s'étant retirés, l'oncle voulut se coucher auprès de son neveu ; mais au moment d'entrer dans le lit, il s'aperçut que son neveu était tout froid ce malheureux était

mort de congestion cérébrale, empoisonné par la fumée du tabac.

Nos annales ont enregistré malheureusement un grand nombre de faits d'empoisonnement mortel chez des individus atteints de hernie ou de constipation, qui voulaient, ou chez lesquels on avait voulu combattre ces accidents par le moyen de décoction de tabac donnée en lavement. Ces accidents sont arrivés nombre de fois à des médecins traitant, et en pareil cas la mort a eu lieu avec une rapidité effrayante, dans l'espace d'une ou de deux heures ; on l'a même vue survenir dix-huit minutes après l'ingestion du médicament.

Tant il est vrai que les médecins ne sauraient être trop prudents dans l'administration des doses, quand ils emploient des substances actives. Grégor, médecin anglais, a vu les symptômes les plus terribles arriver par un lavement qui contenait 40 grains de tabac et le docteur Copland cite un cas de mort rien qu'avec 30 grains. Pereira prétend qu'on ne doit pas dépasser 15 ou 20 grains. Ces doses sont encore trop fortes. Le célèbre toxicologiste anglais Taylor affirme qu'on peut tuer un adulte avec 20 grains de tabac. Les doses quasi-officielles sont effrayantes en réalité ; mais rassurez-vous à cet endroit, l'emploi médical du tabac est heureusement abandonné par la très-grande majorité.

D'un autre côté, c'est un fait bien remarquable et même providentiel que le tabac, poison énergique, qui est à la disposition de tout le monde, et qui, trouvé sur un individu soupçonné d'en avoir empoisonné un autre, ne peut pas, à la rigueur, servir de pièce de conviction ; il est remarquable, dis-je, que ce même tabac ne soit pas employé quotidiennement dans un but criminel, car les faits d'empoisonnement de ce genre sont très-rare dans les annales de la justice (1).

Telle est l'histoire de l'empoisonnement aigu ; et si j'étais obligé d'en faire la description sommaire dans sa forme la plus grave, je vous dirais avec nos grands toxicologistes que le tabac produit alors des vomissements, du vertige, du délire, le relâchement musculaire, le tremblement, l'anéantissement des forces, l'algidité de la peau avec sueurs froides, des convulsions, des paralysies et la mort.

Abordons maintenant l'empoisonnement chronique ; cet empoisonnement a lieu presque exclusivement chez les fumeurs, les priseurs et chiqueurs de

profession, et chez les ouvriers des manufactures de tabac.

Les fumeurs, par exemple, après avoir payé un premier tribut à l'usage du tabac, quoique par l'habitude ces premiers effets disparaissent, quoique un grand nombre puissent fumer quotidiennement sans accidents bien notables, les fumeurs, dis-je, ne doivent pas toujours se croire quittes à aussi bon marché ; il faut que ceux qui usent du tabac sous une forme quelconque soient bien persuadés qu'ils s'exposent volontairement à de nombreux accidents plus ou moins graves, et que, si parmi eux il en est un certain nombre, je ne sais dans quel proportion, qui échappent à ces dangers, il en est beaucoup aussi, et le nombre en est plus considérable qu'on ne le croit communément, qui en sont réellement victimes à des degrés bien divers.

Et même les fumeurs d'habitude peuvent, par exception, subir tous les accidents de l'empoisonnement aigu, lorsque, par extraordinaire, ils se mettent à fumer plus que de coutume. On cite l'observation de deux individus qui firent le pari de fumer de suite, l'un dix-sept pipes et l'autre dix-huit ; ils en moururent tous les deux. Un fumeur de profession se mit un jour à fumer vingt-cinq pipes dans son après-dînée ; il en résulta un empoisonnement presque mortel. Un médecin a vu arriver des accidents très-sérieux chez un fumeur qui avait fumé de suite neuf forts cigares.

Il y a deux ans, un médecin publiait dans les journaux allemands une observation d'empoisonnement très-sérieux survenu chez un homme de quarante-quatre ans, grand fumeur d'habitude, dû tout simplement à ce qu'il avait fumé, dans l'espace de quatre heures, quatre cigares faits avec du tabac du Kentucky.

Il n'est pas rare du reste d'entendre dire à la plupart des fumeurs qu'ils se sentent fatigués, toutes les fois qu'ils dépassent leur consommation quotidienne de tabac. Mais j'ai hâte d'arriver à l'empoisonnement chronique, et de dérouler devant vous le tableau des nombreuses maladies qui constituent son histoire.

Nous parlerons successivement des maladies du système nerveux, de la circulation et de la respiration, et enfin de celles qui portent sur la digestion.

On peut dire que le tabac agit surtout sur le système nerveux ; c'est même dans cette sphère qu'il produit les plus grands ravages.

Il hébète d'abord le cerveau ; de là la lenteur des conceptions, l'affaiblissement de la mémoire, une espèce d'abrutissement intellectuel ; il paralyse les sens de l'ouïe et de la vue. Les grands oculistes n'hésitent pas aujourd'hui à considérer l'amaurose,

(1) Toutefois le toxicologiste Taylor affirme qu'il est assez fréquent, en Angleterre, de jeter du tabac en poudre dans les boissons, pour plonger dans l'ivresse tabagique les individus que l'on veut d'empêcher et voler.

comme une suite assez fréquente de l'usage du tabac ! ils en ont cité de nombreux exemples. Sur trente-sept cas d'amaurose, un médecin anglais a compté vingt-trois fumeurs de premier ordre. Vous avez entendu dire souvent qu'une bonne prise de tabac éclairait la vue : vous voyez que c'est tout le contraire chez les fumeurs.

Il y a beaucoup de sourds parmi les fumeurs, et les médecins qui s'occupent spécialement des maladies de l'oreille se sont empressés de signaler le tabac comme cause assez fréquente de surdité ; j'en ai rencontré pour mon compte plusieurs cas.

Le tabac agit surtout sur les nerfs du mouvement, et par conséquent sur la fibre motrice, ainsi que le démontrent les expériences sur les animaux que l'on empoisonne avec le tabac, et chez lesquels on produit à volonté des convulsions et la paralysie, ainsi que l'attestent également les faits d'empoisonnement aigu chez l'homme. *A priori*, il doit en être de même dans l'empoisonnement chronique, ce qui est justifié par l'observation.

On a vu des convulsions, comme la danse de Saint-Guy, et même l'épilepsie, déterminées par le tabac ; on a cité un jeune étudiant qui était arrivé à l'état d'idiotie épileptique, par suite d'ivresse permanente du tabac. Charles Hastings dit n'avoir jamais vu de cas d'épilepsie aussi grave que celui d'un enfant de douze ans qui avait pris l'habitude de fumer outre mesure depuis deux années environ ; il ne guérit que lorsqu'il cessa de fumer.

Le tabac a été accusé avec raison de causer le ramolissement du cerveau, l'apoplexie, et par suite la paralysie des membres, et en particulier ces paralysies plus ou moins complètes que l'on appelle ataxie locomotrice ; ces jours derniers, j'en voyais un triste exemple chez un homme de trente-huit ans, paralysé par deux attaques qu'il avait été chercher en fumant d'une manière immodérée.

Aujourd'hui les fumeurs peuplent les maisons d'aliénés, sujets qu'ils sont à cette forme d'aliénation que l'on a appelée la paralysie générale et progressive, et qui a pris depuis trente ans surtout un développement inusité qui coïncide exactement avec les progrès de l'habitude de fumer, qui date surtout depuis cette époque. Cette maladie, qui était très-rare autrefois, a crû en raison directe de la progression constante du rendement de l'impôt sur les tabacs.

Un phénomène que l'on constate assez souvent chez les fumeurs, c'est le tremblement des mains, tremblement quelquefois continu, d'autres fois accidentel, et survenant après l'opération de fumer. Je

connais un médecin qui tremble des mains toutes les fois qu'il vient de fumer.

Ce même tabac qui agit si bien sur la fibre motrice pour la convulser et la paralyser, y détermine aussi sur le trajet des nerfs et des muscles des douleurs plus ou moins vives. J'ai donné des soins à un jeune homme pris de temps en temps de névralgies atroces à la tête ; il a couru toute espèce d'eaux minérales pour se guérir. Ce sont des névralgies causées par le tabac : la preuve, c'est qu'ayant cessé peu à peu de fumer, il a fait diminuer de beaucoup sa maladie. Qu'il cesse entièrement, et je lui promets sa guérison complète.

Ajoutez à cela que les fumeurs sont quelquefois sujets à de violentes migraines ; j'en ai été moi-même victime pendant plus de vingt ans, ce qui m'a aidé singulièrement à rompre depuis deux ans avec cette habitude funeste et tyrannique.

On rencontre fréquemment chez les fumeurs une maladie très-pénible : c'est le vertige.

J'ai soigné pendant trois années un de mes clients qui depuis huit à dix ans avait continuellement du vertige en marchant ; il avait fumé impunément jusqu'à l'âge de cinquante ans, et ce n'est qu'à cette époque qu'avaient commencé les accidents. Frappé de l'impuissance de mes remèdes contre cette maladie chronique, je finis par soupçonner que ce devait être un vertige de tabac. Mon client fumait trois ou quatre pipes par jour : je devinai juste, car il guérit en cessant tout simplement de fumer.

Une observation du même genre a été faite, il y a une dizaine d'années, dans un journal allemand. C'était un médecin, fumeur passionné, qui, depuis dix-sept ans, était pris habituellement d'accès de vertige ; ils avaient lieu plusieurs fois par jour et duraient plusieurs minutes, suivis d'un état de faiblesse. Ce docteur eut le bon esprit de cesser de fumer, et guérit.

Cet accident de vertige doit être fréquent à l'état chronique ; nous avons déjà vu qu'il se produit habituellement chez tous ceux qui fument pour la première fois.

Vous voyez, avec quelle puissance le tabac peut agir chez nombre de fumeurs sur tout le système nerveux : il en est le véritable poison. C'était du reste facile à prévoir, d'après tous les exemples connus de l'empoisonnement aigu, et d'après toutes les expériences directes faites sur les animaux.

Le tabac est aussi le poison du cœur et de la respiration.

Il y a quatre ans, le docteur Beau signalait plusieurs cas d'angine de poitrine qu'il avait constatés chez de grands fumeurs, maladie qui tue le plus

souvent d'une manière foudroyante. Ces faits n'ont rien d'étonnant : ils sont confirmés par les expériences faites directement sur les animaux avec la nicotine.

J'ai connu le beau-frère d'un de mes amis, mort en quelques minutes d'une angine de poitrine, et laissant une veuve inconsolable. Il fumait beaucoup ; pour moi, c'est là la véritable cause de sa mort ; il jouissait d'ailleurs d'une santé magnifique.

L'abaissement du ton de la voix est aussi un phénomène que tout le monde a pu constater chez les fumeurs. C'est principalement sur les ténors que cette modification se fait sentir. Avis donc aux chanteurs et orateurs de toute espèce ; et qui ne connaît, du reste, la voix rauque et désagréable du véritable *culotteur* de pipes ?

Il y a deux ans, un médecin appelait l'attention du corps médical sur les intermittences du cœur et du pouls, causées par l'usage excessif du tabac, surtout chez les fumeurs de cigares. Sur quatre-vingt-huit grands fumeurs, il a rencontré vingt fois les intermittences. Ces accidents disparaissaient chez eux par la cessation de l'usage du tabac, et revenaient par la reprise de cette funeste habitude.

On a comparé avec raison la nicotine à la digitaline, qui est considérée aujourd'hui comme le poison du cœur le plus énergique. Quelques expériences faites en Allemagne sur les animaux démontrent que la nicotine agit puissamment sur le système nerveux régulateur des mouvements du cœur.

J'ai vu moi-même un fumeur intrépide. Grâce au tabac, il éprouvait depuis plusieurs années, de temps en temps, des accidents très-inquiétants du côté de la poitrine.

Rien n'est plus fréquent d'ailleurs que de rencontrer chez les fumeurs des oppressions et de la gêne dans la respiration.

J'arrive maintenant à diverses maladies du tube digestif. Mentionnons en passant la chute des dents, les inflammations chroniques de la bouche, du gosier et du pharynx. Il suffit au médecin d'inspecter la bouche d'un individu pour constater *de visu* s'il est fumeur ou non.

Le tabac enraye positivement la digestion ; les sauvages le savaient bien, puisque dans leurs voyages ils avaient l'habitude d'avalier des pilules de tabac mélangées de craie pour paralyser la faim.— C'est un fait connu de tout le monde que les grands fumeurs mangent peu, et de là viennent des dyspepsies, des gastralgies, des constipations rebelles, et un amaigrissement général. Les journaux de médecine sont pleins de ces observations d'infections intestinales plus ou moins graves provoquées par le tabac.

Mais le fait le plus sérieux, c'est que le tabac produit facilement en divers points de l'économie cette maladie horrible qu'on appelle cancer, cancer des lèvres, de la langue et de l'estomac.

Ces faits sont attestés par les plus grands chirurgiens de l'époque tant en France qu'ailleurs. C'est une chose bien connue dans la marine, que bon nombre de matelots qui ont l'habitude de chiquer meurent de cancers à l'estomac ; il en est de même pour beaucoup de fumeurs. On a dit qu'un des plus grands philosophes français, le célèbre Malebranche, mourut de cette maladie ; dans les dernières années de sa vie, il avait contracté la funeste habitude de la chique, et à ce propos on est en droit de se demander à quoi lui avait servi toute sa philosophie.

J'en n'en finirais pas si je voulais détailler, toutes les nombreuses maladies déterminées par le tabac.

Les accidents causés par le tabac varient beaucoup suivant les individus, suivant l'espèce de tabac employée et suivant la manière dont on en use.

Le tabac le plus dangereux de tous est le tabac français, par la plus simple raison qu'il est le plus chargé de nicotine. Les tabacs du Levant, comme le Datakié, en contiennent fort peu. Ceux de la Havane et du Maryland n'ont que 2 p. 0/0 de nicotine, tandis que les tabacs de Virginie et du Kentucky en ont 6, et la plupart des tabacs français jusqu'à 7 0/0.

Des trois formes sous laquel on prend le tabac, la plus dangereuse est celle de chiquer ; la moins dangereuse est celle de priser ; fumer est intermédiaire. Il vaut mieux fumer la pipe que le cigare ou la cigarette, parce que par ce dernier mode tous les produits de la combustion arrivent directement dans la bouche, tandis qu'ils se déposent en partie dans le tuyau de la pipe (1)

La cigarette a l'inconvénient de mettre les fumeurs dans le cas de mâcher et de déglutir les sucs du tabac ; c'est pourquoi il est moins dangereux de fumer avec une longue pipe, comme la pipe turque ou *kalioun*, que de fumer cette pipe écourtée nommée à juste titre *brûle-gueule*. Le narghilé des Orientaux, espèce de pipe à plusieurs tuyaux, où les produits de la combustion sont obligés de passer par un récipient contenant un liquide parfumé qui les

(1) Le cigare est plus dangereux que le tabac ordinaire ; car, dans la préparation du tabac à fumer la fermentation lui fait souvent perdre les deux tiers de sa nicotine, transformée en ammoniac, tandis que le tabac destiné aux cigares ne subit pas cette perte ; de sorte que le cigare, à poids égal, est trois fois plus riche en nicotine que le tabac à fumer ordinaire.—Un savant médecin allemand, Siebert, a avancé que les maladies nerveuses sont devenues plus fréquentes chez les hommes depuis que le cigare a détrôné la pipe.

dissout en partie, le narghilé doit causer peut-être moins d'accidents. Il est fâcheux que cette pipe des sérails et des harems ne soit pas devenue de mode ; mais elle a l'inconvénient d'être peu portative, et de fournir une fumée qui n'a aucun attrait pour une bouche, accoutumée à des tabacs fortement nicotinisés.

C'est une habitude détestable que d'avalier la fumée dans la poitrine, ou de la rejeter par le nez. C'est offrir au tabac une surface considérable et puissante d'inhalation, et favoriser toutes les chances d'un empoisonnement chronique et redoutable.

Tel est l'exposé des accidents nombreux et divers causés par le tabac. Je connais d'avance toutes les objections que peut soulever ce thème scientifique ; permettez-moi de développer deux propositions qui donneront une solution à la plupart de ces objections.

1^{re} PROPOSITION.—Il est des individus qui peuvent impunément fumer toute leur vie.

Ceci est un fait d'observation incontestable. Une fois le tribut plus ou moins payé à l'usage du tabac par l'ivresse due à une première pipe ou un premier cigare, bientôt l'accoutumance fait que l'organisme ne se révolte plus ; et si l'on ne fume pas avec excès on peut en général se livrer à cette jouissance sans éprouver jamais d'accidents sérieux.

C'est là une grâce d'état dont les fumeurs privilégiés doivent remercier la Providence. Le poison de la nicotine qu'ils absorbent tous les jours est éliminé régulièrement de leur corps par les émonctoires naturels, par les rhins, les poumons et la peau.

L'habitude est une seconde nature, disait Galien et avant lui Hippocrate avait dit dans ses aphorismes que les choses auxquelles on s'est accoutumé, quoiqu'elles soient nuisibles, nuisent pourtant moins que celles qui ne sont point aussi usitées, et qu'il faut par conséquent accorder quelque chose à l'accoutumance.

Cette théorie de l'habitude est très-vraie en pratique, si bien que nous, médecins, nous sommes obligés d'accorder un peu de vin aux ivrognes de profession, même lorsqu'ils sont atteints de maladies graves. Il est en outre quelquefois de précepte de ne pas rompre brusquement avec une habitude acquise. C'est ce qui a fait dire à Néander, vieux médecin allemand, qui écrivait sur le tabac il y a 250 ans :—Quand on aura l'intention de laisser l'usage de fumer, il ne faut pas tout à coup changer la coutume, laquelle approche de bien près la nature en puissance.

Un médecin m'a raconté à ce sujet un fait fort curieux. Un grand fumeur de profession venait

d'être interné à la prison Mazas, où on lui avait supprimé immédiatement l'usage du tabac. Voici qu'il est frappé de paralysie dans l'un de ses bras. On lui permet de fumer derechef, et la paralysie disparaît.

Ceci rentre dans les phénomènes isopathiques, espèce d'homœopathie, non plus par les semblables, mais par les égaux : phénomènes malheureusement trop peu étudiés, et qui sont destinés à jouer dans l'avenir un rôle important en thérapeutique.

Telle est la puissance de l'habitude ; et comme conclusion, je dirai qu'avant d'en prendre de mauvaises, comme celle du tabac, il faut y regarder à deux fois, car tous ne peuvent pas fumer impunément ; ce qui m'amène à une seconde proposition.

2^e PROPOSITION.—Il est des individus qui ne peuvent jamais fumer sans être malades, et qui sont obligés d'y renoncer ; ce sont les réfractaires. Il en est d'autres qui ne profitent du bénéfice de l'habitude que pour un temps, et qui finissent par devenir victimes des divers accidents causés par le tabac.

Tout cela ressort de l'observation et ne se démontre pas autrement que par les faits.

Beaucoup de personnes ont peut-être été tentées de mettre en doute les nombreux accidents attribués au tabac : c'est le moment de les confirmer.

Tout ce que j'ai dit à ce sujet, je ne l'ai point inventé, tous ces faits sont consignés dans nos archives scientifiques. Un grand nombre de médecins et d'observateurs intelligents de tous les pays nous les ont révélés ; mais je dois éviter dans cet enseignement populaire, un luxe d'érudition qui me serait facile. Ici je dois me contenter d'affirmer : que ceux qui voudront étudier la question à fond se donnent, comme moi, la peine d'aller chercher les preuves où elles se trouvent.

Je vous citerai seulement les *Etudes Médicales et hygiéniques sur le tabac* du docteur Jolly, études toutes récentes, qui ont fait grande sensation dans le monde scientifique : l'auteur en donnait communication l'an dernier à l'Académie impériale de médecine, dont il est membre. Ce savant médecin, s'exprime ainsi au sujet des accidents causés par le tabac :—“ Les faits, il m'a été bien facile de les trouver pour les suivre et les étudier partout où j'ai pu les rencontrer, dans les individus, dans la famille, dans la société, dans les maisons de santé, dans les hôpitaux, dans les manufactures de tabac, en France et à l'étranger ; et, s'il faut le dire, les résultats de cette enquête sont tels, que je voudrais pouvoir me les dissimuler à moi-même, et que j'ose à peine les faire connaître, tant ils sont tristes, tant j'en demeure étonné.”

J'ai sous les yeux un excellent traité de toxicologie, publié récemment à l'étranger par un médecin hollandais. L'auteur énumère plus de vingt maladies causées par le tabac, en citant à l'appui les noms d'un grand nombre de médecins qui les ont observées.

J'affirme qu'il existe encore un plus grand nombre de maladies tabagiques qu'on en a citées, par la simple raison que ces maladies sont le plus souvent des maladies chroniques, et que dans cette classe il y a une foule d'accidents qui n'ont pas de nom ou d'étiquette nosologique, et qui n'en sont pas moins de fâcheuses réalités.

Les médecins qui s'amuse à nier ou à atténuer les faits, feraient beaucoup mieux d'étudier la question que de la trancher sans examen préalable; et je ne crains pas de le dire, si à cette heure on faisait pour le tabac la même enquête que pour l'agriculture, les faits connus seraient amplement confirmés, et ils formeraient avec les nouvelles données un des tableaux les plus tristes et les plus effrayants.

J'ajoute que le médecin qui voudra porter son attention sur les abus du tabac finira par découvrir dans son cabinet une foule de maladies pour lesquelles on viendra réclamer les secours de son art, et qui ont leur point de départ dans l'usage quotidien de la plante vénéneuse; mais il faut pour cela que le médecin connaisse à fond les effets possibles du tabac, et qu'il soit doué en outre d'une grande puissance d'observation.

La moyenne de la vie humaine peut s'être élevée par des causes multiples, ce qui n'empêche pas le tabac d'avoir contribué pour sa part à la mortalité; et cette mortalité fut-elle insignifiante, peut-on nier d'un autre côté qu'il empoisonne l'existence de beaucoup d'individus en les frappant d'une foule d'infirmités trop réelles?

Ce qui fait illusion en cette matière, c'est que le fumeur qui a momentanément le privilège de l'immunité, croit qu'il en est de même pour tous ses coreligionnaires: c'est l'histoire du conscrit qui se figure qu'on revient toujours de la bataille avec de l'avancement, des médailles ou des croix, sans tenir compte des blessés ou des morts.

Et il est *a priori* de toute impossibilité que des organismes qui absorbent tous les jours des quantités de nicotine n'en soient pas morbidement impressionnés.

Ne dites pas que la violence du tabac s'émousse par l'habitude. C'est vrai pour beaucoup, c'est faux pour un plus grand nombre encore, s'il y a une habitude qui préserve, et je vous ai déjà fait cette concession, il y a aussi par contre une habitude qui

nuit et qui tue, et c'est là le grand danger pour les fumeurs, chiqueurs et priseurs de profession; l'habitude devient tyrannique et c'est alors que le poison fait ses plus grands ravages. Je n'ai pas la prétention de rien apprendre à ce sujet: regardez autour de vous, car les faits pullulent.

Puisqu'il existe une immunité relative pour bon nombre d'individus, on demandera peut-être où commence l'abus. Sir Benjamin Brodie, savant médecin anglais, a, dans une lettre extrêmement populaire, apporté le secours de son autorité aux médecins qui condamnent le tabac, toutefois il ne s'exprime qu'avec une extrême modération, soutenant qu'il y a là, comme pour le thé, le café, l'alcool et autres substances stimulantes, un besoin instinctif qui doit être respecté.

Le médecin anglais a trouvé, je ne sais où, un singulier commentateur qui borne l'usage licite et normal à six pipes et trois cigares par jour: dose énorme qui enlèverait rapidement l'immunité à la plupart des fumeurs privilégiés.

Il est impossible de fixer la dose prudente au-dessous des doses évidemment toxiques: c'est là une question d'individualité. Tel fumeur pourra impunément fumer plusieurs pipes ou cigares par jour, tandis que son voisin s'intoxiquera avec la même dose, et ne jouira de l'immunité qu'à la condition de fumer une seule fois dans les vingt-quatre heures; toutefois il est évident que c'est surtout chez les grands fumeurs que l'on constate les accidents les plus fréquents et les plus sérieux.

En principe, l'abus du tabac commence le jour où l'on fume pour la première fois, et ce serait perdre son temps que de vouloir déterminer pour chacun avec précision où finit l'usage prudent de cette substance.

Que si on me demande maintenant, pour tous ceux qui usent du tabac d'une manière quelconque, combien il en est qui ne ressentent aucun effet fâcheux de cet agent toxique, je dirai franchement que je n'en sais rien; il y a là une proportion difficile à établir avec des éléments variables de doses, d'âge et de voies d'absorption. Toutefois, je crois être encore au-dessous de la vérité, en soutenant que la moitié au moins doit être atteinte plus ou moins gravement par le poison du tabac, en tenant compte de tous les accidents possibles.

On a voulu contester les effets désastreux du tabac sur l'intelligence, et alors on s'est mis à parler des Allemands, des journalistes, des écrivains et des hommes célèbres qui fument beaucoup et impunément, et, bien entendu, on a oublié de citer dans cette nomenclature tous ceux qui en avaient souffert.

Il en est plus de trois que je pourrais nommer.

On lit même dans un savant traité d'hygiène que la fumée de tabac amène « un léger état de stimulation cérébrale, sous l'influence de laquelle l'esprit est plus lucide, le travail plus facile, l'intelligence plus ouverte. »

Ici, la question est trop grave pour que je ne la traite pas à fond : il s'agit de savoir si le tabac nous donne de l'esprit, ou s'il nous en ôte.

L'auteur de ce traité est à peu près le seul médecin qui ait osé émettre cette opinion singulière et erronée ; il est contredit d'ailleurs par la plupart de ses confrères.

Que nous enseignent les faits signalés par toutes les écoles ?

Ils nous enseignent que le tabac produit une forte envie de dormir après le repas, de l'insomnie nocturne, une mélancolie sombre, parfois de l'anxiété, de l'inquiétude, de l'agitation, de l'éloignement pour le travail et la conversation, de l'affluence d'idées confuses, du vertige et de la pesanteur excessive de tête.

Voit-on dans tous ces effets primitifs du tabac, qu'il me serait très-facile de démontrer par des citations, voit-on, dis-je, tous les symptômes « d'un esprit plus lucide, d'un travail plus facile, d'une intelligence plus ouverte ? »

Je n'insisterai pas d'avantage sur tous ces détails scientifiques, et je ne veux faire appel maintenant qu'au bon sens pratique, à l'observation personnelle de tous mes lecteurs. Qu'ils me disent s'ils ont jamais vu que les *culotteurs* de pipes fussent habituellement des gens d'intelligence et d'esprit ?

Je défie de me citer un homme de valeur qui puisse trouver dans le tabac une plus grande puissance de travail et de conception. On peut être intelligent, quoiqu'on fume ; et combien de belles intelligences, d'un autre côté, ont été amoindries et ont péri par le tabac !

J'en appelle aux fumeurs eux-mêmes ; ils savent très-bien qu'on ne peut pas se livrer à un travail sérieux de composition en fumant.

L'acte de fumer est un hébètement cérébral passager. Vous pouvez décorer cet état du nom poétique de rêverie ; mais voir là une source de fécondité et de puissance intellectuelle, c'est ce qui est contredit par les faits.

On dit qu'il faut avoir de l'esprit pour en perdre, et il est des intelligences privilégiées qui peuvent impunément, sous ce rapport, s'exposer aux dangers du tabac ; mais vous, jeune homme, qui n'êtes pas même encore bachelier en lettres, en droit ou en médecine, et qui probablement n'avez rien à perdre,

pourquoi iriez-vous, en fumant, compromettre votre léger bagage intellectuel ? Vous devriez songer plutôt à l'augmenter, et, à coup sûr, ce n'est pas avec le tabac que vous ferez fortune en aucun genre.

On parle de littérateurs qui fument ; mais, croyez-le bien, nos grands et immortels ouvrages ne sont pas nés du tabac. L'homme de génie, a dit Goethe avec raison, ne fume pas ; et en disant cela l'immortel auteur d'outre-Rhin s'est chargé de répondre tout seul à l'objection des fumeurs allemands.—Et ces journalistes parisiens, qui, dit on, composent leurs articles le cigare à la bouche, ce ne sont pas leurs *premiers-Paris*, je vous le jure, qui les feront passer à la postérité.

Et je dirai à tous ceux qui ont reçu le don de l'intelligence, à ces hommes qui sentent en eux-mêmes la puissance de l'instrument que Dieu leur a donné, et qui vivent habituellement dans ces hautes régions où les nobles pensées éclosent de nobles cœurs : —Ne fumez pas ; il y a là pour vous un danger.

Je comprends le café pour les hommes intelligents, et encore sous condition ; je ne comprends pas le tabac.

On a appelé à juste titre le café une boisson sociale, une boisson intellectuelle ; mais peut-on trouver quelque chose de social et d'intellectuel dans le tabac, qui a pour effet primitif d'éloigner de la conversation et d'hébéter le cerveau ?

Et vous comprenez maintenant qu'il n'y a pas un médecin sérieux qui puisse ordonner le tabac comme habitude et comme nécessité de tempérament, la santé étant incompatible avec l'absorption quotidienne d'un poison.

Vous dites que vous avez consulté votre médecin ; mais, si cela est vrai, vous avez été victime d'un conseil banal et irréflecti, et voilà tout.

Et, à ce propos, on peut dire que le tabac est un ennemi invisible qui fait sans qu'on s'en doute les plus grands ravages. Il pénètre tous les jours et de tous les côtés dans la place, parce qu'il n'y a pas de grandes gardes pour l'observer, c'est-à-dire de médecins qui en étudient et signalent les effets désastreux. Il a ses entrées d'autant plus libres, qu'il est d'accord la plupart du temps avec ces mêmes sentinelles médicales qui souvent en usent pour leur compte, le tolèrent pour les autres, le recommandent quelquefois, et même en nient le danger, au moins quant à la fréquence et à la gravité.

—On dit encore pour la défense du tabac qu'il est employé comme médicament, et qu'on peut bien en user, puisque les médecins l'utilisent.

Et c'est là précisément ce qui le condamne, et ce

qui me fait conclure logiquement à sa suppression absolue, en dehors de la pratique médicale.

Le véritable médicament est nécessairement un poison ; il ne puise sa puissance thérapeutique que dans son pouvoir morbifique ; il ne peut faire du bien que parce qu'il fait essentiellement du mal ; agent nuisible à l'économie, il ne devient agent curateur que dans l'état de maladie ; de sa qualité de drogue ou de poison dérivent fatalement la nécessité et l'habitude de ne l'employer qu'à de très-petites doses ? Et encore les petites doses de la médecine ordinaire sont-elles souvent trop fortes, ce qui a amené une fraction notable du corps médical à les abaisser jusqu'à des proportions infinitésimales.

Cela est si vrai que le tabac, manié même par les médecins, a été plus d'une fois l'occasion d'accidents terribles et même mortels, comme je vous l'ai déjà dit ; et c'est ce qui en a poussé plusieurs à fulminer contre lui une excommunication complète de l'exercice de notre art.

Et tous ces médecins, laissez-moi vous le dire, n'ont été que des maladroits et des ignorants. Ils ont été des maladroits ; car, pour faire du bien à leurs malades, au lieu de leur nuire si gravement, ils n'avaient qu'à abaisser la dose.

Ils ont été des ignorants : la preuve, c'est que, s'il fallait supprimer le tabac à cause de sa trop grande activité, il faudrait en même temps supprimer l'opium, la belladone, la digitale ou l'arsenic, et tous nos médicaments actifs ou poisons, lesquels suivant les doses, ont la puissance de faire du mal tout autant que le poison tabac, qui se trouve dans toutes les poches.

Il n'y aurait plus alors de médecine possible, à moins de la faire consister dans l'administration d'un verre d'eau sucrée ou de tisane d'orge ; et vraiment en présence de l'abus des doses massives, et de cette poly-pharmacie honteuse qui est la plaie de notre art, je me demande si le plus souvent cela ne vaudrait pas mieux.

Remercions Dieu, au contraire, de ce qu'il a créé le tabac et les autres poisons à l'usage de l'homme malade. On lit dans le livre de l'Écclésiastique ce passage remarquable : « La guérison vient du Très-Haut, car c'est lui qui a créé les remèdes de la terre et l'homme prudent ne les repoussera pas : *Non abhorbit illa.* » (Eccli. c. xxxviii.)

Ce simple texte prouve à lui seul que les remèdes sont des poisons, que les poisons ont été créés pour le soulagement et la guérison de nos maux, et qu'ils ne doivent point être repoussés par l'homme prudent c'est-à-dire par le médecin, qui doit en connaître

toute la puissance et en user avec sagesse et ménagement. Si j'en avais le temps, je démontrerais que le tabac, qui produit le vertige, les convulsions, la paralysie, la névralgie, les douleurs intestinales, l'asthme, etc., est aussi, sous certaines conditions, un excellent remède contre ces mêmes maladies ; mais il faut savoir nous arrêter.

Dès le commencement de son importation en France, le tabac avait surtout été employé comme médicament.

Il existe un règlement de police du temps de Louis XIII et du cardinal de Richelieu (1635), qui défendait la vente de cette drogue à tout autre qu'aux apothicaires, sous peine d'une amende de quatre-vingts livres parisis, et interdisait son usage jusque dans l'intérieur des maisons, sous peine de la prison et du fouet ! Les rares apothicaires d'autrefois sont remplacés par les quarante mille débitants d'aujourd'hui, qui reçoivent une prime d'encouragement à l'effet de vendre le plus de tabac possible, avec permission pour le consommateur de fumer à toute heure et en tous lieux. Que les temps sont changés !

En principe, le tabac devrait être réservé exclusivement à l'exercice de la médecine et n'être employé que comme médicament. Est-il nécessaire de dire que cette plante célèbre a bien dévié de sa destination primitive, et que cet absolu que je pose est un rêve irréalisable, en présence des habitudes prises et des intérêts majeurs qui s'y rattachent ?

L'usage rationnel du tabac, je viens de le dire, ne peut exister qu'en médecine, dans le cas de maladie, il ne peut pas y en avoir d'autre.

L'usage prudent, c'est l'usage concédé à la faiblesse humaine, sous la réserve d'en user très-moderément, sous la condition aussi de la grâce d'état qui vous permet de jouir du bénéfice de l'habitude ; et encore, dans cette hypothèse, userez-vous toujours du tabac à vos risques et périls.

Et c'est là ce que j'entends par usage prudent et rationnel du tabac. Vous ne vous attendiez peut-être pas, chers lecteurs, à une conclusion aussi rigoureuse. Que voulez-vous ? Je suis ici pour vous dire la vérité, et non pour vous flatter dans vos passions et vos habitudes dangereuses.

Vous pouvez user du tabac tant que vous voudrez, vous êtes libres ; tant mieux s'il ne vous fait pas de mal, mais prôner son usage, atténuer ou nier les accidents qui peuvent en être la suite, c'est une erreur des plus graves, et j'ai fait tous mes efforts pour vous le démontrer.

Qu'est-ce qui pousse l'homme à user tous les jours de poisons ou de substances nuisibles, au détriment

de sa santé physique et morale, au péril de sa vie même ?

Il y a aujourd'hui par le monde de centaines de millions d'individus qui répètent quotidiennement cet expériment dangereux. Les uns fument l'opium, d'autres mâchent le bétel et avalent le haschich ou chanvre enivrant et le reste en quantité innombrable se livre avec fureur à l'usage du tabac et des boissons alcooliques (1).

Peut-on dire qu'il y a là un besoin instinctif ? Ce serait expliquer le fait par le fait, et d'ailleurs notre propre instinct nous dit en un sens tout le contraire, puisque personne n'a fumé de tabac ou d'opium et bu de l'eau-de-vie pour la première fois sans éprouver de l'aversion et du dégoût.

Sans doute les habitudes dangereuses se propagent surtout par le monde et l'imitation ; mais cela ne suffit pas pour donner la raison essentielle de ces abus.

Le besoin de notre nature, a dit un auteur, est d'éprouver des sensations et d'occuper nos sens. Pour les spiritualistes, éprouver des sensations et occuper nos sens, c'est mettre les organes dans un état d'activité inaccoutumée. Il suffit en effet de remarquer que plus l'usage d'une chose occupera de sens, plus elle aura de chances pour réussir. S'il nous était donné d'en trouver une qui pût occuper les cinq sens, ou même quatre de nos sens, nous pourrions prédire que cette chose détournerait l'usage du tabac, à la condition, bien entendu, qu'elle ne ferait que les occuper sans les altérer. Or, remarquons que le tabac est peut-être la seule substance qui puisse à la fois, sous forme de fumée, occuper trois de nos sens, savoir : le goût, l'odora et la vue ; que, sous forme de poudre, elle peut occuper l'odorat et la vue ; que, sous forme de mastigatoire, elle n'occupe que le goût, et l'on comprendra pourquoi le nombre d'individus qui forme chacune des catégories d'hommes qui font usage du tabac, est en rapport avec les sens qui sont mis en action, de telle sorte que, pour un chiqueur, il y a au moins deux priseurs et trois fumeurs.

Pour le fumeur, le plaisir des yeux entre pour la plus grande part dans la somme des sensations qu'il éprouve ; au moins assure-t-on que l'on n'a jamais vu fumer d'aveugles de naissance ; on prétend même

(1) Selon Johnson, il y a environ 800 millions d'hommes qui usent du tabac, 400 millions qui fument l'opium, 2 ou 3 millions pour le chanvre ou le baschich, 100 millions pour le bétel et 10 millions pour le coca.

Il faut ajouter à cela, pour compléter le tableau, le café, le thé et les boissons alcooliques, dont l'usage universel engendre une foule d'abus et par conséquent de maladies.

que les fumeurs qui deviennent aveugles cessent complètement de fumer pour prendre au contraire l'habitude de priser. (Fermond.) Ce plaisir des yeux est si réelle que le véritable fumeur ne veut pas fumer dans les ténèbres ; s'il s'éveille pendant la nuit et qu'il veuille satisfaire sa passion habituelle, il allume sa lampe ou sa bougie ; il veut jouir par les yeux, et voir tourner dans l'air cette fumée qu'il lance de sa bouche en cônes ondulants, ou qui s'élève en spirales du bout du cigare enflammé : et le voilà plongé dans une douce rêverie, et c'est cette rêverie qui a inspiré à un poète le joli sonnet suivant :

Doux charme de ma solitude,
Fumante pipe, ardent fourneau,
Qui purges d'humeurs mon cerveau
Et mon esprit d'inquiétude ;

Tabac dont mon âme est ravie,
Lorsque je te vois perdre en l'air
Aussi promptement qu'un éclair,
Je vois l'image de ma vie !

Je remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée ;

Tout d'un coup je m'aperçois
Que, courant après ta fumée,
Je me perds aussi bien que toi :

(VICTOR MABILLE)

Et au fond, il y a peut-être dans l'usage du tabac si universellement répandu une raison sérieuse, une raison philosophique : c'est que l'homme s'ennuie sur cette terre, et il demande à tout ce qui l'entoure un idéal de bonheur qu'il rêve et qu'il n'a pas. Son instinct naturel, le souvenir de son origine lui parlent incessamment de la félicité qu'il a perdue : c'est un ange déchu, et voilà pourquoi il veut jouir ; seulement, il place fort mal ses jouissances. Le tabac comme l'alcool, comme l'opium, peut passagèrement lui voiler à lui-même son ennui, mais cet ennui est immortel ; le tabac peut faire rêver en apparence, et en réalité l'homme n'a pas rêvé, il a été assoupi et hébété. Je suis loin de nier cette espèce de jouissance physique recherchée par tous les fumeurs, mais par derrière se trouve un danger réel et sérieux. Je ne l'ai que trop démontré pour l'individu.

Que si un grand nombre échappent aux accidents causés par le tabac, la société, cet immense individu n'y échappe pas pour son compte. Pour elle, le tabac est un poison social qui se joint à tant d'autres pour la frapper de langueur et peut-être de mort. Et à ce sujet, combien d'idées fort justes ont été mises en circulation ! On a dit avec raison que le

tabac, en dehors des dangers pour la santé publique, altère les rapports sociaux, qu'il détruit le salon français, qu'il porte atteinte à la moralité, à la dignité, à l'activité et à la politesse nationales; on a dit toutes ces choses, et autres encore, et je craindrais vraiment d'être banal si je me mettais à développer ces thèses diverses.

Et écoutez à ce sujet la leçon donnée par un barbare; ce barbare, c'est Abd-el-Kader, qui résista pendant plus de quinze ans aux armes françaises. Il racontait un jour, dans sa captivité, les détails de son administration: "Le vin et le jeu, disait-il, étaient complètement interdits dans mon armée. Il en fut de même du tabac: non pas que le tabac soit précisément défendu par notre religion; mais mes soldats étaient pauvres, et je voulais les préserver d'une habitude qui devenaient quelquefois si forte, que l'on a vu des gens laisser leur famille dans la misère et vendre jusqu'à leurs vêtements pour satisfaire leur passion."

Ainsi parlait ce barbare de génie. J'ajoute que, pour l'homme riche, le tabac est toujours une dépense sérieuse, souvent une prodigalité ruineuse, et par conséquent une faute, ne fût ce qu'une insulte à la misère. Beaucoup dépensent en tabac ce qui servirait à nourrir une famille entière; et l'on peut soutenir qu'à tous les étages de la société, le grand fumeur, surtout le fumeur de cigares, arrivé à l'âge de cinquante ans, a déjà mangé sous cette forme une partie notable de la dot de sa fille!

Le jeune homme, et à plus forte raison l'enfant (1), est exposé de par le tabac à de plus grands dangers que l'homme adulte. Pour lui, l'immunité est beaucoup plus rare: de là péril et dommage pour sa santé, son intelligence et sa moralité.

Si l'homme fait peut supporter sous conditions une certaine dose du poison, il n'en est pas de même pour l'homme qui est à faire. Sans parler des autres accidents dont ils peuvent être victimes, les jeunes fumeurs se donnent gratuitement des maux d'estomac; ils perdent l'appétit, la nutrition se fait mal; et à cet âge où la croissance rapide exige une

(1) Il y a deux ans à peine, un journal de France, l'*Aranchien*, rapportait le fait suivant:—"Ducy vient d'être témoin des résultats fâcheux de la détestable habitude que les enfants contractent aujourd'hui de fumer dans un âge beaucoup trop tendre. Encore celui-ci avait-il pour excuse de chercher à calmer une vive souffrance."

"Le 29 décembre, dans la matinée, le jeune Bailleul, âgé d'environ quatorze ans, fut pris d'un violent mal de dents. Pour apaiser la douleur, il eut l'idée d'acheter du tabac. Il se mit à fumer immédiatement, et acheva son paquet de quinze centimes.

"On ne sait si la douleur se passa; mais bientôt il tomba sans connaissance, et il expira dans la soirée d'une congestion cérébrale."

nourriture abondante et réparatrice, ils maigrissent s'étiolent, et prennent des teints cachectiques (1).

Et tous ces organismes, ainsi préparés et imbibés de tabac, deviennent un terrain éminemment favorable à la germination d'une foule de semences morbides; ils donnent pour ainsi dire l'éveil à ces nombreuses maladies héréditaires qui pèsent sur les jeunes hommes, en vertu du péché d'origine et du péché de leurs pères; et si l'on pouvait entrer ici dans les détails, que de pages à écrire et que de faits à raconter.

Le tabac, qui éloigne du travail, rend la jeunesse inactive et oiseuse, et lui enlève en outre un temps précieux; ce poison, qui porte primitivement sur l'intelligence, ne saurait, à plus forte raison, lui donner cette intelligence acquise qui ne naît que du travail. Et faut-il s'étonner de trouver chez les jeunes fumeurs tant de médiocrités et d'incapacités? Faut-il s'étonner aussi de l'abaissement du niveau des études, niveau qui baisse d'autant plus que la fumée des cigares des apprentis bacheliers s'élève davantage?

Et au milieu de tout cela, que devient la moralité? Il faut le demander aux pères de famille.

Si l'on pouvait calculer tout ce que la jeunesse française perd actuellement de santé, d'intelligence et de moralité par le tuyau de la pipe ou par le cigare, si l'on pouvait supputer le capital immense qu'elle dissipe en fumée, on trouverait en fin de compte un chiffre énorme et désolant.

Et quand le tabac à fumer sera devenu une habitude universelle, quand hommes et femmes, adultes, jeunes hommes et enfants allumeront tous les jours et plusieurs fois par jour leurs petits fourneaux tabagiques, qu'advendra-t-il, je vous le demande, de toute cette société?

Comment fonctionnera-t-elle dans les sciences et dans les arts, dans ses administrations multiples, et comment ses services divers seront-ils assurés? Elle cherchera des hommes d'intelligence et d'activité, et leur nombre aura singulièrement diminué; elle demandera des hommes forts et valides, et peut-être qu'elle n'en trouvera pas. Car, remarquez-le bien, le tabac nous menace d'une dégénérescence physique.

[1] Surtout les jeunes gens doivent apporter une grande circonspection en prenant cette fumée; car son usage trop long et trop fréquent fait déchoir le cerveau de sa bonne constitution, et le précipite dans une intempérie chaude, laquelle ne se remet que difficilement, d'autant que cet âge requiert une bénigne humidité pour le raffermissement des forces et de tout le reste du corps. (NEANDER).

Et ne croyez pas que toutes ces craintes soient des exagérations et des chimères : elles ont préoccupé plus d'un penseur.

Les sociétés peuvent être malades par le tabac aussi bien que les individus. Qui sait si l'Espagne ne lui doit pas, entre autres causes, de ne plus être la fière Espagne du temps de Charles-Quint, si la cigarette n'a pas été un instrument actif de l'affaiblissement de cette grande nation ? N'est-il pas probable que le Turc, dont le cimeterre faisait trembler l'Europe, il y a trois cents ans, a été amolli, énérvé et immobilisé par la plante vénéneuse ? La Hollande, si puissante autrefois sur les mers, qui la première fabriqua du tabac pour l'ancien continent doit peut-être en partie sa décadence à cette marchandise qui fit sa fortune ; on n'a même dit des Allemands que, primitivement lourds, ils n'en étaient pas devenus plus légers en fumant le tabac, et que cette plante en avait fait un peuple de rêveurs.

Les hommes qui ont étudié la philosophie de l'histoire ont pu assigner à la décadence de la société païenne des causes bien diverses. Ces mêmes causes subsistent encore en partie pour les sociétés chrétiennes ; et en outre, depuis trois cents ans, ces mêmes sociétés ont été demander au monde matériel des poisons redoutables que ne connaissait pas l'antiquité, et qui sont pour notre temps une cause sérieuse de décadence physique et morale.

Et pour ne parler ici que du tabac et de l'alcool, veuillez remarquer qu'ils se prêtent mutuellement

main forte, que le premier conduit fatalement au second, et que l'homme du tabac devient facilement l'homme de l'alcool ; et quand je dis tabac, je veux parler du tabac à fumer : car si le tabac à priser est presque aussi dangereux pour l'individu que le tabac inhalé, il n'en est pas de même par rapport à la société : cela tient à des différences essentielles.

Le tabac à priser n'occupe en réalité qu'un seul sens ; il rapproche plutôt qu'il n'isole ; il anime la conversation, stimule le travail, réveille les idées et n'absorbe pas un temps précieux. La tabatière a conservé son droit de bourgeoisie au salon et jusque dans l'église ; c'est d'ailleurs une dépense modeste, qui ne mène pas à l'abus des boissons alcooliques.

Le tabac à fumer, qui occupe trois sens, ferme la bouche à l'homme, il l'éloigne du travail et de la conversation. L'hébètement causé par le tabac inhalé a succédé à la stimulation passagère de la membrane pituitaire, et cet hébètement s'appelle rêver. L'homme se parque, loin de la famille, dans des fumoirs, des cercles ou des estaminets, et là il se met à fraterniser avec l'alcool. Impôt du temps, de la fortune, du travail, des affections et des relations, cet impôt du tabac est aujourd'hui si lourd qu'il est devenu un malheur social ; la France eût beaucoup moins perdu en continuant de priser, comme elle faisait jadis sous le grand roi, que de se mettre à fumer, comme elle l'a fait en nos temps démocratiques.

LETTRE A UN JEUNE HOMME.

Il y a de tout dans la lettre que vous m'écrivez : des reproches et des compliments, de la révolte et de la soumission, des idées sérieuses et des expressions plaisantes ; et vous me causez une extrême perplexité, car je ne sais trop s'il faut répondre à toutes vos questions, ou laisser habilement dans l'ombre celles qui me semblent un peu embarrassantes.

Vous vous révoltez, me dites-vous, contre l'évidente partialité que je témoigne à la moitié féminine de l'humanité. Vous trouvez qu'il est fort injuste, de s'occuper uniquement des femmes. Les mères qui vous lisent, me dites-vous, n'ont-elles point de fils ? Les jeunes filles n'ont-elles point de frères ?

Mon Dieu ! Monsieur, vous n'avez pas tout à fait tort, j'en conviens, mais ne vous hâtez pas de triom-

pher, car je ne trouve pas que vous ayez raison. Sans doute, dans les divers articles écrits jusqu'ici, nous nous sommes principalement occupé des qualités et des défauts qui sont le partage des femmes, nous n'en avons consacré aucun aux qualités et défauts appartenant aux hommes, parce que la tâche eût été immense, — je parle des qualités bien entendu ; de plus, il m'eût semblé commettre un pléonasme. En essayant d'indiquer aux femmes la voie du perfectionnement, pensez-vous donc que je me sois occupée seulement des femmes ? Eh ! Monsieur !... chaque défaut corrigé, chaque qualité acquise par elles, correspond à un défaut atténué, à une qualité ébauchée, chez les hommes. Vous le savez bien, ce sont les femmes qui font les mœurs.

Vous m'accusez de partialité pour les femmes, et voyez combien les contradictions sont naturelles à un public nombreux ! On me reproche aussi de faire la part trop belle à vos semblables, d'exiger trop de vertus des femmes, de n'en conseiller aucune à leurs maris. A ces accusations contradictoires je ferai une seule et même réponse. Oui, les défauts féminins me semblent plus malséants que tous les autres, l'imperfection me paraît plus naturelle chez l'homme que chez la femme, et je voudrais celle-ci parfaite, non par sévérité,—mais par *esprit de corps*.

Vous me demandez de vous dire sincèrement ce que je blâme dans l'éducation, les habitudes, les inclinations des jeunes gens qui ont votre âge, (dix-sept à vingt ans). Oh ! Monsieur ! quelle besogne vous me donnez ! Je n'irai jamais jusqu'au bout, je vous l'affirme : mon volume n'y suffirait pas.

Je voudrais bien que les jeunes gens fussent les uns *moins*, les autres *plus timides*. Les premiers sont timides parce qu'ils croient que tous les regards sont fixés sur eux ; les autres ne sont pas timides parce qu'ils sont persuadés qu'ils excitent une admiration universelle. Les uns et les autres se trompent, et par conséquent je voudrais bien qu'ils appussent à posséder une honnête assurance aussi éloignée de l'outrecuidance que de la niaiserie.

Sans faire aucune application particulière, je dois dire que le défaut dominant à notre époque est plutôt l'outrecuidance que la niaiserie ; jamais il n'y eut tant d'*importants*. Les uns se croient importants, par cela seul que leur père a gagné beaucoup d'argent. Enfin, ceux-ci se considèrent comme très-importants, parce qu'ils possèdent (selon eux), les plus rares dons intellectuels, et que l'univers se jetterait à leurs pieds si jamais ils prenaient la peine de le manifester. Mais l'univers vaut-il réellement la peine de cette manifestation ? Tout bien considéré, la réponse est négative, car une excessive confiance en soi marche toujours en compagnie d'un excessif dédain pour les autres. Non ! l'on ne manifestera d'aucune façon les rares facultés que l'on contient... Seulement tout le monde sera tenu d'y croire sur parole ; tant pis pour les incrédules, car ils seront atteints et convaincus de crétinisme !

Je voudrais aussi que l'on sût choisir ses divertissements, et que l'on possédât des goûts plus élevés que ceux dont la jeunesse actuelle se fait gloire. N'y a-t-il pas d'autre utilité à acquérir ici-bas que celle de faire courir ou de voir courir des chevaux ?

N'est-il pas plus agréable de parler correctement un langage convenable que d'adopter des termes d'argot ? Est-il bien indispensable d'éviter soigneu-

sement tous les symptômes qui prouveraient du cœur ou de l'esprit, pour se montrer ridicule ou odieux ?

Vous vous écriez.... vous réclamez.... Mais ce n'est pas de vous que je parle, Monsieur, vous le savez bien ; je m'occupe en ce moment de quelques individus-types, résumant en eux les défauts et les ridicules qui caractérisent notre époque, de ceux qu'il faut bien vous montrer, afin que vous évitiez soigneusement toute analogie qui pourrait vous assimiler à eux, même par les traits les plus insignifiants. Vous voulez, dites-vous, connaître la ligne de conduite qui doit être suivie par un homme bien élevé, aspirant à devenir un homme de bien ? On peut vous la tracer en deux mots :

Fuyez toute ressemblance avec les oisifs de notre époque.

L'oisiveté n'a jamais été en effet une école de bons sentiments et de bonne conduite ; mais si vous saviez, si je pouvais vous dire ce qu'elle est aujourd'hui ! La cause du bien serait à jamais gagnée. Plutôt que de braver quelques ricanements de mauvais aloi et de bas étage, on se précipite tête baissée dans l'imitation des pires modèles ; la vanité parle plus haut que la dignité, et l'on oublie que l'on ne doit pas rechercher d'autre approbation que celle des gens estimables. Mais, direz-vous peut-être, il est fort désagréable d'être éclipsé par ces merveilleux qui portent des favoris en nageoires, et qui semblent si charmants à ces jeunes personnes types de l'élégance moderne, lesquelles nagent, rament, chassent, s'en vont à l'église avec un toquet emplumé sur la tête, et errent d'un bout à l'autre du salon : « Voulez-vous venir demain au concert, Nini ?

—Ah ! ça me botte, Fifi.»

Croyez-moi, Monsieur, ne briguez pas l'approbation de ces turbulentes jeunes personnes ; ce seraient de singulières brus à donner à votre mère. N'acceptez pas le tournoi dans lequel vous devriez lutter pour conquérir leur camaraderie. Restez digne et froid au spectacle de toutes ces extravagances ; évitez à tout prix.....au moins le ridicule qui en est la conséquence.

Évitez aussi, dans votre propre intérêt, de contracter une habitude très-répendue maintenant : abstenez-vous d'adopter ces habitudes d'esprit qui s'alimentent uniquement de la raillerie. Beaucoup d'entre vous échouent sur cet écueil, tout en ayant un bon cœur, tout en ayant reçu une bonne éducation ; rire de tout pour essayer de faire rire de tout, tel est leur triste système. A ce jeu le masque se prend si bien au visage qu'il en devient bientôt inséparable. Rire des infirmités, rire de la vieillesse,

rire de la pauvreté, en mettant en relief tous les aspects ridicules, s'attachant aux malheurs qui ne sont pas toujours majestueux, quoi-qu'on en ait pu dire, cela n'est-il pas cruel, je vous le demande ? N'a-t-on pas le droit d'ajouter que cela est odieux ? Voilà un bel exploit, et bien difficile à accomplir, certes, que de railler la démarche d'un vieillard, ou de se moquer du visage d'une vieille femme ! On ne s'excuse pas, on se condamne soi-même en alléguant les détails ridicules qui ont donné lieu à sa moquerie. Il est des ridicules dont on ne s'aperçoit pas quand on a bon cœur, et l'esprit n'a point à s'enorgueillir de les saisir et de les signaler, car celui qui s'adonne à la spécialité d'exciter le rire aux dépens d'autrui est par cela même un pauvre esprit, dénué de solidité, parce qu'il est dépourvu de bonté.

La moquerie a d'ailleurs une conséquence inévitable, qui à elle seule devrait suffire pour corriger les moqueurs : je veux parler de l'impertinence. Y a-t-il, je vous le demande, un défaut plus inutile, plus haïssable, plus haï, plus dangereux pour celui qui en est atteint... et plus répandu aujourd'hui parmi les jeunes gens de votre âge ? Beaucoup parmi eux, faute de raisonner avec justesse, assimilent ce défaut aux apparences de la supériorité, et se flattent de faire croire à celle-ci en se montrant impertinents ; ils ne savent pas que l'impertinence n'est autre chose que l'indice de la méchanceté ou le masque de la nullité. Ils ignorent qu'un impertinent est forcément un lâche. Le plus élémentaire instinct de conservation l'oblige à choisir ses victimes, à attaquer surtout les personnes qui ne pourront lui rendre coup pour coup, à se montrer impertinent surtout pour les individus qui sont trop faibles ou trop dépendants pour se défendre. L'analyse est exacte, vous en conviendrez, et vous reconnaîtrez que je n'ai pas eu tort de vous affirmer que l'impertinence et la lâcheté étaient synonymes.

J'ignore, Monsieur, quelle est la position de votre famille, si vous portez un nom illustre ou bien un nom obscur, si vous devez posséder une fortune déjà acquise, ou si vous êtes destiné à acquérir par vous-même la subsistance de votre famille future. Mais, en voyant chaque jour combien sont insuffisants les avantages reçus par héritage, je ne saurais trop vous engager à employer tous vos efforts pour être quelque chose par vous-même, abstraction faite de ce que vos parents ont pu être. Ceux-ci vous ont-ils transmis un grand nom ? Songez, Monsieur, que votre ignorance, votre médiocrité, vos défauts (si tout cela existait), se trouveraient plus en vue encore, et vous désigneraient plus sûrement au dédain de vos con-

temporains, que dans le cas où ce nom serait plus obscur. Le repos n'existe pas ici-bas et ne doit pas y exister. Nul ne peut dire que *ses parents ont assez fait*, et que son rôle consiste à jouir de leurs efforts, car la vie n'est pas une plaine parsemée d'oasis, c'est une pente escarpée qu'il faut gravir, en s'élevant sans cesse sous peine de *dégringoler* en un moment. Renommée, fortune, tout cela fondra en vos mains dès que vous prétendrez jouir du bien acquis sans l'augmenter, sans le mériter par vos propres efforts. Il y a, en effet, une malédiction attachée à l'oisiveté, et c'est par elle que les familles arrivent à la déchéance. Travaillez donc, Monsieur même si vous êtes riche ; travaillez pour vous préserver des défauts.....des vices, qui sont le partage de ceux de vos contemporains décidés à méconnaître cette loi bienfaisante. Ayez un but, quel qu'il soit, —pourvu qu'il exige l'emploi de votre intelligence, et qu'il absorbe une grande partie des heures dont votre vie sera faite. Étudiez la langue *hindoue*, si vous n'avez plus d'autre étude à faire, mais étudiez toujours. L'honneur et le bonheur sont à ce prix.

Je ne saurais omettre un point délicat à traiter, et lui, par son importance, mériterait d'être signalé par une plume plus accréditée, plus éloquente que celle mise en ce moment à votre service. L'apanage de la jeunesse s'est composé jusqu'ici de quelques exagérations charmantes, qui s'atténuaient sous l'action du temps, et, tout élaguées qu'elles étaient par la maturité de l'âge, ne laissaient pas que de devenir de sérieuses et solides vertus. Ces exagérations se composaient d'enthousiasme pour le bien et le beau, de générosité, de désintéressement, de principes délicats et élevés, qui faisaient refuser aux individus et aux actes blâmables cette partialité et cette indulgence même *platoniques*, grâce auxquelles on devient moralement complice de tous les méfaits que l'on excuse. Il a toujours existé, je le sais bien, des individus que l'âge avait conduit non pas à la maturité, mais à la pourriture, qui sans vergogne aucune étaient toujours les courtisans, les flatteurs du succès, et réservaient leur dédain pour les vaincus, abstraction faite du droit de ceux-ci et des armes employées pour les soumettre. Mais ceux-là même avaient été *jeunes*, c'est-à-dire qu'en d'autres temps ils n'avaient pas affiché des sentiments qui sont la honte de ceux qui les éprouvent. En voyant que, nonobstant ce temps d'arrêt, ils sont arrivés au point que je viens d'indiquer, n'est-on pas forcé d'envisager avec effroi l'avenir que se prépare la jeunesse lorsqu'elle se montre, dès son éclosion, plus égoïste, plus démoralisée que les plus vieux parmi les égoïstes de notre époque ? Ah ! Monsieur, conservez précieuse-

ment les sentiments de justice et de générosité que la nature a mis en vous ! Ne permettez pas que des exemples funestes viennent amoindrir la part de bien que chacun de nous apporte ici-bas ; souvenez-vous toujours que le but de l'existence ne peut être la satisfaction de quelques grossiers plaisirs et les sottes jouissances d'une vanité qui prête à rire. N'écoutez pas les matérialistes, les égoïstes, les gens prétendus habiles, qui sacrifient tout principe à leurs intérêts personnels et traitent avec dérision tous ceux que leur doctrine révolte. Ce sont eux qui se trompent, lorsqu'ils affirment, par leur langage et leurs actions, que le but auquel doivent tendre tous les efforts est de nourrir l'estomac avec des morceaux délicats. Là où la conscience fait défaut, il ne reste rien qu'un vide ne pouvant jamais être comblé, un ennui dévorant alimenté par une indifférence générale. A quoi peut-il s'intéresser, en effet, celui qui s'est désintéressé du bien, de tous les sentiments généreux et forts ? Il perd du même coup toute aptitude à reconnaître, à aimer le beau dans toutes ses manifestations ; il fuit les lectures..... Que trouverait-il, en effet, dans les productions de l'esprit humain, sinon la constante condamnation de sa doctrine ? Il évite toute conversation, car il y verrait jaillir des éclairs gênants pour sa quiétude, et de nature à ébranler l'approbation qu'il essaye de s'accorder. Il est forcé de se renfermer dans les jouissances de mauvais aloi dont il a fait choix, et de s'entourer de niais ou de

flatteurs intéressés à l'exploiter. Pensez-vous que cette existence soit bien enviable ? Il n'en est point qui contienne plus de tristesse renfermée dans l'apparente prospérité que l'on a achetée au prix de tous les sentiments généreux.

N'oubliez pas non plus qu'il ne suffit pas d'avoir une conduite honorable, car, si vous êtes irréprochable, tout en accordant votre indulgence aux actes répréhensibles, on devra, on pourra penser que tout l'honneur de votre probité revient au hasard ; on pourra, on devra croire que, si vous n'avez pas failli, vous seriez prêt à faillir. En un mot, faites estimer non-seulement votre conduite, mais encore votre caractère ; n'alléguez pas que l'un est solidaire de l'autre, car vous seriez en dehors de la vérité. Nous voyons tous les jours des individus qui prouvent le contraire ; on ne peut leur imputer aucun acte blâmable, mais par cela seul qu'on les trouve toujours prêts à soutenir l'injustice, par cela seul qu'ils sont les champions déclarés de tout acte déloyal, légitimé selon eux par le succès, ils ne peuvent inspirer une sympathie sincère ni une estime sérieuse. Enfin, Monsieur, ayez à la fois la fermeté du cœur, celle de l'esprit, celle de la conscience..... Vous qui savez le latin, vous vous souviendrez toujours avec fruit que la race de laquelle nous descendons n'avait qu'un même mot pour désigner la force et la vertu, les faisant ainsi synonymes.

LE SECRET D'UNE FEMME ELEGANTE.

(Suite.)

Le sujet dont le titre figure pour la quatrième fois ici n'est pas inépuisable, quoi qu'en pensent nos lectrices, qui veulent bien en réclamer la continuation ; mais je reconnais volontier, qu'à chaque renouvellement de saison, il offre quelques détails qui peuvent être notés, et je me hâte de dévoiler les ingénieuses combinaisons employées par les femmes de goût pour être toujours bien mises—à peu de frais, toute relation gardée.

Disons d'abord que les femmes élégantes ne se montrent jamais aussi anxieuses sur le chapitre de la nouveauté que les autres femmes éloignées des villes ; elles savent fort bien porter leurs vêtements de la saison précédente, et ne se croient pas absolument obligées d'exhiber, au premier rayon de soleil,

un costume tout *flambant neuf*, depuis le jupon jusqu'au chapeau. Beaucoup de raisons militent en faveur de cette ligne de conduite. Les femmes de goût savent que la mode n'atteint pas du premier coup la physionomie définitive qu'elle gardera pendant une ou plusieurs saisons ; elles savent qu'on lance bien des ballons d'essai qui disparaissent sans laisser de traces, et qu'enfin un changement soudain une création imprévue, peuvent se produire après les premiers jours d'une saison nouvelle, et conquérir une position durable.

Elles ne préparent donc pas leurs vêtements d'été en hiver, ni leurs vêtements d'hiver en automne ; moyennant ce temps d'arrêt, elles peuvent choisir la forme qui leur agréé le mieux, qui a paru en der-

nier lieu, qui est en possession de l'approbation générale, qui sera durable par conséquent, et leur permettra pour l'année suivante la continuation du même système de prudente expectative; leurs toilettes de printemps sont composées de façon à pouvoir servir pour les jours sombres et pluvieux de l'été, pour l'automne, et pour les premiers beaux jours du printemps suivant.

Quand on habite loin des villes, on s'imagine volontiers que la mode change chaque jour, et qu'on aurait un aspect suranné en portant des vêtements ou même des ornements de robes déjà connus; c'est là une erreur que l'examen des faits détruit radicalement. A part quelques révolutions soudaines, telles par exemple que celle arrivée l'été dernier dans la forme des chapeaux, les changements procèdent par transitions, par lentes transformations, et plutôt dans l'ensemble que dans les détails du costume.

Pour peu que l'on porte aujourd'hui des robes garnies seulement sur leur bord inférieur, des corsages à basques ou bien à large ceinture, des chapeaux plats sur le front sans bavole et sans fond, des paletots à manches, on la physionomie générale imposée par la mode. Quand aux garnitures des robes, peu importe qu'elles se composent de volants ou de ruches, d'entre-deux ou de passementeries, qu'on les pose en ligne droite ou ondulée, en croissant en fer à cheval, en équerre, en ligne grecque ou étrusque; la mode ne prend pas la peine de fixer la date de ces innombrables détails, et en abandonne le choix au goût particulier de chaque personne.

Toutes ces observations s'appliquent aussi aux jupons. Pour l'hiver, le printemps, les voyages, les jours pluvieux de l'été et pour l'automne, on porte des jupons en étoffe de laine plus ou moins légère. Ces jupons sont toujours à la mode, quoiqu'ils soient à la mode depuis plusieurs années; leurs garnitures sont divers, innombrables et dépendent absolument du goût particulier. Quant aux jupons en eux-mêmes, ils sont en harmonie avec les habitudes errantes de notre époque; ils sont commodes en chemins de fer; ils supportent bravement le contact des allées sablées et des promenades macadamisées; ils sont à l'épreuve de la poussière de charbon, de la pluie, de la boue, et ne portent pas trace de tous ces accidents qui déshonorent un jupon blanc. La disposition des garnitures qui les décorent n'a point d'importance absolue; elle est plus ou moins riche, selon la dépense que l'on peut supporter; mais elle peut être aussi élégante, aussi jolie, en substituant aux rubans de velours des rubans de laine, à la soutache de soie de la soutache de laine, aux volants de taffetas des volants d'alpaca; c'est là ce que les femmes de goût

comprennent parfaitement, et elles savent mieux que toutes les autres femmes distribuer, équilibrer leur dépenses de façon à ne pas consacrer aux détails insignifiants une somme trop considérable, qui imposerait un retranchement sur des objets plus nécessaires.

Dans tout budget féminin bien équilibré, l'été doit être une saison de repos pour la bourse, comme pour la personne: point de robes d'un prix élevé, soit de confections luxueuses, mais plutôt plusieurs costumes à bas prix, qui emprunteront leur élégance à leur fraîcheur, à leur coupe moderne; les *linons*, les poils de chèvre de qualité inférieure, les *mohairs*, les grenadines de laine, les alpagas de nuance claire: telles sont les étoffes choisies par les femmes économes. Les organdis à grandes fleurs, les jaconas imprimés, sont évités par suite des frais incessants et considérables imposés par le blanchissage et le repassage. On ne peut envisager, en effet, sans horreur une robe d'organdi ou de jaconas froissée, chiffonnée, éclaboussée au passage par un fiacre maladroit ou malintentionné qui dirige ses roues au milieu du ruisseau tout exprès pour maculer une fraîche robe; de plus, cette robe, si fraîche qu'elle soit, ne traverse pas impunément les gares et les wagons; ce sont les chemins de fer, les voyages, les promenades à la campagne, qui ont fait la fortune des tissus de *fantaisie* adoptés aux toilettes d'été, tout comme le macadam et la boue jaunâtre et liquide qui en dérive a donné naissance aux jupons de couleur en proscrivant les jupons blancs, qui, pas plus que les robes de jaconas, ne peuvent se montrer froissés et maculés. Les femmes économes ne portent plus de jupons blancs avec des toilettes autres que celles des soirées et des bals; il y a, en effet, non-seulement économie, mais encore davantage, au point de vue d'un aspect net et soigné, à porter les jupons de couleur de préférence aux jupons de percale blanche.

L'adoption des corsages blancs, en mousseline ou percale pour le jour, en mousseline et dentelles pour le soir, a généralisé les modes des petits paletots pareils à la robe, qui tiennent lieu de corsage et de confection à la fois, et qui donnent au plus simple costume un aspect élégant et gracieux. En portant le paletot avec un corsage blanc, substitué au corsage de la robe, on a une toilette légère, peu coûteuse et assez *parée*; pour peu que l'on mette avec ce corsage blanc une ceinture à pans, pareille à la robe, ou faite en taffetas de même nuance que les garnitures, on peut quitter le petit paletot, et se trouver *présentable*. Cette combinaison ne convient pas à tous les âges; lorsqu'on a la taille épaisse qui caractérise

une matronne, il faut renoncer aux corsages blancs, aux jeunes ceintures, et garder le paletot pareil en guise de corsage de la robe.

Moyennant quelques garnitures de couleur, bandes en biais, droites ou dentelées, bandes tuyautées coupées en pointes de distance en distance, ornées de soutache de laine ou d'étroit rubans en velours noir, on orne suffisamment les costumes d'été faits en tissus peu coûteux. Ces bandes peuvent être en soie ou laine ; on les découpe dans quelque robe reformée, dans quelques haut volants mis à la retraite ; le noir peut figurer sur tous les poils de chèvre blancs à filets noirs, gris unis, ou gris et feutre ; mais, du moment où le tissu de la robe est blanc, avec carreaux ou filets de couleur (mauve, verts ou blancs), la garniture doit toujours être de même nuance que la couleur des carreaux ; on emploiera par conséquent du taffetas mauve pour garnir une robe à carreaux blancs et mauve, et ainsi de suite pour chaque tissu et chaque nuance. La garniture doit être toujours assortie, comme teinte, à la couleur des dessins figurant sur un tissu. Il est facile, avant de faire l'emplette d'une robe, d'examiner les morceaux d'étoffe dont on peut disposer pour préparer la garniture, et de leur assortir la robe, qui reviendra moyennant cette précaution, à un prix peu élevé. La garniture se répète, bien entendu, sur le paletot pareil à la robe.

On ne porte guère de robes de soie en été (je parle au point de vue, des toilettes soumises aux lois d'une économie rigoureuse). Pendant cette saison, on admet, par une sorte d'accord tacite, les toilettes de campagne et de voyage comme uniforme général ; les soieries légères (taffetas à rayures, à filets, à petits dessins) seront surtout adoptées pour le printemps et l'automne ; elles sont plus solides, plus économiques, par conséquent, que les foulards, dont l'aspect est fort séduisant, mais qui conviennent surtout aux personnes disposant d'un budget un peu considérable ; les taffetas rayés noirs et blancs, bruns, à filets bleus ou orangés, sont particulièrement solides, et adoptés par les femmes de goût.

On ménage pendant l'été les dentelles noires que l'on possède ; la poussière leur ferait le plus grand tort. Il n'en est pas besoin d'ailleurs pour les confections actuelles, qui n'ont plus de garniture posée à bord ; la guipure noire, plus solide et moins coûteuse que la dentelle de Chantilly, suffit aux exigences élégantes de l'été pour composer les ornements que l'on pose sur les casaques demi-ajustées en taffetas noir ; mais ce dernier vêtement sort un peu du cadre qui renferme nos observations, car la casaque

ornée de dentelles ou de riches passementeries n'est point jugée indispensable par une femme de goût. Les paletots pareils aux robes suffisent aux toilettes quotidiennes ; les pointes en dentelle, celles surtout en dentelle de laine, sont des meubles que l'on retrouve chaque année pour toutes les circonstances où l'on veut avoir une tenue un peu plus parée ; ajoutons que l'une ou l'autre de ces pointes ne peut être portée avec un tissu un peu grossier, lequel, au contraire, peut se montrer sans inconvénient avec un pardessus de même étoffe : porter une pointe de dentelle avec une robe en gros poil de chèvre, ou même en granité, tissu relativement cher, constituerait, en matière de toilette, une hérésie qu'une femme de goût se gardera de commettre ; les pointes en dentelle se montrent seulement sur les robes de soie, de foulard, sur les gazes de soie, sur les poils de chèvre extrêmement fins, sur les organdis imprimés ; en un mot, et comme règle générale, on ne peut porter une pointe en dentelle avec une robe qui coûterait moins de \$15.

Les chapeaux de crin gris ou noirs reviennent à un prix plus élevé que ceux en paille ordinaire ; tout bien considéré, l'économie les recommande cependant, car on ne s'imagine pas toutes les métamorphoses que peut subir un chapeau de crin, et tous les services qu'il peut rendre pendant un certain nombre d'étés. Est-il trop petit, on l'agrandit aisément, soit en y ajoutant quelques bandes de crin, soit en l'ornant avec des biais de velours ou de taffetas ; est-il trop grand, on découpe les bandes, et on le remet à la forme voulue. Mais ces chapeaux, pour être jolis, élégants, gais comme la saison à laquelle ils font cortège, ne peuvent être garnis en nuances neutres et vagues ; il faut adopter des rubans de teinte vive et tranchante, ou des rubans exactement assortis à la nuance du chapeau, et, dans ce cas, raviver cette uniformité avec quelques fleurs tranchantes. Ainsi point de rubans bruns sur un chapeau gris ou noir, cela est triste comme un jour de brouillard ; mais du rouge, du bleu, du vert, du rose, ou des rubans blancs et noirs ; les costumes actuels, presque généralement composés de nuance effacées, encore aggravées par les pardessus pareils, rendant cette recommandation plus importante que jamais, au point de vue de l'ensemble agréable d'une modeste toilette d'été. Si la garniture du chapeau s'avisait d'adopter aussi ces nuances indécises, le regard errerait éploré sans trouver un seul point solide pour s'y reposer. La toilette qui ne sait pas appeler au secours de ses teintes neutres un accessoire de couleur un peu vive est fade comme un plat sans assaisonnement. L'âge n'a point d'influence

sur ces détails ; si l'on abandonne le rose pendant l'époque qui marque la transition de la jeunesse à l'âge mûr, on peut le reprendre plus tard, lorsque les cheveux ont blanchi ; toutes les autres couleurs, y compris le rouge, qui est fort beau sur des bouches blanches, peuvent être portées à tout âge.

La lingerie exclusivement faite en tulle et dentelles, avec ornements de rubans, disparaît pendant l'été ; elle cède la place aux corsages en nansouk et en percale, aux cols simples, unis, ou bien ornés d'une broderie fort légère.

La chaussure peut être en couil gris pour accompagner toutes les robes grises ; mais on ne portera jamais de bottines grises avec des robes qui seraient

d'une nuance foncée, ou qui, dans leurs dispositions, n'offriraient aucune teinte grise ou blanche ; dans ce cas, on pourrait assortir une paire de bottines en étoffe de laine croisée à la nuance de la robe ou de ses garnitures, ou bien, enfin adopter des bottines brunes en maroquin, ou bien en laine.

Les ombrelles se divisent en *marquises*, portées seulement en voiture, en *en-tout-cas*, qui sont de petits parapluies, et en ombrelles ordinaires, plus grandes que les marquises, plus petites que les *en-tout-cas*, unies, doublées, sans garniture aucune, du moins en général ; quelques personnes y font poser des ornements en entre-deux de dentelle.

(A CONTINUER.)

COURS DE MENAGE.

Avant d'aborder les détails, il nous faut examiner l'ensemble de cette administration que l'on appelle le *ménage*. Avant d'analyser les rouages, il faut apprendre à faire fonctionner le mécanisme.

Quel est le secret de certaines maîtresses de maison, qui, avec un personnel domestique très-peu nombreux, représenté le plus fréquemment par une seule servante, réussissent à avoir un intérieur bien tenu, une maison bien organisée, dans laquelle tout se fait à l'heure indiquée, où tout arrive à point, sans secousse, cahot ni retards.

Hélas ! j'ai bien peur que le secret ne soit guère transmissible ; en tout cas, il n'est pas du nombre de ceux dont on peut indiquer les doses pour le mettre en petits pots, ou s'en servir lorsque le besoin s'en fait sentir : il est personnel. Ses résultats émanent non pas tant du savoir-faire de la servante que du savoir *s'y prendre* de la maîtresse de maison ; c'est de celle-ci que dépend absolument la paix du logis, l'organisation du ménage. Seulement, comme s'il s'agissait de préparer un gâteau, il faut que la maîtresse de la maison possède à la fois de l'activité, de l'ordre, un coup d'œil rapide, un jugement sain, l'esprit d'équité, un caractère à la fois doux et ferme. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Je vais démontrer que chacune de ces qualités est non-seulement nécessaire, mais encore indispensable pour la bonne tenue d'un ménage.

Commençons par l'activité. Une maîtresse de maison indolente, paresseuse, lente, fût-elle entourée

d'un grand nombre de domestiques, sera toujours mal servie, parce que son indolence la portera à négliger successivement des détails importants ou secondaires, également nécessaires au *comfort* général.

Sera-t-elle, au contraire, active, sans avoir appris à régler son activité, sans s'être accoutumée à introduire l'ordre dans toutes ses actions, depuis les plus considérables jusqu'aux plus infimes, elle court grand risque de faire de son logis une sorte d'enfer grotesque, où le principal est sans cesse sacrifié à l'accessoire, où l'on prend beaucoup de peine en dépensant beaucoup d'argent pour avoir les choses inutiles ou secondaires, tandis que les choses principales feront presque toujours défaut. N'a-t-elle pas le coup d'œil juste et rapide ? Elle ne saura pas discerner instantanément le détail qui réclame sa surveillance particulière ou bien son intervention immédiate. Est-elle privée de jugement ? Elle accordera aux choses secondaires l'importance qu'elle retranchera aux choses principales, faisant ainsi de l'administration comme les Chinois font de la peinture c'est-à-dire en donnant aux objets qui doivent être relégués au *second plan* les proportions qui, de par les lois de la perspective, appartiennent seulement au *premier plan*. Si elle n'a pas le sentiment de l'équité, elle est exposée à demander à ceux qui l'entourent plus qu'ils ne doivent et ne peuvent lui donner en fait de labeurs et d'efforts. Par conséquent, elle court le risque d'avoir, en fait de domestiques, seulement de mauvais serviteurs, lesquels, repoussés de partout à cause de leur incapacité,

de leurs défauts ou de leurs vices, consentent à supporter un joug dont les bons domestiques peuvent s'affranchir. Si elle n'a pas de douceur dans le caractère, elle querellera ses domestiques à tort et à travers, elle s'appliquera avec intelligence à les prendre en faute, tandis qu'il faut, au contraire, savoir fermer parfois les yeux sur une maîtresse ; elles les harcèlera à tout propos, enfin elle les mettra en fuite. Si elle n'a pas de fermeté, elle arrivera très-rapidement à se voir refuser toute considération de la part de ses gens, et à perdre par conséquent une autorité qui, de même que toute autre autorité s'exerçant dans toute autre sphère, doit, pour le bonheur de tous, être respectée, mais ne peut l'être qu'en se montrant toujours respectable. Or l'autorité vacillante, voulant aujourd'hui ce qu'elle ne voulait pas hier, se démentant elle-même, accordant l'impunité aux fautes graves pour sévir dans les circonstances peu importantes, relevant non du droit, non de l'équité, mais de son caprice, et prétendant imposer celui-ci, parce qu'elle est la force, cette autorité-là ne peut être respectable ni durable, parce que la première condition de durée est justement contenue dans les qualités qui lui manquent.

Parfois les maîtresses de maison font preuve à la fois de sécheresse et de mollesse dans leurs rapports avec leurs subordonnés ; c'est la plus détestable de toutes les combinaisons de caractère, lorsqu'il s'agit d'administrer un ménage. Vous les entendrez interpellier leurs domestiques avec un accent impératif, dur, méprisant, tout au moins dédaigneux. Elles pensent accomplir de la sorte une partie de leurs devoirs, tenir leurs inférieurs à distance, et faire preuve d'une fermeté qui les dispense de posséder et d'appliquer la vraie fermeté, la seule qui soit féconde en bons résultats, celle qui a pour base la connaissance, le respect et la conciliation des droits de tous. Mais s'agit-il de veiller à ce que la besogne incombant à chacun soit accomplie en temps opportun, faut-il veiller à ce qu'il n'y ait dans la maison, ni désordre, ni négligence, ni malpropreté, la mollesse native reprend le dessus. Elles reculent devant l'obligation de faire fonctionner leur pensée, d'user de réflexion, et de faire agir leur mémoire. Il y a en elles la crainte de toute initiative, l'effroi de toute opération d'esprit, comme de tout acte émanant de la volonté. Aussi président-elles un ménage mal tenu, une maison dans laquelle tout semble combiné pour offrir l'inconfort sous toutes les formes.

Peut-on réagir contre les incapacités qui viennent

d'être énumérées ? Hélas ! oui et non. *Oui* si l'on réussissait à les discerner en soi, si l'on reconnaissait l'existence et les inconvénients de certains défauts faciles à combattre. *Non*, dans la plupart des cas, parce que l'amour-propre dérouté la sincérité de l'examen dont on est soi-même l'objet. En tout état de choses, on peut porter remède, sinon au présent, du moins à l'avenir, en élevant les enfants de façon à leur enseigner que la justice est un devoir la générosité une jouissance, que l'on est plus heureux en étant équitable qu'en prétendant prélever égoïstement sur l'avoir d'autrui des avantages iniques et des jouissances volées Car il est juste de qualifier de la sorte tout ce que nous nous attribuons aux dépens du droit d'autrui, quelle que soit la forme sous laquelle on l'exploite.

La principale condition à observer pour bien conduire un ménage consiste à ne jamais remettre au dernier moment une besogne, un soin quelconque dont on peut s'acquitter d'avance ; en un mot, il ne faut jamais léguer à l'avenir les ennuis du présent. Avec un peu de réflexion, on reconnaît bien vite les avantages de cette méthode. Si l'on recule devant un travail quel qu'il soit, parce qu'on le trouve rebutant ou bien ennuyeux, il faut se dire qu'en le retardant on ne le transformera pas ; il restera rebutant, ou bien ennuyeux, même si, au lieu de vous en débarrasser aujourd'hui, vous l'accomplissez demain, à la dernière heure, au moment où d'autres soins vous réclameront sans nul doute. Les imprévoyants seuls ne tiennent pas compte de l'imprévu dans leurs calculs. L'imprévu arrive toujours d'autant plus implacable, d'autant plus exigeant, qu'il est—l'imprévu. Quand on n'en a pas tenu compte, il faut lui faire sa place, au grand dommage de tout et de tous. N'oubliez donc pas que l'ordre, la tranquillité, le succès de votre dîner ou de votre soirée, exigent impérieusement l'avance, c'est-à-dire qu'il faut non pas choisir la besogne au gré de ses préférences ou de sa paresse, mais l'accomplir tout entière en temps opportun. Quel que soit le nombre de domestiques auxquels on commande, on éprouvera toujours les bons effets de ce système ; mais il sera jugé absolument indispensable à appliquer dans les modestes ménages qui sont desservis par une seule servante. Comment voulez-vous qu'elle suffise à toute la besogne, et cela, au dernier moment, si vous n'avez pas reparti cette besogne sur plusieurs jours précédant l'heure que les domestiques appellent le *coup de feu* ? Et il faut non-seulement distribuer l'ouvrage d'avance, mais encore en prendre une

grosse part pour soi. Il est une foule de soins qu'une maîtresse de maison peut prendre elle-même, et cela au grand profit de ses porcelaines, de ses cristaux, de son argenterie, qu'elle maniera avec plus de soin qu'une étrangère ne consentirait à en prendre. Avec des gants un peu larges qui préserve les mains on peut, sans inconvénient aucun, essuyer soi-même le service de table ou de thé, au besoin nettoyer l'argenterie.

Il est une autre qualité encore qu'il faut acquérir pour bien conduire un ménage. Il faut apprendre à discerner promptement parmi des objets de nature diverse, commandant des soins, celui auquel il importe de veiller avant de songer aux autres, et cela, non-seulement pour la besogne que l'on accomplit soi-même, mais aussi pour celle que l'on fait faire par les domestiques. Il arrive souvent que ceux-ci servent mal ; mais, à moins d'une incapacité notoire, exceptionnelle, on peut toujours dire que, lorsqu'on est mal servi, c'est surtout parce que l'on a mal commandé. Il importe, comme je le disais tantôt, d'aller toujours *au plus pressé*, de donner ses ordres et de faire ses recommandations, non pas au hasard, et selon qu'une mémoire insuffisante nous retrace les soins à prendre, mais avec une méthode rationnelle qui place chaque chose à son rang. Quand on agit en sens inverse, et que l'on donne ses instructions sans les classer en soi-même par ordre d'importance, on ahurit les domestiques, on leur fait quitter un travail pressé pour une besogne qui peut sans inconvénient attendre la fin de ce travail. Donc, lors même que votre mémoire vous révélerait tout à coup un soin omis, n'allez pas vous décharger de ce poids en l'ajoutant au fardeau déjà suffisant des domestiques, car ils ne sont pas chargés de penser, de classer les choses, en leur attribuant leur valeur spéciale ; ils sont chargés d'agir sous votre direction, et non de vous épargner tout travail de pensée ; gardez donc votre recommandation pour la produire en temps opportun, alors qu'elle pourra donner les bons effets que vous en attendez. Ne dites pas dès le matin : "Il faudra faire du feu dans la salle à manger, — porter la cave à liqueurs, ou liquors stand, dans le salon, parceque l'on doit y prendre le café, — commander des petits pains pour le dîner, — préparer les lampes du salon, — mettre des bougies dans les flambeaux des tables de jeu, etc., etc." Cette kyrielle

de recommandations sera inutile ; un ou deux détails, peut-être les moins importants, surnageront seuls sur l'océan des ordres donnés, et vous courrez grand risque d'avoir le superflu, mais en étant privée du nécessaire. En général, le meilleur serviteur que l'on puisse avoir, c'est... c'est soi-même. Prenez donc dans toute la besogne la part que vous pouvez accomplir vous-même, c'est le meilleur de tous les moyens pour avoir une maison bien tenue. Ne surchargez pas inutilement la mémoire de vos domestiques, mais qu'au contraire la vôtre ait pour mission de suppléer à la leur. Il ne faut pas objecter que "l'on n'a pas de tête, que l'on oublie les trois quarts des soins que l'on doit prendre, etc., etc.," — car, si l'exécuse était admissible, elle pourrait être rétorquée par les domestiques, à chacune des négligences qu'ils commettraient. On ne peut s'arrêter sérieusement à cet argument, par la raison bien simple que ceux-là même dont la mémoire est insuffisante, n'oubliant jamais ce qui concerne leurs plaisirs, ne peuvent être crus ni excusés lorsqu'ils oublient ce qui concerne leurs devoirs ; c'est d'ailleurs une habitude à prendre, et qui peut se prendre. Si l'on n'a *pas de tête*, il faut noter successivement dans un carnet *ad hoc* les emplettes à faire, les ordres à donner : il faut obliger son esprit à se plier à l'ordre, à la méthode, à se souvenir de tous les soins qui doivent être pris, suivant leur ordre d'importance. Si l'on ne veut pas travailler sur soi, il est bien inutile de chercher des recettes infailibles pour que le ménage soit bien dirigé. Je me répète en me résumant, et je dis encore une fois que ces *recettes* ne se composent pas avec des ingrédients que l'on va acheter chez les fournisseurs spécialistes. Les dites *recettes* se dosent de la façon suivante :

Recette pour composer une bonne maîtresse de maison.

Prenez une forte dose d'abnégation, une quantité égale d'activité ; de la fermeté mélangée de bonté, de la douceur tempérée par de l'énergie ; ajoutez un jugement sain, une grande quantité de patience, l'amour de l'ordre, et la faculté de faire intervenir l'ordre et la méthode, même dans les détails les plus infimes ; — mélangez le tout, après l'avoir fortement saupoudré de générosité et d'équité. Ce mélange ne laissera rien à désirer.



BLANCHISSAGE ET REPASSAGE.

Repassage d'une chemise d'homme. — On la plie en deux dans le sens de sa longueur, et on repasse le derrière du corps de la chemise, puis le devant, puis le col et les manchettes. Celles-ci sont étendues bien plat, et repassées à l'endroit, en plaçant le fer au bord de la manchette. On refoule l'étoffe vers les fronces, parcequ'il arrive souvent que les manchettes lavées ne sont plus de même dimension que leur doublure. Il faut, en repassant, tirer l'étoffe avec la main gauche. On repasse ensuite la manchette, aussi à l'envers, en y promenant lentement le fer, afin que le dessus et la doublure sèchent complètement ; si l'on procédait autrement, il se formerait dans la manchette ce qu'on pourrait comparer à des ampoules. On repasse de cette façon les deux manchettes, puis on attache les deux côtés transversaux de chaque manchette avec une épingle, afin de lui donner une forme bien ronde. On place ensuite la chemise à plat dans toute sa longueur, et l'on repasse la partie de la chemise se trouvant à droite et à gauche du plastron, en veillant à ce qu'il ne se forme aucun pli. Cela fait, on repasse la pièce en introduisant le fer dans l'intérieur de la chemise ; on sèche bien avec le fer. On soulève le devant du corps de la chemise, et l'on commence par le plis près de la partie qui se trouve en dessous du plastron. On continue ce pli jusqu'en bas, on en fait cinq ou six de la même façon, en les prenant peu profonds près des fronces de la pièce, et beaucoup plus profonds dans le bas. Sur ces plis on pose un morceau de flanelle. Celle-ci, se trouve par conséquent entre le dessous et le dessus de la chemise. Si le plastron est une toile unie, on le repasse en tenant le fer en long, à la façon ordinaire. Si le plastron est plissé perpendiculairement, on repasse en longueur dans le sens des plis. Si ceux-ci sont horizontaux, on dirigera le fer dans leur sens. Avec un couteau à papier, on décolle tous les plis un à un, après les avoir repassés, puis on les repasse de nouveau. Sans cette précaution, la chemise repassée aurait simplement l'aspect d'une chemise rayée. On plisse le devant du corps de chemise en faisant deux plis couchés à droite, deux plis couchés à gauche, un pli crevé au milieu. On passe le fer, à peine chaud, sur ces plis, en appuyant fortement. On est arrivé à la période dangereuse : il s'agit de retourner la chemise, c'est-à-dire de mettre le plastron en contact direct avec la couverture sur laquelle on repasse, et cela sans défaire les plis. On la plie en appliquant à cette opération la méthode dont on peut se rendre compte aisément en examinant com-

ment une bonne blanchisseuse a plié une même chemise. Les chemises de nuit pour femmes se repassent exactement comme les précédentes, et se plient de la même façon.

Cols. — On commence par la chemisette (autrement dite *corps de fichu*), et l'on repasse le devant de droite, puis celui de gauche, et enfin le dos. On étend le col comme si l'on voulait en lever le patron, on le repasse à l'endroit, en le soulevant et le tirant bien droit avec la main gauche. S'il y a un poignet (autrement dit *brisure*), on le repasse de mêmes. Ensuite on repasse le tout à l'envers, on sèche parfaitement le col avec le fer à repasser. On n'a oublié, en effet, que, pour avoir ce col bien brillant, il faut le repasser pendant qu'il est humide. En ce qui concerne les cols garnis de dentelle, on commence par celle-ci, que l'on repasse une première fois en appuyant le fer du côté des picots. Pour le reste, on procède comme cela vient d'être expliqué à propos des cols simples. On étire ensuite le bord et les picots avec les ongles de la main droite, on repasse le reste du col sur de la laine, s'il est en mousseline, sur de la toile, s'il est fait en toile ou bien en percale. On prend ensuite l'une des cisailles, on la fait chauffer légèrement, on l'essuie sur un vieux chiffon de laine, et, si la cisaille chauffée ne roussit pas la laine, on l'emploie immédiatement, en l'appuyant sur chaque division du dessein de la dentelle. En comptant un, deux, trois, le plis est formé, et l'on passe au suivant. On plie le col, et l'on donne quelques coups de fer à la chemisette ; on y forme une sorte de *soufflet* sur chaque épaule, on le replie un peu, à droite et à gauche. On doit veiller soigneusement à ce que le fer repasse toujours dans le sens du droit fil ; si l'on s'écartait, même accidentellement, de cette règle invariable, on aurait le plus laid de tous les repassages.

Bonnets. — On repasse les brides et les coulisses à plat, sur la laine. On pose ensuite le bonnet sur une forme recouverte de flanelle, on repasse la passe, sans toucher aux garnitures. Cependant, si une dentelle borde la dite garniture, on repasse cette dentelle, comme cela a été expliqué pour le col, sans toucher à la mousseline de la garniture, laquelle doit être repassée humide, sous peine de n'avoir aucune fermeté. On repasse le fond dans le sens du droit fil. Tous les fonds sont taillés en biais. On ne tiendra aucun compte de leur forme, et l'on suivra toujours le droit fil. On fait chauffer le coq en le séparant de son pied, on l'essuie à l'aide du chiffon de laine, on le replace sur son pied. On enlève le bonnet de la forme, on fait glisser les fronces sur la

pointe du coq. On remet le bonnet sur la forme, en plaçant *en dessous* de la passe les deux rangs de garnitures les plus rapprochés du visage quand on met le bonnet sur la tête. On relève le troisième rang à l'aide des cisailles, que l'on tient de manière qu'elles soient presque debout. On procède de la même façon pour le rang suivant, en laissant le premier toujours replié sous la passe. On presse bien les ruches les unes contre les autres. En dernier lieu, on en fait autant pour le premier rang, puis on passe une cisaille dans tous les plis, pour les régulariser.

LA SANTÉ.

Règles Hygiéniques à observer pour chaque tempérament, afin d'éviter les maladies qui en sont les conséquences.

TEMPÉRAMENT SANGUIN.—1° Ne pas prendre l'habitude des émissions sanguines, car les saignées deviennent alors une nécessité.

2° Alimentation saines médiocrement abondante et peu excitante.

Eviter les boissons stimulantes, le café noir et les alcooliques.

3° Exercice fréquent et violent, dans de certaines limites cependant.

4° La chaleur, les appartements étroits et peu aérés doivent être évités avec soin, afin de prévenir les congestions cérébrales.

TEMPÉRAMENT NERVEUX.—1° Eviter autant que possible les causes morales qui agissent sur le système nerveux. Chasser de la pensée toutes les idées mystiques.

2° Pas de régime débilitant.

3° Bains fréquents.

4° Exercice modéré, mais assez énergique. Substituer l'activité physique à l'activité intellectuelle. Mener à la campagne une vie active et laborieuse.

TEMPÉRAMENT LYMPHATIQUE.—1° Respirer un air pur et suffisamment renouvelé. Habitation sèche, aérée et saine. Habitation dans les montagnes.

2° Exercice régulier suffisant en rapport avec les forces.

3° Alimentation saine, abondante, plus de viande que de végétaux.

4° Eviter l'humidité.

5° Combattre les affections dès le début. Pas de purgatifs répétés. Prescrire de bonne heure des toniques et l'huile de foie de morue.

TEMPÉRAMENT BILIEUX.—1° Sobriété habituelle. Eviter les excès de table, de boissons alcooliques.

2° Prendre beaucoup d'exercice.

3° Fuir les émotions morales trop vives.

4° Eviter la constipation.

Tous les tempéraments peuvent être changés. L'hygiène peut atteindre ce but, et l'observation des préceptes précédents en donne les moyens.

REMÈDE CONTRE LE MAL DE DENTS.

Prenez un morceau de zinc de la grandeur à peu près d'une pièce de 12 sous, et une pièce d'argent d'un chelin. Mettez ces deux morceaux de métal l'un contre l'autre et posez-les sur la dent malade. Le zinc et l'argent, agissant comme une batterie galvanique, enlèveront la douleur à l'instant même.

BÉGALEMENT.

Un docteur américain, M. Warren, a fait l'expérience d'une méthode très-simple pour guérir le bégaiement. La personne affligée de cette infirmité n'a qu'à taper du doigt à chaque syllable qu'elle prononcera; en prenant cette habitude et la suivant régulièrement, le bégaiement le plus invétéré se dissipe en peu de temps.

HYGIÈNE.

MOYEN DE FAIRE DISPARAITRE LES TRACES DE LA PETITE VÉROLE SUR LE VISAGE.

Cire blanche, 25 grammes; blanc de baleine, 10 grammes; eau de roses, 10 gouttes; beaume de Tolu, 10 gouttes.

Il faut faire fondre la cire et le blanc de baleine au bain-marie, on ajoutera ensuite l'eau de roses et le beaume de Tolu. Le soir en se couchant et le matin en se levant on étend cette composition sur le visage et avant de renouveler chaque application on essuie légèrement. Quinze jours de ce traitement suffisent pour qu'aucune marque ne reste sur le visage.

SIROP DES DAMES RELIGIEUSES DE RENNES.

Formule communiquée par le Docteur Troussseau

15 Dattes;

18 Jujubes;

12 Fleurs de nénuphar;

Semence de pavot. Racine de réglisse. Racine de guimauve sèche, un demi-once de chaque:

Capillaire sèche, une once;

Sucre, une demi livre.

On déchire les dattes et les jujubes pour en séparer les noyaux, on coupe la réglisse et la guimauve en petits morceaux, on divise les fleurs de nénuphar, on met ces substances avec le sucre dans deux litres

d'eau, on ajoute la capillaire hachée de manière à la faire surnager ; ensuite on fait bouillir le tout à petit feu pendant un demi-quart d'heure ; et on ajoute la semence de pavot que l'on a concassée dans un mortier ; puis on fait réduire le tout à moitié, on passe et on fait cuire jusqu'à consistance sirupeuse, ce qui donne une demi-bouteille de sirop.

Ce sirop convient à toute personne atteinte de catarrhe récent ou chronique, il calme parfaitement la toux et il est surtout précieux en ce que l'état inflammatoire des organes de la poitrine n'apporte aucun obstacle à son usage, on le prend par cuillerée à bouche le matin et le soir.

LA VOIX HUMAINE.



Il est intéressant de constater de combien de façons diverses on s'y prend pour juger les autres. L'un appréciera le caractère d'un inconnu d'après sa marche, un autre d'après son écriture, la plupart d'après l'expression de la physionomie. Ces derniers se trompent rarement ; l'esprit, le caractère, les qualités même du cœur se reflétant d'ordinaire dans les traits, à ce point qu'il serait très-extraordinaire qu'un grand défaut d'intelligence ou de sentiment n'y trouvât pas sa révélation tout au moins indiquée. Sous ce rapport, on a dit et avec beaucoup de raison, que « les yeux sont le miroir de l'âme. »

Il en est un autre encore, et je le crois même plus véridique que les yeux, c'est la bouche. Les pleurs par exemple, la douleur troublent le regard et affaiblissent les yeux ; mais combien plus clairement, les soucis, les angoisses par lesquels on passe n'affectent-ils pas les contours de la bouche ?— On peut lire, pour ainsi dire, sur les lèvres d'une personne, si elles sont habituées à dire de douces et bonnes paroles, ou à expectorer la colère ou la haine. Les yeux de l'enfant nous charment sans doute par leur limpide regard, mais combien plus charmante encore est la première parole qu'il bégaie !

Comme l'œil a son muet langage, la bouche a le sien ; que de fois ne vous est-il pas arrivé, comme à moi, de deviner ce que va dire la bouche d'un ami, de « boire, comme dit le poète, sa phrase avant qu'elle soit prononcée. »

L'âge de l'homme se lit aussi sur sa bouche ; et voilà pourquoi il nous plaît tant de voir une belle bouche de vieillard, restée belle parce que ses lèvres

n'ont jamais livré passage qu'à l'expression de bons et beaux sentiments.

Mais à côté de l'horoscope que je tire des seuls traits de la bouche, j'en place un autre, celui que je fonde sur la façon de parler. Il ne s'agit pas, bien entendu, de la correction grammaticale du langage, —je la suppose chez toute personne bien élevée,—il ne s'agit que de la façon de dire, plus ou moins réfléchie, plus ou moins posée. Il ne me semble pas possible, par exemple, qu'il y ait grande réflexion chez l'homme ou chez la femme dont la bouche est comme on dit vulgairement « un moulin à parole, ou un parlement sans vacances. » Tandis que, par contre, il me semble qu'une conversation réfléchie, un parler sympathiquement sensé, doit éveiller chez tous une instinctive sympathie, sans qu'il faille pour cela grande dépense de phrases.—Que si, à cette parole déjà entraînante par elle-même, se joint une tenue, une physionomie et des gestes à l'avenant, l'ensemble nous subjuguera malgré nous, parce que, sous ces dehors, il ne nous sera guère possible d'imaginer autre chose qu'une âme qui mérite notre intérêt.

Il se trouve malheureusement que des conversations du genre de celles dont je parle, sont infiniment plus rares que les parlars insipides ou impétueux qui nous impatientent ou nous fatiguent. Ces façons de dire mettent nos nerfs aux plus rudes épreuves ; ils les excitent au plus haut point, même lorsque nous nous portons bien ; ils nous accablent lorsque nous sommes affligés du moindre malaise.

Non-seulement le genre de conversations auquel je fais allusion est par-lui-même insupportable, mais d'ordinaire il le devient doublement par le son de voix et par le diapason dans lequel conversent souvent les gens impétueux ; tandis que là où l'intelligence et le cœur président aux choses que l'on dit, là où l'éducation a mûri la pensée, là aussi le ton de voix s'est adouci et pour ainsi dire civilisé.

Je ne nierai pas qu'il existe des dispositions naturelles qui influent d'une façon irrésistible sur le timbre de la voix, et contre lesquelles tous les efforts sont vains ;—et je suis d'avis, en conséquence, qu'on aurait tort de vouloir partout et toujours conclure du ton de la voix aux facultés et aux dispositions morales de ses interlocuteurs ; mais il n'en est pas moins vrai, que ces dispositions si irrésistibles qu'elles soient, sont souverainement déplorables, et qu'un mauvais organe fait sur les auditeurs un fort triste effet.

Remarquons à ce sujet que ce défaut si saillant est surtout le partage des classes inférieures de la société, et que plus l'éducation de la pensée et surtout

celle de l'âme prennent de l'empire, moins ces désagrément, alors même qu'ils sont naturels, se font sentir.

Le langage affecté, celui qui cherche des tournures de phrases à effets, n'est pas moins insupportable que celui dont je viens de condamner la rudesse. Lui aussi est l'indice d'une mauvaise éducation ou d'une éducation inachevée.

Une conversation monotone ou solennellement emphatique nous fatigue et nous endort. Celle-là est le patrimoine des natures prétentieuses et pédantes, et nous conduisent tout droit à conclure à l'absence foncière de tout esprit.

En toutes choses, du reste, le ton, la note, pour ainsi dire, de la parole, a une immense importance. Ce ton, cette note sont-ils naturels, calmes, réfléchis, nous y ferons nécessairement plus attention que lorsqu'elle sera suraiguë, par exemple, ou faussée par la colère. Les dames ne seront pas toujours, je le sais, maîtresses de modérer ce diapason ; elles auront parfois des mots vifs à dire, des reproches à faire ; mais ce sera pour elles le moment de s'observer. Si elles ont par nature un organe au ton aigu, il leur faut tâcher de le modérer, car rien ne choque autant qu'une note criarde dans le parler d'une femme, — note discordante déjà et peu sympathique lorsqu'elle émane de l'autre sexe, à qui pourtant, sous ce rapport, tant de choses sont permises.

Songez, je vous prie, mes chères lectrices, à la douce harmonie qui s'exhale par exemple d'un concert de voix enfantines. Ne vous semble-t-il pas, en entendant la voix si pure de ces enfants, que leurs âmes elles-mêmes s'épanouissent devant vous ; âmes pures et candides, intactes encore des soucis de la vie ? Songez aussi combien le chant, lorsqu'il est suave et pur, lorsqu'il exprime avec vérité un noble sentiment, nous entraîne vers le chanteur, alors même que nous ne comprenons pas le sens des paroles qu'il chante. C'est là le don divin de la sympathie qui réside dans la voix de l'homme.

De même que la beauté des traits, cette beauté n'est pas donnée à tous ; mais pour la voix du moins, à la différence de la figure, l'éducation peut beaucoup ; et à ce point de vue je ne saurais assez recommander aux parents qui prennent à cœur l'avenir de leurs enfants, de s'occuper de leurs voix, de leurs façons de parler, de leurs conversations.

Ce n'est pas l'essentiel, croyez-moi, d'enseigner aux enfants différentes langues ; il faut avant tout que dès le plus jeune âge, ils s'habituent à parler correctement, élégamment, leur langue maternelle, et qu'ils se rendent compte du diapason permis dans leurs con-

versations. Que de jeunes enfants crient ou rient à gorge déployée, on le leur pardonnera, mais aussitôt jeunes filles, ni les criailleries ni les rires immodérés ne sont plus de mise. Chez la femme faite, l'organe éclatant ou dur est toujours choquant ; il l'est chez l'homme lui-même, car il nous effraie et nous inspire des préjugés contre l'intelligence ou tout au moins contre la dignité de celui qui ne peut ouvrir la bouche sans lancer des éclats de voix faux ou étourdissants ; tandis que nous augurerons infailliblement bien de celui dont la voix venant du cœur ou inspirée par une pensée réfléchie, sera toujours douce à notre oreille.

J'aurais bien des choses encore à dire du ton et des notes de la voix ; ce qui précède suffit pour que mes lectrices, si elles veulent bien y réfléchir, puissent par l'expérience qu'elles feront sur elles-mêmes et sur les personnes qui les approchent, constater la parfaite justesse des quelques indications que je viens de leur donner.

LE SAVON DU PAUVRE.

C'est un savon qui ne coûte rien que la peine de le recueillir. Il nettoie rapidement et complètement toute espèce de lainages et coutils écrus ou de couleur, dont l'usage est si général dans les campagnes.

Ce savon, c'est la terre glaise.

On voit des vêtements de prix, dont la couleur primitive avait entièrement disparu sous les taches de graisse, reprendre la netteté et l'éclat du drap neuf en moins de dix minutes, par le procédé suivant :

On fait détremper de la terre glaise dans un peu d'eau pendant un quart d'heure. Pour le dégraisage d'un vêtement complet en drap, on délaye 2½ livres de terre glaise environ dans une pinte d'eau, et on répand cette espèce de purées sur les vêtements à dégraisser, préalablement placés dans un baquet. On ajoute peu à peu de l'eau jusqu'à ce qu'elle est absorbée par les étoffes. Puis lorsque les étoffes sont bien imprégnées, sans être noyées par le liquide, on les pétrit comme s'il s'agissait d'un savonnage. Au bout de quelques minutes on rince les vêtements à grande eau, et on les retire parfaitement nettoyés.

Les coutils ne conservent les nuances du neuf que par ce moyen, bien connu des dégraisseurs.

COURRIER DE LA MODE.

Aussitôt que le chevalier Beau-Temps s'est décidé à faire son entrée avec son brillant cortège, les toilettes se sont empressées de faire leur apparition. Quel dommage que tous ces jolis costumes aient été gâtés par un sentiment d'exagération bien éloigné de ce goût discret et délicat qui constitue la véritable distinction !

L'abus des ornements est si considérable, qu'un de nos écrivains les plus sérieux ne pouvait s'empêcher de dire, tout dernièrement, « qu'une femme, en se déshabillant, aujourd'hui laissait derrière elle assez d'étoffe pour habiller tout un pensionnat et assez de fleurs pour orner un parterre. » Cette boutade n'est pas seulement un trait moqueur lancé avec esprit ; c'est une vérité incontestable, nous sommes bien obligé de le reconnaître, quand nous considérons ces « costumes à jupes ras terre » surchargés de volants qui vont jusqu'aux genoux et les dépassent même quelquefois, ou encore ces tuniques chamarrées de soutaches, de broderies, de franges, de nœuds, et ces « robes à longues jupes » qui portent jusqu'à huit et neuf lés.

Quant aux chapeaux, ils ont suivi le mouvement, et, non contents de doubler leur garniture en opposant les couleurs de leurs rubans, voilà maintenant qu'ils se couvrent de fleurs dans tous les sens, sur le devant, sur le derrière, dessous et dessus. Ce sont de véritables corbeilles où s'épanouissent les nuances les plus variées.

Ils sont étranges et bicornus, et les formes en sont indescriptibles. Elles disparaissent d'ailleurs sous des flots de rubans, des panaches de plumes et des buissons de fleurs. Il y a loin du chapeau de paille d'Italie d'autrefois, orné d'un simple ruban croisé, et qui était le cachet distinctif de la véritable grande dame. Aujourd'hui, on se coiffe tant soit peu en chiens savants. J'entends un hourrah d'indignation autour de moi. C'est pourtant vrai, mesdames. Les chapeaux de Bobèche et de Paillasse n'avaient-ils pas des rubans de trente-six couleurs, des plumes s'élançant en flots et des traînasses de fleurs qui n'en finissaient pas ? Tels sont nos chapeaux aujourd'hui. Il faut donc le talent sobre et intelligent d'une modiste qui se respecte pour suivre la mode sans l'exagérer, et pour nous coiffer,

autant que faire se peut, en femme honnête et en femme du monde. Combien de visages semblent étonnés et effrayés de l'édifice qu'ils supportent et qui n'a pas été créé pour eux. Il y a de ces femmes jeunes, élégantes et charmantes, à qui tout sied d'une façon absolue. Elles retourneraient leur chapeau à l'envers, qu'on crierait encore « bravo » et qu'on les admirerait sincèrement, mais il n'en est pas de même pour tout le monde.

Les modistes de Paris qui approvisionnent celles de Montréal ont été à ce sujet dans la consternation. Il avait été décidé en grand conseil secret que les chapeaux *Pamela* et *Duchesse* auraient cette année, les honneurs de la saison. Les fabricants avaient reçu leur commande et pris toutes les dispositions nécessaires pour établir des formes qui se rapprochaient peu des anciennes, tout en encadrant néanmoins beaucoup plus la tête que la figure. C'était une révolution dans la coiffure, un retour au passé présenté comme une innovation. Le traité était en règle ; il n'y manquait plus que la ratification du public, et les modistes les plus célèbres ne doutaient pas du succès. Leur élégante clientèle avait été prévenue et elles s'attendaient à un véritable triomphe. Mais, ô surprise, amère déception ! Ces chapeaux, sur lesquels on fondait tant d'espérances, demeurèrent mélancoliquement perchés sur leurs supports. Personne ne les réclame, et les femmes mêmes qu'on supposait devoir être les premières à accueillir cette sage réforme font la sourde oreille et persistent à porter des chapeaux fantaisistes. Si encore ils n'étaient que cela..., nous pourrions nous dispenser de toute critique ; mais, au train dont marchent les choses, toutes les bornes de l'extravagance sont dépassées. Il y a de tout maintenant sur les chapeaux : des plumes, des fleurs, des fruits, et nous ne serions pas surpris d'apercevoir bientôt des paysages en miniature se développer sur le sommet de la tête de nos élégantes. On pourrait, par exemple, représenter un berger et son troupeau, des cultivateurs pliant sous le poids de leur récolte, un vieux château avec un clair de lune, etc. ; cela serait charmant. En vérité, nous avons toute licence pour railler, car les ridicules de la mode nous y autorisent. Ainsi, pour ne citer qu'un fait, nous n'aurions pas osé vous don-

ner sur notre planche de gravures quelques uns des dessins n'eût-ce été pour indiquer jusqu'où va le ridicule.

Nous allons vous donner un aperçu exact des sortes de chapeaux qui se porteront cet été.

Nous avons d'abord la forme haute, à bords droits, qui se relève un peu derrière ; puis, celle à bords évasés, se retournant devant en diadème ; la forme toute ronde, avec des bords un peu roulés, la forme *Paméla*, assez grande, s'évasant de côté et se retroussant derrière ; sans compter la petite forme gondole, à bords droits sur le front et descendant légèrement vers les oreilles ; c'est la plus adoptée ; mais il en est encore une infinité d'autres, qui ne sont, en réalité que des variantes, résultant de la fantaisie de chaque modiste.

On porte beaucoup de pailles blanches, des pailles brunes, grises, beiges, noires, et toutes les espèces de pailles jaunes, depuis la fine paille d'Italie, les pailles belges, anglaises, suisses, etc., jusqu'à l'humble paillason, qui s'emploie volontiers pour chapeau de jardin.

Les fleurs dominantes sont : les roses de toute espèce, sans compter les roses de fantaisie revêtues de couleurs si invraisemblables, qu'elles ne sont plus reconnaissables qu'à leur forme.

Les marguerites, et surtout les pâquerettes, arrivent après les roses. On les dispose en touffes et en couronnes que l'on compose toutes de boutons retombant comme de petits grelots, et l'on pose, d'ordinaire, ces couronnes tout au haut de la forme, sur laquelle elles retombent en manière de franges ; c'est fort original et très joli, surtout pour jeunes personnes.

Les roses, elles, se mettent en touffes et en aigrettes, c'est-à-dire qu'elles dépassent le haut de la forme, comme le font les plumes de ce nom ; on en compose encore de longues guirlandes, que l'on entremêle de rubans, et qui retombent derrière en longues traînasses.

La plupart des feuillages sont colorés des teintes riches que leur donne l'automne, et composent, souvent, à eux seuls, de fort belles garnitures, d'un genre plus sérieux que les fleurs, mais qui, par cette raison même, plaisent à beaucoup de dames.

En somme, on porte des fleurs de toutes sortes et en grande quantité ; cela donnera aux plumes le temps de repousser jusqu'à l'hiver prochain ; car, sans plaisanterie, nous tenons de source certaine que l'extrême cherté des plumes, ces temps derniers, venait surtout de leur rareté ; mais revenons à nos chapeaux.

On les borde beaucoup avec du velours, ou bien on double seulement leurs bords, toujours avec du velours, alors même que le dessus du chapeau est garni de rubans en faille ; ceux-ci sont disposés en torsade autour de la calotte et forment, de côté ou derrière, une haute aigrette suivie de longs bouts qui retombent sur le dos parmi les fleurs ou les flots de dentelle ; souvent aussi du derrière de la calotte retombe un bout de ruban, d'environ 5½ pes. au bas duquel est un gros nœud qui orne le chignon. Le même effet se produit avec les fleurs.

Maintenant, arrivons aux nuances qui décorent tous ces chapeaux.

Le genre *Pompadour*, qui est fort joli, quand on le traite avec la sage retenue que le goût impose produit aussi, dans le cas contraire, des effets choquants tels que ceux-ci : ruban violet vif, reposant sur un ruban bleu, ton de turquoise morte, le tout rehaussé d'une aigrette de roses pourpres.

Cet effet horripilant, que nous avons vu dans la vitrine d'une de nos meilleures modistes, à côté de chapeaux d'un goût exquis, prouve combien est glissante la pente qui sépare la fantaisie de l'excentricité, mais revenons au vrai genre *Pompadour*.

Vous savez toutes, mesdames, qu'il consiste dans l'alliance d'un rose très-frais et très-tendre avec un bleu pâle ; cette année on varie ce gracieux caprice en unissant des nuances tranchantes, mais dont quelques-unes se marient à merveille, comme, par exemple : le bois est un vert clair tirant sur le bleu ; le gris et le rose ; le lilas et le gris ; le violet et le bouton d'or ; le mauve et le vert clair : marron et capucine ; marron et vert émeraude ; maïs et grenat ; marron et abricot, etc. Nous ne finirons pas cette nomenclature, dans laquelle un goût plein de tact peut seul guider sûrement, car le choix des nuances est un don qui se développe mais ne s'enseigne pas.

Les modes de cette année se composent, presque toutes, de nuances tranchées, comme aussi des tons camaïeux, qui seront toujours aimés, à cause de leur effet harmonieux.

Il est encore une mode, la plus nouvelle de toutes qu'il faut bien mentionner puisqu'elle existe pour les chapeaux comme pour les robes ; nous voulons parler de ces nuances ternes, sinon fausses, mais au moins très-douteuses, que l'on nomme ; *réséda*, *vert-de-gris*, etc., parce qu'elles possèdent du gris, du vert et du bleu mélangés. Il faut s'y accoutumer pour les trouver tolérables ; mais il est sûr que, vues, comme elles le sont, au travers du prisme de la mode, elles seront, cet été, admises par toutes les femmes.

Quant aux chapeaux de jardin, les jeunes femmes et les jeunes filles, ont adopté le vrai chapeau de paille dont voici les garnitures et les noms distinctifs :

Le Bernois et le Montagnard, tous deux de même forme ronde, quant au contour, et s'élevant en un petit cône, rappelant de loin le chapeau chinois ; leur distinction consiste dans leur garniture.

Le Bernois, en paille blanche ou jaune, est recouvert de gaze bouillonnée, plissée ou découpée en chicorée, formant touffe vers le haut, avec une touffe de fleurs dans le milieu.

Le Montagnard, en paille blanche, noire, brune, se borde de velours, se garnit de dentelle noire et de velours noir, qui fixent une touffe de fleurs sur le sommet du chapeau, et retombent derrière en plusieurs longs pans.

Mais le plus joli, comme le plus rationnel de tous les chapeaux de jardin, est le chapeau Bergère, en paille d'Italie ou autre, à larges ailes qui abritent le cou ; on l'entoure, généralement, d'une couronne de roses, de pâquerettes ou de fleurs des champs, avec de longs velours noirs qui retombent derrière.

Il est bien certain qu'au milieu de toutes ces exagérations une femme de goût saura toujours discerner ce qui lui convient, en s'aidant de sages conseils et en s'inspirant de son propre sentiment.

Nous vous ferons remarquer à ce propos, mesdemoiselles, qu'en général les vêtements larges et surchargés de garniture, qui se portent beaucoup avec des jupes très-ornées du bas, deviennent complètement inutiles lorsqu'on adopte, comme vêtement de dessus, la tunique polonaise. Il suffit, dans ce cas, d'ajouter à la tunique de petites pèlerines de formes diverses ornées de franges, de dentelle, ou, plus simplement encore, d'un petit volant d'étoffe pareille à celle de la robe. A vrai dire, cette garniture n'est pas de rigueur et beaucoup de dames se dispensent même de tout ornement superflu, se contentant de porter le costume tel qu'il est.

* *

La variété des étoffes de fantaisie est si considérable, que, bien que nous vous en ayons déjà fait connaître un très-grand nombre, il nous reste encore à vous en signaler de nouvelles. Ainsi nous ne pouvons nous dispenser d'appeler votre attention sur la gaze crêpée et le taffetas crêpé, deux tissus rivaux qui se disputent la vogue et jouissent d'une extrême faveur.

Il convient toutefois de remarquer que l'usage de ces tissus est limité. On les emploie soit comme ornements, soit à la confection de ces larges échar-

pes qui se nouent à la taille ou tombent, avec une grâce toute orientale, sur des robes de cachemire, de schali ou de grenadine.

L'engouement pour la nouveauté est tel, que, tout en imaginant de nouvelles étoffes, la mode s'empare encore de celles qui, jusqu'à ce jour, avaient été l'apanage des enfants. C'est ainsi que les toiles d'Irlande bleu foncé, galonnées de blanc, servent à faire des costumes pour jeunes femmes et jeunes filles.

Nous devons reconnaître que ces costumes sont fort commodes. Ils ne craignent pas la pluie, résistent à toutes les intempéries et conviennent admirablement à des toilettes du matin de campagne ou de voyage ; mais, pour qu'ils offrent tous ces avantages, la toile doit être de belle qualité, et dans ces conditions elle coûte encore assez cher, attendu qu'il ne faut pas moins de 10 à 14 verges par costume.

Des souliers avec des guêtres de toile bleue ornées de boutons de nacre blanche complètent ce costume.

* *

Une des choses qui contribuent le plus à donner aux modes nouvelles ce cachet d'excentricité qui frappe tout d'abord les yeux, c'est assurément cette habitude que l'on conserve de mélanger les couleurs dans la disposition des toilettes et d'opposer les nuances les unes aux autres. Il n'y a rien à dire lorsque les teintes sont harmonieuses, mais jugez un peu de l'effet lorsqu'elles jurent ensemble ! Le plus simple, à notre avis, est de choisir deux nuances s'appareillant bien.

Il est très distingué de porter un jupon noir sous des tuniques claires.

* *

Les modes qui se ressentent toujours de la politique, ont été au bout du temps dans un chaos qui représentait l'état de l'Europe, la Fantaisie seule régnait.

Il était temps de prendre un parti ; lorsqu'une intrigante a paru, sans prétention d'abord, elle a été favorablement accueillie ; puis, lorsqu'elle a vu son succès grandir... elle s'est imposée... et maintenant elle règne en souveraine ! La mode est subjuguée ! Vous aussi madame, et moi qui vous parle. Cette despote en question, l'avez-vous devinée ? c'est la tunique !

Sans tunique, pas de toilette possible !

Il est certain que c'est le vêtement indispensable du moment. Il faut une tunique pour toutes espèces de toilettes : de soirée, de noce, de réception. On connaît la tunique Princesse, la polonaise, la tuni-

que Louis XV, la tunique Pompadour, ouverte devant à traîne derrière, il y a aussi la Camargo. Celle-ci est entr'ouverte devant et relevée des côtés où elle forme un pouf qui rappelle les anciens paniers.

La plus usitée est la polonaise-tunique tout-à-fait plate. Un seul gros plis plat en règle l'ampleur, à la partie postérieure de chaque hanche, et plusieurs plis très profonds, cachés les uns sous les autres, viennent se grouper au milieu du dos. On relève souvent la tunique en plis *couchés en remontant* sur le plat du gros pli qui est derrière les hanches. Cette disposition brise très heureusement l'ampleur du dos de la jupe. Deux gros nœuds servent d'attache; autant que possible il ne faut pas trop les rapprocher de la taille, de manière à laisser subsister une partie plate et unie.

* *

Puisque l'occasion s'en présente, nous allons nous occuper un peu des jupons. Ce détail n'est pas inutile et a bien son importance dans la toilette d'une femme; sans être de cet avis qu'il faille pousser le luxe jusqu'à porter des jupons brodés et garnis de dentelle, nous pensons que la distinction exige que le dessous d'une toilette soit assez élégant pour qu'elle puisse être relevée sans nuire à l'harmonie de l'ensemble.

Les jupons garnis de sept plis (le plus grand en bas et touchant à l'ourlet), ou de neuf plis groupés trois par trois avec un écart assez prononcé, conviennent à une toilette peu apprêtée; mais les jupons habillés devront être ornés de volants à partir des dessous de bras. Le devant se fait tout à fait plat; pourtant le volant du bas, qui doit avoir 1 pied, peut tourner tout autour, en donnant très peu d'ampleur devant; les autres volants qui à partir des dessous de bras, doivent monter jusqu'à la taille, seront de hauteur inégale, en réservant le plus bas pour le plus haut. La jupe du jupon se taille en pointes, à la façon d'une crinoline. Une coulisse se pose à 2 pouces au-dessus des genoux pour régler l'ampleur et la porter le plus possible en arrière. Cette coulisse est surtout indispensable aux jupons à plis qui sont en pointe devant seulement.

* *

Plusieurs de nos abonnées nous demandent si l'on porte déjà beaucoup d'écharpes; nous ne craignons pas de l'affirmer. On en fait surtout de pareilles aux robes, garnies de ruches à la vieille ou de franges mousses très courtes et très-épaisses, ce qui leur donne une grande légèreté.

L'écharpe de soie noire, entourée d'un plissé de

mousseline blanche sur lequel repose une dentelle noire peu soutenue, est d'une mise élégante et s'allie à toute sorte de toilettes.

J'entends les femmes de quarante ans s'écrier: mais vous rêvez! l'écharpe date de de... ne cherchez pas, chères lectrices, je crois qu'elle date de la création. La première pièce tissée a dû se poser en écharpe, celles qui se portent actuellement sont en poul de soie et garni d'une riche dentelle, les jeunes filles les garnissent d'un ruban de velours, elles sont plus larges et plus courtes que celles contemporaines des manches *bouffantes*.

Les châles en crêpe de Chine se portent également beaucoup; mais il faut absolument, pour ne pas éluder la mode, les plier dans le sens du droit fil en étageant la broderie; on les pose alors montant jusqu'au cou, et tenus devant par une broche ou un nœud.

* *

La soutache ne se contente plus d'envahir les robes, elle s'en prend aux ombrelles. L'effet n'en est ni léger, ni gracieux; mais cette mode, nous devons le reconnaître, a un côté économique. Lorsque la soutache est, en effet, bien disposée, de façon à occuper chaque quartier de l'ombrelle, celle-ci se déchire beaucoup moins et dure plus longtemps. C'est, du reste, un ouvrage qu'il est facile de faire soi-même en guise de récréation.

* *

Une nouveauté charmante que je ne veux pas oublier de vous signaler, ce sont de délicieux petits gilets de soie, brodés d'une guirlande légère, ces petits vêtements de nuances claires ou même blanches, se mettent chez soi, sur une robe légère et sont d'un charmant effet.

* *

Mon Dieu, j'allais oublier de vous parler d'un revenant, la passementerie. Quelques-unes sont doubles et ornées d'un nœud de dentelle à longs pans, prenant du cou. J'en ai vu quelques-unes à petits cols formant châles ou revers sur le devant. Ce col garni comme le tour.

* *

Les grenadines à rayures satinées sont très-jolies, depuis les raies étroites jusqu'aux plus larges.

On pourra ne faire qu'une tunique en grenadine si l'on veut, que l'on posera sur une robe de soie noire ou de couleur, à corsage montant ou décolleté.

Ce dernier ne devra jamais servir pour la rue: la grenadine est trop transparente.

Si l'on n'avait qu'un seul corsage, par exemple, il faudrait avoir une pèlerine ou un fichu Lamballe et une double paire de manches en grenadine, de manière à bien épaissir le trop transparent.

Ces tuniques se garniront de guipures en laine ou de franges et de ruches légères, le gros tulle fait très-bien pour cela.

Quand on a une robe de soie noire un peu défraîchie à utiliser, on peut l'entourer de volants de grenadine jusqu'à une certaine hauteur, puis la finir de recouvrir par une tunique de grenadine, et l'on aura ainsi une toilette fort convenable.

.

Si l'excessive variété des garnitures nous fournit mille sujets de causerie, parfois aussi elle nous embarrasse.....

Toutes sont jolies, toutes sont goûtées ; mais le moyen de les mettre toutes en première ligne ?

Cependant, en y réfléchissant, il en est une, qui par son élégance, sa richesse et son prix modéré, mérite la préséance ; nous voulons parler du *velours*.

Oui, Mesdames, le velours malgré le soleil de juin, malgré la canicule, le velours va faire fureur.

On en mettra partout :

Sur la mousseline de laine, le mohair et toutes les étoffes de fantaisie ;

Sur toutes les soieries, depuis le satin jusqu'au taffetas ;

Sur la grenadine de soie, la gaze de Chambéry et la grenadine de laine ;

Sur les toiles et les batistes bises, grises ou écruës, même sur la mousseline et l'organdi.

A tous les tissus, tous, sans exception, le velours apportera le concours de ses riches reflets et de ses nuances harmonieuses.

Ajoutons toutefois que le noir dominera, en vertu de la mode bien établie des effets vifs et tranchés.

On portera donc énormément, soit en rubans, soit en étoffes, des *velours de Saint-Etienne*.

Les rubans se disposeront en ombrés, c'est-à-dire sur cinq, sept ou neuf rangées, dont la première, celle du bas, sera, je suppose, de 2 pas et décroîtra de 2 lignes à chaque rang.

Ou bien encore, on dessinera une grecque, avec un velours de 1½ pas, et l'on en rompra l'effet un peu sec avec de légères arabesques soutachées.

Pris dans la pièce, le *velours de Saint-Etienne* fera des dentelés, des crénelures, des fleurs et des feuillages découpés, que l'on mariera aux volants des robes, à de la guipure blanche ou de couleur, à des ruches en gaze, à des franges, etc., etc.

Sans compter les belles ceintures et les nœuds de toutes sortes, que l'on pourra faire avec ces larges rubans.

En dehors du velours qui garnit si bien les toilettes, on les orne encore de plusieurs volants plissés, un peu espacés et garnis de têtes plissées ; ou bien on y fait un haut volant froncé, sur le haut duquel on dispose quatre ou cinq petits volants pareils, hauts tout au plus de 2 pouces et posés en remontant ; tous sont liserés de couleurs tranchées.

Comme ornementation plus riche, la guipure de laine jouit de la plus grande faveur. On en fait de toutes les nuances des étoffes, auxquelles on les assortit avec soin ; mais comme il serait assez coûteux d'en garnir tout un costume, on se borne, d'ordinaire, à en orner la polonaise, ou la seconde jupe et le corsage à basque formant tunique, tandis que la jupe est garnie, en pareil, de volants plissés ou froncés, de ruchés, de dentelés, etc., etc.

Le foulard, la mousseline de laine imprimée, ainsi que la satinette illustrée de fleurs brillantes, sur des fonds noirs, bruns, écruës, etc., s'emploient, généralement, en polonaise ou en tunique, que l'on pose sur des jupons de couleur unie.

.

On commence à se préoccuper des voyages, et à s'occuper des préparatifs de toilettes. Affaires toujours très-graves pour les maîtresses de maisons sages et économes, qui font des voyages sérieux d'affection ou de santé, et non pas ces frivoles déplacements sans autre but que celui de changer de place et de promener dans les villes de plaisir des toilettes exagérées et d'un goût plus ou moins parfait. Je ne m'adresserai jamais à ces femmes légères autrement que pour leur dire :

—Croyez-moi, la véritable élégance consiste moins dans l'éclat de la toilette que dans la distinction de celle qui la porte, et dans la coupe gracieuse de la couturière qui l'a confectionnée.

L'élégance de la toilette, c'est un je ne sais quoi d'indéfinissable ; indépendant du prix de l'étoffe et de la richesse des ornements, l'élégance est au costume ce que la grâce est à la femme, non pas le complément, mais l'indispensable de la beauté. Avec la grâce, point de femme laide ; avec l'élégance, point de tissu, si humble qu'il soit, qui ne devienne toilette délicieuse, que pourra porter la femme la plus riche et la plus distinguée.

Le bége, le poil de chèvre, la vigogne, et tous les tissus résistants qui dérivent plus ou moins de ces types, jouissent toujours de leur juste réputation. Il y a dans ce genre une foule de petites nouveautés

avec leurs franges ; mais je ne vous conseille pas ce genre vraiment trop connu. Un haut volant à plis creux, doubles ou triples, formant sa tête de coquilles retombantes, doublées d'un taffetas ou d'un foulard de nuance un peu tranchante ou bien assortie, est infiniment plus distingué. Une tunique un peu longue, polonaise ou relevée, garnie de biais de même étoffe, séparés par les biais semblables à la doublure des coquilles du volant, donnent à ces costumes un cachet plus élégant, qui ne nuit ni à leur commodité ni à leur solidité.

Pour toilette spéciale de chemin de fer, je vous conseille toujours le drap d'été, et comme dernière nouveauté en ce genre, le drap cachemire, encore plus souple et plus léger. Pour orné ce tissu, je vous conseille de remplacer le volant du bas de la jupe par des biais, ou mieux encore de laisser cette jupe unie. Vous pouvez la garnir cependant d'un feuillage de faye de même nuance ou noire, ou de nuance assortie. Ces feuillages se font ainsi : vous découpez une feuille à votre fantaisie. Voici les plus jolies : le lierre, l'acanthé, le sycamore, le platane, le chêne et le laurier (le plus simple.) Sur ce patron vous découpez de la carte légère, autant qu'il vous en faut pour votre garniture, puis vous recouvrez chaque feuille de carte, de la faye, que vous avez soin de maintenir bien tendue ; puis vous disposez ces feuilles en guirlandes à 5½ pes. du bord de la jupe.

Pour la tunique ou la polonaise, vous faites vos feuilles de moitié plus petites. Vous fixez cette garniture en la cousant à l'envers, sans traverser bien entendu ; vous pouvez, et cela est alors tout à fait joli, la coudre à l'endroit, en appliquant à l'extrême bord une petite ganse perlée, noire ou assortie. Cet ornement, d'une grande et riche simplicité, est de la dernière nouveauté, et remplace la broderie.

Quelques confectionneuses se servent, pour les doublures de feuillage, de mousseline gommée, mais la carte est bien préférable. Lorsque le feuillage est tout à fait disposé en guirlande, vous le conduisez par un rouleauté ou un biais très-étroit.

La toile d'Irlande est une nouveauté très en faveur cette année et, comme le foulard éru, cette étoffe s'enrichit de broderie, soit à même soit appliquée, et se garnit de dentelle russe ou d'Irlande.

Pour les toilettes toutes de promenade de parc ou d'intérieur, la blouse est d'un excellent effet, car la blouse est décidément adoptée. Ce joli vêtement, qui tient de la polonaise et de la tunique, est très-agréable par les jours de chaleur à cause de sa forme demi ajustée. La blouse, du reste, se fait en toute étoffe, en crépon, crêpe de chine, taffetas ou

faye, brodée ou soutachée, devient très-riche et très-élégante, sans être jamais, à mon avis du moins, appelée à figurer dans une toilette de visite, même à la campagne.

* *

Nous avons dit plus haut que le fichu, qui était la grande coquetterie de nos aïeules et de nos triaïeules, et qu'elles dégagèrent ou fermaient selon la toilette et les sentiments du jour, remplace actuellement la confection pour toilette de jeunes femmes et de jeunes filles. Le fichu est charmant et seyant ; il est modeste quand on veut qu'il le soit, et il n'engonse pas comme un mantelet et un paletot.

Les fichus en crêpe de Chine, de toutes couleurs, se divisent ainsi :

Le fichu demoiselle de Saint-Cyr, faisant le cœur devant et derrière et se croisant à la taille, en retombant derrière en longs pans écharpe.

Le fichu Peplum pouvant se poser de trois manières différentes : En capuchon Louis XV, avec un gland ; en fichu croisé se rejetant sur les épaules, et en large écharpe pour ceinture.

Le fichu breton simplement carré, dont les élégantes tirent un parti ingénieux.

Le fichu draperie, avec plis retenus de distance en distance par des agrafes de crêpe de Chine ou de rubans.

Quant aux fichus paysanne, ils se font, avec des plis de tulle et de mousseline garnis de valenciennes, de guipure, de Malines ou de point à l'aiguille. Les uns sont pointus derrière en creux et carrés devant en bavette. Les autres font le châle et se croisent en deux pans dans la ceinture.

Ce n'est pas tout en fait d'actualités charmantes.

La mode a produit des sabots, des jabbots et des nœuds en crêpe de Chine et en taffetas, mélangés de valenciennes et de malines.

Il y a le nœud méphisto faisant les cornes ; le nœud fusée, avec pans en biais, frangés ou garnis de dentelle, fuyant de côté ; le nœud Buckingham, style Louis XIII, retombant en pures aiguillettes de rubans, pour le nœud de coiffure, de cravates et d'épaule ; le nœud Watteau, le nœud Fontanges, le nœud aigrette, le nœud cocarde, le nœud cataquois. Que sais-je ?...

Les rubans font aussi florès. La mode a lancé deux nouveaux rubans, le ruban camaïen, de deux tons, et le ruban de moire française pour ceinture, en largeur 10 pcs à 1 pied.

* *

Inscrivez sur vos tablettes que la moire française

sera en grand honneur cet hiver. Elle débutera dans la région des moires et la moire antique ne tardera pas à la suivre. Il y a si longtemps qu'on porte du satin.

* * *

Les chaussures sont comme les costumes, très fantaisistes et très enrubannés. Tous les nœuds des souliers Louis XV sont de deux nuances, en rapport avec le costume ou le chapeau. On retrouve le soulier Louis XV en chevreau noir, marron, gris tendre, avec pouff de rubans discordants ou camaïeux s'étalant sur le dessus du pied. Avec une toilette de faille noire, à volants lisérés roses ou de faille noire lisérée bleue, le soulier de chevreau noir est orné de ruban noir et rose, ou de ruban noir et bleu, ou bien ruban noir et Havane ruban noir et mauve, si la robe de faille est lisérée Havane ou mauve.

Le soulier Louis XV est charmant et coquet pour toilette de salon et de casino ; mais il est moins commode que la bottine pour se promener sur la terrasse de Dieppe et de Bagnoles-de-l'Orne. La bottine Louis XV de la maison Jouvenot reste dans les limites du comme-il-faut.

De même qu'un chapeau extravagant, une bottine surélevée comme une échasse compromet une femme bien née et lui donne une allure pas trop accentuée. En outre du mauvais cachet et de la tournure disgracieuse qu'un talon par trop exagéré imprime, il y a la question hygiénique qu'il est important de soulever, dans l'intérêt de la vie et de la santé de la femme. Si du temps de Louis XV les marquises et les grandes dames avaient des souliers à hauts talons, c'est qu'elles marchaient rarement à pied et qu'elles se promenaient dans une chaise à porteurs. Aujourd'hui c'est différent. Il faut marcher quand même, à moins qu'on n'ait le luxe et la position d'un équipage. D'ailleurs, c'est un genre que d'avoir des talons sous la plante des pieds et de se faire ferrer d'or ou d'argent comme Pégase.

L'Académie de Médecine récuse toute chaussure qui n'est pas d'aplomb et qui oblige le corps de la femme à se déplacer. Il en résulte presque toujours une déviation mortelle. Les chaussures de la maison Jouvenot ont donc une supériorité élégante et hygiénique, car elles laissent au pied toute sa liberté d'action.

Avec les toilettes de batiste écrue, on porte le soulier de batiste orné d'une bouffette bleue ou rose.

La bottine Cracovienne, avec barrettes piquées, plaît beaucoup aux pieds cambrés. La bottine en

chevreau noir mat est plus distinguée que le chevreau brillant.

Enfin, pour toilette de voyage et d'excursion, on a décrété la bottine en peau de chamois de nuance naturelle ou grise, avec fortes semelles pour protéger le pied. Cette bottine en peau de chamois sera la haute nouveauté de la saison.

La transformation des coiffures s'opère insensiblement. Les cheveux se portent *plats* sur le front, séparés au milieu, en bandeaux lisses, ondulés, ou frisés. Cela donne une expression douce, virginale, et je crois, Dieu me pardonne, que nos jeunes filles vont enfin perdre ce fameux air *benoiton*, qui restera comme le type des mœurs de l'époque.

Cependant, en arrière, les coiffures en cheveux sont plus volumineuses que jamais. A moins de porter sur sa tête trois fois au moins plus de cheveux que la nature n'en accorde aux plus richement douées, les femmes se croiraient en dessous des règles de l'élégance ; s'il faut en croire *le Sport*, les enfants mêmes seraient soumis à cette ridicule tyrannie. Voici ce que je lis dans ce journal :

« Certaines mères ne veulent pas avoir de la coquetterie pour elles seulement, elles en ont pour leurs toutes petites filles, et prennent plaisir à les affubler de faux cheveux. La plupart des petites filles que vous rencontrez maintenant à la promenade ou prenant leurs ébats aux Tuileries ou aux Champs-Élysées portent des faux cheveux. Ces cheveux tressés ou éplorés que vous leur voyez sont des *trompe-l'œil* ; c'est une simulation. Examinez sous leur chapeau ou sous le ruban noir qui sont censés retenir leurs cheveux, vous trouverez la ligne de l'appendice rapporté. Ici la chose est pire que les chignons de leur maman, parce que ceux-ci, du moins, ne visent pas à paraître ce qu'ils ne sont pas, et que le mensonge dans la coiffure de ces enfants est ourdi avec beaucoup d'art. On est ainsi parvenu à dépouiller les pauvres petites filles d'aujourd'hui du charme que leur donnaient autrefois la naïveté et le naturel dans toute leur spontanéité. »

Je voudrais bien regarder cette affreuse insinuation comme une pure calomnie..... Dans tous les cas, j'ose affirmer qu'il y a exagération très-grande, car je sais et je connais grand nombre de petites filles dont la belle chevelure est parfaitement authentique.

* *

En fait de bijoux, beaucoup de corail en bracclets, en médaillons au cou, en boucles d'oreilles et dans les cheveux.

Sur le chapeau, un groupe de fleurs appelées *branche de corail*.

On peut affirmer, en thèse générale, que les bijoux de valeur ne se portent pas avec la toile, la percale et le piqué; on les réserve pour la soie ou la mousseline et il vaut mieux, à défaut de bijoux de fantaisie, s'en passer tout à fait que de s'exposer à un contraste fâcheux.

* * *

Les mouchoirs ont subi aussi quelques petits changements; et parmi ces nouvelles créations nous avons distingué quelques charmants échantillons. Dans la plupart de ceux que nous avons vus, le milieu était en toile ou en batiste et les bords se composaient d'un large ourlet rapporté, en batiste bleue ou écrue lorsque le fond du mouchoir était blanc, et en batiste blanche lorsque, au contraire, le fond était en batiste écrue. Quelques-uns même étaient ornés de bords en foulard de toute nuance et le nom entier de la personne était écrit en écriture courante, comme une véritable signature, sur l'un des coins.

* * *

Depuis l'âge de sept ans jusqu'à l'adolescence, les petites filles quittent les robes de nansouk et de piqué pour prendre le costume de toile ou de batiste grise ou écrue; ces costumes se drapent volontiers, mais toujours simplement, de manière à ne pas gêner le blanchissage; la broderie soutachée en coton blanc ou en laine noire, et les volants plissés, sont aussi leur principale ornementation. Rappelons, en passant, que l'ampleur des volants plissés est de deux fois le contour de la jupe, et des volants froncés une fois et demie seulement.

Qu'ils soient montants ou décolletés, tous les corsages se font à basques avec ou sans ceintures, à volonté. La forme des basques n'est pas déterminée par la mode, qui les admet toutes également; ainsi, on pourra les faire courtes et pointues devant, cintrées aux hanches et plissées derrière, carrées devant et pointues derrière, toutes rondes ou toutes tailladées.

* * *

Les corselets de velours sont très-seyants aux jeunes personnes; en noir, ils conviennent à toutes les robes dont ils varient l'aspect.

En soie de couleur, on les assortit aux costumes et ils sont également jolis sur un tissu uni ou imprimé; on mélange même beaucoup ces deux effets, dont voici, du reste, un aperçu.

Première jupe en mousseline de laine gris fané, garnie de larges biais festonnés ou de plusieurs petits volants festonnés en soie bleue.—Seconde jupe en mousseline de laine fond gris fumée, semée de pois

ou de fleurettes bleues; feston de soie bleue autour de cette tunique.

Corselet tout en soie bleue, à basques festonnées, sur un corsage tout montant ou échancré devant, en mousseline de laine unie assortie à la première jupe ou imprimée comme la tunique. Manches pareilles au corsage, le tout festonné en bleu.

Si l'on désire rendre cette toilette plus légère, on substituera au corsage de laine un corsage de mousseline blanche montant. Mais dans ce cas, on ajoutera au corselet des bretelles en ruban bleu, qui formeront nœuds aux épaules.

On n'a parlé, tout ce printemps, que de la broderie soutachée; nous pouvons, présentement, lui opposer la mode des dentelures.

Les festons bordent tout, et cet élan ne semble pas près de s'arrêter; si leur extrême profusion nous nuit un peu dans notre estime, nous devons convenir, cependant, qu'il n'est pas de plus jolie garniture pour jeunes personnes, ni de moins coûteuses; avec quelques mètres de plus, d'un tissu souvent très-bon marché, on fait des biais ou des volants dentelés que l'on borde en pareil, et tout est dit.

Donnons à ce propos une petite leçon de *bordage*, qu'une couturière obligeante nous a transmise au profit de nos abonnées.

La mousseline de laine, la sultane, le mohair et surtout le poil de chèvre sont des tissus fort difficiles à border à cause de leur extrême tendance à s'affiler; avec la soie, on évite cet inconvénient, mais la soie est chère.....

Voici donc comme s'y prendront celles de nos jeunes lectrices, qui voudront faire tout à la fois une économie d'étoffe et une économie de façon:

Elles couperont, dans le biais *parfait* de leur étoffe, une certaine quantité de biais, larges de 2 pouces; elles plieront ces biais en deux, bien exactement, et elles poseront devant elles, sur le contour du feston qu'elles veulent broder, les deux côtés de leur biais replié; elles le coudront ainsi à point devant autour du feston, en ayant bien le soin de ne pas tirer le biais sur la dent, mais de le laisser glisser naturellement sans le faire froncer non plus; ceci fait, elles le retourneront sur l'envers du feston, où elles n'auront plus qu'à le fixer par un point de côté. Elles éviteront ainsi l'ennui du second rempli qu'il leur faudrait faire, en posant leur biais simple. Ce moyen a de plus l'avantage de faire un bordé plus rond, plus ferme et partout plus joli. Ajoutons aussi qu'il est indispensable de doubler les dentelures.

On coupe, à cet effet, des bandes de $2\frac{1}{2}$ à 3 pouces, dont le sens doit correspondre à celui de tous les

contours qu'elles doivent doubler. On bâtit sur un côté de ces bandes un ourlet replié une fois seulement, et on le pose sur la tête de la dent ; l'autre côté de ces bandes, qui n'est pas ourlé, accompagne le bord du feston avec lequel il se découpe et se borde.

* * *

Si nous passons à la mode au point de vue artistique, nous nous occuperons aujourd'hui des accessoires et des garnitures. Les variétés saisissantes de la toilette deviendront de fines nuances.

La Colletterte. La grâce d'une tête dépend en grande partie de son support. Il faut donc regarder de près à la forme du col et de la colletterte, qui dégagent les attaches du cou, les accompagnent, les encadrent, les font valoir par opposition ou par consonnance, et forment la première transition entre la tête et les épaules.

Le col, la colletterte sont des ornements qui se rapportent à l'axe de croissance et au galbe individuel. Il est donc naturel qu'ils soient périphériques, autrement dit, annulaires, et qu'ils se marient à la forme du cou pour en répéter la rondeur, comme fait l'astragale au bas du chapiteau grec. Il est des personnes imposantes, dont le cou puissant et peu flexible rappelle l'implantation de la colonne dorique ; celles-là peuvent porter des collettertes légères pour ramener au caractère féminin des proportions viriles. D'autres ont un cou svelte, semblable à la colonne ionique ; et il leur est permis d'en dégager la souplesse en rabattant leur col ; mais s'il est rabattu et très-ouvert, s'il se dessine en pointes et à angles droits sur le devant, à la manière du col marin, il devient presque indispensable de racheter ces angles et cet étalage de blancheur par un ornement annulaire, tel, par exemple, qu'un collier de velours, une cravate négligée ou un tour de cou, selon l'âge de la personne.

Il y a de la dignité, sans contredit, et même un air de fierté dans la colletterte haute et hérissée que portait Marie de Médicis et qui conserve son nom. Rangées avec méthode, ces dentelles empesées et rigides semblaient monter la garde autour de la tête comme des sentinelles de la parure. Mais le style de cette colletterte ne peut convenir qu'à une personne d'un certain rang et dont les traits soient un peu marqués. Toute autre est le caractère de la colletterte *Gabrielle*, qui, cachant les attaches inférieures du cou sous un nuage de gaze ou sous une ruche de linon, forme un léger cadre autour du visage et ferme discrètement le nu de la poitrine. Qui ne voit, sans qu'on ait besoin de le dire, combien varie l'aspect de cet ornement féminin ? Qui ne voit

qu'un petit col uni et rabattu a une physionomie de franchise, et que s'il est cassé comme celui des garçons, ou qu'il tombe sur une cravate de collégien, il prête à la toilette d'une jeune femme un air mutin qui assaisonne les grâces ?

Nous l'avons dit : ce merveilleux ouvrage qui est le corps humain, ayant à la fois la faculté de croître comme une plante et la vertu de se mouvoir comme un être vivant, en dépit de la résistance que lui oppose la loi d'inertie, c'est-à-dire l'attraction, le corps humain, surtout le corps de la femme, doit être vêtu et orné de façon à rappeler ces trois forces : la croissance, la pesanteur et le mouvement. Pourquoi ? Parce que la beauté du corps, avec ses méplats, ses gonflements, ses dépressions, dépend du combat qui s'est livré entre ces trois forces. C'est par allusion à la croissance de la plante humaine que les couronnes, les collettertes, les colliers tournent autour de l'axe vertical en insistant par leur forme annulaire sur la rondeur des parties naturellement rondes.

Il en est de même de la *ceinture*.

La ceinture est comme l'anneau du corps ; elle en accuse la proportion délicate ou robuste. Mais le corps ayant deux faces principales, la bague qui l'enserme ne peut guère se passer d'un chaton. De là des motifs sans nombre d'ornements gracieux. De là ces beaux nœuds qui peuvent prendre tous les caractères : simplicité, magnificence, ampleur, coquetterie, délicatesse. Tantôt c'est un chou de velours qui ferme la ceinture, tantôt une rosace de satin d'où s'échappe, entre deux coques, un bout flottant ; tantôt c'est un nœud à longs pans qui se transforme en écharpe ; tantôt un grand nœud double dont les pans larges s'étalent en dessinant des plis rares. Quelque fois la ceinture forme une basque qui s'étend sur les côtés et qui sert alors à étoffer les hanches.

Il va sans dire que le précieux de l'étoffe, les effilés, les franges, les garnitures de dentelle contribuent à enrichir les nœuds de ceinture, et qu'une femme y sait mettre, quand elle veut, un cachet de modestie ou de richesse, de régularité ou de négligence.

Mais à quelle place convient-il de mettre le nœud ? Nul doute qu'il ne soit plus seyant par derrière et plus gracieux que par devant. Au bas de la poitrine, un nœud est inutile et encombrant, à moins qu'il ne vienne ajouter quelque chose à l'extrême simplicité d'une robe de jeune fille. L'une des faces du corps féminin est suffisamment ornée par les traits du visage, par les fenêtres de l'âme, par l'expression des lèvres, par les attraits que

recouvrent les collerettes, les guimpes, les jabots, le corsage ouvert ou fermé. Il est donc convenable de réserver quelques ornements pour la partie postérieure du corps et de rejeter en arrière les nœuds de ceinture qui, après tout, n'ont pas besoin d'être si riches pour avoir bon air.

Au corsage s'adapte un ornement qui a son caractère indépendant de la mode. Je veux parler des *basques*. Arrondies, carrées ou pointues, selon la taille qu'il s'agit de faire valoir, plus longues devant que derrière ou derrière que devant, les basques ont un accent voulu de transition entre le haut et le bas du corps. En prolongeant le corsage sur la jupe, elles empêchent que le buste ne finisse brusquement à la ceinture.

Si elles ont été fendues par derrière et coupées court avec deux boutons rapprochés, on les appelle *basques postillon*, et elles ont alors du piquant comme tout ce qui, dans le vêtement féminin, imite la rudesse des choses viriles. Rien de mieux adapté à un costume amazone que des basques garnies de petites poches boutonnées, qui figurent là en guise de cartouchières. On peut façonner les basques comme on voudra, les denteler, les tuyauter, les festonner, les embordurer de franges, les garnir d'un volant ou d'une guipure, les relever d'un galon, les orner d'un ou plusieurs lisérés de satin, les compliquer de revers, leur expression sera toujours à peu près la même, et les fantaisies de la mode n'y apporteront pas grand changement.

LES GARNITURES.—Le *volant* est un ornement plein de caractère. Il ajoute à la robe de l'ampleur, au vêtement de la richesse, au jeu de la lumière et de l'ombre des accidents qui touchent à l'indication des mœurs et qui changent de physiognomie, selon que le volant est plissé, froncé, ruché, tuyauté, déchiqueté, avec ou sans tête.

Qui ne sent combien un volant haut et plissé a un air de sagesse, et que, dans sa régularité intentionnelle, il affirme un sentiment d'ordre, un esprit rangé, parce qu'il ressemble aux draperies que portent dans la sculpture antique les prêtresses, les canéphores et les jeunes filles qui suivent la procession des Panathénées, draperie dont les plis compassés et rigides annoncent qu'aucune main ne les a touchées.

Si le volant est froncé, il est, pour ainsi dire chiffonné d'avance, et la vive allure de ses plis inachevés lui imprime l'accent de la liberté, de la fantaisie. S'il est tuyauté, il rentre dans le caractère des ornements réguliers, soit qu'on le dispose largement et, comme on dit, en tuyaux d'orgue, soit qu'on l'arrange en petites dimensions pour en faire

la tête d'un volant plus haut. La tête du volant est un agrément de surcroît, elle n'a guère que le cinquième de la hauteur du volant. Elle se compose d'un petit plissé, ou d'un tuyauté remontant que retient un biais de satin, un biais de velours, ou de deux tuyautés, l'un relevé, l'autre retombant, séparés, soit par un bouillonné, soit par un entre-deux de dentelles, soit par un galon qui forme le plus sage des ornements.

Quand la jupe est ornée de cinq ou six volants égaux, il convient de ne donner à tous qu'une seule tête, que l'on fait alors plus touffue et plus riche. Que si les volants sont alternés ou gradués et par conséquent inégaux, chacun peut avoir une tête; mais il nous semble alors plus distingué de supprimer le biais ou de le faire en pareil pour ne pas ajouter une complication nouvelle aux variétés de couleur, de dimension et de plis que présentent l'inégalité ou l'alternance des volants. Parfois, au lieu de mettre une tête au volant, on le surmonte d'un ou deux rangs de velours qui le font nettement ressortir, en opposant aux fronces de l'étoffe une surface plate, unie et tranquille. Pour produire un tout autre effet, on se sert de la *ruche*.

C'est une invention délicate et des plus féminines que la *ruche*. Façonnée en gaze, en mousseline, en taffetas, en satin, elle présente une agréable suite de menus plis, rangés le long d'une ligne médiane. Cela forme une sorte de chiffonnement méthodique, réunissant la grâce d'un désordre prévu à une intention de symétrie. Quelquefois elle est plissée régulièrement entre deux rangs de velours, ou bien, pour la faire plus riche, on remplace la ligne médiane par une bande d'étoffe pareille, froncée tout le long, et c'est alors une haute ruche, une ruche *marquise*. Elle devient un ornement par confusion lorsqu'elle offre ce fouillis de plis soyeux et déchiquetés qu'on appelle si joliment une *chicorée* de taffetas.

Mais un élément presque indispensable dans les garnitures de la toilette, c'est le *biais*. Le biais est une longue bande que l'on a coupée en biais dans l'étoffe, et on l'a coupée ainsi pour avoir à la fois plus de résistance et plus d'élasticité, partant plus de grâce. L'étoffe coupée en droit fil a de la roideur et se prêterait mal aux fronces. Aussi les plis austères du vêtement religieux se font-ils en droit fil.

Le biais change le ton du tissu par cela seul que les fils obliques reçoivent la lumière et la réfléchissent dans un autre sens. Si l'étoffe est rayée, la rayure, devenant transversale, fera contraste avec les raies verticales du vêtement. Par exemple, dans le volant d'une robe écossaise, le biais transforme les

carreaux en losanges et la variété se prononce. Le biais proprement dit est donc une bande d'étoffe dont on se sert, tantôt pour surmonter les volants, tantôt pour trancher sur la couleur du jupon, de la tunique, du corsage; tantôt pour orner les bords par répétition ou par gradation, car les biais peuvent être répétés de la même largeur, ou gradués, ou même différenciés par l'alternance d'une bande étroite avec une bande large. De toute façon, le biais est un ornement, soit qu'étant coupé dans le même étoffe que le costume, il s'en distingue par un liséré qui tranche, soit qu'il forme opposition par la différence du tissu, qui est alors le plus ordinairement du velours, du satin, du crêpe de chine.

Comme le volant, comme la ruche, le biais s'applique aux diverses parties du costume et peuvent se retrouver dans toutes celles qui recouvrent le corsage et les hanches.

Depuis le *lever du matin* et la veste Figaro, qui n'atteignent pas la ceinture et qui sont des vêtements intimes, jusqu'à la polonaise qui tombe un peu plus bas que les genoux, les femmes ont bien des façons de porter ce que représentent, dans les vêtements de l'homme, la vareuse et le paletot. Et d'abord, le paletot est un de leurs accoutrements les plus gracieux, surtout lorsqu'il n'est pas ajusté ou qu'il l'est à demi. C'est là, du reste, ce qui fait la principale différence entre la casaque, la basquine, le pardessus avec pèlerine, vraie ou feinte, le paletot chinois à manches pagodes, le paletot garde-française, à brandebourgs et petits nœuds de satin, le *dolman*, imité de l'uniforme des hussards, le *moblot*, calqué sur la capote de nos mobiles, la longue redingote Louis XVI, ouverte, mais retenue par un nœud sur la poitrine, au bas du revers, et la redingote courte devant et boutonnée, qui rappelle les féminines révoltes de la Fronde.

Ajustées, ces diverses confections ne conviennent ni à une femme très-mince ni à une femme chargée d'embonpoint, parce qu'elles font toucher au doigt et à l'œil ce qu'il faudrait justement dissimuler. Mieux valent, en pareil cas, les confections qui, sous des plis prévus, laissent soupçonner la taille sans l'accuser et en sauvent ainsi le défaut. D'ailleurs, suivant qu'ils sont ou ne sont pas ajustés, les vêtements changent de caractère; c'est la différence du négligé à l'apprêt. Souvent, pour réunir les deux expressions, le paletot est fendu comme si le pouf l'avait forcé de s'ouvrir pour faire voir la ceinture qu'on avait d'abord voulu cacher. Quelquefois la casaque est relevée et drapée de telle sorte qu'en se dénouant elle peut former traîne à volonté; quel-

quefois la confection figure en même temps la casaque et la ceinture.

Une chose à observer, et qui prouve que les lois du vêtement sont des lois rigoureuses, c'est que les femmes qui ont à mettre sur des épaules fortes une tunique, un casaquin, un paletot ajusté, se peuvent amincir par une bande verticale de velours, de passementerie ou de guipure, qui coupe en deux la largeur du dos et la diminue; car tout vêtement vertical, encore une fois, exhausse et allonge la chose ornée, de même que tout ornement horizontal l'abaisse et l'élargit. Voilà pourquoi la pèlerine modère la stature d'une femme grande, tandis que le Watteau ajoute, non pas précisément de la grâce, mais de l'élégance à une taille ordinaire. Je dis de l'élégance plutôt que de la grâce, parce que ces deux termes ne doivent pas être confondus dans le langage de la toilette. L'élégance se rapporte à la sveltesse du corps; la grâce se marie à des proportions diverses; elle peut se trouver dans une femme délicate dont la taille n'est pas élancée. Corrège est tout plein de grâce avec des formes un peu courtes; le Parmesan, dont les figures sont désinvoltes, est un type d'élégance.

Mais combien il est vrai de dire que les caractères généraux de la toilette sont un signe du temps et une indication du moral des sociétés! Autrefois le luxe n'était pas incompatible avec la sagesse de l'économie domestique, parce qu'il était composé d'éléments durables. Plusieurs générations se paraient des mêmes atours. Un châle de l'Inde se transmettait par héritage; les dentelles figuraient dans les testaments et la jeune mariée mettait avec orgueil les attifets de sa grand'mère. De cette manière, l'esprit de famille avait sa place dans le plus personnel de tous les sentiments, celui de la parure.

Aujourd'hui les objets de toilette, hors les bijoux, ne sont plus transmissibles. Le châle, qui durait toute une vie, est remplacé par la confection à la mode, qui ne dure pas plus d'une saison. Et cela, parce que l'on veut toujours du nouveau, et que le nouveau est un moyen, quand on est riche, d'étaler sa richesse, et quand on ne l'est point, de le paraître. En ce temps de fortunes éphémères, qui se dissipent aussi rapidement qu'elles sont venues, on se hâte de jouir, et ce sont les vivants qui vont vite. Pour feindre une richesse inépuisable, on dédaigne les vêtements qui durent, et l'on préfère les toilettes qui s'useront bientôt afin d'avoir bientôt le plaisir de les renouveler. Nous avons vu, et nous voyons encore, des jeunes femmes qui avaient trouvé dans leur corbeille de mariage un cachemire exquis de finesse et délicieux de couleur, n'oser plus le porter

comme châle, le froncer à la taille et y figurer les plis postiches d'une tunique pour y adapter un chou de velours. D'autres, par le même sentiment de respect humain, portent leur châle carrément, de telle façon qu'il se termine par une ligne horizontale qui coupe en deux le corps et le rapetisse en dépit de toute bonne grâce. Du reste, cela est si vrai, si bien senti par les femmes elles-mêmes; que lorsqu'elles ont à mettre un mantelet de cachemire, une écharpe de faille, elles savent à merveille éviter la coupure horizontale en laissant tomber avec négligence ce châle abrégé, qui, formant une cascade de plis saillants et rentrants, dessine au dessous de la taille une courbe élégante.

Il faut convenir, au surplus, que le châle de nos jours, qui engonce les femmes petites, ne sied même plus aux grandes, par la raison qu'on a sacrifié la convenance du vêtement au désir de le faire plus riche qu'il n'était autrefois et plus chargé de dessins. Les cachemires de nos mères avaient beaucoup de fond, et cette partie centrale, restée souple et mince, si souple et si mince qu'on se vantait de la faire passer par une bague, s'adaptait aux épaules et en dessinait les formes sans les grossir; maintenant que les palmes ou autres broderies, au lieu d'emborder le fond, l'ont envahi et le dévorent presque entièrement, le châle étant épaissi et alourdi dans toute son étendue par les ornements qui le surchargent, n'est même plus possible que pour une personne à la taille mince et très-élancée. Ainsi, pour rendre l'habillement plus riche, on l'a rendu moins seyant. L'ostentation a tué la grâce.

C'est, du reste, une consolation pour les amants de l'égalité que de voir à quel point la grâce peut se passer de la richesse. Telle jeune fille pauvre, revêtue d'un simple barége imprimé, passe élégante, sans le savoir peut-être, et désirable, soit que le froid ait moulé son châle sur ses formes juvéniles, soit que la saison lui ait permis de le porter entr'ouvert et de s'en dégager la nuque.

Il est cependant des tissus qui sont pleins de charme en eux-mêmes et à plus forte raison lorsqu'ils enveloppent le corps d'une femme. Le plus charmant de tous est le crêpe de Chine, tissu incomparable qui a autant de suavité que de consistance et qui est toujours souple sans être jamais chiffonné. Quand il n'est encore trempé d'aucune couleur, ses plis caressent l'œil comme feraient les ondulations d'un bain de lait, et s'il est coloré de fleurs ou d'oiseaux fantastiques, ses teintes en relief brillent comme un écrin de pierreries.

Mais quelque riche que soit la matière employée, — et ici la matière est elle-même l'œuvre de l'industrie

humaine, — il ne faut pas oublier que le grand art du vêtement, pour les femmes, l'art suprême consiste à ne jamais confondre le moyen avec le but, c'est-à-dire à s'arranger de manière que l'attention du spectateur en se portant sur leur toilette s'arrête à leur personne, et qu'ainsi la parure ne serve qu'à faire admirer la femme parée. On entend dire souvent : " Nous avons vu à la promenade de jolies toilettes...." Eh bien, si les habiles faiseuses avaient été encore plus habiles, on dirait : " Nous avons vu à la promenade de jolies femmes."

JEANNINE.

PLANCHE COLORIÉE.

1^{ER}. CHAPEAU.—Chapeau de paille à bords tombants et à forme haute, garni de rubans bleus, frangés derrière, de longues brides bleues et d'une touffe de roses formant traînage derrière, rose de côté en dessous à la naissance des brides.

2ND. CHAPEAU.—Chapeau en paille grise, avec bords diadème par devant et retroussés derrière. Une guirlande de fleurs des champs orne le devant du chapeau, au-dessus du diadème, retombe de côté sur le chignon, et tourne en brides sur le devant du corsage.

TOILETTE DE MARIÉE.—2NDE GRAVURE.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

TOILETTE DE MARIÉE.—En soie. Devant de la jupe court et plat, orné en bas d'un très-gros bouillon de gaze de soie sur lequel est disposé l'ornement dessiné. Celui-ci se fait en taffetas garni de dentelle blonde ou d'Angleterre; le bouillonné de gaze sort entre chacun des creux qu'il forme; le corsage porte le même ornement exécuté plus petit. L'écharpe de dentelle qui orne le haut de la jupe peut être remplacée par une écharpe de gaze de soie. La coiffure est en cheveux cordés disposés en couronne. Sur cette couronne repose un diadème de fleurs d'orange derrière lequel le voile se groupe en forme d'éventail, ce qui, comme ensemble, fait l'effet d'une coiffure à la Maintenon qui sied fort bien à la plupart des physionomies et satisfait la mode.

ROBE DE MATIN.—Dernière gravure. On peut la faire en toute étoffe et remplacer la dentelle par des biais de soie.

PLANCHE NOIRE DU 1^{ER} JUIN 1872.

CHAPEAUX,—No. 1 à 3^e chapeaux de fantaisie.

No. 4, Le bord du chapeau est en paille de riz ornée d'étroits rubans de velours. Un bouillonné en soie recouvre le fond du chapeau, et des rubans à bouts frangés retombent sur les cheveux derrière. Une rose thé à feuillage vert et brun est fixé sur le côté gauche du chapeau.

No. 5. La calotte de ce chapeau est très haute; le bord est relevée des deux côtés. Un biais de velours brun le borde. Une écharpe en tulle à petits pois entoure la calotte, forme sur le côté gauche un gros nœud et retombe derrière sur les cheveux. Des plumes de coq brunes sont fixées dans le nœud.

No. 8. Chapeau en soie noire, avec calotte haute à bouillons. Garnis de biais du même matériel. Deux bouts de plume d'autruche retombent sur le sommet au milieu d'une aigrette de fleurs jaunes, et une aigrette noire retombe sur le côté.

No. 9. *Chapeau Quakeresse*.—C'est la forme gitane avec le devant fauchon, calotte haute et molle. La garniture consiste de biais étroits de soie café et de soie bleue. Des bandes de ruban disposées en diadème sur le front de diverses couleurs.

No. 6. Paletot. Le devant est coupé de façon que le petit côté du devant se trouve dans le même morceau. Une bordure en passementerie encadrée de guipure garnit les revers, et les basques; une frange complète l'ornement de ce vêtement.

No. 7. TOILETTE DE RUE.

Cette toilette a une tunique à traîne et à tablier arrondi; la garniture qui borde la tunique montre une disposition aussi charmante que nouvelle. Le corsage est très-ouvert devant et se complète par une belle dentelle blanche. La toilette est en crêpeline.

No. 10. Voir les patrons.

No. 11 et 12. TOILETTE D'ÉTÉ.

La garniture de cette toilette se compose de volants en taffetas de la nuance la plus claire; le foulard est gris en deux nuances. Les lés de la jupe sont tous coupés en biais; les volants ont 5½ pouces de largeur. Les manches ouvertes sont ornées de nœuds, ainsi que le dos du corsage, et le devant de la tunique.

PLANCHE NOIRE.—1er JUILLET 1872.

No. 1. Toilette d'intérieur. Corsage-casaque en faye rayée ornée de biais pareils à la rayure et d'une dentelle blanche. Double collet uni. Le second peut s'ôter à volonté. Manches demi larges à garnitures assorties, à la casaque, et formée de deux plissés, un clair et un foncé. Le petit côté de la casaque est plus long que le devant et sert à fixer le pouff. Jupe garnie de biais dans le bas, surmontée d'un haut volant garni en haut et en bas d'un biais encadré de dentelle blanche.

Nos. 2, 3, 5, 6.—Voir le patron.

Nos. 7 et 8.—Petit garçon de quatre à cinq ans.—Costume en toile. Le devant est une blouse Princesse, boutonnée tout du long et resserrée à la taille par une ceinture; et le dos est une petite veste retombant sur une jupe plissée à l'écoissaise.

No. 4. Tablier de cuisine. Le tablier se garnit d'un volant foncé dont on cache la jointure par un étroit biais piqué.

No. 2. Jupe à demi-traine en foulard Pompadour, terminée par un volant, plissé par groupes de deux gros plis creux, espacés, chacun de ces intervalles est orné d'un bouquet brodé en soie de couleurs vives. A 2 pcs. environ du bord supérieur de ce volant, et pour marquer sa tête, deux boutons en passementerie paille, entourés d'une dentelle noire très-basse et suivis de deux glands paille, fixent chacun de ces plis; enfin une dentelle noire basse borde la tête ainsi que le bord inférieur de ce volant.—Polonaise de forme Princesse en foulard Pompadour, toute semée de petites fleurettes Pompadour brodées en soie de couleurs vives: elle est garnie au bas d'une belle frange à tête grillée en soie paille, rehaussée d'une petite dentelle noire.

Une agrafe en passementerie paille est posée aux deux côtés du tour de taille; à ces agrafes tiennent de riches cordelières paille, ornés de glands, et qui drapent la tunique des deux côtés. Un petit biais paille, rehaussé d'une dentelle noire et d'un feston brodé paille, forme bretelles sur le corsage; une agrafe à glands les réunit derrière à la ceinture. Autres agrafes à glands sur les épaules. Grandes manches ouvertes garnies au bas comme le bord inférieur de la Polonaise.

No. 10.—Pantoufle de velours noir, à talon Louis XV, remontante sur le cou-de-pied, avec nœud composé de coques de velours et de coques de pou-de-soie; boucle d'acier ronde.

No. 11.—Bottine de soie claire, à haute tige claquée chevreau glacé, barrettes de chevreau.

No. 12.—Bottine à étoffe claire entièrement claquée de chevreau. Petit nœud de chevreau, talon Louis XV.

No. 13.—Pantoufle de peau rouge avec patte remontante genre Fénclon. Nœud de velours noir.

No. 14.—Bottine d'étoffe marron claquée chevreau mat. Talons Louis XV et bouffette déchiquetée marron.

No. 15.—Bottine en étoffe rayée claquée chevreau glacé.

No. 16.—Pantoufle grise en étoffe, avec nœud en cocarde et boucle de jais ronde.

No. 17.—Bottine de coutil à carreaux noirs et blancs demi-claquée de chevreau.

No. 18.—Bottine de soie entièrement claquée de chevreau, talon Louis XV.

EXPLICATIONS.

PLANCHE DES PATRONS.

PALETOT D'ÉTÉ.—Dessin sur la planche des patrons.

Fi. 13. Devant ●●●●●●●●

" 14. Dos —X—X—X—X—

" 15. Manche


EXPLICATIONS.

Cette confection se fait en soie noire garnie de biais de satin et de riches motifs de passementerie mélangée de jais terminée par des glands de soie. Elle est demi-ajustée et ferme droit devant. Le dos légèrement cintré est ouvert dans le bas jusqu'au cran indiqué sur le patron. La manche est longue et arrondie dans le bas.

DOUBLE COLLET. Dessin de la planche des patrons.

Fig. 16. Devant

" 17. Dos ○—○—○—○—○—

" 18. Pelerine 

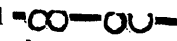




Ce vêtement sans manches se fait en drap léger noir garni de biais de satin noir et bordé d'un éfilé à tête. Le dos légèrement ouvert est orné d'un riche motif de passementerie avec glands.

Ce collet mesure 3 pieds derrière; la pelerine a 2 pieds de hauteur derrière et 18 pouces devant.

COSTUME POUR GARÇON DE 6 A 7 ANS.

Dessin sur la planche des patrons.

Fig. 1. Devant de la veste

- “ 2. Dos -----
- “ 3. Col 
- “ 4. Manche
- “ 5. Devant du Gilet 
- 6. Dos du Gilet 
- 7. Devant du pantalon 
- 8. Derrière du pantalon 

On peut le faire en toutes sortes d'étoffes d'été : drap léger, popeline, nankin, ou autre. Il se garnit de petits brandebourgs en passementerie.

La veste est flottante et ouverte devant, avec col brisé et poches de côté. La manche se taille d'une seule pièce.

Le gilet est montant, et fermé droit devant au moyen de boutons.

Le pantalon est court et flottant; le bas contient une petite pince derrière, et une devant. Ce pantalon est maintenu sous le genou par un petit poignet qui se boutonne sur le côté. On plisse le haut en posant chaque croix sur le point qui suit, et on le monte ensuite sur une ceinture.

CORSAGE SUISSE. Dessin de la planche de Juillet.

- Fig. 9. Moitié du devant du corsage
- “ 10. Morceau du côté s. du devant
- “ 11. Morceau de côté s. du dos
- “ 12. Moitié de derrière du corsage



Le corsage aussi utile qu'élégant est revenu à la mode. On peut le faire soit de la même étoffe, soit en soie ou en velours. On le met pardessus une chemisette,

ROBE POUR PETITE FILLE DE 2 A 3 ANS.



Dessin de la planche de Juin.

- Fig. 19. Devant et dos du corsage o, p, r, s,
- “ 20. Jockey (*)
- “ 21. Devant de la basque t, u,
- “ 22. Dos de la basque t, u, x, 5 à 7

La robe en toile grise festonnée. Le lés de devant a 1 pd de largeur du bas sur 6 pcs. du haut; les deux lés de côté ont 7 pouces sur 6 et le lé de derrière droit fil a 18 pcs. La longueur est de 1 pd., la jupe se monte à un tour de taille. Le dos et le devant du corsage se coupe sur le même patron, le dos entier et le devant en deux parties. On fait les coutures O-P et R-S et on coupe, pour la manche bouillonnée une bande en biais de 3 pcs. de hauteur sur 7 pcs. de longueur qu'on échancre pour le dessous du bras, et qu'on dispose en fronces aux deux bords longs. Le bord inférieur se coud sur une petite manche de dessous faite en percale et le bord supérieur se monte à l'entournure en même temps que la manche de dessous et le jockey qu'on fera sur la figure 20. Les petites basques, dont celle du dos est plissée se cousent au bord inférieur du corsage. La ceinture a 1 ligne de hauteur; on peut aussi faire le corsage sans ceinture.

GILET PAUPELINE

Dessin de la planche de Juillet.

- Fig. 23. Devant * * *
- “ 24. Millieu du dos 
- “ 25. Manche 

CHAPEAUX,

Cette planche de patron contient dans les espaces vides 30 formes de chapeaux, comprenant tout ce qui est de mode.

EXPLICATION DU REBUS.

Ce rebus, plus compliqué que les autres, n'a été découvert par personne. Il faut le commencer par la seconde ligne :

Lait l'homme 2 la Mine Erv. ventre prix (\$1.00 la lbs. : 3 Cts. pièce) sous d'heure ceufs Hospice a sa place marquée dans le cercle de la famille.

L'Album de La Minerve entrepris sous d'heureux auspices a sa place marquée dans le cercle de la famille.

LA BOÎTE AUX LETTRES.

LOIN DU PAYS.—Nous ne saurions trop remercier notre aimable correspondante de New-York de ses bonnes paroles, et nous acceptons avec empressement ses offres bienveillantes, qui, si nous en jugeons par la charmante teneur de sa lettre, seront pour notre *Album* d'un grand prix.

A ALICE.—Tout cela peut se faire sans inconvénient. Maintenant on assiste aux messes de mariage avec des robes noires, si l'on veut; par conséquent on mettra une robe de soie noire, un chapeau violet.

A L. R., Québec.—On ne fait pas de présent de nocce à son fiancé. On ne porte pas une robe de tarlatane blanche le jour. Robe de mousseline blanche sur le taffetas blanc, ou seulement robe de taffetas blanc. Oui pour les voiles.

AU PUBLIC.

Nous avons certainement des excuses à faire auprès de nos lecteurs pour les nombreuses irrégularités qui se sont glissées dans la publication de l'*Album*. La plus grave est sans contredit le retard d'un mois et demi dans la préparation du numéro actuel. Mais nous nous flattons que nos lecteurs tiendront compte d'un déménagement qui nous a tenus pendant trois mois dans la plus complète désorganisation. Ce n'est pas peu de choses que d'avoir à transporter un matériel qui comprend un engin à vapeur; dix presses, et un poids de 100,000 livres de caractères, pierres, etc. Nous nous sommes assurés une installation où il nous sera permis de donner plus d'extension à toutes les branches de notre industrie et les lecteurs de l'*Album* verront d'ici à quelques mois les bons effets du système amélioré auquel nous allons maintenant pouvoir avoir recours.

Que l'on veuille bien être indulgents pour une entreprise, qui sera toute à l'avantage du public, si l'on veut faciliter notre tâche.